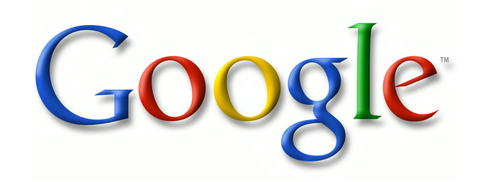
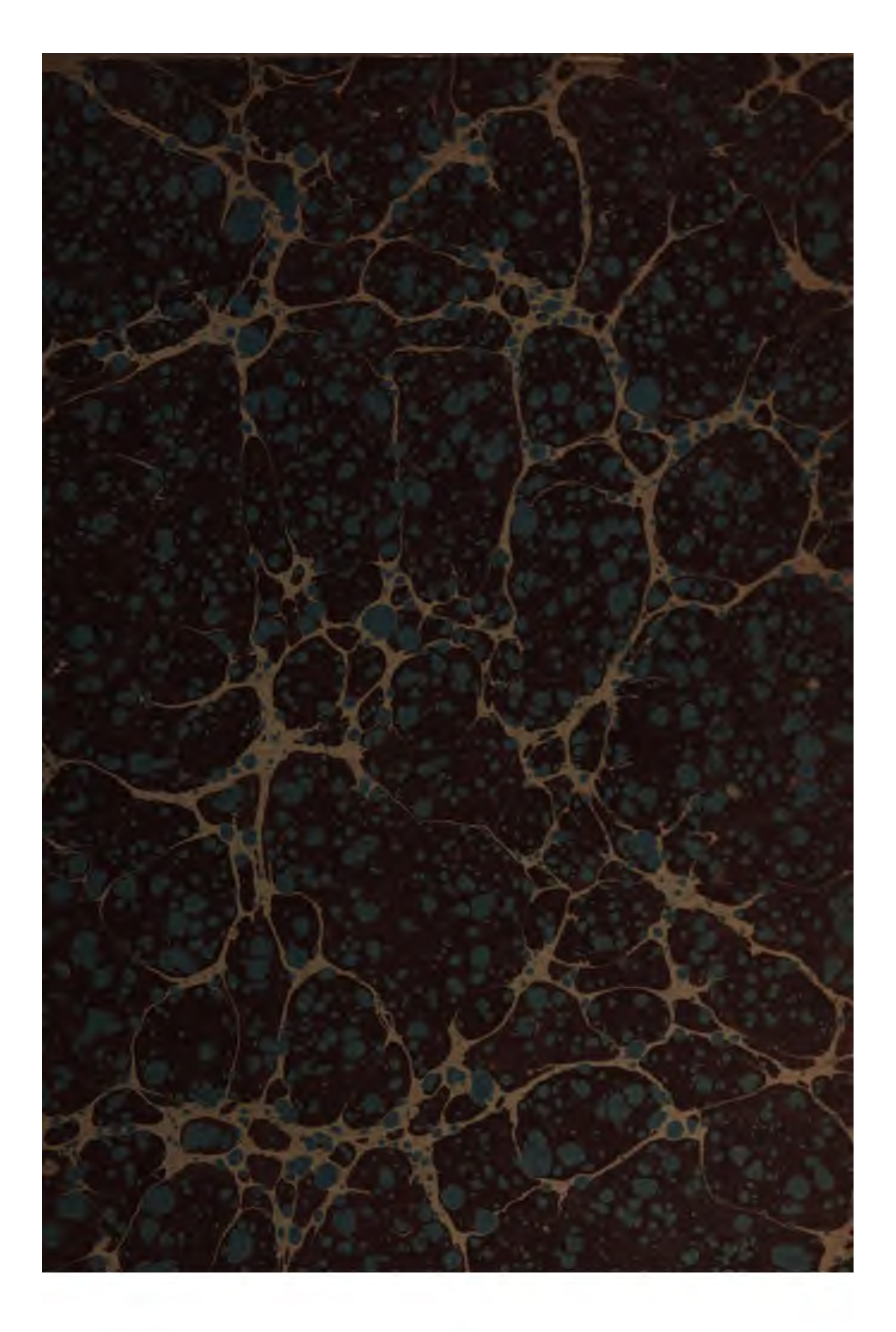

Google





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





75.00
5/17
452

ESSAI
SUR L'INFLUENCE
DE LA
POUDRE à CANON
DANS
L'ART DE LA GUERRE MODERNE,

très humblement dédié

à

S. A. S. MONSEIGNEUR
LE DUC FERDINAND,
DUC DE BRONSVIK ET LUNEBOURG,

PAR

J. MAUVILLON,
Capitaine au Service de Hesse, et Membre de la Société des Antiquités de Cassel.

à Leipsic 1788.
chez Jean Philip Haug Veuve.



MONSEIGNEUR!

Un militaire ne ſaurait donner un préjugé plus avantageux en ſa faveur, que celui d'avoir ſervi ſous VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, et d'avoir été témoin des occaſions où ELLE a acquis cette gloire immortelle, dont l'eclat remplit le monde connu. J'ai eu ce bonheur là, MONSEIGNEUR. C'eſt là, que j'ai puiſé le vrai principe des faibles connaiſſances, que je puis avoir acquiſes ſur l'Art de la Guerre. Que de raiſons pour moi, de ſouhaiter, de pouvoir mettre ſous la protection de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME l'Ouvrage, où j'ai tâché de les développer; et que je me ſens honoré d'en avoir obtenu la permiſſion!

Je n'oserais me flatter qu'il soit digne d'attirer un régard de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; ce serait l'éléver parlà même au rang des bons Livres. Mais tous mes voeux sont remplis si ELLE daigne en accepter l'hommage, comme le tribut d'une admiration et d'une réconnaissance également justes et réspectueuses, avec lesquelles j'ose me nommer,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

le très humble et très obéissant Serviteur

MAUVILLON.

Préface.

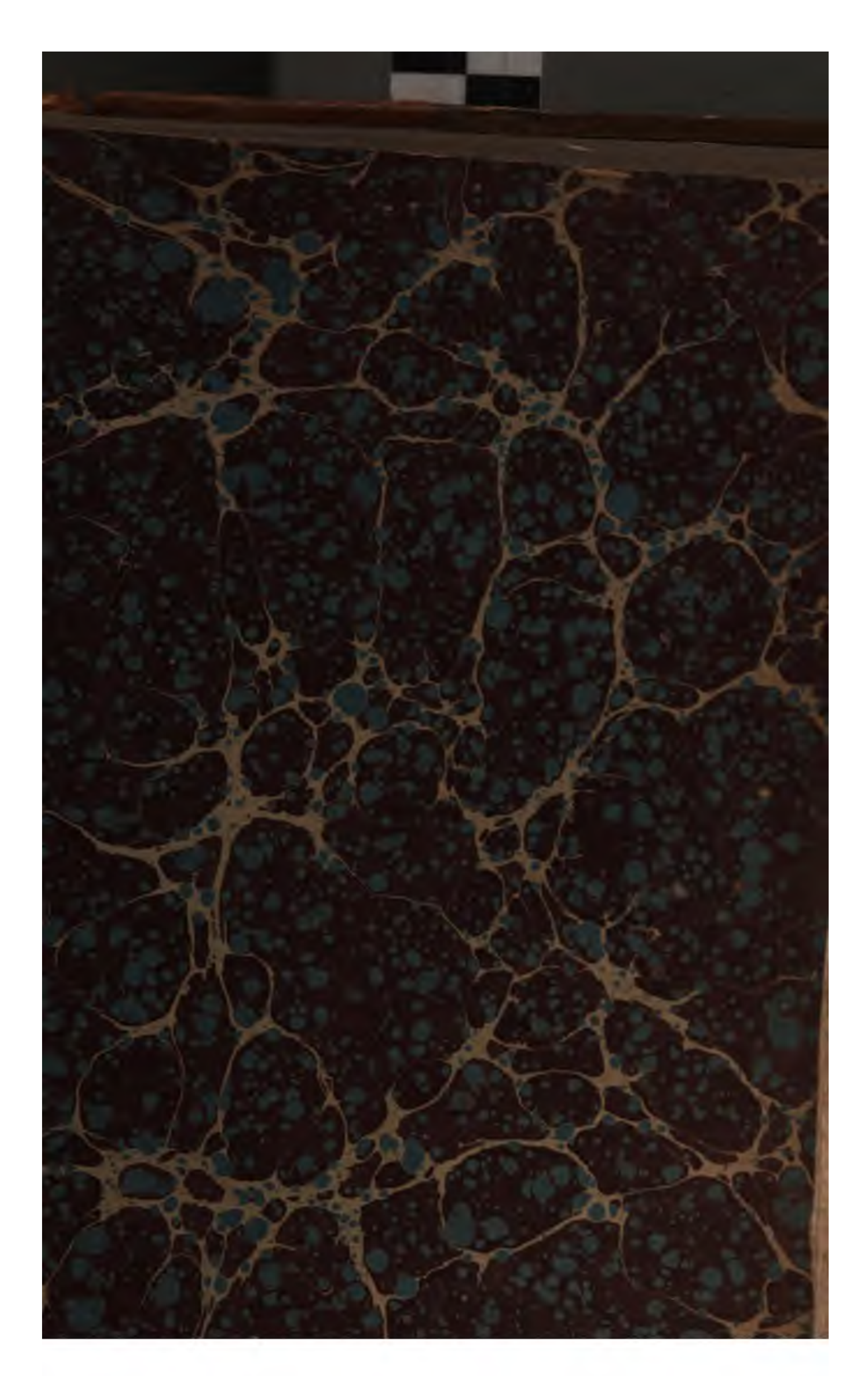
S'il ne me reste rien à dire, sur le sujet et le but de cet Ouvrage, en ayant suffisamment parlé dans l'Avant-Propos, il y aurait bien des choses sur lesquelles je désirerais de prévenir encore le Lecteur, quant à la forme et aux moyens que j'ai employés. Mais malheureusement on ne lit guères les préfaces. Je me contenterai donc de jetter ici briévement quelques unes de ces choses sur le papier, à tout hazard.

La prémière c'est le Style: Je suis étranger; je suis Officier. Cela pourra-t-il me servir d'excuse? Il est vrai qu'on pourra m'objecter, que je suis né de Parens Français, et même d'un Père qui professait cette Langue; et qu'ayant publié quelques Ouvrages, sur d'autres matières, je suis plus connu comme homme de Lettres que comme Officier. Là dessus il faut considérer: Quant au prémier point; que, celui qui est né et élévé dans un autre pays, quelque occasion qu'il ait d'apprendre une Langue, quelque étude appliquée qu'il en fasse, ne peut jamais parvenir à la parler, ou à l'écrire avec cette pureté, qui est le partage de celui, à qui toutes les idées ont été transmises par le canal de cette seule langue, et avec le tour propre

qu'elles y ont. Pourquoi donc écrire en Français, me demandera-t-on? C'eſt un hommage que je rends à l'univerſalité de cette Langue, dont les Français même devraient me tenir compte, en témoignant de l'indulgence pour les fautes que j'aurai pu commettre. D'ailleurs une éducation mêlée de deux idiômes, comme la mienne et celle de tous les enfans de Français en Allemagne, a produit ſon effet naturel; qui eſt de ne ſavoir parler ni écrire aucune de ces Langues purement. J'ai donc penſé que mal écrire, pour mal écrire, autant valait-il, que ce fût en Français qu'en Allemand.

Quant au ſecond point; on voudra bien ſonger, que ſi le déſir de m'inſtruire et les circonſtances ont pu me mettre à même, d'acquérir des connaiſſances, que j'ai oſé communiquer au public dans mon idiome natal; une éducation militaire, et l'âge où on apprend l'art d'exprimer ſes idées avec netteté, avec préciſion, avec élégance, paſſé au Service et à des occupations toutes différentes, ſont des excuſes valables, pour la rudeſſe et le déſordre de mon Style. Sur ce point là je ſuis entièrement un enfant de la nature; je ne ſais exprimer mes idées, que, comme elles s'offrent à mon eſprit, et un Lecteur équitable, voudra bien avoir égard aux raiſons que je lui apporte en juſtification, de façon à faire grace au Style, ſi les idées que je lui préſente ſont capables de l'en dédommager.

Ce

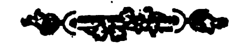




75.00
5/t
452

Tel est l'esprit dans lequel j'ai écrit et je publié cet Ouvrage, et le point de vue sous lequel je prie mes Camarades et mes juges de le considérer, s'ils chérissent l'équité. Si après cela l'Esprit de Systême, si la vanité nationale, qui pense qu'il y a un art militaire propre à une nation, et un autre bon pour le reste du monde, qui parle d'un *ordre mince* ou *Prussien;* et d'un *ordre profond* ou *Français*, juge à propos d'injurier ou de se moquer de mon Livre, je m'en consolerai. J'avoue même franchement, que j'aimerai mieux cela, que de le voir tomber dans l'oubli, quoique je me tienne encore préparé d'avance à ce malheur, comme un homme sensé doit toujours faire, à l'égard de tous les accidens fâcheux qui peuvent arriver dans la vie humaine.

Voilà à peu près ce que je voudrais que fussent ceux qui se donneront la peine de lire et mon Ouvrage et la présente préface.



Essai



Eſſai ſur l'influence de la Poudre à Canon dans l'Art de la Guerre moderne.

INTRODUCTION.

Les Grecs habitaient un pays très borné. Ils n'en conquirent pas moins une grande partie du continent vaſte et peuplé de l'Aſie. Les Romains, qui au fond n'étaient que les Citoyens d'une ville, ou ſi l'on veut les habitans de l'Italie, ſe rendirent maître de la plus grande partie de l'Univers connu de leur tems. Ces deux peuples développèrent, dans les glorieux exploits qu'il leur fallut éxécuter, pour parvenir à des fins ſi vaſtes, avec de ſi petits moyens, un courage, une induſtrie, qui forment à juſte titre l'objet de l'admiration de tous les ſiècles. On élève jusqu'au ciel les hommes immortels qui portèrent, par leurs travaux accumulés, leurs nations à ce faite des grandeurs, auquel nul peuple Européen n'eſt parvenu depuis, et ne parviendra vraiſemblablement jamais, à moins que quelque révolution phyſique ne vienne nous replonger dans la barbarie, et effacer de deſſus notre globe les traces des Sciences et des Arts, que notre induſtrie a inventé. On célèbre de même les reſſorts que ces Nations ſurent trouver et mettre en jeu, pour s'élever à ce dégré éminent de grandeur et de gloire. Jusques là tout eſt bien, et à moins de vouloir donner dans le ridicule

cule des paradoxes les plus outrés, on ne ſaurait trouver de difficulté, à joindre ſa voix à celle des plus ardens admirateurs de l'Antiquité. Tout homme raiſonnable avoura même avec plaiſir, que ces Nations ont poſé des éxemples aux yeux de la poſterité la plus rêculée, qui forment une ſource inépuiſable d'inſtruction, pour ceux qui les méditent attentivement. Mais, lorsque trop frappés de ces idées, il s'éléve des eſprits, qui veulent, que l'on ſe régle et ſe modéle ſur ces Nations; qui affirment, que ſi on n'éxécute plus de nos jours, ce qu'elles ont executé, c'eſt parcequ'on ne s'attache pas aſſez à les imiter, et à employer les mêmes moyens; et que ſi on ſuivait les routes qu'elles nous ont tracées, on parviendrait de même à ſoumettre, et à conquérir toutes les Nations connues, et au moins celles qui garderaient leurs uſages. Alors ceux qui craignent de ſe laiſſer entrainer trop loin par l'enthouſiaſme, s'arrêtent, pour éxaminer, ſi les changemens, que la ſuite des tems a amenés, à l'égard de tant d'objets phyſiques et moraux, n'ont pas anéanti l'eſpoir d'arriver jamais au même but; ou ſi au moins ils n'ont pas rendu néceſſaire un changement dans les moyens; et ſi on ne choquerait pas la nature même des choſes, en voulant en révenir aux inſtitutions de ces fameux peuples de l'Antiquité, après en avoir adopté d'autres plus convénables, peut-être, aux circonſtances où les hommes ſe trouvent actuellement.

Je

Je ne prétends pas ici trancher du Philoſophe, et rechercher, ſi le but en ſoi même mérite qu'on s'embaraſſe beaucoup des moyens d'y parvenir; et ſi de vaſtes conquêtes ne forment pas au fond un malheur, pour les peuples qui réuſſiſſent à en faire, à force de ſoins, de travaux et de ſang. La voix univerſelle a prononcé ſur cette queſtion, et je dois ſuivre ici l'opinion générale, d'autant plus, que je ne puis m'empêcher de la trouver naturelle eſt juſte. Qu'eſt ce en effet qui forme réellement le peuple? Car il ne s'agit pas ici d'abſtractions idéales et métaphyſiques. Ce ſont, ſans doute, tous les individus de la génération actuelle. Or tous ces individus trouveront toujours bien des conquêtes qu'ils feront; tous y appercevront au moins de *grands avantages futurs*, une *amélioration conſidérable dans leur condition*. Même dans un Etat monarchique, le Souverain conquérant aura au moins plus de charges à donner, plus de bienfaits à répandre, et les répandra plutôt ſur ſes anciens ſujets que ſur les nouveaux. La génération actuelle peut et doitelle s'embaraſſer ſi les conquêtes qu'elle fait, cauſeront dans quelques ſiècles la diſſolution de l'Etat? Cet effet eſt éloigné et incertain: mais quand il ferait aſſuré, il n'eſt pas dans la nature, de préférer le bien être d'une génération future et éloignée au ſien propre. D'ailleurs la deſtruction même d'une nation, comme nation, n'eſt qu'un mal paſſager, dont les conſéquences ſont trop problématiques, pour pouvoir déterminer les actions de ceux, qui

qui n'éxifteront plus, lorfqu'elle aura lieu. On peut donc admettre purement et fimplement, que des conquêtes forment le bonheur, autant que la gloire de tous les Peuples, et font l'objet de leurs défirs.

Les Grecs et les Romains durent les leurs, à leur conftitution politique, et à leurs moeurs, ainfi qu'à celles des Nations, à qui ils eurent à faire. D'autres caufes encore contribuèrent de leur part à la grandeur étonnante, où s'éléverent ces deux Peuples, auxquels la Nature femblait en avoir réfufé d'abord tous les moyens. Ce ferait fans doute un Ouvrage très curieux, que celui qui éxaminerait toutes ces caufes, et qui dévélopperait tous les changemens que la fucceffion des tems y a fait naître; tous ceux que cette dernière a opérés en général dans la condition humaine, et particulièrement dans les rélations des Nations de notre Globe entre elles. Mais un pareil ouvrage ferait extrêmement vafte; il le ferait trop peut-être pour pouvoir être entrepris et éxécuté, par un feul homme, dans tout le détail qu'un fi grand fujet éxige; au moins l'eft-il beaucoup trop, pour ne pas me faire fentir de combien il furpaffe mes forces, et ne pas m'ôter jufqu'à la moindre tentation de l'entreprendre.

Mais quelle fut au fond la vraie fource de la grandeur de ces peuples? N'eft ce pas la vafte étendue de pays qu'ils fe foumirent, qui nous les fait admirer? Et ne la durent-ils pas à leurs victoires? C'eft donc leur

Art

Art de la Guerre; ce ſont leurs inſtitutions militaires, qui au fond les portèrent à cette élévation, à cet éclat, qui nous étonne et nous éblouit. Tout Peuple poſſédant l'art de vaincre, ſera ſur de faire des conquêtes, et de plus il les maintiendra, par cet art, quand même il ſerait très ignorant dans celui de gouverner. Je n'en veux pour preuve, que l'Empire des Turcs, juſqu'à la fin du ſiècle paſſé. Mais ſans ſortir des éxemples une fois cités; jamais Peuple ne mérita plus de perdre ſes conquêtes que les Romains. Ce n'eſt pas que leur Politique ait été mépriſable. Aſſurément ils prenaient les arrangemens les plus ſages, pour ſe conſerver la domination des Peuples ſubjugués. Mais les abus que commettaient ceux, à qui la manutention de ces arrangemens était confiée, auraient du leur faire perdre toutes leurs conquêtes, ſi la terreur de leurs armes n'avait reſſerré le joug ſur la tête des peuples, auxquels ces mêmes armes avaient ſu l'impoſer. Que dis-je: les prérogatives dont jouiſſait partout le Citoyen Romain, comme vainqueur, et l'orgueil d'un coté, joint à l'aviliſſement, à la douleur, à l'envie, à la haine la plus furieuſe de l'autre, que cet orgueil et ces prérogatives devaient faire naitre, auraient ſeuls du arracher les peuples conquis à l'empire des Romains, quelque ſage et douce qu'eut été d'ailleurs leur adminiſtration, ſi la victoire qui les y avait ſoumis, ne les y avait tenu attachés.

Mais si les victoires des Grecs et des Romains forment la principale cause de leur grandeur, les moyens dont ils se servirent pour se rendre ainsi supérieurs à tous leurs ennemis, sont cequi mérite le plus notre attention et nos récherches. Outre que sur la foi seule de leurs effets, nous devons désirer vivement, de nous les approprier, il se trouve encore des hommes, très respectables par leurs lumières, qui nous récommandent ces moyens, comme les seuls qui puissent réproduire pour nous les effets qu'ils ont déjà produits, et qu'au fond du coeur toutes les Nations désirent. L'autorité de ces hommes éclairés est d'un grand poids. Elle s'appuye non seulement sur des raisonnemens très spécieux, mais encore sur une expérience qu'on ne saurait contester. Les Grecs et les Romains avec leur Art militaire ont subjugué une grande partie de la Terre, sans aucun moyen naturel pour cela. Aucune Nation Européenne moderne n'a pu seulement réussir, à réunir sous son Sceptre, ce que les Romains possédaient en Europe, quoique plusieurs d'entre elles fussent munies de moyens infiniment plus grands, que leur avait fourni la nature, ou que d'heureux hazards avaient réunis en leur faveur. Des héritages, des découvertes faites par des navigateurs, aussi heureux que hardis, n'avaient-ils pas mis dans les mains de la Maison d'Autriche, des Etats très vastes, des richesses immenses; et malgré cela jamais Charles quint ni ses successeurs ne purent soumettre, ni la France ni les Protestans d'Allemagne,

lemagne, ni conquérir l'Italie, encore moins la Gréce, et l'Angleterre; contrées vaſtes, et qui manquaient à cet Empereur pour parvenir ſeulement à la grandeur des Romains en Europe. De nos jours encore la France, la Maiſon d'Autriche et d'autrés Etats, ont des moyens phyſiques bien ſupérieurs à ceux avec leſquels l'ancienne Rome projetta la conquête du monde, et Aléxandre celle d'un Empire auſſi vaſte et auſſi peuplé que preſque toute l'Europe. Voit-on cependant que l'un d'entre eux, ait englouti et ſubjugué depuis un ſiècle, une portion de territoire capable de lui faire eſpérer, qu'il parviendra quelque jour à la grandeur des Romains? Il eſt donc très naturel de penſer, que nous ne ſuivons pas la bonne route, dans l'Art des Victoires, et que ſi nous nous réjettions dans celle que ces peuples nous ont tracée, nous égalérions leur puiſſance et leur gloire.

Et c'eſt là préciſément ce que je me propoſe d'éxaminer. Je rechercherai d'abord quels changemens l'Art de la guerre a eſſuyé parmi nous; en quoi le nôtre diffère de celui des Anciens: je développerai en même tems les cauſes de ces changemens, et j'éxaminerai s'ils ont du naitre de ces cauſes, ou ſi ce n'eſt que l'erreur et le préjugé qui y a porté les hommes: enfin je récherchera quels ſont les inconvéniens qui en réſultent; je comparerai les inſtitutions modernes avec les anciennes; et s'il ſe trouve que celles ci méritent la préférence, je tâcherai de

découvrir, si les modernes sont si intimement liées avec la nature des choses, ou avec d'autres avantages supérieurs, qu'on ne puisse pas les changer, et en révenir aux anciennes, quoiqu'on les réconnaisse meilleures à certains égards particuliers. Tel est mon projet, et j'apporterai à cette discussion toute l'impartialité, tout le détachement des préjugés de tems, de Nation et d'usages, qu'il me sera possible.

Si je réussissais dans l'éxécution, je pourrais me flatter d'avoir jetté des lumières utiles sur mon métier, surtout depuis que, je ne sais quel principe, soit de vanité, soit de mécontentement avec ce qu'on a sous les yeux, a porté des Ecrivains célébres, non seulement, à élever jusqu'aux nues, tout ce que l'Antiquité pratiquait dans sa milice, mais encore à nous le proposer pour régle, à vouloir nous y ramener. Il me parait certain que dans la plupart de leurs idées, ils n'ont point eu égard à l'ensemble des causes et des effets, et que par là ils sont tombé dans de très graves erreurs. Cependant les jeunes Militaires lisent ces Ouvrages, célèbres à juste titre, malgré ces erreurs, par d'autres vérités profondément vues et développées La reputation de l'Auteur, son assuranee dans les idées qu'il débite, souvent son adresse à leur donner un air spécieux, le vrai même qui y est mêlé et que de jeunes esprits ne sauraient demêler du faux, leur fait adopter le tout avec enthousiasme. Il arrive de là, qu'en voyant

voyant ensuite la différence de ce qui se pratique à ce qu'ils ont lu; ou bien ils se dégoutent de l'étude et de la lecture, comme ne fournissant que des idées chimériques; ou bien ils dédaignent ce qu'ils voyent faire, le régardant comme le fruit d'une routine aveugle, ignorante, et indigne d'occuper un esprit qui sait penser sur le métier. S'ils prennent ce dernier parti, ils serviront avec dégout, sans application et par conséquent sans honneur, dans les grades subalternes, avec tout le goût et tous les talens possibles pour le métier des armes, c'est ce dont j'ai vu bien des exemples. Et s'ils arrivent aux postes supérieurs, ils voudront changer tout suivant leurs idées, ce qui peut entrainer les derniers malheurs. L'Auteur de l'Essai général de Tactique assure par ex. qu'on a été en France *sur le point d'adopter l'ordre profond.* Je ne doute pas, si on l'avait fait, que cela n'eût fourni une excellente preuve de ce que j'avance.

Mon Ouvrage pourrait, s'il était tel que je m'en forme l'idée, servir de guide aux jeunes Militaires, dont je parle, pour apprécier les idées qu'ils trouveront dans les meilleurs écrits sur le métier, et pour y séparer le métal des scories. Il pourrait aussi servir à porter un jugement solide, raisonné, fondé sur des principes, concernant tous les projets d'amélioration de changemens, et de réforme dans le Militaire. Car il arrive souvent qu'on les adopte ou les rejette au hasard, suivant que l'esprit

est porté à s'ouvrir aux nouveautés par le dégout de ce qui est habituel; ou que les préjugés et la routine empêchent toute idée nouvelle d'y pénétrer. Mais si on trouvait que je porte mes vues trop haut, et qu'à moins de faire l'impossible; savoir, de réunir tous les suffrages, par mon Livre, je n'en dois pas attendre de pareils effets; je me contenterai de l'espérance d'avoir peut-être ramené, quelques bons esprits dans la vraye route, qui sans cela se serait égarés; en leur indiquant sur quels points, dans notre métier, ils ne doivent point tourner leur activité parcequ'ils sont chimériques; et les engageant par là, à s'attacher à ce qui est vraiment susceptible, d'être perfectionné.

Cet Ouvrage n'est sans doute qu'un Essai; tant, parceque la nature de mes connaissances et de mes talens ne me permet pas de présenter autre chose au Public qu'un Essai; faible encore, et qui ne mériterait aucunement son attention, si le sujet n'en était neuf et intéressant en lui même: que, parceque je ne veux ni ne puis approfondir tous les objets qu'il présente, ni même épuiser les détails par rapport à eeux que je traiterai.

Peut-être même s'étonnera-t-on de ce que je donne des vues si vastes à un Ouvrage dont le titre ne promet que des récherches sur l'influence de la poudre à Canon dans l'Art de la Guerre moderne? Est ce la seule cause qui ait produit des changemens dans cette partie

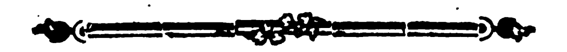
là?

là? Non sans doute, mais c'est la principale. Et quoique ce soit une opinion assez universellement adoptée, j'ose avancer qu'on est encore à savoir, jusqu'à quel point cette invention a influé sur l'Art de la Guerre. La poudre à canon formant la base de toute notre armure, il est aisé de voir qu'elle a du avoir beaucoup d'influence sur l'art, auquel cette armure sert de moyens. Mais on n'en sait pas toute l'étendue. Elle est réellement immense, et porte sur tout ce qui concerne la manière de faire mouvoir et agir les trouppes. C'est ce que je me propose de développer dans cet Ouvrage. S'il obtient les suffrages du Public, j'éxaminerai dans un autre volume, pour lequel j'ai rassemblé tous les matériaux, les changemens que d'autres causes ont operé sur l'Art de la Guerre. Car il y en a un grand nombre, dont on ne soupçonne pas l'influence, et qui y ont pourtant apporté bien des différences, soit en rendant impossible ce qui ne l'était pas anciennement; soit en changeant toute la nature des mésures à prendre pour l'éxécution d'un projet militaire quelconque. Telles sont par éxemple certaines inventions dans les sciences ou les Arts, comme les lunettes de longue vue, la poste, les Gazettes, le linge même &c. Je détaillerai dans cet autre Ouvrage l'influence de l'état actuel des sciences, des Arts, du Commerce, du Gouvernement, des moeurs, et de la Réligion sur l'Art militaire. Il formera la suite de celui ci, et complettera le *Parallèle de notre Art de la Guerre avec celui des Anciens.*

tions. Mais une défiance naturelle de mes forces fait que je me borne encore à cette première partie de mon Plan, comme à la principale à tous égards. La réception que rencontrera ce volume me déterminera à pousser plus loin mes récherches, ou bien à me contenter d'avoir augmenté, par ce Volume-ci, le nombre de ceux qui s'abiment journellement dans l'oubli.

Voilà l'esprit dans lequel j'écris cet Ouvrage et le plan que je m'en suis formé; dont j'ai cru devoir informer le Lecteur, avant que d'entrer dans les récherches qui en font l'objet.





Essai sur l'influence de la poudre à Canon, dans l'art de la guerre moderne.

Chapitre premier.

ARMURE.

Peutêtre les armes de jet sont elles plus anciennes que les armes de main. A en juger par l'analogie des Animaux c'est la Nature même qui enseigne à en faire usage. L'Ours, le Singe lancent des Pierres contre l'Ennemi, qu'ils n'osent ou ne peuvent joindre, et les animaux ne connaissent pourtant pas l'usage de la plus simple des armes de main, de quelque grosse branche d'arbre. Il est donc vraisemblable, que l'instinct aura conduit l'homme de la même manière; et qu'il aura lancé des pierres, dans ses querelles avec ses semblables, avant d'apprendre à employer un agent artificiel, pour augmenter la force et l'action de ses membres, dans ses combats corps à corps.

Quoiqu'il en soit, dès que l'homme fut cultivé au point, de savoir se fabriquer des armes de main du métal le plus dur; celles de jet, lancées par son bras, ou même au moyen d'un arc et d'une fronde, ne purent entrer en comparaison

avec elles. L'effet des armes de jet était bien trop faible; il était trop aisé à éviter, soit par la couverture la plus légére, soit en courant joindre son ennemi; enfin il était trop incertain, pour pouvoir les égaler aux armes de main. Il est vrai que dans la suite on inventa des machines pour lancer des corps plus pesans, et d'un plus grand effet, à des distances plus considérables, comme des balistes, des catapultes, etc. Mais ces machines trop compliquées, exigeaint un maniment trop long, pour être bien terribles. Du point de leur portée, jusqu'à celui, où, en les joignant, on les rendait inutiles, l'espace était trop court, pour qu'on en put réïtérer les coups. Une seule décharge d'une machine, dont l'effet, contre un corps en mouvement, devait être très incertain, et ne pouvait pas être ni fort meurtrier, ni fort capable par conséquent d'intimider des hommes résolus de combattre. La force des troupes consista donc alors dans les armes de main, et chaque Nation s'en forma de particulières, suivant ses idées, et ses usages.

Les Grecs choisirent pour leur arme principale la Pique. Avec cette perche de plus de dixhuit pieds de long, au bout de la quelle se trouvait une pointe de fer bien acérée, dont, par la nature de leur ordonnance, on ne pouvait détourner l'effet, ils ouvraient et enfonçaient les corps opposés de l'ennemi. Si celuici était armé d'une épée

ou

ou de quelque autre arme de ce genre, la longueur de la leur, les empêchait d'en être atteint. Mais si c'était à des piques, qu'ils avaient à faire, alors la victoire dépendait, comme dans tous les combats à armes égales, du courage, de la force, et de l'adresse.

Les Romains s'en tinrent à l'épée. Montécuculi appelle la pique la Reine des armes pour l'Infanterie, comme la Lance l'est, dit-il, pour la Cavallerie (*). Malgré la profonde vénération que nous devons à ce grand homme, avouons que cette décision est chez lui un effet des préjugés. L'homme courageux par instinct doit sans doute préférer les armes de main au mousquet; parceque cet instinct le porte à vouloir joindre son ennemi. Un Général d'Armée doit aussi les préférer, parcequ'en forçant les troupes à se joindre, elles donnent une victoire plus complette. Mais du tems de Montécuculi on ne connaissait que la pique et le mousquet: les hellebardes, plus courtes que la pique dont quelques Soldats étaient armés, ne pouvant se comparer à elle. Pour les grands espadons que portait un très petit nombre de fantassins, ils étaient d'un maniment trop lourd, pour qu'on pût avec eux vaincre le piquier, en évitant son coup. D'ailleurs le nombre des Soldats ainsi

(*) V. Mémoires de Montec. L. 1. Art. 1. Chap. 2. §. 17.

armés était trop petit, pour avoir jamais pu ſe méſurer contre la pique. Il n'eſt donc pas étonnant que ce Général Auteur, ait adjugé la palme à celle-ci, comme à la meilleure arme connue de ſon tems. Mais dans le fonds c'eſt à l'épée, qu'appartient à juſte titre, le nom de Reine des armes. Non pas à ces eſpadons d'une longueur et d'une largeur déméſurée, dont on arme notre Cavallerie. Non point à ces eſtocs trop longs encore que l'on porte à ſes cotés dans le monde. Mais à une épée courte, qui étant bien dans la main, peut frapper d'eſtoc comme de taille. C'eſt cette arme, avec laquelle un homme adroit, couvert d'un bouclier, pour parer, et conſervant dans le danger ce ſang-froid qui ſait faire éviter ou detourner les coups, eſt à peu près ſûr de vaincre un adverſaire, d'une force corporelle même ſupérieure, mais qui ne poſſéde pas ces qualités au même point, quelque arme que celuici ait en main. Telle était l'épée des Romains, et pour preuve qu'elle eſt la Reine des armes, c'eſt qu'elle ſubjugua la pique entre les mains du peuple de l'Univers le plus courageux; et qui ſavait la manier avec toute la dextérité dont elle eſt ſuſceptible.

Mais quand on eût trouvé une matière, qui, en s'enflammant, développe un fluide, dont l'élaſticité lance les corps les plus peſans, avec une force, qui paſſe l'imagination, et dont toutes les

machi-

machines jaculatoires possibles ne sauraient approcher; quand on eût perfectionné les machines, au moyen desquelles on déploye l'activité de cette matière, au point, d'en réiterer les coups, avec une rapidité infiniment plus grande que celle d'engins, qu'il faut virer, dresser, bander, à force de bras: alors les armes de jet prirent une supériorité decidée, sur celles de main. Les troupes ne purent presque plus se joindre. Avant que l'un ou l'autre parti eût parcouru l'espace qui les séparait, la mort moissonnait communément trop de combattans, pour que le reste conservât la fermeté et même l'ordre nécessaire dans une attaque. Toutes les armes prirent donc cette matière pour leur base; *l'épée ne fut plus* qu'un ornement pour le Soldat, et si on ajouta à son arme de jet une pointe factice afin de pouvoir s'en servir comme arme de main, ce fut en partie en conséquence des anciens usages; et puis pour raffermir un peu l'homme contre cet animal superbe, sur lequel une partie de nos troupes est montée, qui causant de l'effroi au fantassin par sa force, l'empêche d'ajuster son coup; et qui par sa vélocité, se trouve en état de parcourir tout l'espace de la portée de l'arme du fantassin avant que celuici l'ait remise en état de nuire; de sorte qu'alors, sans cette pointe ajoutée au bout, il se trouverait absolument sans défense. Mais ce fût surtout pour en faire usage dans des cas singuliers, dans ses attaques brusques et de sur-

prife, où l'on tombe fur l'ennemi avant qu'il puiffe faire ufage de fon arme de jet; ou bien pour fe défendre, lorsqu'on en eft ainfi attaqué.

Nous nous arrêterons un moment à faire voir la fupériorité de nos armes à feu, fur les armes de jet des Anciens; puisque des Ecrivains de mérite ont voulu foutenir le contraire, quoiqu'il faille pour cela une étrange prévention.

Il n'y a aucune comparaifon à faire pour la force, ni quant aux petites, ni quant aux groffes armes de jet des deux âges. Les petites armes des Anciens confiftaient en Frondes, en Arcs, en Javelots. La nature des chofes montre que le Javelot des Anciens, ne pouvait faire aucun effet que de fort près; encore ne pouvait-il, à la plus petite diftance, percer leurs armes défenfives quoiqu'elles fuffent très minces. Le *pilum* des Romains, n'était redoutable, que parceque le Légionnaire le lançait à bout touchant, pour ainfi dire. Comme c'était un efpéce de pieu, le mouvement naturel que les premiers rangs de l'ennemi étaient obligés de faire, pour en éviter la chûte fur leur corps, indépendamment de fa pointe, devait y mettre du désordre. Alors le Légionnaire, qui tombait presque auffitôt fur l'ennemi que fon *pilum*, en avait bon marché; en l'attaquant avant que celuici fe fut remis en pofture, pour faire ufage de fes propres armes, foit pique, foit hache, foit épée:

désordre des premiers rangs ſe com-
iſément aux autres, c'eſt ainſi que les
rent ſouvent leur victoire au *pilum.*
rthes eſt célébre; il inſpira le plus
aux Romains, parcequ'il perçait, dit
aſſe, et leurs autres armes défenſives.
ouve d'abord que c'était une eſpèce
lière, et que les autres n'avaient pas
té. Enſuite il faudrait ſavoir s'il n'y a
ération dans le rapport des hiſtoriens,
rdent pas d'ailleurs ſur la deſcription
e qui indique, qu'ils n'avaient pas des
en éxacts ſur la nature de cette arme
ets. Enfin il faudrait ſavoir à quelle
lèches des Parthes produiſaient cet ef-
upes Parthes conſiſtaient en Archers
s'approchant à la débandade de très
nains, décochaient leurs flèches ſur
nſtant où ils feſaient volte face pour
rs de la portée de l'attaque de cette
nfanterie, de ſorte que la plupart de
aient tirées à une petite diſtance, et
ent apparemment que celles-là, qui
elque fois les armes défenſives. De
bien ſonger que celles-ci étaient très
les Anciens. Pour s'en convaincre,
ntrer dans nos Arſenaux, peſer un cor-
iquiers, et le comparer ſeulement au
os Cuiraſſiers: on verra que le pre-

mier n'a pas la moitié du poids de l'autre. Il y a pourtant lieu de croire, que le corselet du Piquier dans le moyen âge, était plus pesant que ni le *Thorax* du Grec ni la *Lorica* du Romain. Pour s'en convaincre, il faut songer que le fantassin du moyen âge devait être couvert contre l'arbalête, arme alors très commune, et qui se bandant au moyen d'une machine, surpassait sans doute de beaucoup la portée de tout arc bandé par les forces naturelles de l'homme, et lançoit son trait avec une roideur, beaucoup plus grande. On peut, je crois, assurer, que de toutes les armes de jet des Anciens, la plus dangereuse, c'était la fronde. Mais son usage demandait un exercice particulier: d'ailleurs il fallait un espace très grand au frondeur pour s'en servir, de sorte que des troupes de cette espéce ne pouvaient jamais combattre qu'à la débandade, et qu'on ne pouvait faire de la fronde une arme générale, ce qui seul aurait pu la rendre vraiment formidable. D'ailleurs la fronde était d'un maniment asses lent, et d'un effet fort incertain vis à vis d'un corps en mouvement, pour avancer. Il faut observer en général que ni les javelots ni même la flèche ne volaient en ligne droite qu'à une très petite distance. Au moindre éloignement il fallait faire décrire une courbe au projectile. Quant à la pierre ou à la balle que lançait la fronde, elle décrivait essentiellement une courbe, et tout projectile lancé ainsi, n'a pour ainsi dire aucune

justesse

ė des corps en mouvement. Il ne
un point, qui dépend de la force du
ins qu'il ne ſoit lancé avec une force
ſupérieure à celle que le bras de
s machines qu'il dirige peuvent im-
court ſa carriere ſi lentement, qu'on
vue où il tombera, et en éviter l'at-
mettant en mouvement, en préci-
en s'arrêtant à propos, un corps de
it fort bien éviter les effets de la
ondeurs, et celle ci faite, il pouvait
trop, les empêcher d'en faire une

groſſes armes de jet des Anciens, ſa-
ultes et les Baliſtes, elles n'avaient
le comparable à la force de nos Ca-
s Mortiers ou Obuſiers. Les Cata-
les à nos Canons, en ce qu'elles lan-
es flêches ou des eſpéces de poutres
e droite, ne paraiſſent pas avoir été,
bien grande, ni d'un effet fort ter-
rits des Anciens ne diſent rien de
-deſſus. On trouve que les petites
aient des traits de dixhuit pouces de
grandes de trois pieds. Il eſt fait
elques unes qui jettaient des poutres
s. Mais celles-ci paraiſſent avoir
peu d'uſage, ainſi que certains Ca-

A 5 nons

nons démésurément grands, placés anciennement, comme des raretés, dans les Arsenaux. Athenée nous parle de leur portée et la fixe à un Stade. L'ouvrage connu sous le titre, *Notitia Imperii*, dit, que les traits portaient d'un des bords du Danube à l'autre; reste à savoir en quel endroit, pour déterminer une mésure si vague. Car le cours des rivières se retrécit et s'élargit différemment. Lucain rapporte que leurs traits perçaient plus d'un flanc; et César dit, que les catapultes des Marseillois traversaient les parapets des Ouvrages des Assiégeans, et allaient encore se ficher en terre. Pour fixer nos idées là-dessus, et concevoir combien ces machines de jet le cedaient aux nôtres, songeons qu'un Stade n'est pas la portée d'un fusil, et que nos canons portent plus de quatre Stades presque de but en blanc. D'ailleurs César parle lui même de ces machines des Marseillois comme de quelque chose d'extraordinaire; et cependant un moyen aussi faible que des matelats dont il couvrit sa tour, émoussa tout l'effet de ces soi disant terribles machines. Notez encore que les parapets dont parle César n'étaient eux mêmes, qu'un faible clayonnage; et que les Ouvrages des Assiégeans, comme leurs tours de charpente, leurs jettées de terre, ne se plaçaient, qu'à une très petite distance du fossé. Quant aux Balistes elles étaient encore de bien moindre importance. Elles lançaient leur projectile en ligne parabolique, et tout

tout coup porté de cette manière, eſt toujours très incertain. Lipſe fait ſonner fort haut les maſſes qu'elles lançaient, parce qu'il eſt fait mention de quelques unes qui faiſaient partir des pierres de 100 Pf. et même jusqu'à 360 Pf. Il défie là-deſſus nos piéces d'Artillerie, comme n'approchant pas de cette force. Mais il ne ſavait pas apparemment; qu'il y a eu de tout tems des bombes qui peſaient bien plus que cela; et que quand il n'y en aurait pas, c'eſt que nous n'en voudrions point avoir. Car la poudre dont la force éléve un cone de terre qui peſe des millions de livres, lancerait bien auſſi un boulet de fer, quand il peſerait, un millier, ſi on en voulait faire de ce poids. Il eſt au reſte indubitable que la baliſte était de peu d'effet, et que les Anciens eux mêmes en feſaient peu de cas, parcequ'ils en avaient toujours bien moins que de Catapultes dans leurs Arſenaux.

D'après ces données on voit inconteſtablement, que toutes ces machines, toutes les armes de jet des Anciens ne peuvent pas ſe comparer aux nôtres. Le fuſil porte ſa balle bien au de là d'un Stade en ligne droite avec une telle roideur, qu'elle fracaſſe les os du corps humain, et le perce de part en part. Elle fracaſſerait de même toutes les armes défenſives portables qu'on lui oppoſerait. Cependant la balle n'a pas de pointe, comme la fléche du Parthe, ce qui facilitait à celle ci le moyen

yen de percer les armes. Car pour les balles et les pierres lancées par la fronde il est connu par des passages très clairs, qu'elles ne pouvaient percer les armes, mais qu'elles tuaient sans faire de playes, par les contusions; ce qui doit s'entendre lorsqu'elles tombaient sur la tête, et apparemment parceque les Anciens n'étaient pas bien habiles à guérir ces sortes de blessures. Quant aux canons, je laisse à penser si les choses miraculeuses que César rapporte des Catapultes Marseilloises, peuvent se comparer à ses effets? Nos piéces renversent à une distance décuple en peu de momens un mur très épais. Elles ne percent pas seulement quatre rangs de clayes ou de fascines, et vont donner en terre; mais elles raseront à la distance de trois à quatre stades une terrasse de 24 pieds d'épaisseur, comme les batteries à plein fouet, placées souvent dans la première paralléle, contre nos places assiégées, en fournissent la preuve. Que l'on me dise un peu ce que des matelats auraient fait, pour garantir la tour de bois et de brique de César de l'effet de nos boulets? tandis qu'ils la mirent en sureté contre les catapultes. Quant à ce que dit Lucain, que le trait des Catapultes perce plus d'un flanc, qu'aurait-il dit de nos boulets, dont le corps humain n'arrête en rien l'effort. Le Captne Thielke rapporte dans son excellent Ouvrage sur l'Art de la Guerre, qu'un seul boulet de canon emporta 42 Russes à la bataille de Zorndorf. Je ne parle pas

pas de nos bombes qui percent et fracaſſent les voutes les plus fortes, les bâtimens les plus durables, qui font un effet ſi grand dans leur chute, quil faut dépaver les rues, et couvrir tous les toits qu'on veut préſerver, de pluſieurs pieds de fumier. C'eſt que la bombe lancée par la poudre ſous un angle élévé monte une centaine de fois plus haut, que la pierre pouſſée par la baliſte.

Enſuite il faut ſonger à la rapidité, et à l'aiſance du maniment. L'humidité en relachant toutes les cordes, et leur ôtant toute élaſticité devait ſouvent rendre nul l'uſage des arcs et des Catapultes. Elle nuit bien auſſi à l'action de nos armes à feu; mais jamais à ce point là. Le frondeur devait ajuſter une pierre ou une balle dans ſa fronde, et lui imprimer la force centrifuge par un mouvement de rotation; tout cela était ſans doute beaucoup plus long que notre coup de fuſil, qu'un ſoldat éxercé fait partir ſept fois dans une minute. Pour les Catapultes, ce devait être une bien plus grande cérémonie. Il fallait les bander à force de bras, de cordages, et de poulies. Quel tems cela n'éxigeait-il pas! Combien cela devait être ſujet à ſe déranger! Une corde pouvait caſſer; une piéce ſe démantibuler. Adieu alors la Catapulte pour long tems. Tout cela ne ſe trouve pas chez nous. Notre canon ſe charge auſſi vite que le fuſil, lorsqu'on ſe ſert de gargouſſes. Il ne ſe dérange pas

aiſé-

aisément. Son maniment est aisé. Son coup est juste, et il est si aisé de le pointer, ce qui est une chose, qu'il semble que les Anciens n'ayent pu faire qu'imparfaitement avec leurs Machines. Ce qui me le prouve, c'est qu'ils les plaçaient dans les siéges à différentes distances des murs de la ville, suivant leur différentes portées. Puisqu'ils réglaient la distance sur la portée, il est clair qu'ils ne pouvaient pas régler la portée sur la distance. Les Catapultes devaient donc être assez inutiles dans le combat, puisqu'on n'avait qu'à changer la distance, pour en détruire l'effet. Chez nous un canon emporte à environ 400 toises tout ce qui se trouve sur la ligne de direction, et si vous le pointez parallélement à l'horison, vous êtes sur de donner dans l'objet, dès que le Canon se trouve dans son plan vertical. D'ailleurs le moindre coup de maillet pour enfoncer ou retirer les coins de mire; ou bien un tour de manivelle à droite ou à gauche, suffisent pour changer la direction du coup suivant la proximité de l'objet. Le changement du plan vertical s'opere aussi tout de suite par un coup de levier, et il est si aisé d'y ajuster la piéce, parceque le pointeur n'a qu'à se tenir derrière, pour trouver le prolongement sur la piéce même. A en juger par les figures qu'on nous donne des Catapultes anciennes, il devait être bien plus mal-aisé de les placer éxactement dans le plan vertical; et suivant les mêmes figures, la plupart des coups devaient

plon-

plonger, puisque le trait parait placé plus haut que la hauteur commune de l'homme. Il n'y avait donc pas moyen de placer la machine dans le plan horisontal, et il fallait diriger le coup suivant les distances par le plus ou le moins de tension des cordes. Il est vrai qu'il se trouve aussi des figures où les traits ne sont pas placés si haut. Mais elles ont le défaut de ne pouvoir être employées que dans une plaine rase comme la table, et on ne peut s'en servir pour tirer ni de haut en bas, ni de bas en haut. On sent combien cela devait rendre l'usage de ces machines précaire, et combien il devait être aisé à des troupes d'en éviter les effets. Mais qu'il est difficile de ne pas se trouver dans la ligne de direction de nos machines dont les portées sont si longues et si justes, qui se tournent si aisement à droite, à gauche, en haut, en bas, dont il y en a des centaines dans une armée, qui tirent chacune cinq à six coups par minute, ce qui peut former aisément de 10 à 12000 coups dans un combat très court. Il n'est pas besoin je crois d'en ajouter d'avantage pour prouver la supériorité de toutes nos armes de jet grandes ou petites sur celles des Anciens, quoique je n'aye pas seulement fait entrer en ligne de compte, ni le ricochet, ni le tir à cartouches, ni la grande sphére d'action de la bombe et de la grénade d'obusier par ses éclats; objets très importans mais que j'omets, pour éviter les longueurs.

Rien

Rien ne s'éléve d'abord au point de perfection. Ainsi tant que les armes à feu ne furent ni aussi maniables, ni aussi communes qu'à présent, leurs effets ne furent pas si sensibles. Mais dès qu'elles eurent acquis le dégré de perfection nécessaire pour les faire adopter généralement, elles entrainèrent un autre changement; savoir, de faire abandonner toute armure défensive. Peutêtre les Anciens n'en auraient pas porté non plus, s'ils n'avaient eu en vûe que leurs armes de jet, dont le peu de violence les aurait vraisemblablement dispensé de s'en charger. La pierre ou la balle lancée par le frondeur étant le trait le plus dangereux, un Casque, pour se couvrir la tête, un bouclier léger auraient suffi pour les rendre aussi invulnérables contre de telles armes, qu'un homme de guerre doit souhaiter de l'être. Mais comme ils se joignaient dans les combats, ils avaient à craindre les effets de leurs armes de main, soit piques, soit épées. Cependant il ne faut pour se garantir des coups de ces armes, qu'une armure défensive assez légére. Un coup d'épée doit être bien fort et bien asséné, pour couper la plus mince lamelle de fer: pour peu qu'on manque la juste ligne de direction, l'épée glisse, ou tourne, et tombe à plat. Que dis-je, des matières bien moins dures et bien moins pesantes que le fer peuvent détourner tout coup d'épée, s'il n'est porté avec la plus grande justesse. Du cuir bouilli, du linge plié ou piqué suffisent pour cela.

Le

Le coup de pique, s'il n'est porté dans la direction la plus perpendiculaire, ne percera pas la plus légére plaque de métal arrondie, comme le font les cuirasses et les boucliers. Il fallait sans doute une arme défensive au Piquier, puisque ni force ni adresse humaine ne pouvait détourner la mort dans cette forêt d'armes longues et pointues qui s'avançait sur lui; le premier rang ne pouvait trouver quelque espoir d'échapper au terme fatal, que dans ses armes défensives, sur lesquelles ces pointes glissaient assez souvent. Or ces armes n'étant pas fort pesantes, il y aurait eu de la folie à ne pas se précautionner par leur moyen, contre une mort ou des blessures, sans cela inévitables. Mais quand les armes de jet se furent perfectionnées au point de former la base de tout l'Art militaire, et de rendre les armes de main, presque inutiles: et surtout quand on vit qu'il n'était pas possible de porter une armure assez forte pour garantir le corps de la balle du fusil, encore moins du boulet; il fallut bien rejetter toutes les armes défensives.

On ne peut pas douter que ce ne soit là la vraie raison de ce changement. L'opprobre de la Littérature; un Ecrivain qui a deshonoré quelques talens, mal cultivés par lui, que la nature lui avait donnés, en les employant de la façon la plus indigne: Linguet en un mot *), a osé soutenir, dans ses soi disant Anna-

*) On n'écrit point avec le feu et le stile brillant de Linguet sans avoir quelques talens. Mais on ne dé-

 fend

Annales politiques et litteraires de notre Siècle; que c'était l'avarice des Souverains, qui avait fait abolir les armes défenſives; qu'ils eſtimaient moins un hom-

me,

fend pas comme lui, les tyrans les plus atroces, la ſervitude, en un mot tout ce qui eſt en horreur chez les hommes, on n'attaque point avec acharnement ceux qui ont le plus éclairé l'humanité, ſans être le dernier des hommes du côté du caractère. On ne tombe pas dans des fautes auſſi lourdes que Linguet, (comme de traduire ainſi ce paſſage de Grotius. *Sub (nomine facultatis,) continentur poteſtas, tum in ſe quae libertas dicitur, tum in alios, ut patria, dominica poteſtas: La faculté comprend premierement le pouvoir, tant ſur ſoi qui ſ'appelle liberté, que ſur les autres, qui ſe nomme patrie, ſouveraineté.* V. Théorie des Loix Civ. Diſc. prélim. T. I. p. 157.) ſans avoir très mal cultivé ſes talens. On ne parle pas ſi effrontément de ce qu'on n'entend pas, ni ne blâme avec tant d'aigreur les Auteurs qu'on traduit ſi plattement, comme Linguet a fait de Grotius, ſans être doué d'une impudence rare et qui ferait honneur au plus grand Charlatan. Enfin on ne ſoutient pas le pour et le contre, les opinions les plus folles, en ſe donnant l'air le plus ſage; le crime et le vice, en parlant toujours de vertu; les tyrans, le deſpotisme, la ſervitude, en tombant ſouvent dans la plus abſurde licence; enfin on ne fait pas tout ce qu'a fait Mr. Linguet, ſans être dévoré d'un deſir de célébrité qui va jusqu' à la demence. En voilà aſſez pour juſtifier la façon dont je me ſuis expliqué ſur cet Auteur, dont la grande réputation forme la honte de notre âge.

me, qu'une armure qui leur couterait de l'argent. Ce raiſonnement ne peut éblouir que ceux qui ne connaiſſent abſolument pas le Militaire. Si des armes défenſives, pouvaient, avec la perfection de nos armes de jet, garantir le Soldat de la mort ou des bleſſures dangereuſes; et être en même tems aſſez légéres, pour qu'il fût poſſible de les porter: on en donnerait à nos trouppes, je ne dis pas par humanité, ou par politique; mais par eſprit d'épargne. D'abord un recrue ne remplace que très imparfaitement un vieux Soldat. Si par le moyen des armes défenſives on pourait conſerver des véterans, tandisque l'Armée adverſe, n'aurait que des recrues à la place, on ſe donnerait par là une ſupériorité marquée. Mais ce qui doit frapper encore davantage, c'eſt que l'équipement d'un Soldat tué eſt toujours perdu pour le Souverain; et qu'un recrue coûte toujours plus à faire, à équiper et à transporter au Régiment, que ne couterait deux armures complettes de fer. D'ailleurs ſi le Soldat eſt bleſſé, il coute encore plus en fraix d'Hopitaux au Souverain, que ne ferait cette armure, que Linguet prétend qu'on lui réfuſe par avarice. Enfin il y a tout à parier, que ſ'il entre un recrue à la place d'un vieux Soldat dans l'Armée, ce recrue tombera malade, formera une nonvaleur dans le nombre des combattans, et coûtera conſidérablement au Souverain. En ſorte qu'il y aurait de toute façon à épargner, ſi l'on pouvait, même à grands frais, trouver un moyen de conſer-

ver la vie au Soldat ou de la garantir de blessures graves. Mais outre cela on peut encore assurer, que cette armure en elle-même, procureroit surement des épargnes ou sur la forme ou sur la matière de l'habillement. Le metal et le cuir qui en feraient la partie la plus considérable, se répayeraient bientôt par leur indestructibilité. Nos Regimens de Grenadiers et de Fusiliers en Allemagne m'en fournissent une preuve. Leurs bonnets sont une coëffure très chére et bien plus, que ne le seraient des Casques de fer. Cependant les Souverains non seulement en font la dépense; mais les Chefs y trouvent de l'épargne, en ce que ces bonnets durent bien plus que les chapéaux, même à proportion de leur prix. Il en serait de même pour une armure. Au lieu de l'habit de drap le Soldat porterait alors un gilet de cuir, comme les buffles sous sa cuirasse. Une espéce de surtout ou de houpelande, moins chére, et plus durable, que nos habits recouvrirait le tout, un casque indestructible, remplacerait le chapeau. De manière que l'équipement du Soldat ne reviendrait pas au fond à un plus haut prix qu' à présent.

On voit par là que ce n'est pas par épargne que les armes défensives ont été abolies, et que Linguet a parlé, comme il fait presque toujours, avec l'impudence la plus décisive, de ce dont il n'avait aucune idée. Mais un auteur bien autrement respecta-

ble,

ble, surtout en matières militaires, Mr. de Maizeroi, en proposant de rendre des armes defensives à l'Infanterie, soutient aussi que ce ne sont point les armes à feu qui les ont fait abolir, mais la mollesse des hommes, qui les en dégoûta. Il cite en preuve de son assertion que d'abord après l'invention de ces armes, au lieu de quitter les défensives, on les fit plus grosses et plus pesantes. Je m'étonne que cet Ecrivain estimable, n'ait pas vu, que le fait qu'il allégue, prouve justement le contraire de l'induction qu'il en tire. On essaya d'abord d'armer les hommes à l'épreuve des armes à feu. Ce fut là naturellement la première tentative, parcequ'il y a trop d'avantage à être invulnérable dans le combat, pour y renoncer si aisément. Mais quand on vit qu'il n'y avait pas moyen de porter les armes à l'épreuve, et que des armes susceptibles d'être portées, ne garantissaient en aucune façon de la mort; alors on les rejetta, et puisqu'on ne prit pas la résolution de ne plus se battre, il fallut bien prendre celle de s'exposer nud au danger. Plusieurs faits viennent à l'appui de cette preuve.

D'abord les Soldats qui combattaient avec des Armes à feu, dans le tems où leur usage n'était pas géneral, n'eurent jamais d'armes défensives. Plus exposés aux coups de feu que les autres, ils en sentirent mieux l'impossibilité d'opposer à leurs coups une arme portable. Les piquiers en avaient sans

 doute;

doute; mais ce n'était pas pour se garantir des coups de feu: c'était pour se couvrir de la pique. Car le piquier n'ayant d'autre destination que celle, de charger avec la pique, il devait être armé en conséquence. Il garda le corcelet non pas contre le coup de feu, mais malgré le coup de feu, et s'il se conserva lui et son armure si longtems dans les Armées, ce fut par l'attachement naturel que les hommes ont pour leurs anciens usages, qui va souvent plus loin qu'on ne pense; et surtout, parceque la nature des choses, qui veut que l'on oppose arme à arme et qui fesait tirer le mousquetaire contre le mousquetaire plutôt que contre le piquier, avait rendu l'effet du feu moins sensible au dernier. D'ailleurs le mousquet était pesant, difficile et lent à manier; on n'avait guères qu'une décharge à en craindre; et une décharge n'est pas capable d'arrêter les gens de coeur. Les piquiers lorsqu'ils se trouvaient opposés aux mousquetaires, couraient les joindre, au hazard de cette décharge, et ils pouvaient se tenir surs de la victorie, s'ils avaient le courage de la soutenir, parceque le mousquetaire n'avait aucune arme de main. Cela même obligea de maintenir les piquiers, pour soutenir les mousquetaires contre la possibilité d'être chargés de près, malgré les inconvéniens auxquels ils étaient sujets d'ailleurs. Il ne faut pas dire que le poids du mousquet, fut ce qui empêcha de donner des armes défensives au mousquetaire. La pique,

que, çette perche ferrée de dix huit pieds, devait être tout aussi pesante au moins; et même plus embarassante en marche que le mousquet, qui à la fin était devenu assez léger pour être couché en joue sans fourchette. Une autre observation, c'est que le piquier recevait double paye; ce qui se voit, entre autres, parceque les termes de piquiers ou de haute-paye sont synonimes dans les anciens Auteurs militaires. On ne paye le Soldat, qu'en proportion ou de l'adresse qu'éxige son service, ou du danger, auquel il est exposé. Le service du piquier n'éxigeait pas même le dégré d'adresse de celui du mousquetaire, qui risquait d'être brulé s'il était assez maladroit ou malheureux, pour mettre le feu à son fourniment. Il fallait donc qu'on payât en lui le danger qu'il courrait de la part du mousquetaire, sans le lui faire partager. Car pour le danger du canon, le piquier et le mousquetaire y étaient également exposés. Mais l'un devait soutenir le feu de l'autre sans y répondre, ce qui éxigeait une fermeté, qu'on n'achéte qu'à prix d'argent.

Mais quand on eut inventé des armes à feu d'un maniment si promt, qu'elles pouvaient être déchargées, dix, douze, qninze jusqu'à vingt fois, avant que l'adversaire eut parcouru leur portée; quand on eut mis ces armes en état de servir d'armes de main en un besoin; en un mot, quand on eut des fusils avec des bayonettes à douille, alors les piques furent entièrement abandonnées.

Pourquoi s'obſtiner à nier ce que les faits prouvent? Si les choſes étaient, comme les répréſentent ceux qui s'attachent à un Syſtême; ſi le feu n'était pas plus rédoutable que le dépeint Mr. de Maizeroi, la Nation qui maintint le plus longtems les piques, aurait du ſubjuguer, ou au moins défaire par tout les autres. Mais cette même Nation, dont les Ecrivains priſent ſi fort cette arme, en retira ſi peu d'avantages, qu' elle fut enfin auſſi obligée de l'abandonner. On a beau crier à l'eſprit d'imitation, il n'entraine pas les hommes comme on le dit. Si l'on avait pu ſoutenir les piquiers contre les Fuſiliers avec ſuccès, on ne les aurait point ſupprimés. La verité eſt qu'on n'aurait jamais mené des piquiers à travers quinze à vingt décharges, ni même à travers ſix à ſept, auxquelles ils n'auraient pas pu riſpoſter, jusqu' au fuſilier, pour le joindre. Il n'ya pas de trouppe qui ſoutienne d'avancer, en voyant tomber ſes camarades à coups rédoublés, tandis que l'ennemi ne court aucun danger et ne fait aucune perte; et quand il ſerait poſſible de la conduire jusqu'à l'ennemi, la longueur des piques n'empêcherait pas des fuſiliers, qui tomberaient ſur eux avec leurs bayonnettes, après la dernière décharge faite à bout portant, de les culbuter. Il ne faut pas ſans doute ſuppoſer des poltrons de fuſiliers, et des héros de piquiers; mais un courage égal, qui s'il peut porter ceux ci à avancer malgré le feu, doit auſſi porter ceux là à atten-

approche, comme une bonnè Infanelle de la Cavallerie.

ur en revenir aux armes défenſives, s point comment on peut douter que ſé leur abolition, puisque les Auteurs s eux mêmes le diſent expreſſément. on lit dans Montécuculi: Livr. Ier. 17. §. 3. „Les Cuiraſſes entieres ſont our rompre et pour ſoutenir: mais reconnu que ſi ces armes ne ſont à lles ſervent de peu, et que même, le ſe rompre, les morceaux rendent les s grandes; et qu' au contraire ſi elles uve, elles ſont trop peſantes et emlement la perſonne, que le cheval le cavalier ne ſaurait s'aider; que d'aillards et les cuiſſards rompent les ſelnois, bleſſent les chevaux ſur le dos, nt beaucoup, on a jugé à propos de x demi cuiraſſes." On ſent bien que à l'épreuve étaient trop peſantes pour qui peu d'âges auparavant marchait de pied en cap; on ne pouvait faire nure quelconque à l'épreuve au fanait que la ſeule cuiraſſe à l'épreuve beaucoup davantage, que toute l'aren cap ancienne, que l'on ne ſongea donner à cauſe de ſon poids, jusqu'

 après

après l'époque de l'invention de la poudre, lorsque ſon inutilité la fit rejetter.

Le fait eſt donc, qu'on ne ſaurait donner d'armes défenſives au fantaſſin, qui le mettent à couvert du coup de feu, et qu'il ſoit en état de porter. Pour peu qu'on veuille éxaminer les choſes, qu'on a ſous les yeux, on s'en convaincra. Le plaſtron de la Cavallerie péſe de 16 à 20 livres. Cependant il eſt très-petit, quoiqu'il ne couvre l'homme que depuis la clavicule jusqu' au creux de l'eſtomac. On y trouvè à la verité communément un enfoncement à y mettre le pouce, pour marquer qu'il a été éprouvé; mais cet indice eſt extremement ſujet à caution. Il provient bien plus ſouvent d'un coup de marteau donné à la fabrique, que d'un coup de piſtolet. Et quand c'en ſerait un, il a été chargé et tiré Dieu ſait comment, et ne prouve pas du tout que le plaſtron puiſſe reſiſter au coup de fuſil. Que l'on ſonge, qu'en ne donnant qu'un plaſtron au fantaſſin, il faudrait le faire bien plus grand, parceque le fantaſſin n'eſt pas en partie couvert par le cheval, comme le Cavalier. Il devrait être beaucoup plus fort de métal, puisqu'il ferait deſtiné, non pas contre le coup de piſtolet comme celui du Cavalier, mais contre le coup bien plus roide du fuſil, et qu'il faudrait être bien aſſuré qu'il fût à l'épreuve. Car obſervez bien, que ſi la cuiraſſe ne pare pas le coup, c'eſt la couverture la plns perfide,

fide, puisqu'elle ne sert qu'à ouvrir, déchirer, envenimer la playe, en y portant les éclats de son fer, ou du moins en y causant une meurtrissure, plus mortelle que la playe même, comme le passage de Montécuculi le prouve; et je le cite avec d'autant plus de confiance, que l'expérience d'un âge où ces armures étaient communes, est du plus grand poids.

A cela on repliquera peut être deux choses. „Quand même on ne pourrait pas", me dira-t-on, „donner au fatassin une armure plus grande ou entièrement à l'épreuve, ce serait toujours quelque „chose de lui en donner une comme à nos Cuirassiers. Car n'a-t-on pas souvent vu que le plastron „du Cavalier, et même le Haussecol de l'Officier „ont arreté des balles, dont ceux qui les portaient „auraient été blessés!" Ces cas ont existé sans doute; mais quelles balles étaient ce? Mortes, et sur la fin de leur course, le moindre obstacle suffisait pour les arrêter. Ce ne sont pas ces balles là qui font des blessures fort à craindre, et contre lesquelles on doive prendre beaucoup de précautions. En un mot il faut que l'armure soit absolument à l'épreuve, pour être vraiment utile; et alors il est question de savoir, si le petit nombre de blessures réellement dangereuses, dont un plastron, ou même un corcelet pourraient garantir, valent la pèine d'appesantir une Armée dans tous ses mouvemens, comme on ferait en donnant un nouveau poids de

30 à 40 livres au moins, à porter à chaque Soldat. Car il faut obſerver qu'une Armée, avec une armure ſemblable, ſerait appéſantie dans toutes ſes manoeuvres, dans la même proportion que le ſerait chaque homme. Mais en ſuppoſant même qu'un Souverain voulut, pour ménager le ſang de ſes Soldats, courir tous les risques de cet appéſantiſſement, et leur donner de telles armes défenſives; il eſt très douteux qu'il trouvât ſes Soldats diſpoſés à les porter. L'homme calcule tout et même le danger. Pour un centiéme de péril de plus, (et c'eſt porter les choſes bien haut) le Soldat ne voudra pas ſe charger d'un poids intolérable pendant toute une campagne; d'un poids, qui, par la fatigue, l'échauffement, le malaiſe de toute eſpéce, l'expoſerait au danger beaucoup plus grand et plus certain de mourir de maladie. C'eſt ainſi que les hommes peſant tacitement le danger et la peine, ne ſe ſoumettent à celle ci, qu'autant qu'elle ne ſurpaſſe pas l'autre. C'eſt ce calcul qui a fait rejetter toutes les armes défenſives pour l'Infanterie dans toute l'Europe, et pour la Cavallerie dans quelques ſervices; ce qui eſt d'autant plus raiſonnable, que par le peu d'attention qu'on fait à la fabrique du plaſtron, il n'eſt presque plus qu'un ornement incommode. *) La

*) La Cavallerie Hannovrienne ne portait plus de plaſtrons dès la guerre de 1756. Elle ne ſe diſtinguait des dragons, que par l'arme à feu et par une petite différence dans la taille des hommes et des chevaux.

Là dessus on dira encore, et ce sera la seconde objection: „que voilà le mal: que les hommes „sont trop faibles et trop paresseux pour vouloir „porter des armes défensives." On fera intervenir les Grecs et surtout les Romains, pour prouver que les hommes, lorsqu'ils sont endurcis au travail, peuvent porter des poids bien plus considérables. A cela je repondrai, que quand cela serait, quand le luxe, la mollesse, ou je ne sais quelles causes auraient rendu les hommes, moins capables de soutenir la fatigue, et leur auraient ôté, ou la force ou l'envie de porter de grands fardeaux, il faut les prendre comme ils sont, et s'en servir en conséquence. Car vouloir reformer l'espèce humaine, c'est un projet que des Ecrivains militaires devraient ne pas former.

Mais est-il bien vrai que les hommes ayent dégénéré en forces, en courage et en patience a supporter des travaux? Le luxe, le libertinage, la mollesse qu'on reproche tant à notre Siècle, nous ont-ils gâtés au point de nous ôter la force ou la volonté de faire ce que fesaient les Anciens? Il y a bien du vague dans cette question, et c'est ce qui en rend la décision si difficile. Aussi me contenterai-je de rapporter quelques données là dessus, que m'a fourni une réfléxion impartiale.

Je ne croirai pas que les hommes soient naturellement plus faibles à présent qu'autrefois. On a beau

beau parler des effets du libertinage, et du luxe; cela n'a pas augmenté au point de faire dégénérer l'espèce humaine. Il y avait sans contredit plus de femmes publiques, autant de débauche, et infiniment plus d'intempérance dans le moyen âge, où les Cavaliers marchaient armés de pied en cap, qu'il n'y en a à present. Il est vrai que les gens du monde négligent trop à présent les éxercices du corps. Mais le Peuple, le Paysan, et même les femmes dans les classes inférieures, portent des fardeaux fort pesans. Il est possible qu'en Italie, où il y avait bien moins de chevaux du tems de la république Romaine, qu'il n'y en a dans nos pays policés, le paysan, l'homme de la campagne fût un peu plus éxercé à porter des fardeaux, qu'il ne l'est chez nous. Mais cette différence légére, ne suffit certainement pas pour expliquer le phénomène en question, tel qu'on le pose communément. Il faut donc se tourner d'un autre côté; et si on veut y réflechir, on trouvera que notre Soldat porte un fardeau assez pesant. Son fusil pése aux environs de vingt livres. Sa giberne remplie de 60 cartouches pése huit à dix livres. Il arrive qu'il porte du pain pour cinq à six jours, ce qui fait encore dix ou douze livres. Il a sa pacotille sur le dos. Il porte le chaudron de chambrée, son piquet de tente, son flacon, ce qui tout ensemble pése plus ou moins, mais ne peut guères s'évaluer à moins de 25 à 30 livres. Le tout ensemble forme un poids de 70 à

80

il ne parait pas qu'un homme qui doit
ent des huit, dix et même douze lie-
notre Soldat, puiſſe en porter beau-
ge. Il eſt vraiſemblable que le far-
t Romain n'était guères plus peſant,
rapporte. Le poids de ſon armure
qu'on s'imagine, lorsqu'on entend
tait de Métal. Il faut bien ne pas
e plaque très mince ſuffiſait pour ar-
s Armes des Anciens. Les cuiraſſes,
les boucliers que l'on trouve encore
naux, du tems que les armes à feu
en uſage, ne ſont pas bien peſans, et
mment plus, que ne l'étaient les mê-
ez les Romains. Le Légionnaire por-
ſa nourriture pour huit, pour quin-
ême davantage. Mais ce n'était que
xtraordinaires, et puis il la portait en
ne, ce qui fait une grande différence.
aut obſerver que notre Soldat a une
il faut qu'il ſe ſerve avec adreſſe et
et s'il était ſi exceſſivement chargé il
t pas. Enfin nos trains d'Artillerie
charrois ont appeſanti nos marches;
endues bien plus fatigantes. Une ar-
s ces trains là, marchant en une Co-
eaucoup plus vite, et dès là les hom-
t porter de plus grands fardeaux, ſans
r. Il faut encore obſerver que la né-
ceſſité

cessité de marcher sur plusieurs colonnes, harasse nos Soldats d'une étrange manière, en premier lieu par les haltes qu'il faut souvent faire, pour que les Colonnes ne se depassent pas, et puis par une autre raison toute simple. D'un endroit à un autre, il y a toujours un chemin assez ferme et bon; et on sait quelle attention les Romains donnaient à en faire faire pour leurs trouppes. Toute l'Armée prenait ce chemin. Mais chez nous il est pour l'Artillerie; et l'Infanterie doit passer par où elle peut. On lui donne de préférence les pentes roides et les fonds moux, qu' une armée se mouvant sur plusieurs colonnes ne peut presque jamais s'empêcher de rencontrer quelque part dans sa marche. Tout cela pris ensemble, compense de reste un poids de dix ou même de vingt livres, que le Soldat Romain portait peut être en sus du nôtre, et nous empêche de charger celui ci plus que nous ne fesons. Encore quand on voudrait lui faire porter le surplus de poids du Légionnaire, cela ne suffirait assurément pas pour donner une armure à l'épreuve à notre fantassin.

Je conclus de tout ceci, que non seulement l'invention de la poudre à canon, est la vraie cause de l'abolition des armes défensives, mais encore une cause juste et nécessaire. Il ne me parait pas que l'on puisse raisonnablement rien changer à notre façon d'armer les trouppes, tant que la poudre

forme-

formera la baſe de notre Art militaire; et ſi jamais celle ci ſe voit obligée à céder la place à quelque autre invention, ce ſera ſans doute à une plus meurtrière. Alors on oura peut être des armes offenſives d'une autre eſpèce et d'une autre figure; mais il ſera encore plus impoſſible de faire des armes défenſives capables de leur reſiſter. Ainſi il ſemble que celles ci ont été chaſſées pour jamais, par la poudre.

La Satyre indécente de Linguet, les reproches ſur notre molleſſe, et notre dégénération des Folards, des Maizerois, et d'autres, me paraiſſent donc mal fondées. Les écrivains militaires auraient mieux fait d'éxercer leurs plumes ſur d'autres objets de ce genre, plus ſusceptibles d'amélioration, que celui là. Mais il n'y en a point qu'on ne doive conſidérer attentivement ſous toutes les faces, avant d'y rien changer. Quelque apparence d'avantages que préſente un changement quelconque, dont l'idée nous vient, ou qu'on nous propoſe, il peut y avoir telle circonſtance peu frappante en elle même, mais dont les conſéquences ſeront telles, que les inconvéniens ſurpaſſeront infiniment les avantages que l'on ſe propoſe. J'en vais citer un éxemple qui expliquera mieux ma penſée.

J'ai lu quelque part, ſans pouvoir me rappeller où, que l'on ferait bien de brunir les fuſils de

l'Infanterie. Les raiſons alléguées en faveur de ce ſentiment font frappantes. D'abord l'uſage de polir les armes comme un miroir les rend minces, et ſujettes à crever, ce qui ne peut que cauſer de fâcheux inconvéniens. Enſuite des trouppes, ſoit en marche, ſoit en embuscade, ſont bien plus aiſément découvertes, et de très loin, au moyen de ces armes brillantes, que ſi elles étaient brunies. Et ce n'eſt pas tout de décéler les trouppes, elles découvrent la direction de leur marche, elles fourniſſent des lumières ſur leur nombre, ſur leur poſition, enfin ſur une infinité de choſes qu'il convient communément de cacher à l'ennemi. Tout cela ne ſaurait ſe conteſter. Mais obſervons d'un autre côté, que la rouille eſt le plus grand ennemi des armes à feu, et les fait crever bien plutôt et plus ſurement que le frottement; que la malpropreté dans leur entretien, à laquelle la pareſſe ne pouſſe que trop le Soldat, dès qu'on lui ouvre les moindres moyens de s'y livrer, fait bien vite naître cette rouille; que la moindre tache frappe l'oeil ſur des armes polies, au lieu qu'il en échapperait beaucoup, à une recherche même éxacte, ſur des armes brunies. Ce n'eſt pas tout. Tous les peuples du monde qui ont eu des armes de métal, ont toujours attaché un point d'honneur à leur propreté, et à l'éclat brillant qu'elles jettaient au loin, par le poli qu'ils leurs donnaient. Ils y ont même mis une certaine confiance, par l'idée

de

de l'impreſſion que cet éclat devrait faire ſur l'eſprit des ennemis. Qui ſait; il ſerait peut être bien plus dangereux qu'on ne penſe, d'arracher à la multitude une idée ſi profondément enracinée.

Il y a un autre point dans le Militaire qui parait donner plus de priſe à la Satyre, et ſurtout au reproche de parſimonie: c'eſt l'habillement du Soldat. Il n'eſt même guères poſſible de s'en laver. Je ne parle pas de l'extrême petiteſſe de ſon habit. On dira que cela le rend leſte, et lui donne bonne mine. Mais encore quand il n'a que cela, faut-il bien qu'il en ſoit couvert, et un peu garanti contre l'intemperie des ſaiſons. Or je demande, ſi le Soldat qu'on habille comme un capucin, en ne lui donnant point de doublures dans les coulottes, et dont les basques de l'habit ne tombent pas à ſix pouces au deſſous des hanches, n'eſt pas tout auſſi peu couvert contre le vent et la pluye, que s'il n'avait pas de haut de chauſſes du tout. Car il faut bien conſidérer que le drap dont on l'habille, qui ne peut jamais être que groſſier, n'a point d'étoffe, et laiſſe paſſer l'eau comme un crible.

Auſſi n'eſt ce pas d'aujourdhui que des Militaires éclairés tancent les uſages actuels ſur cet article, et propoſent divers changemens. Leurs raiſons ſont plauſibles, mais il y a pluſieurs conſidérations à peſer avant de ſe livrer entièrement à leurs

conseils, et quoique cette matière soit un peu étrangère à l'objet que je traite, elle se présente ici trop naturellement, pour ne pas détailler un peu les réfléxions qu'elle fait naitre.

Des Ecrivains militaires ont blâmé de ce que nous sacrifions tant de choses au Coup d'oeil dans l'habillement du Soldat. Ils ont été jusqu' à trouver à rédire à l'extrême propreté que l'on exige dans sa tenue. Ils disent à ce sujet, qu' à la guerre il s'agit de l'aisance et de la santé du Soldat, et non pas d'un peu plus ou d'un peu moins de bonne mine. Qu'il faut par consequent que l'habillement du Soldat soit commode, et qu'il garantisse son corps des suites de l'intempérie des saisons. Ils disent encore qu'il n'est pas nécessaire qu'un Soldat soit frisé et poudré comme un petit-maitre, et que tout ce qu'il a sur le corps soit ciré, blanchi et luisant au point où on le prétend aujourdhui. Que cela lui cause des frais, et lui prend un tems, qu' avec l'extrême modicité de sa paye il employerait plus utilement à se procurer un entrétien plus aisé, et plus de jouissances. Je n'entre point dans cette dernière considération là. Toutes les cordes sont tendues au dernier point dans tout ce qui régarde la manutention du Soldat; cela est indubitable, et il est à craindre qu'elles ne rompent. Il est probable qu'il faudra incessamment hausser sa paye dans la plupart des services. Mais en mettant cet

article

article là de côté, voici ce qu'il faut considérer avant d'adopter et de suivre les idées de ces Ecrivains.

Pour faire faire au Soldat tout ce qu'on se voit obligé d'exiger de lui de nos jours avec des armes si meurtrières, et si peu d'espoir du butin, que nos moeurs et notre façon de combattre rendent si rare à présent, il faut absolument lui inspirer un point d'honneur tout particulier; c'est à dire une fierté, un orgueil, qui le porte à se croire une classe particulière d'hommes. Le Soldat tiré du peuple, doit se distinguer de lui par un extérieur frappant. Rien de plus propre à cela que l'élégance de l'habillement et l'extrême propreté. Ainsi tout ce qui touche à ces deux articles, doit être regardé, non comme une chose de peu d'importance, mais comme un point tout à fait essentiel pour le militaire. Le Soldat se plait dans un habillement leste et brillant; En lui en donnant un de mauvais gout, et déplaisant au coup d'oeil, quelque commode qu'il fût, on risquerait de faire naître du mécontentement dans les trouppes, et d'y introduire la désertion. Il faut donc bien regarder à ce qu'on fait sur ce point là.

Je ne parle ici de l'élégance de l'habillement. Car pour la propreté, outre l'avantage de distinguer le Soldat, et de le tirer du pair d'avec les gens de sa classe, elle en a un autre encor plus essentiel,

 savoir

ſavoir la ſanté et le bien être du Soldat. On n'arrive jamais à la parfaite propreté de la garniſon en Campagne; cela eſt ſûr; mais il faut en approcher autant que l'on peut: il faut y accoutumer le Soldat en Garniſon, pour qu'il ne puiſſe pas s'en paſſer en campagne. On ne ſaurait y faire trop d'attention. La pareſſe ne pouſſe que trop l'homme à la malpropreté; c'eſt ce qui fait, qu'il faut forcer les enfans à ſe former l'habitude de la propreté. Le Soldat, qu'on eſt obligé de tirer de la dernière claſſe du peuple, parcequ'on en a tant, n'ayant pas puiſé cette habitude dans ſon éducation, il faut l'y plier par la ſévérité. Rien n'eſt bagatelle là dedans. Si on ſe néglige ſur la friſure, le Soldat ne ſera bientôt plus peigné. Si on lui paſſe la moindre tache, il ne lavera plus ni ſon linge ni ſon corps. C'eſt alors que des trouppes ſeront bientôt dans un miſérable état, qui influera même ſur leur courage.

Je préſumerai d'autant moins de donner ici des détails ſur le meilleur habillement qu'il conviendrait de donner au Soldat; que je crois ce point là bien plus difficile à fixer qu'on ne le penſe. Il eſt vrai qu'il y a de ces choſes qui ſautent aux yeux; et on a peine à concevoir, pourquoi on s'obſtine à ne pas ſe rendre à l'évidence. Telle eſt la propoſition de ſubſtituer le casque au Chapeau dans toutes les trouppes ſoit à pied ou à cheval. Je ſuis ſûr qu'on en pourrait inventer qui allieraient la commodité

modité de garantir la tête du soleil, de l'humidité, du coup de sabre, avec les graces de la forme. Nous en avons donné une espéce à une partie de notre infanterie, savoir nos bonnets de grenadiers, et de fusiliers. Mais ce sont les plus informes et les plus incommodes qu'on ait pu imaginer. Les bonnets de peaux d'ours qu'on donne aux Grenadiers dans d'autres services, sans avoir une forme aussi déplaisante n'en sont pas moins une coëffure très incommode. Cependant ces sortes de coëffures prouvent que ce n'est ni la cherté, ni le poids qui empêche de donner des casques. Qu'est ce qui peut donc y mettre obstacle? On aurait peine à le dire.

Mais si ce point est si clair, au moins en apparence, il n'en est pas de même du reste de l'habillement. Il sera toujurs très difficile d'allier l'aisance et même la salubrité avec la bonne grace et l'agrément. Il me parait pourtant qu'il y aurait un moyen tout simple de réunir ces deux points si essentiels au bien du service. C'est en garnison que l'élégance intéresse le Soldat vivement, et lui procure bien des jouissances, dont il serait privé si on la négligeait. En Campagne c'est l'aisance qui lui importe principalement. Il n'y aurait donc qu' à introduire un habillement différent pour les trouppes en Campagne et en Garnison. On paye et on entrétient différemment les troupes en paix et en

 guer-

guerre; pourquoi ne les habillerait-on pas différemment auſſi? On ne paraît point dans la vie commune, en ville comme à la Campagne, et on ne ſe met pas pour aſſiſter à une Cérémonie, comme pour faire un voyage. Ainſi les trouppes auraient un habillement de guerre et un de paix ou de garniſon. Celui-ci ſerait tout élégance, il donnerait au Soldat l'air le plus leſte et le plus ſuelte. L'autre ſerait tout commodité; on n'y ſongerait qu'à réunir autant qu'on le pourrait, le ſoin des aiſes et de la ſanté du Soldat, dans toutes les ſituations où le ſervice de guerre le place.

Il ne faut pas m'objecter les fraix que cette double tenue éxigerait. Ils ne ſeraient pas ce qu'on s'imagine, puisqu'il faut toujours que le Soldat ſoit habillé, et que quand il porterait l'un de ces habillemens, il ménagerait l'autre, qui ſe trouverait en dépot dans les magazins. Il eſt même à croire qu'ils ne paſſeraient pas ceux qu'éxige l'habillement actuel du Soldat. Mais quand ils ſeraient plus grands, on en ſerait amplement dédommagé par l'épargne ſur les fraix d'hopitaux et de recrues.

On devrait d'autant plus adopter cette méthode, que les interêts de l'Europe s'étant repandus ſur toutes les quatre parties du monde, les troupes Européennes ſe trouvent obligées de combattre ſous toutes les latitudes. Le bon ſens fait voir

que

que le même habillement ne convient pas à tous les climats. Il faudrait donc ne pas s'attacher à habiller les trouppes en tous tems et en tous lieux de la même manière, mais consulter l'expérience pour leur donner un vêtement analogue et propre au climat où elles doivent faire la guerre. On a sur ce point l'exemple des Anglais qui ont donné à leur Infanterie en Amerique un vêtement ressemblant fort à celui des matelots, parceque l'expérience leur avait fait connoitre, que cet habillement parait mieux que tout autre aux inconveniens des pays où on la fesait agir. Si l'habillement de guerre était en général différent de celui de paix, il serait fort aisé de faire varier le premier suivant les lieux où on enverrait les trouppes.

Pour trouver la meilleure manière d'habiller les trouppes en tems de guerre, soit en général, soit pour chaque pays où on voudrait les faire agir en particulier, il faudrait consulter l'expérience, faire des essais, et noter leurs effets. C'est ce qu'on néglige absolument. Il ne faut pas s'imaginer que la routine et l'habitude nous ayent dominé au point, qu'on n'ait tenté aucun changement dans la coëffure ou dans l'habillement. Il y en a eu plusieurs dans ces derniers tems que je peux citer. Dans la guerre de 1756. il y avait à l'Armée Alliée un Bataillon de Grenadiers de Buckebourg qui avait des manteaux, qu'ils portaient entortil-

lés et en bandouillère, lorsqu'il ne fesait ni froid ni pluye. Je sais bien qu'ils en retiraient de grandes commodités, surtout la nuit, et aux bivouacs. On assurait encore que ce bataillon, qui était d'ailleurs un modèle d'ordre et de discipline, avait moins de malades et de recrues, qu'aucun autre corps de la même force dans l'Armée. Mais tout cela n'est pas assez positif pour calculer les avantages et les désavantages qu'il y aurait à donner de tels manteaux à toute l'Infanterie. Et où sont les faits sur ce point qu'on ait publiés, pour l'instruction generale? Il ne s'en trouve pas un mot dans aucun livre. On raisonne, on fait des spéculations à perte de vue, mais il n'est jamais question d'alléguer des expériences. Le Comte de Buckebourg avait aussi un escadron de Carabiniers armé particulièrement. Cet escadron avait fait beaucoup de bruit au commencement de la guerre entre les Alliés et les Français, mais par une raison assez simple. Dans la première campagne ils étaient presque les seuls qui fissent le service de trouppes légéres; ils étaient donc partout, et ne pouvaient manquer de faire parler d'eux. D'ailleurs ils avaient alors des chevaux d'une beauté et d'une bonté particulière. Quand nous eumes plus de trouppes légéres, et que sur ce point là nous fumes au pair avec nos ennemis, il ne fut plus guères question d'eux. Cela donne lieu de croire, que leur armure ne leur fournissait pas des avantages bien marqués. Mais

cela

cela ne ſuffit pas pour aſſeoir un jugement là-deſſus, et il ſerait à ſouhaiter que quelque Officier attentif et intelligent, ayant été à même de ſuivre le ſervice de ce Corps, nous eut fourni ſes obſervations fondées ſur des faits, touchant les avantages et les déſavantages de l'accoutrement particulier de cette trouppe. On ſait encore que l'Infanterie Autrichienne a reçu un habillement différent de celui des autres trouppes en Europe. L'Infanterie hongroiſe porte une veſte; une culotte longue nommée à la Hongroiſe, et des bottines; toutes les trouppes ont une eſpece de petit casque ou de bonnet, au lieu de chapeau; et un manteau. Les campagnes de 1778. et 79. doivent avoir donné bien des lumières ſur l'utilité de cet équipage. Jusqu'ici on n'a rien appris de ce que l'expérience a enſeigné à cet égard, quoiqu'il ait paru pluſieurs ouvrages ſur le Militaire Autrichien, après cette époque. Enfin les Saxons reçurent en 1766. un habillement à peu près ſemblable, ſavoir la culotte longue, les bottines, une veſte courte, avec des eſpéces de ſurtouts, et un chapeau retapé comme les nôtres, mais ayant les deux pointes de coté coupées. Ils le quittèrent peu d'années après; à l'exception de la houpelande qu'ils ont encore; et cependant on eſt encore à ſavoir dans le monde pourquoi ils l'ont pris, et pourquoi ils l'ont quitté. Ce ſeraient pourtant des obſervations précieuſes que celles qui nous inſtruiraient des effets de tous ces change-

changemens, ſurtout en tems de guerre, ce qui eſt le point eſſentiel. Et comment veut-on que les connaiſſances s'étendent, ſi on ne tient régitre des expériences qui en font la baſe, ſurtout en fait de Militaire? Cela vaudrait mille fois mieux, que toutes les ſpéculations auxquelles on s'abandonne ſi légérement et ſi déciſivement ſur la meilleure manière d'habiller le Soldat. Quoique quelques Militaires diſtingués par leur eſprit et par leurs connaiſſances, m'ayent fourni des lumières ſur les avantages et les déſavantages de pluſieurs de ces habillemens, je ne les rapporterai pas, tant par ce que ce n'en eſt pas le lieu, que parçeque n'en ayant pas vu les effets moi même je pourrais me tromper de plus d'une manière. Mais j'exhorte bien ces Militaires là et tous les autres qui ont eu occaſion d'obſerver les effets que ces inventions ou d'autres ſemblables touchant l'habillement du Soldat, ont produit dans les diverſes ſituations où il ſe trouve à la guerre; de lés publier. Il ne pourront rien faire de plus utile, par ce qu'il n'y a que cela qui puiſſe fixer la meilleure maniére d'habiller le Soldat.

Chapi-

Chapitre second.

ORDONNANCE.

Le peuple qui ſentit le premier, combien la réunion des combattans en un corps, préſentant partout une maſſe impénétrable aux efforts des individus qui l'oſaient attaquer, augmentait leurs forces, fut l'inventeur de la Tactique. Il dut ſubjuguer tous ceux, qui, animés d'une aveugle fureur de barbares, ne ſavaient que courir ſus à leurs ennemis, ſans ordre, et ſans action réunie de forces. Il ne tarda pas à être imité par tous ceux, qui virent et qui éprouvèrent les effets de cet ordre nouveau dans les combats. Peut être auſſi que pluſieurs peuples, portés à attaquer, ou forcés de ſe défendre par les circonſtances où ils ſe trouvaient, furent conduits par les mêmes beſoins au même reſultat.

Il eſt toujours bien certain, que nous ignorons, quel fut ſur notre hémiſphère le peuple, qui inventa l'art de ranger les combattans en bataille. La choſe en elle même eſt aſſez indifférente. Il y en eût peu qui ſurent, par leur manière de ranger leurs troupes, gagner une glorieuſe préponderance ſur un grand nombre d'autres nations. De ce nombre il n'y en a que deux, ſur l'ordonnance deſquels nous ayons des notions aſſez éxactes, pour en parler avec connaiſſance de cauſe; ou plutôt qui en ayent eu une digne d'être éxami-

examinée, tant par la gloire dont elle les couvrit, que par la ſageſſe qui y éclata.

Les grecs ayant obſervé ou appris, qu'un corps réuni de mille combattans chaſſait partout devant lui une troupe déſunie dix fois plus forte, qui viendrait l'attaquer à la débandade; parceque ces corps préſentant de tous cotés la force de mille hommes, à tous ces pelotons de 20, de 30, de 50 qui l'attaqueraient, les écraſerait ainſi tous, les uns après les autres, arrangérent leur ordonnance militaire d'après ces notions. Ils penſérent, qu'il ne s'agiſſait que de faire une ordonnance capable de rompre l'ordre des ennemis marchant à eux; parceque ces ennemis une fois rompus, et n'agiſſant plus enſemble, ne pourraient plus combattre, qu'à la debandade et ſeraient écraſés par eux mêmes, ou tués en fuyant, par ceux qu'ils détacheraient à leur pourſuite, et au ſoutien deſquels le corps reuni s'avancerait toujours, jusqu'à l'entière destruction et diſſipation des trouppes ennemies.

Sur ces principes ils armèrent leurs combattans, ainſi que nous l'avons dit, de longues piques de dix huit pieds, pour s'ouvrir partout un paſſage, et ils les rangerent de la façon ſuivante. De ces trouppes ainſi armées, qu'ils nommaient Hoplites, ou peſamment armés, ils formaient un gros bataillon ſur ſeize rangs. Chaque homme occupait

ce de trois pieds en tout ſens. Trois
ue portaient en arriere du corps pour
:epoids aux quinze pieds que le Ho-
t devant lui. De cette manière les
uième rang depaſſaient de trois pieds
ng. Dans la charge ces cinq rangs
ques baſſes, et tout le front était he-
:t d'armes pointues. Les autres rangs
our ſoutenir et auraient pu ſe paſſer
ls n'avaient du s'en ſervir, ſoit lors-
ient ceux qui tombaient dans les pre-
ıit lorsqu'on ſe voyoit obligé inopi-
ire front des deux côtés.

Hoplites d'une armée ſe rangeaient
ɔs au Centre. S'il y en avoit 16384.
: qu'on nommait une Phalange com-
ır 16 rangs et 1024 files. Cette pha-
dans l'ordre du combat, occupait
ront ſur 48 de profondeur. Sur toute
ıfanterie on ne voyait que trois très
:s de quelques pas, que l'on nom-
: la phalange, et qui la coupaient en
s. Toutes les Armées n'avaient pas
complette; mais la phalange n'en
ins la baſe de l'Ordonnance grecque,
uis le nombre de deux files jusqu'à
mplette, chaque partie et diviſion
avoit ſon nom propre et technique.

Une

Une armée assez considérable pour avoir trente mille Hoplites, fesait deux phalanges, comme qui dirait deux divisions, formant corps séparément.

Cette Infanterie, dont l'armure et l'ordonnance ne servait qu'à percer, à ouvrir, à rompre l'ennemi, aurait gagné les combats, sans pouvoir jamais profiter de la victoire, ni la rendre complette, si elle avait été seule. Aussi ne l'était-elle pas, elle était accompagnée de peltastes espéce de fantassins plus légérement armés, dont l'emploi était de poursuivre et de tuer l'ennemi, que les Hoplites avaient rompu. Quant aux gens de trait, archers, frondeurs, et autres armés a la légére; on s'en servait pour les escarmouches, pour engager l'ennemi et y mettre un peu de desordre par leurs traits, afin de faciliter davantage la charge des Hoplites. Ils fesaient aussi les batteurs d'estrade, et enfin après s'être retirés, dans les batailles, derrière la phanlange par les intervalles, dèsque celle ci chargeait; ils en ressortaient avec les peltastes, lorsque la charge avait réussi, pour poursuivre l'ennemi rompu, l'empêcher de se rallier et tuer ou prendre autant de fuyards qu'ils pouvaient, en un mot pour complettter la victoire, dont les Hoplites leur avaient applani le chemin.

Tel était le systéme d'ordonnance des Grecs pour le combat. Je ne parle pas de l'Ordonnance de

de parade, où chaque phalangite occupait un espace de six pieds en tout sens; ni du synaspisme, où la phalange se resserrait au point que chaque Soldat n'occupait qu'un pied et demi de terrain. Ces ordonnances ne sauraient entrer en ligne de compte; l'une, parcequ'elle n'avait lieu que sur la place d'éxercice; l'autre parcequ'on ne s'en servait, que pour s'approcher d'un lieu fortifié, où l'ennemi placé fort haut, fesait pleuvoir des traits sur la tête des phalangites. Dans cet ordre ils se couvraient tous la tête de leurs boucliers, qui, se touchant, formaient comme une couverture écailleuse, et impénétrable aux traits ordinaires, sur toute la phalange. Mais d'un autre côté celle ci n'avait plus aucun mouvement, que celui d'une progression lente. Ces trois façons de ranger la phalange n'avaient donc rien de commun entre elles. On ne passait jamais de l'une à l'autre à la portée de l'ennemi, et cela était même impossible. Pour passer de l'ordre de parade à celui de combat en se serrant sur une des ailes, il fallait que l'homme de l'aile fit cinq stades de chemin. Lors qu'on se serrait sur le centre chaque homme de l'aile parcourait deux stades et demi. Le passage de l'ordre de combat au synaspisme exigeait la moitié de tems à faire, parcequ'on avait la moitié de l'espace à parcourir. Pour s'ouvrir, et passer du synaspisme à l'ordre de combat, et de là à celui de parade, c'était, comme on le sent bien la même opé-

ration en ſens contraire. Un tel mouvement formait une vraie marche, car on ne pouvait pas l'éxécuter en ſe ſerrant, ou s'ouvrant par le pas de côté. Pour s'ouvrir ou ſe ſerrer ſur l'une des ailes, tout fesait un à droite ou à gauche, hors l'homme de l'aile en queſtion, qui reſtait immobile, et on marchait en conſéquence à pas comptés et méſurés. Si on voulait s'ouvrir ou ſe ſerrer ſur le centre, la moitié de la phalange feſait à droite et l'autre à gauche, et marchait de même, jusqu'à ce que chacun ſe trouvant avoir fait ſon nombre de pas proportionnel, tout ſe remettait ſur le commandement: *Front*. On ſent bien que de pareils mouvements ne ſont bons à exécuter que ſur la place d'éxercice, et que par conſéquent on peut ſe diſpenſer d'en parler, lorsqu'il s'agit d'arrangement pour le combat.

L'ordonnance des Romains, et ce que j'ai à en dire m'oblige de rélever une très ſinguliere aſſertion de Mr. de Maizeroi. La voici telle que je la trouve dans ſa Tactique discutée Chap. Ier p. 19. „Nous „n'avons jusqu'ici conſidéré l'effet d'une troupe, „qu'en feſant abſtraction de ſes armes. C'eſt que „ce ne ſont pas les armes qui doivent régler la for„me de l'ordonnance. Il faut commencer par éta„blir celle ci ſur de bons principes et y joindre en„ſuite les meilleures armes poſſibles. Cela eſt ſi vrai, „que j'aimerais mieux combattre avec mes cohor„tes ou des colonnes armées ſeulement de javelots

„et

„et d'épées, qu'avec des bataillons à trois de hau„teur, munis des armes les plus rédoutables." Il n'est pas possible de concevoir une opinion plus erronée. Le choix des armes est la chose principale, celle dont tout le reste dépend. L'ordonnance vient ensuite, et doit se régler sur elles. Il est vrai que quand l'ordonnance s'est une fois consolidée avec les armes, il semble qu'on ne puisse plus determiner lequel a été le principe de l'autre; parce qu'il est tout aussi possible de trouver les meilleures armes pour une ordonnance donnée; que la meilleure ordonnance, les armes étant données. Mais un peu de réfléxion fera voir que l'ordre de la nature et du bon sens c'est que l'ordonnance se règle sur les armes. Abstraction faite des armes, l'ordre le plus profond est toujours le meilleur; car c'est celui qui culbutera infailliblement l'ennemi, le percera et le désunira, si ce n'est par le choc au moins par sa seule force de résistance. On fera surement bien moins reculer cent hommes à la file que cinquante. Mais si vous supposez de bonnes armes aux uns et de mauvaises aux autres, les premiers rangs du corps épais et mal armé, se jetteront sur les derniers, et s'ils ne peuvent les renverser, ils se désuniront et s'écouleront par les flancs, et le corps faible mais bien armé parviendra ainsi à percer jusques au dernier rang. Mr. de Maizeroi convient de cela, mais c'est en contradiction de son principe. Car si, selon lui même, six rangs

bien armés peuvent en battre seize qui le sont mal, pourquoi trois rangs n'en pourraient-ils pas battre huit dans les mêmes circonstances. Or ui trouppe n'est pas mal armée seulement lorsque son arme est mauvaise, elle l'est encore lorqu'une arme, d'ailleurs excellente, ne convient pas à son ordonnance. Mais puisqu'il est évident, d'après l'áveu de Mr. de Maizeroi lui même, que l'ordonnance faible avec de bonnes armes battra l'ordonnance forte avec de mauvaises armes, il est clair, que les armes sont le principal, et l'ordonnance l'objet sécondaire qui doit être déterminé par l'autre. On sentira encore mieux la fausseté de l'assertion de ce Tacticien d'ailleurs estimable en fesant la supposition suivante. Je veux que vous arrangiez votre ordonnance pour le choc, mais que les armes de l'ennemi soient si rédoutables, qu'elles vous empèchent toujours de l'approcher. Il est clair qu'alors votre ordonnance, d'ailleurs la plus belle du monde, ne Vous fera jamais obtenir la victoire. Vous serez obligé d'adopter les armes de l'ennemi, et avec elles son ordonnance. Ainsi l'arme restera toujurs la chose principale.

Je ne détermine pas encore ici, si cette supposition est vraye ou fausse, à l'egard de nos armes: mais telle qu'elle est, et comme pure supposition possible, elle prouve toujours l'erreur dans laquelle est tombé Mr. de Maizeroi.

Si

puis en ne comptant pour rien la dernière minute, parceque la proximité de l'ennemi empêche alors de tirer beaucoup ni bien juſte, et qu'il eſt douteux qu'un coup heureux puiſſe rallentir l'attaque de gens parvenus jusques là: Après toutes ces ſuppoſitions, il y aura eu 75 à 80 boulets lancés contre un tel bataillon. Il faudrait en verité bien de la malädreſſe et de la poltronnerie de la part des Canoniers, ſi de tant de coups, il n'y en avait pas eu au moins quatre ou cinq d'un effet plein et entier, ſans compter ceux qui auraient écorné par ci par là la trouppe.

C'eſt une régle connue et certaine que, lorsque des trouppes ennemies marchent à l'attaque, on doit pointer le canon en avant d'elles. Non ſeulement on eſt plus ſûr de donner dedans, ſi non à la volée, du moins au bond, et par le ricochet; mais encore l'effroi ſaiſit les trouppes qui voyent les boulets rouler ſans ceſſe ſur le terrain qu'elles ont devant les yeux, ſachant qu'elles doivent le parcourir. Tous ceux qui ont vu une canonade, ſavent pourtant qu'on eſquive ſouvent de ces boulets qui viennent en roulant et en bondiſſant. On voit leur direction et les deux ou trois files qui s'y trouvent, s'ouvrant, les laiſſent paſſer. Voilà ce qu'une trouppe ſur ſeize et même ſur huit rangs ne pourra jamais faire. De ſorte que cette manière de pointer ſerait encore bien plus efficace contre des bataillons profonds. Tous les ricochets, tous les boulets roulans y fe-

 raient

raient le plus terrible ravage. Les Soldats verraient venir les boulets à eux, et ne pourraient pas éviter la mort ou la mutilation qu'ils leur apporteraient. J'ose assurer qu'aucun n'y resisterait. Voici ce qu'on verrait arriver. Les chefs des files sur lesquelles le boulet viendrait, feraient effort pour forcer ceux qui les suivent ou qui seraient à leur coté de leur faire place, ou bien ils sauteraient hors des rangs pour esquiver le boulet qu'ils verraient venir. Alors ceux qui marcheraient derrière eux le verraient et feraient les mêmes efforts pour l'éviter, enfin cela causerait un dérangement dans tout le bataillon. Ou plutôt; on se mettrait à crier; *le boulet*, *le boulet*, et tout le bataillon s'écarterait, par la terreur d'en être frappé.

Il faut à ce propos faire une observation. Les Anciens retiraient un grand avantage de l'ordre profond, en ce que les derniers rangs soutenaient et fesaient avancer même malgré eux les premiers. Mais Mr. de Maizeroi se trompe fort en rélévant le même avantage à notre égard. Il n'existe point pour nous, par la nature de nos armes. Nos derniers rangs, bien loin de soutenir les prémiers, dans le cas que nous supposons, feraient les plus promts à rendre le désordre général; parcequ'étant exposés autant que les autres, et ne sachant, sur ce cri qu'occasionnerait un boulet roulant et ricochetant vers le bataillon, de quel coté il vient, ils s'écarteraient

raient et se debanderaient tous. Et il faut avouer la vérité l'épaisseur des files feraient qu'il n'y aurait pas moyen d'éviter le fracas terrible d'un pareil boulet sans une debandade totale du bataillon. Après cela je demande, si on pourra le remettre ensuite; ce qu'il faudra faire sous le même feu qui a occasionné le désordre? Et supposé que par l'impossible on y réussît une fois; le pourra-t-on encore la seconde ou la troisième? Où resterait alors cette célérité de marche, cette terreur qu'un corps profond toujours avançant doit inspirer au corps étendu qui l'attend, et que Mrs. les Plésionistes vantent si fort? Il est clair que tout cela s'évanouïrait dès les premières décharges.

Voilà, ce me semble, comme il faut considérer les choses; et non comme Mr. de Maizèroi; qui supposant que le coup à cartouche est le plus meurtrier, calcule des effets sur le corps profond et sur le corps étendu, et veut sur ce calcul, décider les rapports des deux ordonnances à nos armes, et évaluer en consequence le dégré de perfection de chacune. Mr. de Maizèroi se trompe à plus d'un égard. Le coup à cartouches ordinaire est moins terrible que le coup à boulet; car celui ci imprime bien plus d'effroi par les horribles blessures qu'il fait, et il est infiniment plus juste. Le premier n'a d'autre avantage que celui d'embrasser à une petite portée une plus grande surface. Voilà pourquoi l'on s'en sert

à une diſtance de 100 toiſes ou environ, contre un bataillon étendu, ou contre le flanc d'une colonne bien plus longue que large. On ne ſe ſert donc du coup à cartouches, et on ne le regarde comme d'un grand effet à de petites diſtances, que parceque nos bataillons ſont étendus. Encore tous les Officiers expérimentés ſont-ils d'accord, qu'hors pour ainſi dire à bout touchant, le coup à cartouches a plus de réputation qu'il ne mérite, et qu'il n'eſt pas ſi terrible qu'on le dit. Mais ſi on rangeait les bataillons ſur l'ordre profond on ne tirerait point à cartouches préciſement parceque cela ne ferait plus le même effet. On voit donc bien que tout ce calcul de Mr. de Maizeroi ſe fonde ſur une ſuppoſition fauſſe, et ne prouve rien. *)

Je

*) Je ne parle point ici des cartouches de nouvelle invention à groſſes balles de fer battu, adoptées depuis peu d'années dans l'Artillerie françaiſe 1) parcequ'on n'en connait pas encore aſſez les effets pour en parler avec pleine connaiſſance de cauſe. 2) Parceque Mr. de Maizeroi ne les a pas eu en vue dans ſes calculs ſur cette eſpèce de tir. 3) Parceque l'effet de ces cartouches ſerait toujours plus grand contre le bataillon profond, à cauſe du poids et de la matière des balles, capables de mettre plus d'un homme hors de combat, et de ricocheter. 4) Parceque la ſuppoſition contraire ne fait rien à mon raiſonnement. Il ne s'agit, pour l'établir parfaitement, que

Je n'ai pourtant encore considéré le corps profond qu'en marche pour fondre sur l'ennemi, et non pas dans la situation d'attendre l'attaque de celui ci, ou bien de se tenir en panne devant lui. En cela même les defenseurs du Système profond doivent reconnaitre mon équité, puisque je le présente sous le jour le plus avantageux; et j'ai voulu ne pas m'exposer à l'objection que quelques uns d'entre eux pourraient me faire; de n'avoir pas observé, que dans d'autres occasions, lorsqu'on ne peut pas joindre l'ennemi, ils dedoublent leur ordre profond pour avoir plus de feu. J'avoue pourtant que ces changemens et ces passages de l'ordre profond à l'ordre étendu, me paraissent plus aisés a imaginer sur le papier, qu'à exécuter sur le terrain; parcequ'on arrive à la guerre à tout moment dans des situations où il faudrait passer de l'une à l'autre, sans avoir pu le prévoir. Un Corps qui avance pour charger, se trouve souvent tout d'un coup obligé de s'arrêter et de faire usage de son feu; et un autre, qui se préparait à faire le coup de feu avec l'ennemi, se trouve de même obligé inopinément de charger à la bayonnette. Prétendra-t-on que les trouppes doublent et dédoublent, à chacune de ces occa-

que de prouver qu'il y a une espèce de tir auquel le bataillon profond ne resisterait pas; parcequ'on ne se servirait que de celui là, contre cette espèce d'ordonnance, et qu'il aurait alors son plein effet.

occafions, fous le feu de l'ennemi? Voilà ce que perfonne ne foutiendra, pour peu qu'il ait les prémieres notions de ce qui fe pratique à la guerre. Je ne parle pas feulement des vuides ou des mouvemens, qu'une telle évolution cauferait dans une ligne de plufieurs brigades. Il faut donc je penfe choifir entre les deux ordres, et s'en tenir conftamment à l'un ou à l'autre: faute dequoi l'on fe trouvera affurément fouvent pris au dépourvu, étant fur l'ordre étendu lorsqu'on devrait être fur l'ordre profond, et fur l'ordre profond lorsque le terrain demanderait celui du feu. Mais en fuppofant que l'on voulut adopter pour toujours et dans tous les cas, l'ordre profond, il ferait encore plus aifé d'en faire voir le défavantage par rapport à nos armes. Le ricochet, dont on ne fe fert point en campagne; peut être parcequ'il eft très aifé aux trouppes de l'éviter; les Obufiers dont presque toutes les Nations, hors les Pruffiens, ne favent pas encore affez fe fervir, agiraient avec grand fuccès contre les corps profonds. Car il faut toujours fonger que l'emploi de l'Artillerie changerait un peu par là; et qu'on rechercherait avec foin la manière de s'en fervir avec le plus d'avantage poffible, contre la nouvelle ordonnance, et c'eft fur ce pied là qu'il faut calculer fes avantages et fes défavantages.

Il faut que j'ajoute encore une obfervation contre ceux qui, entêtés de l'Ordre profond, regar-

gardent le feu qu'il aurait à essuyer comme une bagatelle. Des trouppes rangées ainsi ne sauraient marcher vite à moins qu'elles ne laissent d'assez grands intervalles entre chaque rang, ce qui diminue d'autant l'effet du choc, et les rend beaucoup plus exposées a être atteintes par les traits qu'on leur lance. Si elles marchaient vite et serrées, au moindre accroc, la moitié du bataillon roulerait l'un sur l'autre parterre. Voilà précisement ce qui rendait la Phalange si lourde, et si peu propre à agir dans tous les terrains. Trois pieds d'espace pour chaque rang ne suffisaient pas, pour se mouvoir vite; tandis qu'avec nos trois rangs, il ne faut que deux pieds. Les Romains pour éviter entre autre cet inconvénient, laissaient six pieds d'intervalle entre chaque rang. Les Piquiers dans les Armées du seizième et du dix septième siècle, marchaient avec des intervalles à peu près pareils entre les rangs, qui se serraient au moment de la charge. Ce dernier point pouvait s'exécuter vis à vis d'autres piquiers qui en fesaient de même. Mais devant nos bataillons avec leurs fusils, l'envie de faire ce mouvement de halte ou de ralentissement pour se serrer, à bout portant, leur passerait bien.

Ceci me rappelle que je n'ai considéré que l'effet du canon sur les corps profonds, et que je n'ai pas encore parlé de celui du fusil. C'est qu'on ne peut pas nier, qu'il ne serait pas plus meurtrier

contre

contre un tel corps que contre un corps étendu: Il le ferait même moins, à raiſon de la plus grande ſurface que ce dernier préſente, quoiqu'il ne faille pas croire que ſon effet fut moindre en proportion éxacte de la ſurface des deux corps; car il y aurait bien des coups obliques qui écharperaient la trouppe profonde, ſans y avoir donné de front. Mais ce ne ferait pas là le plus grand inconvénient. Il y en a un bien plus grand, en ce que le corps profond doit avancer ſur l'ennemi ſans tirer. Soutenir le feu ſans y ripoſter; voir l'ennemi nous nuire ſans lui nuire auſſi; avoir le péril de la mort, toujours ſe renouvellant à chaque décharge que l'ennemi va faire, devant les yeux, ſans en être diſtrait par rien; c'eſt une épreuve un peu trop forte, pour le courage de nos Soldats, et même de tous les Soldats du monde. Il faudrait que d'une diſtance de 350 pas, ils viſſent ſans s'ébranler tomber quelques uns de leurs camarades, à chaque décharge, qu'ils priſſent leur place tranquilement; qu'ils viſſent enſuite l'ennemi ne charger et coucher de nouveau en joue; et cela, non pas une ou deux fois; mais quatorze à quinze fois au moins. Que l'on ſonge un peu comme cet ennemi, qui ſaurait qu'on ne peut pas tirer ſur lui, coucherait en joue avec confiance, ſans ſe démonter; comme les Officiers des pelotons des ailes pourraient recommander à leur gens de coucher en joue dans une direction oblique, pour réunir tous les feux contre le bataillon profond,

fond, et comme ils pourraient veiller à ce que cela s'exécutât! Qu'on ne se flatte pas de parcourir si vîte cet espace. On ne fait point 350 pas au pas redoublé en bataille, sans tomber dans le plus grand désordre. Cela peut s'exécuter fort bien sur le papier, mais non sur le terrein. Si on commence à courir, et qu'il faille rallentir sa marche au milieu de la carrière, le rémède est pire que le mal. Ce serait encore pis s'il fallait faire halte pour remettre le bataillon. Il y a une observation à faire, c'est que ceux qui tombent par le feu ennemi dans le premier rang d'un bataillon sur trois rangs ne causent ni le désordre ni la sensation, que si le bataillon était sur un ordre plus profond. Les deux hommes de la file qui suivent celui qui est tombé, peuvent aisément lui faire place sans que l'ordre se dérange le moins du monde. Mais quinze hommes ne le pourront pas ainsi; ou bien ils le fouleront aux piés, ou il faudra que le bataillon s'ouvre, ou que toute la file reste en arrière jusqu'à ce que le bataillon ait passé en entier devant le mort ou le blessé en question; qui n'y rentrera qu'en courant et en désordre. Ce ne serait pourtant là que le moindre mal. Le pire serait la longueur du tems pendant lequel ce blessé ou ce mort serait exposé aux yeux, et frapperait l'imagination de ses camarades. Deux rangs ont bientôt passé, et dès que ceux qui sont tombés sont hors de la vue, ils ne sont plus d'effet. Mais là, leurs cris et leur aspect frappe-

peraient la vue de quinze rangs et agirait par conséquent avec une force octuple sur l'imagination du Soldat. Ajoutez à cela que ce Soldat n'étant point distrait et étourdi par son propre feu, est entièrement livré aux effets de son imagination. Car le feu qu'il fait l'empêche d'entendre les cris de ses camarades blessés et mourans, et d'en être fort affecté.

Ceci me fait douter que la régle générale posée par l'Auteur de l'Essai Général de Tactique, savoir qu'il ne faut jamais tirer en marchant à l'ennemi, soit toujours applicable. Partout où on peut joindre l'ennemi, il veut que les trouppes de sa Nation au moins, le chargent à la bayonnette, sans jamais tirer en y marchant, parcequ'en tirant on s'arrête, et on reste toujours plus exposé au feu de l'ennemi. Le principe est vrai, et si le danger se calculait dans l'esprit du Soldat, on pourrait l'admettre. Il est vrai que l'on peut objecter encore à ce principe; que le feu d'une trouppe qui n'en a pas à craindre de l'ennemi, est bien plus vif, plus reposé, mieux dirigé, que lorsqu'on tire aussi contre elle: que le feu qu'on fait en avançant sur des trouppes tuant et blessant des hommes, facilite ensuite le succès de la charge, lorsqu' après s'être avancé jusqu'à cent pas ou environ en fesant le coup de fusil, on va bayonnettes baissées et au pas accéléré enfoncer l'ennemi. Quoiqu'il y ait du vrai

dans

dans ces obſervations je n'inſiſterai pas là-deſſus; je dirai ſeulement qu'il eſt peut être impoſſible de faire faire 350 pas aux trouppes ſous un feu répeté de l'effet duquel rien ne les diſtrait, ſans leur permettre d'y répondre. J'oſe croire que ceux qui ont introduit dans l'exercice un pas et un mouvement, au moyen duquel le Soldat peut avancer et faire feu en même tems, ont eu raiſon, et ont bien connu la nature humaine. Ils ſe ſont fondés ſur l'opinion qu'il valait mieux perdre quelques hommes de plus que d'expoſer le Soldat au feu ennemi, ſans l'occuper et ſans le ſatisfaire par l'idée, qu'il ſe vange du mal que l'ennemi lui cauſe. Je n'inſiſte pas davantage là-deſſus, parceque c'eſt une choſe que l'expérience peut ſeule décider pleinement; et qui plus eſt une expérience réitérée. On n'en a pas fait jusqu'ici de ſuffiſantes; au moins n'en ai-je pu raſſembler d'aſſez déciſives pour me ſatisfaire. Lorsqu'on a pu s'approcher à couvert de quelque rideau ou inopinément de l'ennemi, jusqu'à la très petite portée de fuſil, alors des trouppes réſolues ont foncé ſur lui ſans tirer, et encore ſais-je un exemple où un ſeul feu bien ménagé et donné à propos, coucha plus de 150 hommes d'un ſeul bataillon ſur le carreau. Il aurait auſſi infailliblement lâché le pied, ſi les ennemis (c'étaient des Français) n'avaient pas eu la bonté de s'enfuir eux mêmes après cette belle décharge. Mais je n'en ſais point où on ait conduit un corps d'Infanterie contre un feu répété, pen-

dant tout le tems qu'il lui fallait pour parcourir la portée du fusil sans qu'il ait tiré à son tour. Au contraire le peu d'expériences qu'on a là-dessus, donnent, ou que dans ce cas l'Infanterie a tiré malgré les ordres du contraire, ou qu'elle a laché le pied à moitié chemin, à moins que la précipitation, ou la peur n'ait rendu le feu de l'ennemi sans effet, ou ne l'ait porté à fuir après la prémière décharge.

Quant au corps profond, qui n'oserait jamais tirer, il est plus que probable qu'il prendrait ce dernier parti, puisqu'il ne pourrait parvenir à faire son effet; à donner ce choc que l'on fait sonner si haut, et qui n'a presque jamais lieu; à charger à l'arme blanche dont on parle tant dans les livres et qu'on employe si peu sur le terrain, qu'avec tous les désavantages que je viens de détailler. Mais s'il se laissait emporter à sa fougue, si les prémiers rangs, ennuyés de voir tomber les leurs se mettaient à tirer, il serait encore plus surement perdu; car l'exemple gagnerait les autres rangs, qui se mettraient à tirer aussi, et qui tueraient leurs camarades.

En général la dispute sur l'ordre étendu et sur le profond deviendra plus claire et plus aisée à décider, si on change la question, en demandant s'il serait avantageux d'ôter le fusil à toute l'Infanterie, ou à une grande partie; et de lui donner ou des pi-

ques

ques ou des épées, ou quelque autre arme de main. C'eſt changer la queſtion dans l'expreſſion et non pas dans la réalité, de manière à faire ſentir tout de ſuite, l'erreur de ceux qui veulent introduire l'ordre profond dans nos trouppes.

Pour peu qu'on ſe connaiſſe en armes on verra bien que notre fuſil, qui eſt une excellente arme de jet, forme une très médiocre arme de main, et qui n'eſt bonne pour cela que dans le beſoin. Elle a, vis à vis de la pique, le désavantange d'être trop courte; et vis à vis de l'épée celui de n'être pas maniable. L'Auteur de l'eſſai général de Tactique veut qu'on exerce le Soldat à une eſpèce d'eſcrime avec cette arme. Mais de quelle eſcrime peut-il être queſtion, avec une machine auſſi lourde, auſſi mal dans la main qne le fuſil? On ne peut qu'allonger un coup avec, et encore comment le peut-on? pas ſi loin ni ſi roide qu'aveç un eſtoc de bonne taille. Si donc les armes à feu ne peuvent arrêter une trouppe d'Infanterie qui s'avance pour charger; ſi toutes les fois qu'on peut joindre l'ennemi il faut l'attaquer à l'arme blanche, et marcher à lui ſans tirer, alors donnons des armes propres pour cette attaque à nos trouppes. „Le mélange des armes „de jet“, dit quelque part Mr. de Maizeroi, „avec „les armes de main a formé en tout tems le princi-„pe de toute bonne ordonnance.“ Mais chez nous le fuſil ne porduit pas un tel mélange. C'eſt l'arme

 de

de jet qu'on a ſubſtitué à l'arme de main; puiſque le fuſil, comme je l'ai obſervé, n'eſt vraiment bon que comme arme de jet. Il faudrait donc donner de bonnes armes de main à une partie de l'Infanterie, ainſi que l'ont propoſé bien des partiſans de l'ordre profond, conſéquens au moins en ce point. Ceux qui, frappés de la néceſſité du fuſil, ont voulu réunir l'une et l'autre dans la même main, n'ont pas ſongé au poids énorme et embaraſſant dont on ſurchargerait le fantaſſin, en lui donnant la pique et le fuſil. Mr. de Maizeroi avec ſa pique à feu ne penſe pas non plus, que communément l'inſtant favorable pour l'attaque à l'arme blanche ſuit immédiatement celui de la charge au feu, et qu'avant que ſon piquier eût oté la croſſe et attaché la hampe à ſa pique à feu; cet inſtant ſerait paſſé, et il ſerait culbuté lui même. Tout cela prouve qu'il faudrait en revenir à l'ancienne méthode, mêler les piques aux fuſils; en ſorte, que, quand il s'agirait de dépoſter l'ennemi quelque part, où ſon front couvert par un obſtacle empêcherait de l'aborder, on ferait agir les fuſiliers; et partout où on pourrait le joindre, on ferait marcher les piquiers contre lui. Mais on en a déja fait l'eſſai et on y a renoncé. Peut-on croire que nos Ancêtres ayent été aſſez fous, pour adopter notre ordonnance et rejetter la leur, ſans cauſe, ſans éxpériences faites à ce ſujet, et par pur caprice ou préjugé? Ils étaient à même d'en avoir fait, de ces expériences; puiſ-

puisque toute l'Europe ne quitta pas au même instant les piques. Il y eut des Nations qui les gardèrent plus longtems que les autres; et nommément cette Nation, pour le génie de laquelle, on veut absolument que cette manière de combattre soit particulièrement faite. Elle aurait du alors, avec une armure et un ordre de combat supérieur en soi même, et si fort adapté à son génie, battre toutes les autres. Mais on ne trouve pas, que cela lui ait donné de grands avantages. Nous ne pouvons plus citer d'expériences pour prouver que des corps de piquiers ont été forcés de s'en rétourner à mi chémin, contre des trouppes sur trois rangs qui les attendaient de pied ferme en les fusillant; parcequ'il n'y a plus de piquiers. Mais il est juste de croire que ce n'est que sur de pareilles expériences qu'on abandonna les piques. Et pourquoi les adhérans de l'ordre profond ne nous citent-ils pas des exemples, où des trouppes dans cette ordonnance ont parcouru tout l'espace de la portée des armes à feu sans se déranger, et ont battu celles qui les attendaient, malgré leur feu. C'est à eux à alléguer de ces expériences, puisqu'ils veulent introduire un changement. Quant à nous, nous en trouvons assez, en ce qu'on a une fois abandonné l'ordre profond; en ce qu'on a toujours augmenté peu à peu les armes à feu dans les armées; ce qui prouve leur superiorité sur les armes de main, en ce que ce sont les plus grands Génies militaires,

 qui

qui ont fait les pas les plus décidés vers ce changement. Gustave Adolphe augmenta les mousquetaires, diminua les piquiers, et mit l'Infanterie sur six rangs. Le Mal de Vauban fit abolir les piques en France, et adopter l'ordonnance sur trois rangs. On dit à cela que des Militaires s'opposérent alors à ce changement. En vérité voilà qui est fort surprenant! Si l'opposition aux changemens pouvait prouver, qu'on n'avait pas de bonnes raisons de les faire; il n'y en a aucun qu'on ne dût blamer, puisqu'il n'y en a jamais eu un seul; qui n'ait essuyé des contradictions. Mais en bonne foi ce Mal de Montesquieu, qui, selon Mr. de Maizeroi, soutint les piques tant qu'il put, avait-il médité la guerre, comme Mr. de Vauban; était-ce un homme d'autant de génie? Peut-on croire que ce soit par caprice ou sans expériences faites et à lui connues, que ce grand homme ait conseillé d'abandonner les piques, pour armer toute l'Infanterie de fusils; c'est à dire de renoncer aux armes de main, à cause de la trop grande supériorité qu'avaient prises les armes de jet, qu'il ne permettait plus d'employer celles ci que dans des occasions rares?

Quant à moi la seule preuve de fait que je puisse alléguer, de la supériorité de nos armes de jet sur celles de main, au point d'empêcher l'emploi de celles ci, partout où le jeu de celles là peut avoir lieu; c'est l'adoption et la multiplication successi-

ceſſive des unes, et la rejection des autres. J'y en ajouterai encore une, qui me parait déciſive. J'ai déjà dit plus haut, qu'on donnait double paye au piquier, pour lui payer le danger plus grand qu'il courait avec ſon arme vis à vis du mousquetaire. La guerre eſt un jeu, où l'on joue ſa vie contre ſa fortune ou ſon entretien. Là où les dangers ſont plus grands d'un côté il faut égaliſer le jeu en hauſſant la miſe de l'autre. Cependant la ſupériorité du mousquet ſur la pique était telle, que quoique le mousquetaire fut nud, et le piquier armé, on ne pouvait que très difficilement recruter ces derniers. On trouve dans l'Hiſtoire de la Milice Françaiſe du Père Daniel, que des Ecrivains Militaires Français de la fin du ſeiziéme ſiècle, du tems de Charles IX. et de Henri IV, ſe plaignent qu'on avait beaucoup de peine à trouver des Piquiers. Ce n'eſt pas je le répéte, au poids des armes de ceux ci qu'il faut attribuer cela; le mousquet était fort peſant dans ce tems là, et il n'y a point de poids qui tienne contre une double paye. C'eſt donc le danger plus grand et plus ſenſible, du piquier vis à vis du Mousquetaire, qui feſait abonder les récrues chez ceux ci, et les rendait ſi difficiles à faire pour les autres. Je ne puis m'empêcher d'obſerver encore ici, que cette Nation ſi vaillante, qui ne veut et ne reſpire que l'attaque à l'arme blanche, dont le génie repugne ſi fort au feu, et à tout ce qui peut la tenir éloignée de ſon ennemi, ait re-

 chigné

chigné à la pique, et lui ait généralement préféré le mousquet, dans un tems où les Allemans fournissaient, ces célébres Piquiers connus sous le nom de Lansquenets à toute l'Europe; et où les Suisses avaient à peine renoncé au mépris qu'ils fesaient des armes à feu, dont ils ne voulaient d'abord pas entendre parler parmi eux. Il faut enfin observer que ce dégout pour la pique, existait dans un tems où le mousquet était peu maniable. Que l'on se figure ce que ce serait à présent, où le piquier devrait s'opposer à une arme tirant plus loin et au moins dix fois plus vite que le mousquet! Je ne parle pas du canon. Mr. de Maizeroi veut qu'il y en ait eu autant dans les armées du dix septième siècle, que de nos jours. Il se trompe absolument. Il n'y en avait pas le quart, si l'on compte nos pièces de régiment, qui feraient un terrible effet sur un corps profond de piquiers. Celui ci n'en pourrait pas trainer avec soi, parceque cela rallentirait fort sa marche; et quand il pourrait s'en faire suivre, leur effet sur le bataillon mince serait bien moindre que sur le bataillon profond.

Enfin il est tems de faire cesser cette discussion, sur laquelle faute de faits, on ne saurait alléguer que des raisonnemens. Ceux-ci sont toujours susceptibles d'être contredits. Car si les Plésionistes vous disent, que l'effet du canon et du fusil n'est pas ce qu'on pense, que cela fait plus de bruit que

de

de mal; qu'avec leurs armés à la légére ils canarderont les canonniers, et feront taire ainſi leur feu, et mille autres choſes pareilles: s'ils prétendent, que dans le tems où on pouvait comparer, ſur les lieux et dans les combats, les effets rélatifs de la pique et du mousquet, on n'en a pas connu la nature, comme de nos jours, où on ne voit plus de piques; et qu'on a, en aveugles, abandonné l'une pour l'autre: que veut-on qu'on leur diſe? Cependant j'eſpére avoir allégué en faveur de mon opinion des preuves de raiſonnement, que les Officiers expérimentés, et qui pour avoir lu quelques Auteurs anciens, ne donnent pas dans la vanité trop commune, de ne crier que; *les Anciens, les Anciens:* approuveront, et trouveront conformes à ce que leur expérience leur à montré concernant l'effet du Canon, l'humeur et la façon de penſer du Soldat, et d'autres principes ſur lesquels j'ai établi mes preuves.

On me pardonnera cependant d'être entré dans le plus grand detail ſur ce point là. C'eſt le plus important de tous: C'eſt le changement principal dans nôtre Art de la guerre d'où découlent tous les autres. Si j'ai prouvé qu'on ne peut point revenir de celui là, comme je me flatte de l'avoir fait, j'aurai juſtifié les autres, et il me ſera aiſé alors de fixer les bornes, de ce qui eſt néceſſaire et inhérent à notre Syſtême militaire, et de ce qui n'eſt

 qu'-

qu'accidentel, et capable d'être changé, si on y trouve des inconvéniens.

Mais en fesant l'apologie de l'ordonnance actuelle, à notre égard, par rapport à nos armes, je ne prétends point la préférer en elle même à l'ordre profond. Si on pouvait venir à oublier l'usage de la poudre à Canon, il faudrait sans contredit en revenir à ce dernier. Je dis plus: dans toutes les occasions où l'on n'aura rien à craindre du feu de l'ennemi, et surtout de son Canon, on peut hardiment l'attaquer sur l'ordre profond, si d'autres raisons ne s'y opposent pas. Soit qu'on le surprenne soit qu'on voye moyen de s'approcher de lui jusqu'à une cinquantaine de pas à couvert d'une hauteur ou de quelque autre rideau, on pourra tomber sur lui en colonne, parcequ'alors les avantages de l'ordre profond subsistent sans ses inconvéniens.

Encore moins est ce mon dessein de ravaler les Anciens, et de ne pas rendre justice à leur industrie et à leur prudence étonnante, dans la formation de leur ordonnance. Elle était admirablement adaptée à leurs armes, et cela prouve bien qu'ils ne la devaient pas au hazard, mais à la sagesse de leurs réflexions. En voici les preuves.

Les Grecs avaient pris une arme de main très longue et pointue, dont l'usage ne pouvait être

que

que de percer l'ennemi. Toute leur ordonnance était donc calculée pour le choc. Ils avaient sans contredit observé, que l'effort n'étant pas simultané, toute profondeur au-delà d'un certain nombre de rangs est inutile pour le choc. En conséquence ils avaient très sagement fixé la leur à seize rangs, parceque c'est à peu près le nombre qui peut faire effet. Cependant comme la multiplicité des rangs à l'infini, sans servir au choc, résiste pourtant à l'impulsion, il y avait des cas où ils doublaient la phalange, et la plaçaient sur trente deux rangs. Plus les rangs sont serrés, plus ils sont capables d'agir avec réunion d'efforts dans le choc; aussi serraient-ils les leurs autant qu'ils pouvaient; trois pieds pour chaque rang étant le moins qu'on puisse donner, lorsqu'on veut marcher sur une grande profondeur avec quelque célérité. Enfin ils plaçaient les hommes les plus grands, et par conséquent en général les plus forts au premier rang et les plus petits aux derniers, parceque l'impulsion primitive et principale, vient toujours du premier rang.

Quant aux Romains ils portaient une arme de main très courte, c'est à dire une épée, dont l'effet ne consistait point en un seul coup, donné tout droit, au moyen de la pure et simple impulsion physique, mais qui admettait un jeu, un maniment suivi, de manière que le premier coup ne portant pas, on pouvait les réïtérer, jusqu'à ce qu'on eut frappé

frappé l'ennemi. Ils soutenaient l'épée, ou plutôt ils lui frayaient le chemin, par une arme de jet, qu'ils lançaient de si près, qu'elle ne prévenait que d'un clin d'oeil le coup de l'autre. C'est pour cela qu'après avoir lancé cette arme de jet, ils couraient de toute leur force sur l'ennemi, pour donner à l'épée l'avantage du désordre où le *pilum* l'avait mis. Le choc ne fesant rien à leur attaque, ils se plaçaient sur dix rangs, et souvent sur moins. Ils ne serraient ni leurs rangs ni leurs files, car il leur fallait de l'espace pour manier leur épée, et ils ne craignaient pas que l'ennemi se glissât entre leurs files; il y aurait immanquablement trouvé la mort.

Mais pourquoi, demandera-t-on, si leur ordonnance n'était pas fondée sur le choc, et n'avait pas son effort pour but; comme je crois qu'il est demontré, par la grande ouverture qu'ils laissaient entre leurs rangs et leurs files; pourquoi, dis-je se plaçaient-ils sur cette grande profondeur. Mettre beaucoup de Soldats en état d'agir avec leur épée contre l'ennemi, et par conséquent former un grand front, voilà quel devait être naturellement leur but dans le choix d'une ordonnance. Cette observation serait juste, si l'effort du choc était le seul avantage de l'ordonnance profonde, mais elle en a encore bien d'autres.

Un des principaux, et dont nous avons déjà fait mention, c'est de faire avancer les premiers

rangs,

rangs, même malgré eux contre l'ennemi. Cet avantage n'était ni inconnu aux Anciens, ni superflu pour eux. Les premiers rangs étaient si extrêmement exposés, qu'à la vue du danger, la nature aurait pu reprendre ses droits chez la plupart, et les porter à fuir. Les derniers rangs qui ne l'étaient presque point dans le combat, et ne pouvaient l'être que dans la déroute, poussaient vivement leurs camarades contre l'ennemi. Je respecte plus que personne la valeur et l'esprit de Patriotisme des Anciens. Je sens qu'un Soldat Citoyen doit en général combattre tout autrement, que celui qu'on rassemble au hazard, et qu'on enrôle de force ou par ruse, de quelque Nation qu'il soit, sans se soucier d'autre chose, que de sa taille; ou qui, s'il est de la Nation même qui combat, maudit souvent un gouvernement dur, qui, après avoir exprimé jusqu'à la moëlle des os de ses parens, le force encore de se battre pour des querelles, auxquelles il ne prend, et n'a réellement aucun intérêt. D'ailleurs la manière de faire la guerre des Anciens devait aussi encourager bien davantage le Soldat, et le rendre plus âpre à la victoire, par l'espoir du butin, qui en général est peu de chose de nos jours, parcequ'on ne retire rien des captifs; et qui encore ne tombe guères en partage qu'à nos trouppes légéres, lesquelles trouvent aussi par cette raison, autant d'hommes qu'elles en veulent. Tout cela est vrai. Mais les Grecs n'étaient dans bien des guer-

res,

res, que des Mercénaires, qui ſe ſouciaient peu de l'avantage du parti qu'ils embraſſaient, pourvu qu'ils y trouvaſſent leur compte. Et les Soldats Romains n'étaient pas tous Citoyens; tant s'en faut, puisque leurs Alliés formaient les deux tiers de leurs Armées, et que ces Alliés leur étaient ſouvent bien peu attachés. D'ailleurs après la ſeconde guerre Punique, la plupart des guerres ne préſentaient que peu d'objets capables d'enflammer l'eſprit de patriotisme. Enfin ces Romains qui ſe mutilaient pour ne pas aller à la Guerre, et dont le nombre était aſſez grand, pour obliger à réprimer cette honteuſe poltronnerie par des loix, prouvent aſſez que les Anciens pouvaient avoir de bonnes raiſons, de ſe garantir par leur ordre de bataille des mauvais effets de l'inſtinct machinal. Les Romains, que les intervalles entre les rangs et les files, ainſi que ceux entre les petits corps qui formaient la légion expoſaient davantage à ſes effets, s'en garantiſſaient encore en choiſiſſant pour leur *Anteſignani*, ou dans leurs premiers rangs, placés devant les Enſeignes, les plus vaillans Soldats de la Légion; au lieu que les Grecs y plaçaient les plus forts, ce qui n'eſt pourtant pas toujours la même choſe.

Un autre avantage de l'ordre profond, c'eſt qu'il donne plus de fermeté, de conſiſtance et de ſolidité à la marche. Cet article était très impor-

tant

tant pour les Anciens, puisque la victoire dependait en grande partie de l'alignement. Si une partie de la ligne avait donné avant l'autre, elle aurait été prife en flanc, envelloppée, et la ligne percée auffitôt en cet endroit. Dès là une marche égale et ferme leur était néceffaire, et ils ne pouvaient l'obtenir que par la profondeur. Tout corps mince flotte toujours en marchant.

Pour le premier avantage il eft nul pour nous; et cela a déjà été obfervé; car les derniers rangs ne courent guères ni plus ni moins de danger que le premier, et ce danger eft d'autant plus désagréable qu'ils ne font pas à portée de le voir. Ils font donc autant et plus tentés de lâcher le pied que celui ci. Auffi eft-ce à eux qu'il faut le plus faire attention, et c'eft communément là que le désordre commence. En général il faut obferver que le corps profond eft moins fusceptible d'être tenu en ordre, à moins que, comme chez les Anciens, les rangs ne s'y tiennent les uns les autres. Chez nous le désordre commence d'ordinaire par le doublement des rangs. Les Soldats fe fentant moins expofés aux coups de fufil, lorsqu'ils font couverts par leurs camarades, fe cachent et fe coulent les uns derrière les autres; le tournoyement, et la fermentation que cela y caufe, eft le premier fignal de la déroute. Ce même tournoyement, ce ferrement, cette preffe aurait lieu, par la nature même de nos

armes,

armes, dès les prémières décharges ennemies, si nous placions nos corps dans un ordre profond, et la déroute suivrait aussitôt.

Mais le second article nous importe, et doit nous ôter pour toujours l'idée de placer notre Infanterie sur deux rangs, comme on dit qu'on en a eu l'idée. En adoptant ce projet on aurait le double avantage, de faire un meilleur usage de son feu et de rendre l'effet du canon encore moins meurtrier. On pourra objecter que les bataillons deviendraient trop étendus; mais cette objection est bientôt levée. On n'aurait qu'à les composer d'un moindre nombre d'hommes. Cependant en ne les composant que de 400 hommes, le flottement d'un corps de 200 files à deux de hauteur, serait encore trop grand. On ne pourrait pas faire cinquante pas, sans que le bataillon se rompit. Le troisième rang empêche beaucoup ce flottement. Il est vrai qu'un bataillon sur trois rangs flotte encore, mais pas tant, et pas assez pour sacrifier les avantages que nous perdrions en y en ajoutant seulement un quatrième.

Cependant si notre ordonnance est bien calculée sur l'effet actif et passif de nos armes, comme je crois l'avoir fait toucher à l'oeil et à la main; il faut avouer que nous ne suivons aucun principe raisonnable dans l'arrangement des hommes. Nos

armes veulent que nous mettions les petits hommes au premier rang et les plus grands au dernier. Ceux qui ont honte d'avouer que nous ne ſuivons là dedans que le principe du coup d'oeil, qui eſt déraiſonnable, allèguent que les hommes de la plus grande taille, doivent être au premier rang pour le choc et la charge à la bayonnette. Mais pourquoi régler notre ordonnance ſur le cas le plus rare, plutôt que ſur le plus ordinaire? Si je ſoutiens, qu'une action ſe décide cent fois par le feu, contre une où l'on employe la bayonnette, je n'en dis pas trop. Et même, ſi l'on donnait au feu une direction plus meurtrière en diſpoſant les rangs d'une façon plus naturelle, les charges à la bayonnette ſeraient encore plus rares. Il y a bien plus. Nos armes et notre ordonnance ſont ſi peu faites pour le choc, que, lors même que deux corps d'Infanfanterie marchent l'un contre l'autre bayonnettes baſſes, jamais ce choc redoutable ne ſe donne. L'un des deux lâche toujours pied avant qu'il ſoit abordé par l'autre. Cette obſervation, fondée ſur les notions des Officiers les plus expérimentés d'Infanterie, montre encore mieux l'inutilité, de régler la façon de ranger les Soldats, ſuivant l'ordre le plus avantageux, pour un choc, qui ne ſe donne jamais. Chez les Grecs la choſe était différente; le choc ne pouvait manquer de ſe donner, parceque les quinze rangs qui ſuivaient forçaient bien le premier de donner contre l'ennemi.

Ces confidérations me feraient affez gouter le projet de l'Auteur de l'Effai gen. de Tactique, de n'avoir aucun égard à la taille en rangeant les Soldats, mais au courage et à la vétérance, qui eft le meilleur préjugé en faveur du premier. Un premier rang tout compofé de braves, ferait réculer tout ce qui le ferait moins, foit à la charge au feu, et encore plus à celle à la bayonnette. Mais malheureufement le peuple eft fi totalement abandonné à l'inftinct naturel, pour ce qui concerne la *morale;* que dis-je! on lui en imprime communément une fi fauffe dès la jeuneffe, furtout rélativement à la mort, et par conféquent au courage, qui n'en eft qu'une jufte appréciation: enfin tout courage qui n'eft fondé que fur l'inftinct, eft fi journalier, qu'on ne peut en général faire affez de fond fur la valeur de notre Soldat, pour le claffer et le ranger en conféquence. L'Auteur cité me fournit lui même une preuve de mon opinion et une objection contre la fienne, dans les éloges qu'il donne au Régiment Royal Deux-Ponts. Si ce Regiment nouvellement levé a pu donner des preuves d'une fermeté fi grande, ce n'eft pas la vétérance qui forme le Soldat ni qui fourniffe des probabilités bien folides en faveur de fa bonté. L'Auteur le dit lui même; tout dépend des Officiers. Qu'on en ait donc de bons, d'une fermeté eprouvée, animés par le point-d'honneur, l'orgueil de leur état, et un efpoir affuré de fe pouffer par des fervices utiles; et

tous

tous les Soldats ſeront bons: ils feront tous leur devoir, au premier comme au dernier rang; et la façon de les ranger ſera abſolument indifférente rélativement à la fermeté qu'ils feront voir dans les occaſions perilleuſes. Dès lors il n'y a point de manière de les ranger que celle qu'éxige la nature de nos armes, ſavoir de placer les petits hommes au premier rang. Celle que nous ſuivons à préſent n'a d'autre principe que le coup d'oeil, principe ſoutenable en lui même, mais indigne de gens qui penſent, lorsqu'il heurte l'utile dans des choſes auſſi importantes que la guerre.

Un dernier avantage, que je ne puis m'empêcher de réconnaitre dans l'ordre profond, ſurtout lorsque la pique en forme la baſe; c'eſt de reſiſter bien mieux à la Cavallerie. Ce point important mérite d'être éclairci.

Je penſe qu'un homme ſeul et à pied, pour peu qu'il ſoit agile, doit l'épée à la main peu craindre un Cavalier. Il pourra, en ſe tournant à propos, toujours éviter le choc du cheval, et ne jamais ſe préſenter du côté où le Cavalier tient l'épée, parce qu'il ſe tourne plus aiſément que le cheval; et dans peu de momens il réuſſira ainſi à bleſſer celui ci, ce qui doit être ſon premier but. Mais ſi on ſe figure ce même homme fixé à la place où il

ſe trouve, le Cheval le renverſera infailliblement. Quand même il tiendrait ſon épée aſſez juſte et aſſez ferme en avant, pour le percer roide, la ſeule chute du cheval ſur lui, le culbuterait, et de plus l'écraſerait. Ce quadrupéde eſt ſi grand, ſi puiſſant, ſi lourd, qu'il renverſerait de même, trois ou quatre hommes rangés à la file. Mais qu'on en place ſeize, ou dix, ou ſeulement huit ainſi, non ſeulement la force du cheval ne ſuffira pas pour les renverſer tous, mais, en les ſuppoſant, *ſe ſerrant* les uns contre les autres, il ne renverſera pas ſeulement le premier, parceque celui là ſera appuyé et ſoutenu par les autres. Il eſt vraiſemblable que même il ne le tentera pas, parce que tout animal a un ſentinent intérieur de ſes propres forces, et s'il juge que l'obſtacle qu'on lui oppoſe les ſurpaſſe, il n'en fait pas même l'eſſai. La choſe eſt prouvée par l'expérience à l'égard du cheval; et il faudrait n'en avoir jamais monté pour en douter. Que l'on en conduiſe un, fut ce même au grand galop devant un foſſé; il le méſurera des yeux, et s'il le trouve trop large pour ſes forces, il ſe jettera tout court de côté. Le Soldat dans le rang ſe trouve dans le cas de l'homme qui ne ſaurait eſquiver le choc du cheval; et nos trois rangs ſont ſans contredit trop faibles, pour ne pas en être renverſés. L'ordre profond aurait donc ſur ce point un avantage marqué ſur le nôtre. Mais avant de détailler les reſ-

ressources que nous avons, contre la cavallerie, il faut encore observer que les Grecs par l'ordre de l'armure, étaient bien supérieurs aux Romains sur ce point. D'abord ceux ci laissaient entre les files et les rangs un si grand espace, que les Soldats en étaient presque isolés. Avec cet arrangement la Cavallerie aurait du pouvoir entrer partout la Légion, sans deux raisons, découlant de la seule profondeur, et qui devaient à mon avis former toute la force de la Légion Romaine contre la charge de la Cavallerie. La premiere, c'est que ce redoublement de rangs devait forcer ceux du premier, à faire usage de toute leur force et adresse, pour résister à l'attaque du cavalier. Or l'homme a de grandes ressources contre les animaux, lorsqu'il se voit forcé de les mettre en oeuvre. La seconde, c'est que la vue de tant d'hommes armés, les uns derrière les autres, devait effrayer les chevaux, et les empêcher de donner un franc coup de collier dans cette foule. Car pour le Pilum, je ne saurais admettre que son jet eût eté capable d'arrêter la Cavallerie ennemie. On ne saurait déterminer précisément l'usage qu'en fesait l'Infanterie Romaine, lorsqu'elle attendait de pied ferme la charge de la Cavallerie; et j'ai peine à croire que cette arme leur fût fort utile dans cette occasion. Au moins s'ils l'employaient, ce ne pouvait être, que fondés sur l'appui de la seconde des deux raisons mention-

nées. Sans cela, si la vue de tant d'hommes rangés les uns derrière les autres n'avait pas effarouché les chevaux, au point de rallentir la course ou de les porter à se jetter à côté, jamais le Soldat Romain n'aurait eu le tems de tirer son épée, après avoir jetté son pilum, dont la portée était si courte; et le Cavalier ennemi que le jet du pilum n'aurait point arrêté, serait tombé sur lui dans un moment où il l'aurait trouvé absolument désarmé. J'ose donc penser que les Romains attendaient la Cavallerie ennemie l'épée à la main, et sans faire usage du pilum. Mais les Grecs joignaient à leur ordre serré et profond, une arme longue, qui tenait le Cavalier à une distance si grande, que le fantassin ne pouvait rien en craindre: et la densité de leur ordonnance donnait une telle force à cette arme, qu'il ne restait pas le moindre espoir de percer dans les intervalles. D'ailleurs le front que cette ordonnance et cette armure présentaient devait frapper les chevaux d'une terreur bien plus grande que celle des Romains. Aussi on peut dire que jamais corps de Phalange, rangé en bataille, ne fut percé par de la Cavallerie.

Chez nous, c'est une des grandes disputes entre les Militaires; „si l'Infanterie peut résister au „choc de la Cavallerie ou non.“ L'un dit; que ja„mais de la bonne Infanterie ne sera rompue par la Caval-

Cavallerie, et il allègue des exemples où la première de ces armes a reſiſté à l'autre. Un ſecond prétend qu'avec de la Cavallerie il percera telle Infanterie qu'on voudra, rangée et armée comme la nôtre; et il a tout autant de contre exemples à alleguer en ſa faveur. Je l'ai dejà dit: Il ya des choſes, en fait de guerre, où la ſaine raiſon décide mieux, pour ainſi dire, que l'expérience et les faits mêmes; et ce point ci en eſt une. De la bonne Infanterie reſiſtera toujours à de la mauvaiſe Cavallerie; et de la bonne Cavallerie rompra encore plus infailliblement toute Infanterie qui ne vaudra rien. Mais qu'eſt ce que qu'on peut nommer de bonnes ou de mauvaiſes trouppes? Souvent ce ſont celles, qui auront pour ce moment un Chef ignorant ou haï; ou qui auront été découragées par quelque accident. A la bataille de Creveld des Regimens d'Infanterie Hannovrienne réſiſtèrent au choc des Carabiniers, qui forment l'élite de la Cavallerie Françaiſe. L'Infanterie était bonne, et la Cavallerie l'était par elle même auſſi. On aurait pourtant tort de décider ſur ce fait là, le vrai rapport de l'Infanterie à la Cavallerie, parmi nous. Les François venaient d'être chaſſés de toutes leurs conquêtes, et avaient un très médiocre Général à leur tête; Les Hanovriens au contraire étaient commandés par un Héros qui les avait toujours menés, battant leurs ennemis. Cela devait apporter une différence très grande entre l'état naturel de

ces trouppes. Ce n'eſt donc pas par quelques faits que l'on peut décider ce point, parceque les faits ſe contrediſent; que d'autres cauſes y influent, que la nature de l'arme; et qu'il en faudrait rechercher un très grand nombre, pour en tirer des lumières exactes.

Mais ſi on éxamine attentivement la nature des choſes, la conſtitution de l'homme et du cheval, alors on trouvera, que ce n'eſt point ſur la bayonnette, arme beaucoup trop courte, que l'Infanterie peut s'aſſurer contre le choc de la Cavallerie; que quand même on lui donnerait des Piques, de l'Infanterie ſur trois rangs, reſiſterait difficilement au choc d'une maſſe, comme celle du cheval. Mais on verrait auſſi, que l'Infanterie a dans ſon feu, pourvu qu'elle ſache bien le ménager, un inſtrument, pour faire fuir la Cavallerie qui la chargera, plus infaillible que toutes les piques du monde. On a beau accoutumer le cheval au feu; s'il lui ſouffle bien aux yeux et dans les narines, il s'enfuira infailliblement. Auſſi tout feu bien lâché, à 20 ou 30 pas, a-t-il toujours rejetté bien loin la Cavallerie qui chargeait. Mais auſſi, lâché de trop loin, l'Infanterie a été conſtamment renverſée. J'avoue qu'il faut de très bonne Infanterie pour ſoutenir ſon feu jusqu'à l'inſtant déciſif. Elle doit attendre ſans ſe troubler, que la Cavallerie ſoit parvenue à la diſtance néceſſaire, pourque le feu jette

un

un effroi irréſiſtible dans les chevaux; elle ne doit pas même ſe laiſſer ſéduire par quelques inconſidérés, qui lâcheraient leur coup avant le tems, tels qu'il s'en trouvera toujours. Or pour conſerver cet ordre, cette tranquilité, ce ſang froid, lorsque l'oreille et les yeux ſont frappés de l'approche d'une maſſe auſſi capable d'inſpirer de la terreur, qu'un Corps de Cavallerie avançant au galop, il faut un courage plus qu' ordinaire. La coutume peut y faire beaucoup; et les trouppes ſont alors, ce qu'on nomme aguérries. Mais le raiſonnement n'y eſt pas inutile à beaucoup près. Si on feſait mieux connaitre au Fantaſſin en quoi conſiſte ſa force, et que la tranquilité et l'ordre peuvent ſeuls le ſauver; au lieu que la précipitation et l'anxieté cauſeraient infailliblement ſa perte; on pourrait, je penſe, porter même des Soldats de nouvelle levée, à attendre avec fermeté, l'arrivée de la Cavallerie au point où le feu la culbuterait.

Mais ſi le feu fournit un moyen presque infaillible à l'Infanterie de repouſſer la Cavallerie, dont elle attend la charge de pied ferme, elle ne trouve plus de reſſource ni dans les armes ni dans l'ordonnance, pour ſe mettre en mouvement devant de la Cavallerie en plaine, abandonnée à elle même; ou bien lorsque celle ci eſt parvenue à lui arracher ſon feu d'aſſez près, pour qu'elle n'ait plus le tems de recharger, avant que de l'avoir ſur les bras. Ce

dernier point eſt aſſez facile à la Cavallerie: elle n'a qu'à former deux lignes avec d'aſſez grands intervalles, et les faire avancer en même tems, les eſcadrons de la ſeconde à 100 pas derrière les intervalles de la premiére. Celleci ſera culbutée par le feu, mais la ſeconde ligne ouvrira ſans faute l'Infanterie alors désarmée. Car il n'eſt presque pas poſſible, que la décharge n'ait été générale, et il l'eſt tout auſſi peu, que quand même on pourrait recharger, apprêter et coucher en joue, avant qu'un cheval fit 100 à 120 pas au galop, de l'Infanterie l'exécutàt en voyant des escadrons avancer ſur elle. Ce ſerait un prodige d'ordre et de fermeté que de l'Infanterie capable de ménager ſon feu ou de le renouveller dans ces circonſtances. Par bonheur on n'a pas encore ſouvent employé ce moyen presque ſûr de culbuter l'Infanterie malgré ſon feu. Il faudrait pourtant bien qu'elle apprit à le menager ſi on s'en aviſait, et il eſt à croire qu'elle l'apprendrait. Sur ce point l'Infanterie ancienne, et ſurtout la Grecque avait un avantage manifeſte; ſes armes n'étaient pas de nature, à pouvoir être priſes au dépourvu par la Cavallerie la plus rapide, il n'y avait pas là de coup donné imprudemment à une détente, qui pût lui en ôter l'uſage pour quelque tems. Mais ſe retirer et marcher en plaine devant de la Cavallerie a toujours formé un probleme difficile à résoudre pour l'Infanterie. Il eſt vrai que pour peu que le pays ſoit coupé, la longue portée

dè

feu nous donne fur ce point des fa-
ı grandes que n'en avaient les An-
's armes de jet. Mais il parait pour-
: l'ordre profond en général et fur-
ce ferrée et l'armure des Grecs leur
de facilités, que nons n'en avons,
r devant de la Cavallerie. On n'a-
ıalte et les rangs de la queue faire
ɔite en baiffant la Pique, pour l'ar-
ter. Le choc manqué, les Fron-
chers s'avançaient, et obligeaient
à fe retirer. Alors tout fe remettait
rien changer à l'ordre de bataille.
ne pouvons pas compter fur nos ba-
ɔut du fufil, comme le Hoplite Grec
s qui ne pouvons réfifter, que par le
rie, il ne fuffit pas de faire demi
ɔour être prêts à recevoir la Caval-
que nos armes foient en état. La
dence, un coup de doigt donné à la
en ôte l'ufage, jusqu'au moment où
gées, ce qui, devant un corps dont
font auffi rapides que ceux de la Ca-
conféquence. De plus il eft vrai-
: notre Cavallerie eft meilleure que
ns. La Cavallerie Perfanne était des
ependant tous fes efforts ne purent
ix mille Fantaffins Grecs de s'ouvrir
ravers des Etats d'Artaxerxe, quoi-

qu'ils

qu'ils fussent abandonnés à eux même et sans Cavallerie. Car on ne prétend pas apparemment que je donne ce nom à quarante des leurs, qu'ils mirent à cheval sur quelques bêtes de charge qu'ils trainaient avec eux. Ces quarante Cavaliers ne pouvaient absolument servir que de vedettes pour observer les mouvemens des Perses, afin que la Phalange fut avertie assez à tems, pour faire volte face lorsque ceux ci voulaient la charger; et qu'elle ne fut pas obligée de s'arrêter inutilement en marche par l'attention qu'elle se serait vue elle même obligée de donner aux mouvemens de la Cavallerie Persanne, si elle n'avait pas eu cette escouade. Je doute pourtant qu'avec ces quarante chevaux, les dix mille eussent, exécuté leur retraite, malgré tout l'avantage de leur armure et de leur ordonnance devant un corps de Dragons et de Houssars de nos jours, sans autre arme que le Sabre.

On a imaginé bien des inventions pour assurer notre Infanterie contre la Cavallerie en marche et en plaine. En dernier lieu encore l'Auteur de l'Essai général de Tactique a proposé des Piquets, auxquels on attacherait des Cordes lâches. Si l'on réflechit à la grande vélocité de la Cavallerie, surtout à présent, on verra bien, que ceux qui devront planter les piquets n'en auront jamais le tems, avant d'avoir les Cavaliers ennemis sur les bras; parcequ'il faudra que ces Piquets soient plantés

fer-

fermes, autrement ils ne feront point d'effet. Or pour planter un piquet ferme, dans un terrain qui ne ſerait pas tout à fais mou, il faudrait beaucoup plus de tems, qu' à la Cavallerie pour parcourir la portée du fuſil. Si le terrain eſt dur et pierreux on n'en viendra jamais à bout, et il ſuffit qu'il le ſoit dans un ſeul endrait du pourtour des piquets, pour laiſſer une ouverture dangereuſe au bataillon. Enfin un coup de Sabre ſuffirait pour couper les cordes, quoique lâches. Le mieux ſerait toujours, à mon avis, les Chevaux de friſe portatifs, qu'on avait propoſés et inventés, et dont, ſi je ne me trompe, l'Infanterie Autrichienne et Ruſſe ſe ſont ſervi quelque fois contre les Turcs. On n'aurait qu'à les jetter au hazard devant le bataillon pour rompre l'attaque de la Cavallerie. Mais je ſens trop combien il eſt impoſſible d'en charger l'Infanterie en marche, combien il ſerait diſpendieux et difficultueux de les faire voiturer après l'Armée pour ne pas régarder la choſe même, comme une propoſition ingénieuſe mais chimérique. Et au bout du compte, pourquoi tous ces frais et cette peine? Pour deux ou trois fois dans toute une guerre, que quelques bataillons iſolés auront à faire une retraite devant de la Cavallerie, ſans pouvoir gagner des lieux ſerrés? Il faut à la guerre calculer les divers inconvéniens, et ne pas vouloir rémédier à tout, parceque c'eſt ſouvent là que le rémède eſt pire que le mal. Dans

une guerre contre les Turcs, qui ſe fait ſouvent dans des plaines auſſi raſes que déſertes, et où l'on a à craindre mille ſurpriſes de la part d'une Cavallerie légère, innombrable et infatigable, il vaut la peine d'embaraſſer ſa marche de ce train de chevaux de friſe. Car c'eſt contre la Cavallerie, et non pas contre l'Infanterie Turque, comme Mr. de Maizeroi ſe plait à le penſer pour le ſoutien de ſon Syſtême, qu'on les traine avec ſoi. Mais dans nos pays habités et coupés en mille manières ils ne récompenſeraient pas la peine de les charrier partout. C'eſt à l'Infanterie à chercher en elle même et dans le terrain, les moyens de ſe tirer d'un mauvais pas. Si l'ordre profond, ſans armure avantageuſe peut y ſuffire, rien ne l'empêche de l'employer, n'ayant rien à craindre du canon vis à vis de la Cavallerie. Mais je doute qu'avec nos armes, on y reuſſiſſe, même par ce moyen.

Quoiqu'il en ſoit de ces opinions haſardées, que je ſoumets au jugement de Militaires plus éclairés, je me vois conduit naturellement à dire un mot ſur la méthode ancienne et moderne de ranger la Cavallerie, dont je m'étais formé une objection plus haut, en en renvoyant jusqu'ici la ſolution.

Si pour développer au juſte la bonne conſtitution et ordonnance à donner à l'Infanterie, j'ai dit qu'il fallait conſidérer la nature de l'homme, on

ne

ne s'étonnera pas, de me voir ſoutenir, que pour fixer l'ordonnance véritable de la Cavallerie, il faut éxaminer la nature du cheval. Il y a deux différences palpables qui font, que les mêmes principes d'ordonnance ne ſauraient être appliqués à l'Infanterie et à la Cavallerie.

D'abord le Cheval eſt un animal; Il eſt par conſéquent uniquement mû par l'inſtinct. L'homme du peuple, quoique très peu et très mal formé chez nous, par rapport au moral, ne ſaurait pourtant être comparé en aucune maniere à une brute. Les exhortations de l'Officier, l'émulation de courage entre lui et ſes camarades, lui font faire bien des choſes, que l'on ne ſaurait attendre du cheval le plus parfait. Ce n'eſt que quand la vue du danger devient trop frappante, que l'inſtinct rentre dans ſes droits, chez le Soldat; tandis que le Cheval y reſte aſſujetti dans toutes les occaſions.

L'autre différence conſiſte dans la Structure du Corps. Le corps de l'homme portant ſur une petite baſe, peut ſe jetter avec tout ſon poids en avant ou en arrière. Le Cheval, placé ſur une baſe beaucoup plus large, ne peut ni l'un ni l'autre; ou il reſte là, immobile, ſans action en avant ni en arrière; ou bien il avance et récule mais jamais il ne pouſſe. Après avoir fixé ces deux points, je crois qu'il ſera aiſé de développer les vrais principes de l'ordonnance de la Cavallerie.

D'abord il s'ensuivra, qu'il faut que la Cavallerie charge toujours vivement, et en carriere. C'est le seul moyen de pousser le cheval contre le danger qui l'attend, de l'empêcher de le voir, enfin de vaincre un instinct par l'autre.

Il s'ensuivra encore qu'il n'y a que le premier choc de la Cavallerie qui fasse effet.[1] Il est difficile de croire qu'on puisse faire donner un cheval contre l'autre. De mille chevaux, il n'y en a pas un, que l'on fasse donner en pleine carrière de la tête contre un mur, ni par conséquent contre un Cheval. Il est donc à croire que Cavallerie contre Cavallerie, les Chevaux ne se choqueront pas; et qu'il en arrivera comme dit l'Auteur de l'Essai général de Tactique; ou que l'escadron le moins ferme se dabandera, avant que de donner contre celui qui va le charger; ou qu'ils se mêleront, et alors ce sera l'adresse, la force et la bravoure des Cavaliers qui décidera la victoire. Les plus malmenés s'enfuiront, de cette mêlée. En chargeant l'Infanterie, ce sera encore moins le Choc qui agira. Supposé que les Cavaliers poussent leurs chevaux jusques sur la bayonnette, et que l'Infanterie ne s'ouvre ni ne se débande avant ce moment, (quoiqu'on puisse assurer, ou que cela arrivera, ou que les Cavaliers ne parviendront pas jusques là) les chevaux se cabreront, et poussés par l'éperon, se jetteront d'un saut sur cette haye de pointes et sur ceux qui les tiennent.

Ce

Ce ne ſera donc jamais le choc de la Cavallerie, le coup de poitrail qui opérera. Mais en ſuppoſant encore que ce ſoit de là que dépende la victoire, entre trouppes d'une fermeté également inébranlable; il reſultera de la ſtructure du Cheval, que ce ne ſera jamais que le ſeul coup de poitrail du premier rang qui agira dans le choc. Dèsque celui là ſera arrêté, tous les autres s'arrêteront à la file, quand il y en aurait vingt, ſans vouloir ni pouvoir faire le moindre mouvement pour pouſſer les autres en avant. Et en ſuppoſant que les Cavaliers des rangs qui ſuivent fiſſent ſentir l'éperon à leurs Chevaux pour les pouſſer ſur ceux du premier; ou bien ils n'iraient pas, ou bien les autres céderaient et feraient place; il y aurait une cohue, un trépignement de chevaux, mais ſans pouſſée, ſans action en avant.

Voilà donc pourquoi la multiplication des rangs n'a jamais pu ſervir de rien à la force et à l'impétuoſité du choc de la Cavallerie. Je laiſſe aux Officiers de cette arme à décider, ſi la profondeur des rangs ſert à aſſurer la marche, à maintenir l'ordre et l'alignement dans leur Corps comme dans l'Infanterie, et ſi un eſcadron ſur trois et ſur quatre rangs galoppe plus ferme, que celui qui ne ſerait que ſur deux. La raiſon ſuivante me fait juger que deux rangs ſuffiſent pour cela. Un corps auſſi mince que l'homme perd aiſément ſon alignement.

Deux pas trop grands ou trop petits, ſuffiſent pour le porter en avant ou en arrière de toute ſon épaiſſeur. Mais un corps comme le cheval, qui a huit à neuf pieds de longueur, ne peut pas ſi aiſément ſortir du rang. On pourrait donc penſer que même ſur un rang une Cavallerie bien éxercée aurait toute la fermeté néceſſaire pour ſe maintenir en ligne, et que le ſecond rang n'y eſt que pour remplir les vuides du prémier, et pour préſenter un égal nombre de combattans, à celle qui ſe range ainſi, et qui ayant ſes ailes couvertes, ne laiſſerait point de place à la prendre en flanc, quand même on pourrait la déborder, en doublant les files aux dépens des rangs.

Sans vouloir pourtant rien affirmer ſur ce point, il eſt ſûr que la Cavallerie ſur deux rangs, ayant toute l'épaiſſeur de l'Infanterie ſur ſix et même ſur huit, les autres rangs ne ſauraient être néceſſaires pour lui donner une conſiſtance ſuffiſante.

Mais me demandera-t-on, pourquoi les Anciens la plaçaient-ils ſur huit rangs? Pourquoi nos Ancêtres la rangeaient-ils jusques ſur dix, et a-t-elle diminué de profondeur dans la même proportion et aux mêmes époques que l'Infanterie?

On ſe tromperait également en inférant de là, que les Anciens n'ont pas connu la nature de la

Caval-

Cavallerie; ou que nous n'avons pas eu d'autres raiſons pour dédoubler l'Infanterie que la Cavallerie. L'une a changé d'eſſence; en changeant la nature de ſes armes. Les principes de l'autre ſont toujours reſtés les mêmes. La grandeur, la force, la vélocité du cheval en a toujours fait, et en fait encore la baſé unique. Tout cela ne peut ſe déployer que dans le choc; il n'y a donc pas de changement d'armes pour elle. Dès lors il n'y a point non plus de changement d'ordonnance qui puiſſe avoir des raiſons valables. Cela eſt vrai, ſi on parle de l'ordre ſur lequel on combat; mais ſi on entend par ordonnance la manière de placer les trouppes avant qu'elles combattent, pluſieurs raiſons peuvent engager à changer. L'Infanterie combat dèsqu'elle entre dans la portée des armes à feu: ſon ordonnance eſt donc ſur trois rangs. Pour la Cavallerie il n'y a de combat que le choc, elle n'a donc d'ordonnance que lorsqu'elle part pour donner. Les Anciens la plaçaient à la vérité ſur huit rangs, mais ils ne chargeaient pas ainſi. De ces huit rangs il s'en détachait deux chaque fois pour choquer; les autres ſuivaient en diſtance, pour charger l'eſcadron vainqueur, ſi le leur avait ſouffert au prémier choc, et pour établir ainſi les affaires; ou pour prendre en flanc les eſcadrons ennemis, ſi l'occaſion s'en préſentait; ou enfin pour empêcher qu'on ne prit ainſi leurs gens. Quant à nos Ancêtres, ſouvent ils rangeaient toute leur Cavallerie ſur une

ligne, ou quand ils ne le fesaient pas, ils chargeaient constamment par rangs. Il est vrai que l'enthousiasme des armes à feu, avait fait oublier les bons principes, puisqu'on fesait tirer la Cavallerie; qu'on avait formé des corps à cheval uniquement destinés à faire feu. Mais cet oubli momentané des vrais rapports, ne nous autorise pas à croire qu'on ne les eût jamais connus. Les Anciens au moins les connaissaient assurément, car on trouve la substance de ce que j'ai développé ici dans leurs Tacticiens.

Après avoir montré que la nature de la Cavallerie n'a pas changé, non plus que les idées qu'on a du s'en former, il sera aisé de faire voir, que les Anciens ont pu avoir de bonnes raisons d'en multiplier les rangs, et nous au contraire les files. Il peut d'abord entrer un peu de routine dans les deux arrangemens. De petits fronts et de grandes files dans l'Infanterie peuvent avoir porté à ranger ainsi la Cavallerie, tout comme l'étendue qu'on s'est vu obligé de donner à l'Infanterie, a pu nous porter à étendre la Cavallerie de même. Il y a des avantages attachés à un petit front, qui ont pu frapper les Anciens. Pour nous, dèsque nous avons du passer les mésures capables de nous procurer ces avantages, par l'extension qu'il a fallu donner à l'Infanterie, nous en avons trouvé d'autres à l'étendre encore plus, en dédoublant aussi la Cavallerie. Enfin

fin l'Artillerie y a pu avoir sa part. Il est vrai qu'on ne doit jamais y exposer de la Cavallerie sans une nécessité pressante; mais on ne peut pas toujours l'éviter. Et il n'est pas douteux, que le Canon n'agisse plus terriblement contre une Cavallerie sur huit rangs, que contre celle qui n'en forme que deux. Outre cela depuis l'invention des Obusiers, qoi souvent font un si bon effet contre de la Cavallerie, il n'y a ni couvert ni rideaux qui puissent la garantir. Et assurément les Grénades que ces machines lancent seraient plus terribles en raison de la profondeur de la trouppe. En un mot bien des raisons ont pu amener cette différence dans la manière d'arranger la Cavallerie sur le champ de bataille, qui n'en est point une dans l'ordonnance, ou dans la manière de combattre.

C'est par là que je finirai ce que j'avais à dire touchant les effets de la poudre à canon sur notre ordonnance; avertissant toujours, que je soumets mes opinions au jugement de militaires plus éclairés; et en particulier, ce que j'ai osé hazarder sur la Cavallerie.

Chapitre III.

EXERCICE.

Ce qu'on possède sur le Militaire des Anciens, et ce que l'on peut en découvrir par l'étude de leurs Historiens, ne suffit pas à beaucoup près, pour prononcer décisivement sur bien des points qui le concernent, et qui rendraient plus complet le tableau comparatif dont cet Ouvrage doit former l'esquisse. L'éxercice est précisément un de ces points là.

A la fin de la Tactique d'Elien et de celle d'Arrien on trouve les paroles de commandement, dont on usait pour la Phalange. Leur nombre est très petit. Comme par *éxercice* je n'entends ici que le maniment des armes; il ne se trouve que le commandement, de hausser et de baisser la pique, qui réponde à ce que nous comprenons sous cette dénomination. Tous les autres commandemens régardent ce que je rangerai sous l'article des évolutions.

Chez les Romains nous trouvons encore moins de traces d'un maniment des armes semblable au nôtre; c'est à dire; fait avec cette précision d'égalité, ce compassement de tems, que nous éxigeons du Soldat.

Cependant nous observerons, que nos Ancêtres, dès les premiers tems du rétablissement de l'Art

l'Art de la Guerre, le pratiquaient avec une éxactitude presque aussi grande que la nôtre, et qu'ils y mettaient beaucoup de pédanterie. Walhausen décrit le maniment de la pique et du mousquet avec la même précision, avec laquelle celui du fusil se trouve dans les réglemens sur l'éxercice; et ce maniment éxigeait bien plus de mouvemens et de cérémonies que le notre.

Si on osait croire à une espèce de tradition militaire, qui, ayant passé des Grecs et des Romains aux trouppes de l'Empire d'Orient, ait été ramenée dans l'Europe barbare par les Croisés; on pourrait penser que les Anciens ont connu ce genre d'éxercice et qu'il s'est transmis ainsi parmi nous, où il n'a fait que changer avec la nature des armes; puisque nous le trouvons presque dans l'enfance de notre Art militaire, où il semble qu'on n'aurait pu l'avoir inventé, et introduit avec cette perfection, si on ne l'avait puisé d'ailleurs. Quoiqu'il en soit de cette tradition, que certains faits historiques, étrangers à mon sujet semblent confirmer, tandisque d'autres y répugnent: et quoiqu'on puisse dire encore que certainement les passages cités d'Elien et d'Arrien ne contiennent pas tout l'éxercice qu'on fesait faire à la Phalange; on doit conclurre sur les preuves que l'on a en main, que l'éxercice militaire des Anciens différait essentiellement du nôtre. Voici ce que leurs écrits nous apprennent à ce sujet.

Les Grecs commençaient par éxercer leur corps dès leur enfance à acquérir toute la force, l'agileté et l'adresse possibles. Cela formait une partie de l'éducation, chez un peuple où chaque citoyen était Soldat. Obligés bien plus que nous de se baigner pour prévenir des maladies cutanées, ils nageaient tous. Ainsi la nage, la course, la lutte, le saut, qu'on a voulu ranger quelque fois sous la classe des éxercices militaires des Grecs n'y appartiennent proprement point; mais plutôt à la formation de l'homme. C'étaient des talens que leurs Soldats possédaient, avant de l'être.

Rangés ensuite dans la Phalange, l'éxercice consistait à bien tenir son rang et sa file, à marcher dans un parfait alignement, en conservant toujours les distances, et même au besoin d'un pas accéleré; enfin à faire les conversions et les évolutions nécessaires. Quant aux armes, il parait, que presque tout le maniment s'en bornait, à les bien employer contre l'ennemi, sans s'embarasser d'une éxactitude et d'une uniformité scrupuleuse dans la façon de les manier.

Mais toute l'Infanterie n'avait pas les mêmes armes. La pique formait celles du Phalangite, et il ne s'agissait guères que de la hausser, ou de la porter en attitude de marche; et de la baisser, ou de la placer en attitude de charge. Aussi sont-ce les

ſeuls temps pour lesquels nous trouvions des commandemens. Il eſt vrai qu'il devait y avoir une manière la plus avantageuſe, de laiſſer tomber et de porter cette énorme perche en poſture de charge, et de la rélever, ſans bleſſer ſes voiſins; et que par conſéquent les Hoplites devaient baiſſer, hauſſer et tenir leur Sariſſe dans toutes ces poſitions, à peu près de la même manière. Mais on ne peut pas conclurre de là que cela ſe ſoit fait en pluſieurs tems égaux, et marqués, ou par des commandemens particuliers, ou par des ſignaux; comme le maniment des armes ſe fait chez nous. Au contraire, on pourrait juger par induction, qu'une telle éxactitude n'avait pas lieu dans l'éxercice des Anciens. Elien et Arrien recommandent tous les deux, expreſſément dans leurs Tactiques de ne point commander: *Faites l'évolution à la Lacédémonienne*, ou, *à la Crétoiſe:* mais: *A la Lacédémonienne, A la Crétoiſe faites l'évolution*, pour éviter les confuſions. Cela ſemble prouver, que les mouvemens s'éxécutaient chez les Grecs tout de ſuite, dès que l'ordre en ſortait de la bouche du Commandant, ſans attendre le mot de, *Marche;* ou quelque ſignal pour les commencer. L'un ou l'autre eſt pourtant néceſſaire, pour parvenir à l'égalité et à la préciſion dans l'éxercice et dans les évolutions, qn'on y éxige de nos jours.

Quant à l'Infanterie légère des Anciens, comme Archers, Frondeurs &c. tout leur éxercice con-

sistait à bien tirer de l'arc, et à lancer juste leur pierre ou leur balle chacun en son particulier; sans s'embarasser, s'ils le fesaient en même tems que leurs camarades, ou avant, ou après; ou bien s'ils tenaient leur arc, et s'ils fesaient tournoyer leur fronde de la même manière qu'eux; ou autrement. Ils combattaient toujours à la débandade, comme font communément nos trouppes légères.

Chez les Romains c'était à peu près la même chose. Le Soldat continuait d'abord les éxercices de son éducation: la course, le saut, la nage &c. Mais l'éxercice vraiment militaire consistait dans la marche, tant celle de route; que celle en ordre de bataille, qui devait être parfaitement égale et alignée. C'est de la première que parle Végéce, lorsqu'il dit; qu'on éxerçait le Soldat à faire 20, et tout au plus 24,000 pas Romains en cinq heures d'été, comme je le ferai voir ailleurs. Faute de faire attention à cela, bien des Ecrivains sont tombés dans l'erreur au sujet de de la marche des Anciens, lorsqu'ils ont voulu la comparer à la nôtre. L'épée formant la base de la Tactique Romaine, le maniment des armes des Légionnaires consistait en en une véritable escrime. On leur fesait planter un pieu de hauteur d'homme devant eux pour s'éxercer à le frapper de pointe, à la hauteur des parties du Corps, où le coup est plus mortel, ou plus aisé à porter. Il y avait des maitres de cette escrime

me dans les Légions; et elle paraît avoir formé avec l'éxercice de lancer roidement et bien juſte le *Pilum* en côurant, tout le maniment des armes du Légionnaire. Quant aux Vélites, aux Archers, aux Frondeurs; leur éxercice à la débandade conſiſtait à lancer; comme ils l'entendaient, leurs javelots et leurs autres traits, auſſi juſte et auſſi loin que poſſible.

Si d'après ce tableau aſſez exact de ce que c'était que l'éxercice chez les Anciens, nous conſidérons, ce qu'il eſt chez nous; on dirait, que nous éxerçons très mal notre Soldat, et qu'il faut entièrement changer de ſyſtême ſur ce point. Aſſez d'Ecrivains ont ſoutenu cette opinion, pour ne pas manquer d'autorités, ſi je voulais m'y ranger. Mais je penſe qu'il ne faut pas décider ſi vite une queſtion auſſi compliquée; et qu'il faut auparavant rechercher, s'il n'y a pas dans nos armes, et dans notre manière de ranger les trouppes des raiſons ſenſées de notre méthode ſur ce point. C'eſt ce que nous allons éxaminer.

Le peu de profondeur, que l'invention de l'Artillerie nous a obligé de donner à notre ordonnance, et le deſir d'employer toutes nos armes, nous ont obligé, l'une à ſerrer les files, l'autre à ſerrer les rangs comme nous feſons. Si nous laiſſions un plus grand eſpace entre les files, notre front

déjà

déjà trop étendu, le ferait encore d'avantage. Il faudrait ou faire les bataillons trop faibles; ou bien il n'y aurait pas moyen de les mettre en mouvement fans désordre, et de plus il y aurait trop peu d'hommes capables de s'en faire entendre, et de les commander. D'ailleurs l'étendue que l'on donne au bataillon, influe fur toute l'armée; et le front des nôtres eft déjà bien trop immenfe pour ne pas éviter foigneufement tout ce qui pourrait l'étendre davantage. D'un autre côté nous fommes obligés de faire extrêmement ferrer les rangs, afin que le bout du fufil du troifième rang dépaffe le premier; faute de quoi les Soldats de l'un en tueraient infailliblement beaucoup de l'autre, et c'eft même un malheur que nous n'évitons pas entièrement. Ce ferrement des rangs et des files éxige beaucoup d'adreffe dans le maniment d'une arme longue et pefante, dont l'ufage rend une grande complication de mouvemens néceffaire. Si le Soldat n'eft pas très adrait et parfaitement rompu à l'habitude de manier fon arme d'une façon courte, ferrée et rapide; en couchant en joue il donnera de fon fufil fur la tête à celui qui eft devant lui; ou bien fi l'un charge quand l'autre tire, fi l'un paffe fon fufil du coté gauche quand l'autre amorce, ils fe donneront de leurs fufils dans le vifage et fur les bras. En un mot les inconvéniens du défaut d'adreffe et de précifion dans les mouvemens que le Soldat eft obligé de faire, pour combattre feraient innombrables avec notre ordre ferré en rangs et en files. D'a-

la il'me femble, que ce que nous
rement le maniment des armes, (en
ıdgriffe) eft fuffifamment juftifié par
effe et d'éxactitude; d'autant plus
des mouvemens en ont pourtant
ıe ufage. Ce maniment forme l'A.
, qui lui apprend, outre l'adreffe,
ı jufteffe dans les mouvemens, l'at-
ımandement et au moindre fignal.
l'habituer notre Soldat à ne jamais
: dans aucun cas, que de la manière
ıit être la plus courte, la plus ferrée
: aux inconvéniens poffibles. Il eft
les gens favent lire, on ne les fait
ıinfi quand le Soldat eft entièrement
t plus le tourmenter avec le mani-
, à moins qu'on n'apperçoive qu'il
il l'oublie. Mais voilà auffi comme
ent; et fi on en fefait autre fois un
sque, on eft revenu d'un préjugé,
aire alors, pour le rétabliffement
ipline; et qui a operé quelque chofe
ɔuisque c'eft à l'attention qu'on a
é là, que nous devons fans doute,
et de tirer auffi vite que nous fe-
ın ne regarde plus au maniment des
qu'il convient. Après l'avoir en-
on ne lui en fait faire que les tems
e, et autant qu'il faut pour qu'il

ne

ne les oublie pas. En un mot on s'en sert véritablement à l'usage que j'ai marqué; c'est à dire, à rompre le Soldat; et comme d'élémens pour le conduire à l'éxercice de charge, qui sans doute est le seul vraiment nécessaire.

Quant à cet éxercice de charge, c'est là précisément que nous semblons donner absolument dans l'erreur, par notre manière d'y procéder. Cependant en y fesant attention, on verra, que nous avons d'assez bonnes raisons à alléguer en sa faveur et qu'au moins ce que nous fesons vaut beaucoup mieux pour nous, que ce qu'on nous conseille si généralement de faire, de quelque apparence spécieuse que ces conseils soient appuyés. C'est ce qui vaut la peine d'être expliqué.

Que prétend-on d'une arme de jet, si ce n'est d'attrapper le but que l'on a en vue: ce qui, à moins que l'arme ne soit mauvaise, dépend toujours de l'adresse de celui qui tire? Ainsi l'éxercice principal de celui qui veut se servir d'une arme pareille, devrait être d'en lancer le trait avec justesse. Aussi était-ce là, à quoi s'éxerçaient tous les gens de trait des Anciens. Mais nous, qui avons du faire des armes de jet la baze de tout notre Art militaire; chez qui elles forment l'armure universelle de toute l'Infanterie, nous exerçons le Soldat à tirer vite et nullement à tirer juste. Cela ne semble-t-il absurde?

Effecti-

Effectivement cela le parait ſi bien au premier coup d'oeil; que presque tout le monde le penſe ainſi; ſurtout lorsqu'on conſidère le peu d'effet de notre feu rapide, en comparaiſon de la multitude innombrable de coups que l'on tire. Tous nos Auteurs militaires veulent qu'on éxerce le Soldat à tirer juſte, en le feſant tirer à la cibe, ou à un but quelconque. L'Auteur de l'Eſſai général de Tactique, prouvant très bien par le méchanisme du fuſil, que lorsque l'objet eſt éloigné il faut viſer plus haut que le but; que lorsqu'il eſt à une moyenne portée, il faut y viſer tout droit; et que lorsqu'il eſt proche il faut baiſſer l'arme; veut que l'on enſeigne au Soldat à ſe ſervir de ſon arme, en conſéquence de ces notions, ſuivant l'éxigence du cas. Tous s'accordent à ſoutenir, que ce n'eſt pas un feu rapide, mais un feu meurtrier qui procure la victoire, et que les batailles ne ſe gagnent pas par le bruit. Je ne nierai pas cette dernière aſſertion, dont la vérité ſaute aux yeux: mais je n'en oſerai pas moins ſoutenir, que nous ne pouvons guères faire ſur ce point que ce que nous feſons; et l'on s'en convaincra aiſément pour peu qu'on y réfléchiſſe.

D'abord pour tirer vraiment juſte, il faut un uſage aſſez continuel. Dix ou douze coups tirés par an, ne ſuffiſent pas pour cela. A-t-on bien calculé ce que ces éxercices à la cibe ou aux toiles tendues couteraient à un Souverain, s'il voulait par

moyen apprendre à bien tirer à toute ſon Infanterie? Cela ne coutera pas trop, me dira-t-on, ſi c'eſt un moyen aſſuré d'obtenir la victoire. Je l'avoue; mais ſi l'on avait ſujet de douter, qu'elle en ſerait le fruit, cette dépenſe mériterait bien d'y réflechir avant que de l'eſſayer au hazard. Et ſi au contraire il était vraiſemblable qu'on n'en retirerait aucun avantage, on aurait ſans doute grand tort de l'entreprendre. Or voilà ſelon moi le cas où nous nous trouvons.

Il ne faut pas nous comparer ſur ce point aux Anciens. Chez ceux ci, les gens de trait ſe trouvaient tout éxercés, tout formés; on ne feſait que les lever et les enrégimenter. Chez nous il faudrait entièrement y dreſſer le Soldat, qui cummunément n'a pas brulé une amorce, avant d'être entré dans les trouppes. Les cauſes de cette différence ſont manifeſtes. L'emploi de nos armes eſt couteux. Chez les Anciens, celui des leurs n'éxigeait aucun fraix. Un fuſil en lui même coute une ſomme pour un homme du peuple; au lieu que chacun peut ſe faire une fronde et même un Arc lui même. Nos balles ſont ſi petites, leur portée ſi longue, qu'on les perd presque toutes en tirant; et la poudre eſt entièrement conſumée; tout cela rend un ſeul coup aſſez cher. Mais les flêches et les javelots ne pouvaient pas ſe perdre, étant bien plus grands, et l'oeil pouvant les ſuivre dans toute

leur

leur portée; et quant à la perte des pierres lancées par la fronde, on sent bien qu'elle ne ruinait pas son homme. D'un autre côté la chasse était libre chez les Anciens, et l'exercice de tirer juste rapportait par conséquent un avantage sensible, desorte que quand même l'usage des armes de jet leur aurait couté quelque chose, ils en auraient été payés. Aussi voyons nous encore, que dans les pays où la chasse est libre, le peuple se fournit d'armes et apprend à tirer juste. Mais ces pays sont fort rares en Europe. Dans la plupart on a fait de l'action de tirer un animal nuisible, un crime à peu près capital. De plus, il n'y en a presqu' aucun, où on souffrit seulement que le peuple se procurât des armes, quand sa pauvreté le lui permettrait, et quand l'inutilité de ce meuble pourrait lui en laisser concevoir l'envie. Par ces raisons et par bien d'autres, notre Soldat est presque toujours tout à fait ignorant dans l'emploi de son arme, lorsqu'il entre au service, ce qui augmenterait de beaucoup les frais qu'il faudrait, pour le rendre bon tireur.

Mais ces considérations mises à part; la nature de nos armes, et les circonstances qui accompagnent l'usage que nous en fesons dans le combat, rendent l'acquisition de cette adresse tout à fait inutile: au lieu que rien de pareil n'empêchait les gens de trait des Anciens, d'employer contre l'ennemi, celle

qu'ils avaient acquiſe dès leur jeuneſſe. D'abord nos armes occaſionnent une fumée épaiſſe et peſante, qui ne ſe diſſipe qu'avec peine. A la troiſiéme décharge, une trouppe ſe trouve enveloppée dans une atmosphère ſi opaque, qu'elle ne voit plus l'ennemi, et n'en eſt plus vue. Comment diriger ſes coups contre lui, quand on ne le voit pas, et qu'on ſe trouve ainſi que lui dans un tourbillon de fumée qui dérobe tous les objets à la vue? Encore n'y aurait-il jamais que le premier rang de capable d'ajuſter ſon coup, parcequ'il n'y a que lui qui voye l'ennemi, et qui ſoit à peu près le maitre de tenir ſon fuſil comme il le veut; et qu'il barre la vue, autant qu'il eſt incommode aux autres, lorsqu'ils veulent coucher en joue. Chez les Anciens il n'y avait point cette fumée, et les gens de trait n'étaient pas placés ſur pluſieurs rangs. Ils combattaient à la débandade, de ſorte qu'aucun ne génait l'autre dans ſes mouvemens, et ne lui ôtait la pleine vue de l'ennemi. Ce dernier défaut eſt encore augmenté par notre façon particulière et j'oſe dire déraiſonnable de ranger les Soldats, en plaçant les plus grands hommes au premier rang. Cela empêche encore plus les autres de voir l'ennemi, et d'ajuſter leur coup, quand ils le verraient. Outre cela les files et les rangs ſont ſi ſerrés chez nous, que je défie le plus habile tireur de tirer juſte dans cette ſituation. En effet comment le peut-il, lorsqu'il ſe ſent preſſer et pouſſer de tous côtés. Tout ce

qu'il

qu'il peut faire, c'eſt de ſe hâter de tirer, pour ne pas attrapper un coup ſur la tête de celui qui eſt derrière lui; ou dans la phyſionomie de celui qui charge et qui apprête ſes armes à ſes côtés.

On conviendra bien enſuite, que pour peu qu'on veuille tirer juſte, il faut connaitre ſon arme; il faut charger également, il faut bourrer également ſa charge. Rien de tout cela éxiſte-t-il; peut-il éxiſter dans les combats? A la guerre, où la conſommation des armes eſt très grande, le Soldat a à tout moment une autre arme, qu'il ne connait pas. En ſuppoſant que toutes les cartouches ſont également faites, le Soldat en l'ouvrant, et en amorçant répand toujours de la poudre. Il en répand tantôt plus, tantôt moins. Tantôt il appuye bien la baguette ſur la charge, tantôt il l'appuye mal, d'autres fois il oublie entièrement de s'en ſervir. Je demande à ceux, qui ſavant tirer, ſi dans de pareilles circonſtances le plus habile tireur peut faire le moindre uſage de ſon adreſſe?

D'un autre côté encore nos fuſils ſont trop longs et trop peſans, pour qu'on puiſſe s'en ſervir comme il faut, ſurtout dans ces occaſions de tumulte. Soit l'idée où l'on eſt que la longueur de l'arme augmente ſa portée; ſoit le déſir de faire du fuſil une meilleure arme de main; il eſt ſûr qu'on lui donne une longueur, et par conſéquent un

 poids

poids énorme, dans la plupart des services. C'est en cela que l'on a tort, si je ne me trompe. Il est vrai en soi même que plus une arme à feu est longue, plus elle porte loin. Mais il y a d'autres moyens d'augmenter la portée, indépendamment de la longueur. Je veux pourtant que ces moyens n'éxistent pas, ou qu'ils soient trop couteux, et sujets à d'autres inconvéniens; il me semble encore qu'il est assez indifférent, qu'un fusil porte 50 pas plus loin, dèsque son poids le fesant baisser, le coup donne en terre, avant d'avoir parcouru le quart de la portée. Quant à l'autre point, je ne pense pas qu'on puisse jamais faire du fusil une bonne arme de main, capable de porter son coup assez loin, pour que deux corps d'Infanterie se joignent, à la pointe de la bayonnette, et donnent ce choc rédoutable dont on parle tant, et qui n'a jamais lieu; et encore moins capable de répousser de la Cavallerie, qui en chargeant s'avancerait jusqu'à cette pointe là. L'arme du Soldat devrait être légère, parcequ'il s'en sert pendant le tems du combat rapidement et sans intervalle de repos, portant encore communément une charge considérable sur le dos. Dans ces circonstances avec un fusil pesant il tirera toujours en l'air ou à terre.

Je ne finirais pas, si je voulais détailler tous les inconvéniens de nos armes telles qu'elle sont et dans la Situation du fantassin de ligne dans le

com

combat, pour en ajuſter le coup. Mais quand la plupart de ces inconvéniens n'exiſteraient pas; a-t-on ſongé à la ſituation d'eſprit, où ſe trouve le Soldat dans le feu? et penſe-t-on que le plus habile tireur fût là dans une aſſiette à faire uſage de ſon adreſſe? Il y a une grande différence entre tirer à la cibe, que l'on ſait qui ne tire pas; ou contre un ennemi avec une arme ſemblable à la nôtre. Pourquoi dans tant de combats ſinguliers au piſtolet, aucun coup ne porte-t-il, même entre gens qui tirent bien? C'eſt que l'idée, que l'autre tirera à ſon tour, ne rend pas la main bien ferme. Cependant on tire communément l'un après l'autre, et ce ſerait encore bien pis, ſi c'était à qui tirerait le premier. Mais puisque dans une bataille, ce n'eſt pas un adverſaire que l'on a, mais des centaines, et qui aſſurément n'attendent pas que leur tour vienne pour tirer; que l'on ſe figure l'anxieté et la précipitation qui doit naître de l'idée; que ſi on ne ſe hâte de tuer ces gens là, on en ſera tué. On m'objectera peut-être que s'il en eſt ainſi, l'adreſſe des gens de trait des Anciens, leur aurait auſſi du être inutile, puisqu' apparemment ils ne tiraient pas, ſans qu'on ne tirât auſſi ſur eux. Je penſe bien ſans doute que les Archers et les Frondeurs anciens tiraient bien mieux dans leurs éxercices que dans le combat; cela n'empêche pourtant pas que la différence ne ſoit fort grande. Les armes des Anciens ne feſaient pas ce grand fracas, capable de

bouleverser des têtes bien organisées. Leurs coups n'étaient ni si rapides, ni si multipliés, ni si dangereux; et même on en pouvait éviter un grand nombre, rien ne gênant les mouvemens des armés à la légére, qui combattaient à la débandade. D'ailleurs les gens de trait des Anciens tiraient plutôt, et par plus d'une raison sur l'Infanterie de ligne, que les uns sur les autres. Mais chez nous où tout tire; où il n'y a pas moyen de parer un trait mortel, et tout au moins excessivement dangereux et douloureux; qui vient frapper le Soldat nud, comme la foudre; et qui ne saurait s'éviter quand même on le verrait venir, parce qu'on est serré de tous cotés, à ne pouvoir se rémuer: dans cette situation dis je, on sent bien, que le Soldat est mille fois moins dans l'assiette nécessaire pour viser et pour tirer juste, que ne l'étaient anciennement les gens de trait.

Je conclus de ceci, non sans fondement je pense, que s'il y a parmi nous une espèce de troupes pour qui l'art de tirer juste, soit réellement utile, c'est notre Infanterie légère. Elle combat à la débandade, et elle est communément postée de manière à être couverte ou cachée contre le feu de l'ennemi. Cela laisse au Soldat de la liberté dans ses mouvemens; à chacun de voir l'ennemi; le garantit de la grande fumée; rend le danger beaucoup moindre; et ne le prive par conséquent pas tant de reflé-

reflexion et de sang froid, que le fantassin de ligne; qui, par le fracas de l'Artillerie et du nombre incroyable de coups de feu, dont il entend les balles lui siffler autour des oreilles, est toujours comme hors de soi.

En révanche d'après ce qu'on vient de lire, sur quoi j'en appelle à tous les Officiers qui ont de l'expérience, je crois pouvoir soutenir, que quand on formerait des régimens entiers de purs chasseurs, ils ne tireraient guères mieux que nos trouppes de ligne, supposé qu'on les armât, qu'on les rangêat, et qu'on les fît combattre comme celles ci. Je n'ai point d'expériences à alléguer sur ce sujet, parceque partout où on a formé des corps de gens habiles à tirer, on en a fait des trouppes légères. Mais cela même prouve le sentiment qu'on a eu en tout tems, de la vérité de mon opinion. Cependant on aurait pu faire là-dessus une observation dans le Service de France. Cette puissance a depuis assez longtems un Régiment, sous le nom de Royal-Corse, dont la plupart des Soldats sont de cette île, où l'on assure, que tous les hommes sont chasseurs nés, et tirent on ne peut pas mieux. Ce Régiment a-t-il fait dans les affaires où il s'est trouvé, et où il a combattu en ligne, une éxécution remarquablement plus grande, par son feu, que les autres Régimens? Je n'en ai pas entendu parler. Il semble pourtant qu'il aurait du mettre en fuite,

 tout

tout ce qu'il aurait eu devant lui, ſi mes raiſonnemens portaient à faux. Mais s'ils ſont vrais, je donne à penſer, s'il vaudrait la peine, de faire la dépenſe néceſſaire, pour apprendre à tirer juſte à nos fantaſſins?

Les coups tirés par nos trouppes de ligne, ne peuvent donc jamais être des coups ajuſtés, et par conſéquent on raiſonne juſte en les multipliant, parcequ'il n'y a que la multitude, qui puiſſe réparer ce qui leur manque du côté de la juſteſſe. Nous trouvons d'abord cette multitude dans le nombre de nos Soldats, qui étant tous armés de fuſils, et pouvant tirer tous, font partir un très grand nombre de coups à la fois. Nous la trouvons encore dans la rapidité de notre feu. Dix mille hommes peuvent ſans trop ſe preſſer, tirer 40,000 coups de fuſil dans une minute. On fait fort bien d'éxercer le Soldat à ce feu rapide, parcequ'un feu plus lent n'en ſerait pas plus ſûr dans les circonſtances où il ſe trouve et ne ferait qu'effrayer celui qui le ferait, et qui ſerait attaqué par un feu mieux nourri que le ſien.

On ne ſaurait pourtant nier que l'effet de nos armes à feu, au moins du fuſil, ne ſoit trop peu de choſe, en comparaiſon de la multitude des coups qu'on tire. On peut compter que de cent coups qui ſe tirent dans une bataille à peine y en a-t-il un ſeul qui porte. On doit par conſéquent ſonger à le rendre plus efficace. Mais ce n'eſt point

en

en apprenant à tirer aux Soldats comme le prétendent presque tous les Auteurs militaires. Il y a pour cela des moyens plus analogues à la nature des choſes, et par conſéquent plus réels, à employer.

Si nous conſidérons d'abord nos armes et l'objet que le Soldat a devant ſoi; nous verrons bien qu'il n'eſt pas beſoin d'en faire un habile tireur, pour rendre ſon feu meurtrier. L'objet a entre 300 et 400 pieds de large ſur 5 de haut. Le fuſil forme une ligne à peu près droite, et dèsqu'on eſt placé devant un pareil objet, il n'eſt presque pas poſſible de le manquer autrement qu'en tirant trop haut ou trop bas. Il ne s'agit pas même d'être grand tireur pour cela, il ne faut que tenir le fuſil dans le plan horiſontal de l'objet, parceque la balle décrit une ligne qui ne s'écarte ſenſiblement de la droite qu'au commencement ou vers la fin de ſa portée. Les armes de jet des Anciens n'avaient pas à beaucoup près cet avantage. Ils avaient aſſurément beſoin de plus d'adreſſe pour atteindre un objet avec un javelot, une fleche, ou le trait d'une fronde; puisque pour peu qu'il fut éloigné ils devaient faire décrire une courbe ſenſible à leurs traits. Il leur fallait pour cela, méſurer la diſtance de l'oeil, et régler là deſſus la direction de leur coup. Voilà ce qu'on n'acquiert qu'à force d'exercice.

D'après ces notions, on voit bien qu'il ne s'agit pour rendre notre feu très meurtrier, que de trouver une manière de tenir le fusil, au moyen de laquelle la balle parcoure toute sa portée sans s'élever nulle part à plus de cinq pieds au dessus de l'horison, et d'obliger le Soldat à tenir toujours le fusil dans cette position. Alors les coups ne pourront manquer de donner dans un objet tel que nous venons de le décrire, à quelque distance qu'il se trouve, en deça de la portée des armes. Voilà ce qu'il faut; et non pas apprendre au Soldat à tirer, comme un chasseur. C'est une idée chimérique. Le chasseur tire contre un objet isolé à une distance très grande. C'est une chose qui demande beaucoup d'adresse, et par conséquent d'éxercice. L'objet du fantassin de ligne est toute autre chose; et quant à la distance, quelque variation qu'elle puisse apporter à la manière de tenir le fusil, il ne faut jamais y avoir égard, parceque la fumée la cache au Soldat, et que le tumulte du combat l'empêchera toujours de l'apprécier, et d'arranger la façon de coucher en joue en conséquence, quoiqu'on lui apprenne à ce sujet. Il faut trouver la meilleure manière de tenir le fusil pour en diriger le coup dans toute sa portée contre un objet tel que celui que je viens de décrire; et rendre cette manière de le tenir absolument machinale au Soldat. Il est à croire qu'en éxerçant beaucoup les troupes à charger, et en apportant la plus grande attention et même

févérité à ce qu'aucun Soldat ne couche autrement en joue, que de la façon qu'on lui aura montrée, on réussira à empêcher que la plupart ne tirent mal; car il n'y a que ce qui est machinal qui n'abandonne pas les hommes, dans les occasions, où le danger leur ôte la puissance de réfléchir.

Je ne sais si je me trompe, tant la chose me parait inconcévable; mais j'ignore si ce point, que l'on peut nommer capital à la guerre, a été jamais convénablement éxaminé. Je ne vois pas qu'on ait aucun principe fixe sur la manière de coucher en joue. On y suit une éspèce de routine, qui, à la vérité, a du bon; mais qui n'est pas ce qu'elle devrait être, ni même assez déterminée, assez fortement inculquée dans les ordonnances, et assez généralement suivie; pour croire, qu'on l'ait fondée sur des notions justes et solides de l'arme dont nous nous servons.

Notre fusil a la figure d'un cône tronqué et l'on ne saurait fixer sa position que d'après le prolongement de la ligne supérieure du canon. Mais cette ligne fait un angle avec l'axe de l'ame: de sorte qu'à une petite distance, la balle qui suit la direction de l'axe, s'éléve au dessus de ce prolongement et qu'elle s'en éloignerait toujours davantage, si la gravité ne la forçait à baisser aussi toujours vers l'horison, jusqu'à ce qu'elle recoupe ce prolongement,

pour

pour tomber enfin à terre. La hauteur à laquelle la balle monte au dessus de cette ligne; la distance à laquelle elle s'élève le plus, et celle où elle recoupe la ligne: tout cela diffère sans doute, selon le fusil, et la charge. Mais on n'a fait nulle part des éxpériences à moi connues, à ce sujet, avec les fusils et la charge d'ordonnance dans aucun service; ce qui est pourtant le seul moyen de connaitre avec précision la manière de faire faire en joue au Fantassin de ligne. Tout ce que nous savons; c'est qu'à une petite distance, il faut pointer plus bas que l'objet auquel on tire, pour donner dedans; qu'à une distance moyenne, il faut y viser droit; et qu'enfin à une grande distance, il faut tenir l'arme un peu plus haut que l'objet.

Cela posé, on ne saurait nier que la façon de coucher en joue, adoptée dans nos services en Allemagne, ne soit en général assez conforme à la nature de notre arme. Nous fesons baisser les fusils au premier rang. Il est vrai que ce n'est ni d'une façon bien déterminée, ni uniforme dans tous les services, ni même parmi les trouppes de la même nation; ce qui parait bien étonnant, puisque tous les autres mouvemens que l'on fait avec cette arme, quoique bien moins importans, sont si éxactement compassés. Communement on la fait trop baisser. Il se trouve des Militaires instruits qui prétendent là-dessus, que comme on apprend au

Sol-

le fusil dans une position horison-
e, au même instant où il touche à
alle, n'étant pas encore hors du ca-
e direction, et rase l'horison à cette
i doit rendre le coup aussi juste qu'il
J'avoue que je ne saurais me persua-
pense qu'il n'en est que mieux, si le
r lequel cette supposition s'appuye,
est pas possible de porter ainsi le fu-
, sans lui donner une secousse qui
chè; de sorte que si la balle se trou-
ns le canon, comme on le suppose,
iraient, plus ou moins haut, en l'air.
: lieu de croire que la balle est de-
ne le Soldat ait pu faire ce mouve-
on a observé que les coups des troup-
t fort les armes en couchant en joue,
re à une petite distance. Il ne faut
e baisser extrêmement les fusils au
mais un peu, à cause de l'élévation
dessus de la ligne prolongée du ca-
balle parcourra une centaine de pas
ation pour atteindre un objet à hau-
. On les fait moins baisser au se-
C'est sans doute une routine; peut
a ne vient-il, que de ce que le se-
ouvant derrière le premier, il ne peut
ment. Enfin le troisième rang tient
une position horisontale, et même
un

un peu élévée apparemment encore parceque sa situation á l'égard des autres rangs l'empêche de les tenir d'une autre manière. Je ne parle point des effets du feu, lorsqu'on fait mettre un genou en terre au premier rang, ni n'en ferai mention nulle-part dans cet ouvrage; parceque ce mouvement si commun à la place d'éxercice, ne s'éxécute jamais à la guerre, dont il est uniquement question ici.

En comparant cette manière de coucher en joue avec ce qui a été dit sur la nature de notre arme; on trouvera que le premier rang doit frapper tout ce qui se trouve en deça de cent pas. Si tous les rangs tenaient leurs armes dans une position horisontale, les balles passeraient vraisemblablement par dessus la tête à tout ce qui se trouverait dans cet espace, à hauteur d'homme. Le second rang en baissant un peu, mais presque insensiblement le fusil, doit atteindre tout ce qui se trouve entre 100 et 200 pas de distance. Le troisième rang en tenant le fusil horisontalement et même un peu élévé atteindra depuis 200 pas jusqu'à la plus grande portée. Il est vrai que de cette façon, tous les coups du troisième rang sont perdus là où ceux du second et du premier frappent, et au rebours. Mais je ne pense pas qu'on puisse en demander davantage, si non que le feu des trouppes soit bien reparti sur tout l'éspace de la portée du fusil; et c'est ne pas connaitre bien cette arme, que de prétendre qu'il

nanière de la tenir, au moyen de
en parcoure toute la portée à hau-
Toujours eſt-il ſûr, qu'une ma-
ı joue, qui ferait que toujours la
des balles frappât l'ennemi, d'un
e du fuſil à l'autre; ſurpaſſerait de
ſe pratique à préſent.

nandera ſans doute; „pourquoi no-
ire tant de coups ſans effet, puis-
nême la façon de coucher en joue
a nature de nos armes." J'obſerve-
Que quoique notre façon de faire
en général aſſez à la configuration
ı uſage; elle n'eſt pas à beaucoup
d'une manière fixe, et fondée ſur
elle devrait l'être. 2) Que nous
ıs pas aſſez à la rendre abſolument
ldat. On devrait l'y éxercer bien
:, et donner la plus grande atten-
s les fuſils ſe trouvent tout de ſuite
: préscrit; en puniſſant le Soldat,
e, le tiendrait autrement qu'il ne
, quoique la manière de faire en
zement capital, de la juſteſſe du-
l'effet du feu de nos trouppes de
pas tout, et qu'il ne faut pas qu'il
de circonſtances qui en rendent
ſible. Or il éxiſte de ces circon-
ſtan-

ſtances. D'abord nos fuſils ſont trop lourds, et trop peu maniables. Avec le poids qu'on leur donne, il n'eſt pas poſſible qu'un homme d'une force ordinaire, ne tire en l'air; ou ne le laiſſe tomber en avant et ne tire à dix pas en terre, s'il veut éviter l'autre défaut. Je le répète quand nos fuſils peſans porteraient à 50 pas plus loin, à quoi cela ſert-il, ſi presqu'aucun de leurs coups n'atteint le but? En ſecond lieu, notre manière biſarre de ranger les Soldats, en mettant les plus grands au premier rang, tandis qu'ils devraient être au troiſième, et les plus petits au premier, empêche à jamais l'obſervation de toute régle ſur la manière de faire en joue. Cela fera toujours que les deux derniers rangs tireront en l'air; et la peſanteur du fuſil fera toujours donner les coups du premier rang en terre; de ſorte qu'avec ces deux inconvéniens, il n'eſt pas poſſible que le feu des trouppes devienne jamais bien meurtrier. Peut être que ſi on eſſayait d'alléger les armes à une trouppe, et qu'on la rangeât les petits hommes au premier rang et les grands au troiſième; et qu'on les éxerçât enſuite à ſe rendre la meilleure façon de faire en joue bien habituelle, on ſerait étonné de l'éxécution que ferait ſon feu.

Quoiqu'il en ſoit de ces idées, on devrait au moins faire de ces eſſais. Puisque c'eſt par des eſſais qu'on a perfectionné l'Artillerie, pourquoi ne s'en ſert-on pas pour perfectionner l'arme et l'éxercice

ınterie? Voici ceux que je regarde
ısables. Il faudrait faire fabriquer
verse longueur, et de différent poids
les ouvriers en ce genre à augmen-
té du fusil, sans en diminuer la por-
oyens qui ne rendraient pas l'arme
ıse, et qui n'obligeraient pas à la
ntement. Il faudrait d'abord essayer
tir et la portée de ces fusils, dans
ions possibles, et à toutes les distan-
l faudrait distribuer de ces armes à
et les faire charger avec, exacte-
ière dont on charge et dont on fait
nbats; tantôt en les rangeant com-
, tantôt en mettant les petits hom-
rang et les grands au dernier, en
les armes, de la façon qu'on aurait
ıe la plus avantageuse, par les essais
s avec chaque espèce de fusil en par-
alors qu'il faudrait faire tirer les Sol-
ıntre des planches pour voir l'effet
on pas, comme on l'a fait quelque-
apprendre à tirer. Ces essais de-
ır plus d'une fois, et toujours avec
rées tantôt d'un corps, tantôt d'un
mment on pourrait parvenir à dé-
manière fixe et raisonnable, les
ı à donner à l'Infanterie de ligne;
nière de ranger les Soldats, et de

 leur

leur faire tenir les fusils, lorsqu'ils veulent tirer. J'avoue qu'il est inconcévable que tout cela soit encore à faire.

On doit s'attendre à tout; je m'attens par conséquent aussi, qu'on m'objectera; que l'idée de rendre une façon fixe de faire en joue, habituelle au Soldat, ne peut être avantageuse, que dans la supposition que les trouppes des deux partis se trouvent sur un terrain de niveau; qu'il faudra la varier si les ennemis se trouvent placés ou plus haut ou plus bas; et que pour que le feu soit meurtrier dans tous les cas, il faudra toujours apprendre à viser et à tirer juste au Soldat. J'avoue que cette objection me paraitrait singulière si elle venait de la part de ceux qui veulent qu'on éxerce les Soldats à tirer à la cibe. Pour tirer contre un objet placé plus bas, il n'y a qu'à baisser d'autant le fusil; et à le lever lorsque l'objet est plus haut. Cela n'est pas bien difficile, et si les Officiers ont soin d'en prévenir les Soldats, et qu'ils fassent attention que leurs ordres s'éxécutent; cela aura tout l'effet qu'on pourra désirer. Mais si l'on prétend que le trouble du Soldat, dans le combat, est si grand, qu'on ne saurait lui faire éxécuter de pareils ordres; à quoi aura-t-il servi de lui apprendre à viser, puisqu'alors il sera également beaucoup trop troublé, pour faire le moindre usage de ce talent. En général j'ai fait voir trop clairement son inutilité à l'égard des Sol-

Soldats de nos trouppes de ligne, pourqu'on puiſſe encore inſiſter là-deſſus. J'obſerverai pourtant encore; que ſi l'inégalité du terrain ſur lequel ſe trouvent deux Corps de trouppes ennemies, n'eſt pas conſidérable, le feu ne perdra pas ſenſiblement de ſon effet en tirant d'après la façon ordinaire de coucher en joue. Au contraire; la péſanteur du fuſil feſant baiſſer la bouche, et tirer trop bas, au premier rang ſurtout, rendra le feu de celui-ci vraiſemblablement plus efficace. Mais ſi la troupe qui tire eſt placée beaucoup plus haut, et que le feu ſoit plongeant, il ne pourra jamais avoir un bien grand effet. Il en eſt de cela comme du feu de biais. On a une manière de l'éxécuter; on y éxerce auſſi les trouppes, de tems en tems. Mais notre ordonnance, et encore plus la ſituation d'eſprit du Soldat dans le feu y répugnent. L'une et l'autre repugnent de même, à ce qu'un feu plongeant ſoit jamais bien efficace. Surtout notre façon de ranger les Soldats y eſt contraire; car comment veut-on que les petits hommes du ſecond et du troiſième rang tirent juſte contre un objet placé dans le fond, que le premier rang les empêche abſolument de voir? Il eſt toujours ſûr que la façon de ranger les hommes, que je propoſe d'après pluſieurs excellens Tacticiens, ſerait bien plus avantageuſe, pour ce cas très commun à la guerre. Quant au feu de bas en haut; il ne vaudra jamais rien, quoiqu'on

fasse; c'est une chose connue; aussi presque toute la science des positions roule là dessus.

En fesant en général l'apologie de notre manière de tenir le fusil pour tirer, telle qu'elle est introduite dans la plupart de nos services, je ne prétends pas du tout, qu'on ne puisse en trouver une différente et meilleure. Si l'opinion de plusieurs Militaires, dont j'ai parlé, savoir, que le coup acquiert la plus grande jnstesse possible, par la position horizotale, dans laquelle le Soldat place le fusil au moment où il touche à la détente, etait fondée; il vaudrait mieux porter le fusil tout de suite dans cette attitude pour tirer; ce qui ne serait pas difficile. Cependant je doute que cela augmentât de beaucoup l'effet du feu; parceque cette direction bien horisontale serait fort difficile à attrapper; et que pour peu que le Soldat tint le canon du fusil ou baissé ou élévé par devant, le coup irait donner en terre à dix pas, ou passerait à vingt piés par dessus la tête des ennemis. Je pense donc que notre manière de tenir le fusil pour tirer est la meilleure, ainsi que la plus naturelle. Mais cela n'empêche pas qu'on ne doive essayer toutes celles qu'on pourra raisonnablement imaginer, et entre autres celle dont il est question; parcequ'il n'est pas douteux qu'on ne puisse tenir un fusil pesant bien plus ferme de cette manière, ce qui peut produire de bons effets. Enfin il ne faut point se lasser, par

des

des expériences réitérées, de découvrir la meilleure de toutes les attitudes pour tirer, qu'on puisse faire prendre au fantassin de ligne. Peut être quelque changement à l'affutage, l'invention de quelque petit engin, pour fixer le fusil dans la juste position, pourrait-il mettre notre Infanterie en état de tirer avec beaucoup plus d'effet, qu'à présent.

Chez les Anciens, les Officiers ne fesaient pas une classe aussi éminemment élévée au dessus des Soldats que chez nous. C'était un effet de leurs moeurs et de leur Gouvernement. On en parlera en son lieu. Encore moins étaient-ils différemment armés que le Soldat; au lieu que dans presque tous les Services Européens, on n'arme point du tout les Officiers dans l'Infanterie; car je ne saurais appeller arme ce faible esponton, et l'épée encore plus faible et courte, qu'ils portent dans les combats, sans pouvoir en retirer le moindre usage. C'est encore une de ces différences rémarquables, provenue de l'invention de la poudre. Chez les Anciens dès que les Officiers avaient mené leurs Soldats dans la mêlée, le plus fort était fait. C'était à ceux ci ensuite à voir comme ils s'en démêleraient, et ils étaient assez portés d'eux mêmes à y faire tous leurs efforts, puisque en fuyant ils couraient à une mort inévitable. Il ne s'agissait donc que d'amener les Soldats en ordre à ce point, et il n'y avait rien dans les armes des Anciens, qui em-

 pêchât

pêchât les Officiers d'y donner toute l'attention néceſſaire. L'action de leurs armes était telle, que même dans la melée, rien ne rendait l'attention des Officiers à maintenir l'ordre dans leur trouppe impoſſible, à moins qu'ils ne fuſſent actuellement occupés à combattre eux mêmes. Il parait même que chez les Grecs les Officiers, ou au moins ce que nous nommerions les bas Officiers, ſe tenaient à la queue des files; puisqu'il eſt dit qu'on plaçait les plus prudens au dernier rang de la Phalange, pour maintenir l'ordre dans les files et empêcher qu'elles ne ſe mêlaſſent. Or comme il n'y avait proprement que les premiers rangs qui combattaient, rien n'empêchait ceux qui étaient au dernier de veiller à l'ordre, de voir et d'entendre tout ce qui ſe paſſait, et d'y rémédier. Il ne pouvait donc venir dans l'eſprit aux Anciens de ſe priver ſans raiſon d'un nombre de combattans utiles, en ne donnant point d'armes, ou ce qui eſt la même choſe, des armes inutiles à leurs Officiers. Nous avons cependant de très fortes raiſons d'en agir autrement.

On a ſouvent propoſé, pour augmenter le feu de l'Infanterie, et le rendre plus efficace; de donner des fuſils aux Officiers et aux bas Officiers, ce qui augmenterait non ſeulement le nombre des tireurs en général, mais y ajouterait encore tout ce qui, par ſon adreſſe et par ſon courage, eſt le plus capable de tirer juſte. Le Maréchal de Puiſégur ſout-

ent cette opinion dans ſon Ouvrage
luerre, et en effet elle eſt des plus
ais c'eſt encore ici une preuve, que
ſte à ne point adopter des projets
qu'on a ſouvent de fortes raiſons con-
quoiqu'elles ne frappent pas autant
p d'oeil, n'en ſont pas moins très ſo-
en plus important dans le combat,
ordre parmi les trouppes, que d'aug-
bre des tireurs, et même jusqu'à
l'effet du feu. Cela éxige toute
Officiers, et des bas Officiers, de la
dépend plus qu'on ne ſaurait dire
les: parceque le bruit des coups de
rien obſerver, ſi l'on n'a continu-
ux ſur ſa trouppe; parceque ce mê-
e moindre déſordre plus difficile à
onſéquent plus dangereux; et enfin
nement dans lequel on combat, ren-
ins dangereuſe à nos Soldats les y
age ſi les Officiers n'étaient toujours
ntenir. Si on donne des armes à
nature humaine porte trop à nuire
nuit, et ſurtout les hommes cou-
'ils puiſſent réſiſter à l'envie de ti-
emi; ils tireront donc, et ne feront
eur trouppe, qui pendant ce tems
et ſe débandera à la fin d'une façon
Ce ſera la conſéquence infaillible

 de

de la façon proposée d'armer les Officiers et les bas Officiers, soit qu'on leur donne ces armes exprès pour tirer, comme le veut le Mal de Puiségur; soit qu'on ne les leur donne que pour leur défense, comme le prétendent d'autres; qui trouvent qu'il est bien triste pour ces braves gens de n'avoir pas la moindre défense, lorsqu'ils sont poursuivis dans une déroute par quelque Soldat isolé, ou dans d'autres occasions de cette nature. Cela est triste sans doute; car comme on l'a dit, l'esponton n'est point une arme, et l'épée n'en est pas une non plus, contre le Sabre du Cavalier où le fusil du fantassin: mais cela est nécessaire, puisque malgré la plus grande rigueur des ordres, jamais on ne parviendrait à empêcher des hommes armés de fusils de tirer dans la mêlée. J'ajoute encore qu'on n'augmenterait pas par là l'effet du feu d'une façon sensible. Les mêmes causes qui empêcheront toujours le Soldat de faire usage de son adresse à tirer dans les combats d'Infanterie, empêcheront aussi les Officiers de s'en servir; outre qu'il s'en faut de beaucoup que tous les Officiers, ni même la plus grande partie soient de fort adroits tireurs.

Notre siècle philosophique pourrait bien blâmer toutes ces recherches, sous prétexte que le feu de l'Artillerie et de la Mousqueterie n'est déjà qu'assez terrible, sans rechercher si exactement les moyens de le rendre plus meurtrier encore. A quelque

que point que je ſois enthouſiaſte de mon état, je ne me cache point que la guerre eſt une cruelle choſe, un fléau affreux; qu'elle ne doit être déſirée et approuvée par perſonne, pas même par ceux qui aiment à la faire; et qui en attendent les deux grands objets des déſirs de tous les hommes, l'honneur et la fortune. Voilà comme je penſe, et j'abhorrerais autant que qui que ce ſoit, les moyens de la rendre plus cruelle et plus terrible encore, ſi je n'y voyais en même tems ceux de le rendre au moins plus rare et peut être de la faire finir à jamais. C'était une pitié très mal entendue; qui guida Louis XV. ſi l'anecdote qui ſe trouve dans quelques Ouvrages eſt vraie. La voici. On raconte qu'un Dauphinois, nommé Dupré, avait inventé un feu ſi terrible qu'aucune eau ne pouvait l'éteindre, et avec lequel on était en état de conſumer des armées, des villes, des provinces entières. Il en fit des eſſais devant Louis XV. Ce Monarque acheta le ſecret, à condition qu'il ne le découvrirait jamais, et on dit qu'il eſt enſeveli actuellement avec l'inventeur. Je ne doute pas que ce Roi n'ait eu l'ame aſſez compatiſſante, pour faire cette action; mais cet homme qui poſſéde un ſecret ſi merveilleux, qui ſe le fait payer pour le faire; et qui ſans être mis dans une priſon fort étroite, ne le découvre à perſonne; me paraiſſent des choſes aſſez peu vraiſemblables. Quoiqu'il en ſoit, et donnant cette anecdote comme je l'ai trouvée (dans une brochure

 inti-

intitulée: *Aux Mânes de Louis XV.*) je soutiens que celui qui inventerait un moyen sûr et inévitable de détruire tout d'un coup, ou toute une armée ou toute une province, rendrait le plus grand service à l'humanité. La guerre cesserait tout à fait. Les Souverains ne trouveraient plus personne qui voulût la faire; aucun peuple ne serait plus d'humeur de la souffrir, quand même il se trouverait des Monstres animés d'une fureur assez atroce, pour vouloir s'exposer à perdre leurs Sujets et par conséquent leur puissance, plutôt que de faire le sacrifice de leurs prétensions. On ne s'imagine peut-être pas la révolution que ferait une telle invention dans toutes les affaires d'ici bas; mais il est toujours sûr que ce serait le moyen le plus infaillible de faire réussir le projet de la paix perpétuelle.

Ce secret admirable sera peut-être un peu long et difficile à trouver; en attendant celui, qui fournirait les moyens de tirer sans manquer ne serait guères moins avantageuse, suivant le proverbe des Soldats Allemands; qui dit: *que si toutes les balles portaient, personne ne voudrait être Soldat*; et j'ajoute que si personne ne voulait être Soldat, les Princes ne pourraient plus se faire la guerre. Je me flatte d'avoir fait voir, qu'on n'y réussira pas en fesant tirer le Soldat à la cibe, quand on l'y exercerait au point de le rendre le plus adroit tireur du monde. Mais je suis loin de faire un crime de cette opi-

nion,

nion, à ceux qui l'ont proposée, et je ne crois point, qu'on veuille m'en faire un, d'avoir avancé la mienne sur les moyens de rendre le feu plus meurtrier. Ce qui m'étonne pourtant extrêmement, c'est que ceux qui proposent de faire de chaque fantassin un chasseur, qui veulent qu'on dépense de la poudre à lui apprendre à tirer, se sont recriés, de ce que les Alliés lévérent en 1757. un corps de trouppes légères, composé d'excellens tireurs, sous le nom de Chasseurs, et armés de Carabines qui portaient fort loin. Ce préjugé est indigne de gens de guerre, où il ne s'agit jamais que de faire le plus de mal possi- à l'ennemi, avec la moindre perte de sa part. Où aurait été la honte dans l'institution de nos Chasseurs? Etait ce à tirer juste? Non; puisqu'on propose d'y exercer le Soldat. Etait ce à avoir des armes d'une longue portée, et à s'en servir en conséquence? Encore moins; car je demande, où serait le Général qui refuserait des armes d'une plus longue portée, ou qui ne commencerait à s'en servir, que lorsqu'il serait lui même à la portée de celles des ennemis? Enfin ce n'est point à s'être tenu dans les bois, derrière les hayes, et en général dans des lieux fourrés, puisque c'est là le propre de l'Infanterie légére, et qu'on ne fait pas un crime à des trouppes de se servir de leurs armes de derrière des retranchemens; ce qui est au fond la même chose. On voit donc bien que ce n'est qu'un préjugé, qui tient plus du courage barbare de nos Ancêtres, que

de

de la véritable valeur; préjugé d'autant plus trifte, qu'il a couté la vie à un bon nombre de braves gens de ce corps de Chaffeurs, qui ont été la victime du reffentiment de leurs ennemis, pour avoir fait leur devoir lorsqu'ils ont eu le malheur de tomber entre leurs mains et qui par conféquent mérite bien d'être rélévé. Il eft vrai, qu'il s'eft à peu près évanoui; furtout lorsqu'on a reconnu, que ces Chaffeurs n'étaient pas fi terribles qu'on le penfait, quand on ne s'en laiffait pas canarder, comme firent quelques Régimens Français à Sangershaufen, et qu'on marchait à eux; car leurs coups auffi lents qu'ils étaient fûrs, ne pouvaient pas fe répéter fouvent, même dans leur grande portée. Cela n'empêche pas qu'il ne foit bon d'en montrer l'injuftice et le ridicule, puisqu'il peut reparaitre fous une autre forme. Car c'eft le même, que celui qui portait le Chevalier Bayard à tuer touts ceux, qui, de fon tems, combattaient avec des armes à feu dans les armées. Il eft donc utile de faire voir, que ceux qui fe fervent d'armes nouvelles et d'un plus grand effet, dont l'invention n'eft pas impoffible, ne font que leur devoir, en s'en fervant au plus grand débriment des ennemis, et au plus grand avantage de leur parti; qu'en général ils travaillent à accélerer le but de la guerre, qui eft une bonne paix; et que par conféquent c'eft une fureur barbare que de fe venger perfonnellement du mal qu'ils font, et de les traiter autrement que les autres Soldats.

Obfer-

Obſervons encore que celui qui conçut l'idée de prendre des chaſſeurs pour en former un corps de trouppes légéres, fut guidé par un ſentiment très juſte de la nature de nos armes et de leurs effets. Il eſt vrai, qu'il ne penſa peutêtre, qu'à l'avantage qu'auraient des gens élévés à parcourir les pays les plus coupés, pour faire le Service que nous demandons de nos trouppes légéres; mais il n'en eſt pas moins vrai que ce n'eſt qu'à elles, que l'adreſſe à tirer peut être de quelque utilité. Il n'y a qu'elles que l'on puiſſe comparer ſur ce point, aux armes à la légére des Anciens, quoique toute notre Infanterie ſe ſerve comme eux d'armes de jet. Quelques Militaires ont auſſi propoſé de tirer de chaque bataillon une trouppe choiſie armée et éxercée pour tirer juſte à de grandes portées, qu'ils veulent faire combattre à la débandande et en avant de la ligne avant que celle ci puiſſe charger, comme feſaient les Vélites des Anciens. Peut être ne retireraient-ils pas de cette invention tout le fruit qu'ils en attendent; parceque l'Artillerie pourrait bien y cauſer un mécompte auquel ils n'ont pas ſongé. Mais au moins il n'y a rien dans ce projet qui paraiſſe incompatible avec les vrais principes, découlant de la nature de nos armes, comme dans celui d'éxercer le fantaſſin de ligne à tirer juſte, pour rendre le feu plus efficace qu'il ne l'eſt. C'eſt un avantage qu'on ne doit attendre que de la multiplicité des coups, jointe à une maniére fixe et générale

nérale de tenir le fusil, rélativement à la nature de l'objet que nous voulons frapper, et à l'éloignement de tout ce qui peut mettre obstacle à cette manière de tenir le fusil pour tirer, supposée la plus avantageuse.

Si je suis parvenu à raisonner juste sur ce point, cela pourra servir de preuve, sous combien de faces il faut considérer les projets militaires les plus plausibles, avant de se décider en leur faveur. Car enfin quoi de plus spécieux que la nécessité d'exercer les Soldats à tirer au blanc, pour donner un plus grand effet au feu de notre Infanterie. Cela me raméne pour un moment au maniment des armes, que quelques militaires proposent tant de négliger pour ne s'attacher qu'à ce qui est essentiel. Je crois encore cette idée sujette à bien des inconvéniens. J'ai deja dit que ce maniment était utile, pour apprendre au Soldat à se servir de son arme, dans toutes les situations nécessaires, sans s'en blesser ni lui même, ni ceux qui sont autour de lui. Outre cela il s'y trouve pourtant des temps, qui sont d'un usage indispensable; par éx: ceux qui sont destinés à rendre certains honneurs militaires; comme de présenter les armes, de les porter à l'enterrement &c. Or ces temps étant nécessaires, je ne vois pas pourquoi on ne les ferait pas d'une certaine façon déterminée et uniforme. Il serait peut être bien plus dangereux qu'on ne pense, de laisser

faire

faire quoique ce soit au Soldat sous les armes, autrement qu'avec la plus rigide éxactitude et précision. Cela l'entretient dans l'habitude si nécessaire du Silence, de l'attention, de l'obéïssance la plus prompte au moindre commandement ou signal; et c'est là ce qui forme la trouppe bien disciplinée. Toute trouppe où on ouvre seulement la bouche lorsqu'on est sous les armes; où un seul homme, Soldat ou Officier, songe à quoique ce soit, qu'à éxécuter ce qu'on va lui ordonner, né vaut rien du tout, et il n'y a pas d'autre moyen d'observer le défaut d'attention et de discipline, qu'en fesant faire tous les mouvemens, avec la plus grande précision. Si l'on se néglige là dédans, dans une occasion; si l'instant où lon se place sous les armes, et où l'on commande: *Garde à vous!* n'est pas consacré irrévocablement à rassembler toutes ses idées sur son devoir; on se relâchera bientôt dans d'autres, et la discipline se perdra infailliblement.

Ce sont des choses que les Anciens savaient comme nous. Leurs Tacticiens recommandent le parfait silence sous les armes comme la chose la plus importante. „Rien n'est plus utile, dit Elien, „pour que tout s'éxécute avec précision et sans dés„ordre, que le silence. C'est pourquoi il faut com„mander avant tout; *silence et attention.*" Homére nous l'enseigne déjà, lorsqu'il loue à ce sujet les Grecs; disant: „qu'à peine on eut pensé que toute

„cette

„cette multitude de Combattans eut ſu former un „ſon, tant la vue de leurs Chefs leur imprimait de „reſpect.“ C'eſt ainſi que parlent Elien et Arrien vers la fin de leur Tactique. Si à cela on ajoute que les Anciens avaient aſſurément certains tems de parade, dont ils feſaient uſage dans d'autres occaſions, que dans les combats; on trouvera peut être probable qu'ils ayent auſſi eu un maniment des armes analogue au nôtre. Je n'en citerai qu'un éxemple. Lorsqu' Enée envoye le corps du jeune Pallante, tué par Turnus, à ſon père Evandre, il eſt dit que ceux qui accompagnaient le convoi portaient leurs armes renverſées.

> Tum moeſta phalanx, Teucrique ſequuntur,
> Thyrrenique duces, et verſis Arcades armis.
> *Aen. Lib. XI, v. 92. et 93.*

Sans vouloir faire remonter cet uſage jusqu'aux tems fabuleux d'Evandre, on ne ſaurait douter, ſur la foi de ce paſſage qu'il n'ait ſubſiſté depuis bien des ſiécles, du tems du Poëte, chez les Grecs et chez les Romains; ſans quoi il n'aurait jamais pu l'attribuer aux Arcadiens de cet âge fabuleux. Les Grecs et les Romains avaient donné un eſpèce de maniment des armes de parade. Mais l'éxécutaient-ils avec la préciſion, que nous y mettons? Il ne me parait pas poſſible de réſoudre cette queſtion autrement que par des probabilités. Il eſt ſûr que le paſſage cité de Virgile en fournit une très forte en faveur de la tradition, qui aurait perpétué les uſa-

ges

ges et les principes de l'Art Militaire jusqu'à nos jours, de la manière dont il a été dit au commencement de ce Chapitre. Il n'y a point une analogie si forte entre la douleur de la perte d'un Compagnon d'armes, et l'action de porter ses armes tournées; pour que les Grecs et les barbares du Nord dont nous descendons, eussent du s'en aviser chacun en particulier, pour en faire une cérémonie funéraire. On peut encore faire valoir cet argument-ci: savoir; qu'il n'est pas possible que des Nations aussi profondément versées dans l'Art de la Guerre; aussi éxactes sur les moindres détails de l'ordre et de la discipline militaire que les Grecs et surtout les Romains, l'ayent été moins que nos barbares Ancêtres, dans le maniment des armes. Quant à ce qu'il ne se trouve pas d'autre parole de commandement qui réponde à notre maniment des armes, que ceux de hausser et de baisser la pique, dans les Tactiques d'Elien et d'Arrien, cela ne prouve pas ce qu'on pourrait en inférer; puisque nous trouvons ailleurs des traces de certains mouvemens de parade qu'ils fesaient avec leurs armes. D'ailleurs tous les Ouvrages militaires qui nous restent des Anciens, ne traitent que ce qui a rapport à la guerre directement; ne parlant pas même de ce qui concerne la manutention des trouppes et le service de garnison; encore moins de ce qui ne pouvait être uniquement que pour la parade; et de plus ils sont par eux mêmes, médiocres et insuffi-

sans à l'excès. En un mot, c'est un point sur lequel je m'en remets au Lecteur de se choisir une des deux opinions que je lui ai présentée; n'en ayant aucune de fixe moi même, parceque les preuves sont insuffisantes des deux côtés ; pourvu qu'on m'accorde, que notre maniment des armes est utile à plus d'un égard; et qu'on ferait mal de le négliger et d'en revenir sur ce point, à ce qu'on suppose, avoir été lés maximes et les usages des Grecs et des Romains.

Chapitre IV.

EVOLUTIONS.

Les évolutions se réglent sur l'ordonnance; c'est une verité incontestable. Nous ne connaissons pas à beaucoup près toutes celles des Anciens, et dans le dessein où se suis de les comparer aux nôtres, je me verrai souvent obligé de rechercher quelles évolutions ont pu avoir lieu suivant leur ordonnance, sans pouvoir affirmer qu'ils les ayent réellement mis en usage. Je les comparerai avec celles dont nous nous servons, ou que notre façon de ranger les trouppes comporte. Car on sent bien, et je le ferai voir encore mieux, que l'ordre étendu admet des évolutions, impossibles à éxécuter avec l'ordre profond. Cela étant, il sera aisé de voir en quoi la poudre à Canon a influé sur les évolutions.

Elle

Elle n'a pas pu changer l'ordonnance ſans faire adopter une tout autre manière de faire mouvoir les trouppes.

Outre la profondeur il y a encore la diſtance qu'on laiſſe entre les rangs et les files à obſerver, qui met une grande différence entre les évolutions. Cela mettait une différence très grande entre la Tactique des Grecs et celles des Romains, et ne ſaurait en mettre qu'une plus grande encore entre la nôtre et celle de ces peuples. Cette différence ne peut encore être conſidérée que comme un effet de la poudre à canon, puisque notre manière de ſerrer les rangs et les files, eſt une conſéquence de cette invention, comme je l'ai fait voir plus haut.

La baſe de toutes les évolutions c'eſt la marche: c'eſt donc par là que nous commencerons nos recherches. Quoique nous n'ayons presque rien ſur la Tactique des Romains, c'eſt pourtant d'eux que nous ſommes obligés de tirer nos notions ſur la méſure de la marche des Anciens; parceque les Tacticiens Grecs ne nous ont rien laiſſé ſur cet article, quoiqu'ils nous ayent transmis aſſez de détails ſur la manière de faire mouvoir les trouppes. Végéce nous rapporte, qu'on exerçait le Soldat Romain à faire 20000 à 24000 pas Romains en cinq heures de tems On pourrait ſuppoſer à la vérité qu'il s'agit du pas de route dans cet endroit, parce

 qu'on

qu'on ne marche ſurement pas cinq heures en bataille, et qu'ils avaient un autre pas, plus lent pour les évolutions. J'avoue que cette opinion ne me parait pas deſtituée de fondement. Cependant l'expreſſion de Végéce donne lieu de croire, qu'ils faiſaient leurs évolutions d'un pas à peu près ſemblable. Voici ſon paſſage, tel qu'il ſe trouve Liv. Ier. Chap. IX. *Militari ergo gradu, viginti millia paſſuum, horis quinque duntaxat aeſtivis conficienda ſunt. Pleno autem gradu, qui citatior eſt, totidem horis viginti quatuor millia peragenda ſunt. Quicquid addideris jam curſus eſt, cujus ſpatium non poteſt definiri.* Le terme de *Militari gradu* me ſemble indiquer que c'était là le pas dont ils ſe ſervaient, lorsqu'ils étaient en bataille, et alors ce ne peut avoir été que celui avec lequel ils faiſaient toutes leurs évolutions. Cépendant je ne veux pas l'affirmer parceque cette opinion rencontre des difficultés que je détaillerai. Mais il faut commencer par fixer la méſure de la marche des trouppés Romaines d'après les données qu'on trouve dans ce paſſage.

Je prens pour baſe, l'évaluation que le Colonel Quintus Icilius donne du pas Romain, (V. Mem. Crit. et Hiſt. &c. T. Ier. p. 157.) ſuivant laquelle il eſt à la toiſe = 34 : 45. et je trouve que 20000 pas Rom. font à peu près 15112 toiſes, et 24000 p. R. 18134. c'eſt à dire l'un plus de cinq et l'autre plus de ſix grandes lieuës de France. Le piè du Rhin

étant

étant au pié de Roi = 1000 : 1039, je trouve que les 15112 toises donnent 7850 et les 18134 t. 9420 Verges du Rhin. Le pas de nos troupes est tel, que l'on compte que cinq pas font une verge du Rhin; ce qui donne 39250 pas communs de nos Soldats pour parcourir les 20000 pas Romains et 47150 pour les 24000. Si on divisait cela par cinq de nos heures, cela ferait une marche de 130 à 157 pas par minute, ce qui n'est plus une marche, mais une course très rapide, impossible à soutenir pendant cinq heures pour un homme seul; bien moins encore pour une trouppe. Il serait encore bien plus impossible de faire usage de ce pas dans la marche en bataille, et dans les évolutions. La trouppe qui le tenterait se culbuterait sur elle même, et ne pourrait garder aucune espèce d'ordre ni d'alignement. Mais les Romains partageaient la révolution diurne du Soleil en deux parties: l'une depuis son lever jusqu'à son coucher, qu'ils nommaient le jour; l'autre du coucher au lever de cet astre, qui formait la nuit. La prémière se partageait en toute saison en douze heures; de sorte que les heures d'été étaient plus longues que celles d'hyver et même que celles des équinoxes, tems où les heures des Romains étaient égales aux nôtres. En mettant, pour faire compte rond, que le jour d'été ait quinze heures en Italie, les cinq heures d'été dont parle Végéce (*Horis quinque duntaxat aesti-*

aestivis) font 6¼ d'heures des nôtres, ce qui donne pour mésure au pas militaire des Romains 105 pas, et à leur pas accéléré 125 pas par minute.

J'aurais bien ſouhaité pouvoir alléguer quelque choſe d'auſſi précis, ſur la marche des Grecs, mais cela m'a été impoſſible. Cependant le bon ſens fait voir que cette marche a du être plutôt moins que plus rapide que celle des Romains. Plus un bataillon eſt profond et ſerré en même tems, plus ſa marche doit être lente, car dans cette ſituation il faut abſolument que tout marche du même pied, et que le Soldat reſte entièrement maitre de ſon corps. Si Vous négligez le premier de ces points les hommes s'eſtropieront à force de ſe marcher ſur les pieds les uns les autres; et le defaut du ſecond ſera qu'au moindre accroc la moitié du bataillon roulera l'un ſur l'autre par terre. Or ces deux points ſont incompatibles avec une marche rapide. On voit donc bien que les Grecs qui ſe mettaient ſur ſeize rangs, à trois pieds d'eſpace par homme en rang et en file ont du marcher plus lentement que les Romains placés ſur dix rangs, et ſouvent ſur moins, à ſix pieds d'eſpace. On peut donc admettre, je penſe, que le pas de charge des Grecs, cette courſe dont parle Xénophon, dans ſa rétraite des dix mille; et dont l'aſpect effraya tant la Reine de Cilicie et les barbares de ſa cour, n'a pu être que de 100 pas minute tout au plus. Je me fonde ſur ce

ce qu'un pas plus accéléré ne laiſſe pas le Soldat maitre de ſon corps, et ne lui permet pas de marcher du même pied, et que l'un et l'autre était néceſſaire dans l'ordonnance des Grecs. Même à 100 pas par minute on ne peut parcourir qu'un aſſez petit eſpace ſans confondre les piés. Il ne faut rien conclurre de contraire du paſſage cité de Xénophon; car un corps de dix mille Hoplites s'avançant à 100 pas par minute, avec ce front hériſſé de cinq rangs de ſariſſes en échélon, était bien en état d'effrayer des femmes et des Courtiſans, et même des trouppes Aſiatiques, ſans qu'il ſoit beſoin de ſuppoſer une marche plus rapide.

J'allégue ceci pour me juſtifier d'avoir fixé à 100 pas par minute la marche d'un corps profond qui parcourrait l'eſpace de la portée de nos armes à feu. Car Meſſieurs les pléſionniſtes donnent des ailes à leurs trouppes, & les font mouvoir à 150, à 200 pas par minute & même davantage, s'appuyant ſur l'éxemple des Anciens. Il a fallu montrer que rien n'autoriſe à ſuppoſer chez ceux-ci une rapidité de marche auſſi inconcévable.

Notre pas militaire eſt pourtant beaucoup plus lent que celui des Anciens. On ſait que le pas de marche ordinaire eſt de 70 à 75 pas, & celui de charge de 90 à 100 pas par minute. D'où vient cette plus grande lenteur dans nos mouvemens, qui

est toujours un inconvénient ? Les raisons en sont palpables. Nous avons serré les rangs & les files autant qu'il est possible. Cela nous oblige à garder un pas très mésuré, pour que tous les Soldats puissent marcher constamment du même pié. Et quoique le peu de profondeur de notre ordonnance nous dispense de la nécessité de laisser le Soldat si fort maitre de son corps, cette même raison jointe à l'étendue de notre front nous y oblige d'un autre côté, pour garder l'alignement. Si le Soldat n'est entièrement maitre de son corps en marchant, une ligne de deux cens files sur une si petite profondeur non seulement flottera, mais se désunira même. Voilà les raisons qui nous empêchent de marcher & de faire nos évolutions avec la même célérité, avec laquelle les Romains les éxécutaient vraisemblablement.

La nature de notre ordonnance & celle de nos armes nous ont mis dans la nécessité d'inventer encore plusieurs espèces de pas. La première c'est le pas de peloton qui est manifestement un produit de la nature de nos armes. Comme les armes de jet sont dangereuses & très effrayantes, on ne saurait y laisser le Soldat exposé sans l'occuper & sans lui donner occasion de se servir de son arme aussi, dont le maniment est trop compliqué pour le faire en marchant. Cependant lorsqu'on attaque il est nécessaire d'avancer toujours. C'est d'après ces princi-

pes

pes qu'on a imaginé le pas de poloton, qui pourtant n'eſt pas d'un grand uſage à la guerre. La longueur de la file, lorsqu'on marchait par le flanc & l'ordre ſerré des Soldats avait fait imaginer un pas raccourci qui ſe faiſait en ployant le genou, pour rémédier au trépignement. Il était commode pour de petites diſtances. On l'a aboli, parcequ' effectivement une très grande éxactitude dans la marche ordinaire le rend ſuperflu. Mais auſſi cette éxactitude doit être ſi grande, qu'il eſt presque ſans éxemple qu'une troupe s'y aſſujetiſſe pendant 200 pas ſeulement. On voit presque toujours ce marche par le flanc flotter & ſe déſunir. Enfin la troiſième eſpèce de pas, c'eſt l'oblique, que notre ordonnance nous rend ſouvent néceſſaire autant que pénible. Cette difficulté eſt telle qu'on ne peut s'en ſervir que pour de très petites diſtances. Quant aux moyens de ſe mouvoir en ligne oblique, comme ils peuvent former une eſpèce d'évolutions, nous en parlerons ailleurs. Mais ſi on nous demande ſi les Anciens avaient auſſi cette multiplicité de pas, il faudra avouer notre ignorance. Cependant nous pourrons dire, que nous ne le penſons pas, parceque leurs armes & leur ordonnance ne leur en faiſaient pas une néceſſité. Il eſt pourtant probable que leur marche, lorsque la Phalange formait le Synaſpisme, & la Légion la Tortue, devoit beaucoup reſſembler à notre pas de peloton.

comme à tout Officier qui a dreſſé des récrues, qu'avec de l'attention, on peut faire tenir la tête à droite ou à gauche, la faire jetter d'un côté & de l'autre, ſans que la ligne des épaules & du Corps ſe dérange le moins du monde. On peut encore, quoique cela ſoit plus difficile, habituer des hommes à marcher droit devant ſoi, la tête ainſi tournée; pourvu qu'on employe beaucoup de ſoin à y rompre parfaitement le Soldat. Mais je me crois autoriſé à ſoutenir, que de tous les expédiens, pour garder l'alignement, le plus mauvais, ſerait de s'en rapporter au ſentiment que le Soldat a de ſa ſituation à l'égard de ſes voiſins, dans ſes coudes. D'abord ce moyen ne lui indique pas, ſi c'eſt lui qui perd l'alignement ou ſon voiſin. Si en ſentant échapper le coude du voiſin, c'eſt par la faute de celuici, & qu'il veuille y rémédier par un mouvement, cela engendrera un nouveau défaut dans l'alignement qui de proche en proche doit ſe communiquer, & augmenter au point, de ne pouvoir remettre la trouppe que par une halte. Mais il y a plus. Je penſe que rien n'eſt plus perfide que ce contact des coudes. En voici la raiſon. Ce qui dérange à préſent le plus l'ordre & l'alignement d'un corps de trouppes quelconque en marche, c'eſt la pareſſe du Soldat, qui le porte à s'appuyer ſur ſon voiſin. Que l'on ſe figure, ce que ce ſerait, ſi on lui en faiſait une néceſſité par la manière de garder ſon alignement! Cela augmenterait encore

ce

ce flottement des files à droite & à gauche, que l'on n'obferve déjà que trop, lorsqu'on voit la marche d'une trouppe d'Infanterie par devant, & qui eft tout auffi pernicieux, & même davantage que le défaut d'alignement, qu'il entraine tout de même toujours après lui.

Mais quelque opinion qu'on embraffe là-deffus, foit celle de l'Auteur cité ou la mienne; il eft clair qu'on n'expliquera par ce moyen, la manière dont les Anciens en ufaient pour garder l'alignement en marche; puisque leurs Soldats ne fe touchaient pas le moins du monde. J'avouerai pourtant qu'il y a trop de gêne, quelque chofe de trop guindé dans notre manière de marcher la tête tournée à droite, pour que je puiffe me figurer, que les Anciens s'en foient fervi. Il fallait donc qu'ils euffent d'autres moyens pour cela, que nous ne connaiffons pas. Voici quelle eft ma conjecture à ce fujet. Je penfe qu'ils donnaient un foin extrême à enfeigner au Soldat à marcher bien ferme, bien droit devant lui, & d'un pas bien égal. Avec ce foin je fuis bien perfuadé, que leur ordonnance même, fuivant laquelle aucun Soldat ne touchait l'autre, facilitait extrêmement le maintien de l'alignement, et les difpenfait de tenir les yeux fixés, fur un point comme nous. Car le Soldat obligé de fe repofer pour fon foutien fur fes propres forces les y employera, et d'un autre côté il ne fera pas gêné

gêné ni poussé par son camarade; et de cette façon il marchera beaucoup mieux, que serré comme il l'est dans notre ordonnance. Alors il pourra avoir la tête libre en marchant, fesant pourtant toujours attention, et jettant souvent en marche les yeux, à droite ou à gauche, dans son rang, suivant le point déterminé pour règle ; pour voir s'il est toujours aligné. La profondeur rend encore la marche d'un corps ferme et solide ; c'est une verité incontestable. Je pense aussi qu'elle devait beaucoup contribuer à conserver l'alignement dans la marche de la Phalange, cette ligne énorme qui occupait plus de 500 toises, sans presque aucun intervalle. Mais elle ne pouvait pas servir de grand' chose aux Romains, à cause des grands intervalles qu'ils laissaient entre les rangs et les files, ce qui empêchait absolument un rang de soutenir l'autre. Sans le moyen dont je parle, ou quelqu'autre, que je laisse à expliquer à quelque Tacticien plus habile, à peine auraient-ils marché à 200 pas, que, files et rangs, tout aurait été confondu.

Quoique je n'entrevoye que ce moyen là dont les Anciens et surtout les Romains, ayent pu se servir, pour garder l'alignement, je n'ai pas la présomption d'imaginer, qne ce soit absolument le seul; et j'exhorte autant qu'il est en moi les Officiers éclairés à faire des récherches, et même des essais là-dessus, car il n'est pas douteux, que celui dont

nous

nous servons n'ait de grands inconvéniens. Ce
tien, la tête tournée à droite et les yeux fixés
n voisin, pour garder l'ordre et l'alignement
arche, quoique moins pernicieux, selon moi,
e sentiment que le Soldat en aurait dans ses
es, n'en est pas moins très génant, au point
e pauvre Soldat y est comme à la torture, et
ı ne saurait le faire exercer plus d'une demie
e de suite sans lui donner du relâche. Il se-
'ort utile d'y en substituer un plus commode.
:e point est très essentiel. Avec nos armes, le
ıdre défaut dans l'ordre des rangs et des files,
se ceux de devant à être tués par ceux des deux
›s rangs. Mais un moyen qui obligerait les
ats à serrer encore plus qu'ils ne font serait,
répéte, le plus dangereux de tous. Le Sol-
ı'y est déjà que trop porté par la peur, dans le
bat; cherchant par ce moyen à doubler, et à
acer derrière ses Camarades. Et c'est ce dou-
ıent, que les Officiers ont la plus grande peine
ıpêcher, qui éxige toute leur attention, et
occasionne ou pronostique toujours la déroute
e troupe. Ainsi il faut absolument se garder
ɔut ce qui pourrait l'occasionner, ou y servir
rétexte.

A cet égard, et à bien d'autres, il vaudrait sans
te beaucoup mieux, ouvrir davantage les files
nous ne faisons. Cela a aussi sans doute, bien
ses

ſes inconvéniens. Notre ordre de bataille n'eſt déjà que trop étendu, une armée ſeulement de 50000 combattans n'occupe déjà qu'un trop énorme eſpace pour ſonger à l'augmenter encore par l'eſpace que l'on donnerait aux files. Il eſt bien vrai que pour obliger le Soldat de marcher ſans ſe toucher, il ne s'agirait que d'ajouter quelques pouces à l'eſpace que chaque file occuppe, ce qui n'augmenterait pas bien ſenſiblement l'étendue d'une armée. Il eſt encore vrai que, quoique la Tactique moderne éxige qu'il n'y ait que de très petits intervalles entre les bataillons et les eſcadrons et que depuis qu'on a imaginé de faire paſſer un bataillon à travers d'un autre, il ne ſoit plus queſtion de ſe ranger en ligne tant pleine que vuide; malgré cela, dis-je, l'inſatiable envie qu'on a de s'étendre pour déborder l'ennemi ou pour ne pas en être débordé, jointe à la difficulté de trouver des poſitions bien couvertes et propres au nombre de trouppes qu'on a, font qu'on ſe voit communément obligé de donner bien plus de diſtance aux corps, que ne veulent les régles d'une ſaine Tactique. En ce cas-là, qui eſt le plus ordinaire de beaucoup, on pourrait tout auſſi bien augmenter la diſtance des files, que celle des corps.

Quoiqu'il en ſoit de cette idée, qui nous ramenerait peut être aux moyens dont les Anciens ſe ſont ſervis pour garder l'alignement, choſe ſi impor-

por-

ante pour eux; il est sûr que nous y parviendri-
bien mieux, si nous éxercions davantage le Sol-
à marcher droit devant lui, d'un pas mésuré
et ferme, en les fesant marcher avec des di-
:es entre eux, et cela très souvent et pendant
longtems. Peut être que des gens éxercés de
: manière n'auraient pas besoin de tenir la tête
)urs tournée et les yeux fixés sur un point,
· être dans l'alignement. Mais nous nous em-
ons beaucoup trop à faire entrer le récrue dans
ng. Au lieu de ne pas lui mettre d'arme à la
ı la prémière année, et de le faire marcher
lant tout ce tems là journellement de toutes fa-
et sur toutes sortes de terrain; on le dresse
èrement en six semaines ou deux mois, et on
ace tout de suite dans le bataillon. Je sais sans
e que des interêts pécuniaires empêchent qu'-
e fasse autrement. Il faudrait entrétenir con-
ment un dépot de récrues en paix et en guerre
: effet. Mais tous les ressorts des dépenses sont
tendus dans nos gouvernèmens, pour permet-
u'on employe des fonds à un établissement sim-
ıent utile. Il paraît même qu'on ne connait
énéral, pas assez les conséquences de ce serre-
t des files, et de l'abandon des Soldats les uns
es autres, en marchant, qui en est la consé-
ıce. Je le pense, parcequ'on voit presque tou-
ı ceux, qui veulent diriger ou juger la marche
e trouppe, se placer sur l'aile. Mais la vraye

art, dont les détails sont infiniment plus vastes que ceux d'aucun autre. J'en vais indiquer quelques unes sur le point en question, dont les détails, que j'ignore seraient bien intéressans à connaître.

Un Officier Prussien très éclairé m'a conté que l'on ne faisait plus porter la tête si fort tournée à droite au Fantassin dans leur Service; qu'il la tenait à présent presque droite, et observant la droite du coin de l'oeil seulement, et que cela faisait fort bien. Cela prouve qu'on a trouvé des inconvéniens à cette attitude et qu'elle n'est pas nécessaire pour garder l'alignement. C'est apparemment ainsi qu'en usaient les Anciens; car pour l'oeil ils n'ont pas pu se dispenser de l'avoir fréquement et comme fixé dans le rang et sur un point déterminé; autrement une marche alignée aurait été impossible.

Un autre fait très curieux; c'est qu'en Amérique les Anglais se rangent à la Romaine à trois ou quatre pieds de distance entre les files, pour rendre l'effet du canon moins meurtrier. C'est ce que m'ont assuré des Officiers qui y ont servi. On sent bien que cela ne peut s'exécuter, que dans un pays, où on fait la guerre presque sans Cavallerie; vis à vis d'un ennemi, que le terrain ou bien son humeur empêchent de faire autre chose, que de canonner et de fusiller de loin; et enfin avec des bataillons faibles et une petite Armée, surchargée d'Offi-

 ciers

ciers ſupérieurs, qui peut étendre ſon front, ſans dévenir une machine ingouvernable. Mais s'ils ſe rangent ainſi, il faut bien qu'ils marchent et qu'ils faſſent tous les mouvemens qui peuvent avoir lieu le jour d'un combat, de même. Il ſerait très curieux de ſavoir; comment ils y réuſſiſſent; comment on dreſſe les récrues en Angleterre à cette façon de ſe ranger et de marcher, ou du moins les Soldats qui vont ſervir en Amérique; ſi on parvient à les faire marcher aſſez bien pour qu'ils ne perdent ni l'alignement ni les diſtances, en parcourant un eſpace raiſonnable, tel que celui que l'on a occaſion communément de parcourir ſous les armes. Je n'ai pu m'informer avec certitude de ces détails, et tout ce que je ſais, c'eſt que la choſe éxiſte; que par conſéquent elle ne peut occaſionner un déſordre bien ſenſible; et qu'en feſant des converſions, (par petites ſections ſans doute) ils ſe ſerrent ſur l'aile qui fait le pivot, et reprennent leurs diſtances dès que la converſion eſt achevée. Cela ne ſuffit pas ſans doute, et il eſt fâcheux qu'on n'ait pas là deſſus des détails plus ſatisfaiſans. Mais je n'ai rapporté ces faits que pour réveiller l'attention des Militaires, ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, et pour encourager ceux qui voudront bien me lire, à ne pas laiſſer paſſer ces choſes ſans obſervation, et ſans communiquer leurs obſervations au Public, pour l'avancement, et la fixation des principes du premier des Arts.

Après avoir recherché ainsi ce qui concerne la marche, tant des Anciens que des Modernes, nous pouvons passer aux Evolutions, qui toutes se reduisent à ces points ci : Faire front où l'on fesait queue; Faire front sur l'un ou l'autre de ses flancs; passer de l'ordre de bataille à celui de marche, et *vice versâ*; autrement dit; défiler, et se réformer, dans tous les sens et dans toutes les situations.

En supposant un corps de trouppes quelconque rangé en bataille, le mouvement le plus simple et le plus facile de tous, devrait être celui de faire front où l'on avait la queue. Il ne s'agirait que de faire demi tour à droite ou à gauche. Effectivement cela serait ainsi, si tous les hommes étaient égaux tant en force, qu'en courage ou en esprit. Mais l'inégalité des hommes sur ces points là, fait qu'il peut être très important, d'avoir tels hommes au premier et tels autres au dernier rang. Voilà pourquoi ce mouvement doit s'exécuter souvent d'une façon plus compliquée.

Chez les Grecs où tous les Phalangites du prémier rang étaient des hommes choisis pour la taille et pour la force, et où, dans ceux du dernier rang on avait égard à la prudence, à la capacité de maintenir l'ordre et la fermeté dans la Phalange; il était très important de présenter toujours le même arrangement de rangs à l'ennemi. En fesant simplement volteface,

cet ordre des rangs aurait été tout à fait renversé. Les Grecs se virent par conséquent obligés d'inventer d'autres manières de faire front au côté opposé, sans que l'ordre et la suite des rangs se trouvât dérangée. Ils avaient imaginé à cet effet trois évolutions.

La première qu'ils nommaient la Macédonienne s'éxécutait ainsi. Le chef de file fesait demi tour, sans bouger. Les autres passaient derrière lui par sa droite; et, lorsqu'ayant fait un certain nombre de pas, ils étaient arrivés chacun à la distance réquise, ils se plaçaient dans leur prémier ordre, la face tournée du coté opposé, par un demi tour.

La seconde, nommée l'évolution Lacédémonienne, était plus estimée, en ce que la Phalange se portait en avant, vers le nouveau côté où elle voulait faire front, et non en arrière, comme dans l'autre. Le chef de file, en se tournant, passait à coté de ceux qui se trouvaient derriere lui; et ceux ci, à mésure que leur tour venait, se tournaient aussi et suivaient le chef de file ou ceux qui marchaient après lui. Quand le chef de file avait marché ainsi l'espace de la double profondeur de la Phalange il s'arrêtait; le Serrefile fesait demi tour sans bouger et tout se trouvait à sa place.

Dans

Dans la troisième évolution nommée la *Crétoise*, la *Persane*, ou *le Choréus*, le chef de file se mettait en marche en se tournant; toute la file le suivait, chacun tournant là où il avait tourné; il parcourait ainsi la profondeur de la Phalange, et se trouvant alors à l'ancienne place du serrefile, il s'arrêtait, et le mouvement était achevé; car le serrefile se trouvait en même tems à l'ancienne place du chef de file. Cette évolution était à juste titre la plus estimée; parce qu'avec les avantages de la seconde, elle avait celui d'être plus courte de moitié que les deux autres. *)

Il s'en faut bien que nous ne possédions sur la petite Tactique des Romains les mêmes détails, que sur celle des Grecs, ainsi nous ne saurions dire précisément comment ils s'y prenaient pour faire volte face. Mais, si les mêmes causes produisent les mêmes effets, il est probable qu'ils s'y prenaient de la même manière ou à peu près au moins, dans les tems, où leurs légions ne se rangeaient plus par manipules de Hastaires, de princes et de Triaires, mais par cohortes. Du tems des manipules le volte face des Légions devait être une assez longue contremarche, puisqu'elles se trouvaient placées sur trois lignes inégales, et dont les Hastaires devaient toujours former la prémiére, les Princes la seconde,

 et

*) V. Pl. I. qui représente les trois évolutions éxécutées par la section de la Phalange nommée Xénagie.

et les Triaires la troisième. Mais même dans l'ordre des cohortes, un simple demi tour, ne devait pas leur suffire pour faire volte face. Car on sait que les Enseignes étaient placées dans le centre des Cohortes; et que les *Antesignani*, ceux qui formaient les rangs placés devant les Enseignes étaient des hommes d'élite, non pour la taille, comme chez les Grecs, mais pour la valeur, ce qui est au moins tout aussi important, et une raison suffisante pour vouloir présenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi. Etant donc difficile de trouver une manière de renverser l'ordre des rangs en même tems que le front, avec une ordonnance profonde et files ouvertes, comme celle des Romains, plus naturelle que les mouvemens adoptés par les Grecs; il est vraisemblable que les Romains s'y prenaient à peu près de la même façon.

Quant à nous, qui n'avons aucune raison bien pressante; de vouloir que les rangs se présentent à l'ennemi, dans leur ordre naturel plutôt que dans l'ordre renversé; un demi tour à droite peut nous suffire. Lorsqu'en renversant ainsi le front, il nous importe que les Officiers et les bas Officiers se trouvent dans le premier arrangement soit dans les rangs, soit sur les devants et les derrières du bataillon, rien de plus aisé que de les faire passer à leur place, ou par l'un des flancs, ou par les endroits où les Officiers et bas Officiers se trouvent placés

entre

entre les pelotons, qui donnent passage un moment, à ceux qui doivent changer de place, sans que cela dérange en rien l'ordre du bataillon.

Mais si nous suivions un principe militaire quelconque dans l'arrangement de nos rangs, nous aurions un interêt pareil à vouloir présenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi, en renversant le front. Il ne sera donc pas inutile d'éxaminer comment on pourrait y parvenir avec la promptitude nécessaire, dans notre ordre serré et mince.

L'utilité d'une pareille récherche n'est pas douteuse; elle aurait même déjà du être faite par bien des militaires. Tels sont par exemple ceux qui ont proposé de donner des piques à un des rangs, soit au premier, soit au troisième, pour mettre l'Infanterie mieux en état de résister à la charge de la Cavallerie. Il faudrait alors, qu'en fesant volte-face, les piques se trouvassent toujours au même rang. S'il était vrai, comme quelques Militaires le prétendent, qu'en plaçant les plus grands hommes au premier rang, nous avons égard à la charge de la bayonnette, il faudrait encore toujours présenter ce même rang à l'ennemi. Sans doute, il doit paraitre singulier, qu'on range toujours les Soldats, relativément à une façon de combattre qui n'a lieu que très rarement; tandis que cette manière de les ranger est essentiellement contraire à la façon jour-

nalière dont ils combattent. Nous l'avons déja dit, les petits hommes devraient être au premier rang et les grands au troisième.

Cet arrangement est le plus naturel le plus convenable à notre arme, au moyen duquel elle pourrait avoir le plus grand effet. Dès lors il serait encore utile de trouver une manière de faire volte face, en présentant le même ordre de rangs à l'ennemi. Mais il y a plus encore; c'est que le même mouvement qui opérerait cela, nous mettrait en état de renverser l'ordre des rangs, lorsqu'on le jugerait à propos. Il n'y aurait pour cela qu'à faire faire encore un demi tour à droite au bataillon, après l'avoir éxécuté. Il se trouverait alors faire front là où il le fesait auparavant, les rangs étant renversés. On pourrait donc s'en servir, supposé que l'on voulût introduire deux ordres des rangs; l'un pour la charge au feu, où les petits hommes se trouveraient au premier rang et les grands au dernier; l'autre pour la charge à la bayonnette, où les plus grands hommes formeraient le premier rang. Par ce mouvement on passerait de l'un de ces ordres à l'autre sans difficulté, dèsqu'on le jugerait à propos. Quant à moi je ne cite cet avantage que pour satisfaire tout le monde; car je ne prétends pas le rélever fort haut, parceque j'ai deux raisons pour croire, que l'arrangement des rangs dans la charge à la bayonnette nous doit être assez indifférent.

it. D'abord il est inoui que les trouppes se joig-
nt véritablement avec cette arme. Un des par-
prend toujours la fuite avant que l'autre l'ait at-
nt. Ensuite avec nos trouppes sur trois rangs,
masse des forces reste toujours la même, soit que
hommes les plus vigoureux soient au prémier
au dernier rang; car ce n'est que lorsqu'il y a un
nd nombre de rangs que l'action des derniers
d sensiblement de sa force, et qu'il importe de
cer les hommes les plus forts devant. Mais en
nt voir qu'il est possible d'éxécuter le mouve-
nt dont je parle avec rapidité, j'y trouve un mo-
n de lever la dernière objection que l'on pour-
faire, contre la manière de ranger les fantas-
s, que je régarde comme la plus favorable.

La première façon d'éxécuter cette évolution,
it la contremarche avec tous les rangs à la fois,
qui forme un mouvement très facile, lorsqu'on
st que sur trois rangs; mais qui aurait été impos-
e pour les Grecs; parceque chaque file occup-
it un espace de 48 piés, le tour d'une telle file
ait équivalu à une demi conversion de 24 de nos
s; et ce tour là n'est pas petit. Chaque phalan-
e du premier ou du dernier rang, suivant le côté
quel on aurait voulu faire la contremarche, au-
t eu 72 pas à parcourir. Pour faire faire cette
ntremarche à 100 files seulement, il aurait fallu
tems de faire 7200 pas; ce qui, même à 200 pas

par

par minutes, aurait éxigé plus d'une demie heure de tems. Mais chez nous le fantaſſin extérieur n'ayant que deux ou trois enjambées à faire, pour parcourir ſon petit demi cercle, peut les faire aſſez rapidement pour que cela ne rétarde pas trop ſenſiblement la marche. Cependant en feſant faire la contremarche à tout le bataillon, que je ſuppoſe de 200 files, il faudra toujours, au moins trois minutes, avant que tout le mouvement ſoit achevé. On peut le rendre beaucoup plus court, en l'éxécutant par pelotons. Le bataillon étant ſur quatre ou ſur cinq diviſions, aura huit à dix pelotons d'une vingtaine de files chacun. Il ne faudra donc pas une minute, ſoit pour tourner le front et les rangs de tout le bataillon, ſoit pour renverſer ſeulement l'ordre de ceux ci, lorsqu' au lieu de leur faire faire front, après la contremarche, du côté oppoſé, on les fait remettre là, où ils faiſaient front auparavant. *) On pourrait propoſer d'accélerer encore ce mouvement, en l'éxécutant par de plus petites ſections. Mais cela ſouffrirait de grands inconvéniens; ou plutôt cela ne ſerait pas poſſible parceque pour exécuter une contremarche avec plus d'un rang, il faut faire un certain nombre de pas pour donner aux files qui ſuivent le tems et l'eſpace néceſſaires pour tourner; et ces petites ſections auraient parcouru la longueur de leur front, avant que toutes les files euſſent fait le tour. Les inconvéniens

*) V. Planche II. Fig. 1. et 2.

niens feraient, la confusion que cela pourrait occasionner; le derangement qu'il y aurait à l'égard de l'emplacement des Officiers dans le bataillon; enfin celui que cela causerait dans l'ordre des files de chaque peloton. Quant à ces deux derniers inconvéniens, ils ne feraient pas un objet. Les Officiers n'auraient qu'à demeurer immobiles tandis que les demi, ou les quarts de pelotons feraient leur contremarche. Le dérangement de l'ordre des files ne ferait encore d'aucune conséquence, si l'on y accoutumait le Soldat. On ne m'objectera pas qu'il choquerait le coup d'oeil. Il ne faut jamais opposer le coup d'oeil à ce qui peut être avantageux dans le combat. D'ailleurs, supposé que ce dérangement dans l'ordre accoutumé des files, pût causer quelque confusion lorsqu'il s'agirait de faire des évolutions compliquées, il n'est point question de cela ici. Ce dérangement ne ferait jamais que momentané, et n'aurait lieu que dans des instans où il s'agirait de combattre soit au feu soit à l'arme blanche.

Je n'aurais pas eu besoin de m'arrêter à peser le dégré d'importance de cet inconvénient-là, ayant commencé par dire, que la contremarche, par sections de pelotons était impossible à éxécuter, si je n'avais dessein de proposer une manière bien plus prompte et plus facile de faire volte face en conservant l'ordre des rangs vis à vis de l'ennemi, ou de

renver-

renverser l'ordre des rangs en gardant son premier front, et qui n'a d'autre inconvénient, que celui de deranger l'ordre des files. C'est la Cavallerie qui nous en donne l'éxemple, lorsqu'elle veut promptement faire volte face. Elle fait des demi conversions sur huit files, et elle pourrait même les éxécuter sur six en égard à la longueur et à la largeur du Cheval, si elle le voulait; c'est a dire elle les fait communément par quart d'escadrons; et elle pourrait les faire par demi quarts d'escadrons, en les supposant de 100 maitres. Ainsi l'Infanterie pourrait faire des demi conversions par demi, et même par quarts de pelotons. Il ne faudrait alors pas plus de dix secondes pour éxécuter tout ce mouvement. Rien de plus facile que de faire prendre les ailes des pelotons et leur emplacement convénable aux Officiers et aux bas Officiers, dans quelque vue que l'on exécutât cette évolution. Les Officiers et bas Officiers ne changent-ils pas de même de place entre eux, lorsque le bataillon fait demi tour à droite, pour avancer vers le coté opposé à son premier front; et cela cause-t-il le moindre dérangement? Je crois donc pouvoir affirmer, que pour peu qu'on voulût y éxercer un bataillon, cette évolution s'éxécuterait avec la dernière vitesse et facilité. Le Lecteur trouvera les détails nécessaires, pour mieux concevoir mon idée, dans les Fig. 3. et 4. de la Planche II. et dans le renvoi qui y appartient.

Après

Après avoir ainsi montré comment les Anciens fesaient volte face, suivant l'esprit de leur tactique, et comment nous le fesons ou pourrions le faire, si nous suivions comme eux quelque principe réel dans la disposition des rangs entre eux, il s'agit de comparer la manière de faire front sur les flancs, suivant les deux tactiques. Ce mouvement est toujours long et difficile à proportion de l'étendue du front. Celui des Anciens étant plus petit à nombre égal d'hommes, ils avaient un avantage évident sur nous dans cette évolution. Ce n'est donc pas le nombre d'hommes, ni même le nombre de files, c'est la longueur du front en piés qu'il faut comparer, car les Anciens espaçaient les files plus que nous. La Phalange entière occupait un front égal à celui de six de nos bataillons, en donnant même un espace de 50 pas entre chaque bataillon. Un bataillon isolé occupera à peu près le front de quatre Xénagies, et celui d'une cohorte Romaine, qui sur soixante files, à six piés par file, tenait 180 pas communs. Voilà comme il faut d'abord fixer les points fondamentaux du parallèle; qui sera pourtant plutôt idéal, que réel; parcequ'on n'est pas exactement instruit de la manière dont les grands corps d'Infanterie des Anciens, ou leurs parties se formaient sur leur flanc, soit en marche, soit sur la place. Je me verrai déjà reduit ici à montrer comment ils ont pu le faire suivant la nature de leur ordonnance, sans pouvoir fixer précisement la manière dont ils l'ont fait.

La

La manière la plus simple de faire front sur le flanc, c'est par un quart de conversion. Mais les corps d'Infanterie des Anciens étaient trop grands, pour exécuter un pareil mouvement en entier. Une telle conversion aurait du se faire avec un rayon de la grandeur de six de nos bataillons; ce qui est impossible. Cependant les conversions formant en général la base de cette évolution, il n'est pas hors de propos, d'examiner, sur ce point, le rapport de notre ordonnance avec celle des Anciens.

C'est une chose connue, que l'ordre profond n'admet que des conversions par grandes sections; et toute conversion sur un front étendu est un mouvement fort difficile. Aussi parait-il qu'il était peu en usage chez les Anciens, quoiqu'il ne leur fut point inconnu, comme on le voit par leurs écrivains Militaires. Il y a même lieu de croire, qu'ils ne s'en servaient dans le fond pas du tout, à cause de plusieurs inconvéniens particuliers que nous allons détailler. On dira à la vérité: qu'on n'aurait pas imaginé une évolution, dont on ne se serait pas servi; et qu'elle n'aurait pas pu passer dans les Ouvrages des Tacticiens Grecs qui en parlent, sans qu'ils eussent au moins dit un mot de son inutilité. Mais cette objection n'est point ce qu'elle semble. Les Tacticiens Grecs ne sont pas si scrupuleux. On trouve dans leurs ouvrages des arrangemens de trouppes d'Infanterie et de Cavallerie, qui n'ont pu

lieu réellement, et qu'ils vantent comme fort s et fort importans. Quoiqu'il en soit, et en osant qu'ils ayent fait des conversions, au moins a place d'exercice; il faut rechercher la manière ils pouvaient s'y prendre, si on ignore celle ils s'y prenaient.

La première question qui se présente à ce suet sans laquelle on ne peut rien décider; c'est serraient les rangs et les files, lorsqu'ils vout faire des conversions. Et voilà le malheur, on ouve rien à ce sujet dans les Auteurs; on en est it aux conjectures. L'extrême étendue que les ains donnaient à leurs rangs et files, les oblint apparemment à les serrer, avant d'exécules conversions, supposé qu'ils en fissent, car n'en savons rien de positif; puisqu'il n'est quede rien de pareil dans leurs Auteurs militaires, e les idées sur leur Tactique, que nous tirons urs Histoirens, ne sont communément que des ctures ingénienses. En ce cas là ils gagnaient coup, et ils se trouvaient en état d'exécuter des ersions sur un front assez petit en fesant serir son pivot chacune des sections, dans lesquels partageaient la cohorte.

Quant aux Grecs, quoiqu'ils parlent beau[illegible] nversions, nous ignorons absolument, s'[illegible] ent avant de les exécuter. Leur ordre de [illegible]

taille n'était pas assez étendu pour comporter un serrement considérable. Car quoique le synaspisme réduisit la Phalange à la moitié de l'espace qu'elle occupait en bataille, ce qui est beaucoup; il faut observer que ce serrement était tel, qu'il ne souffrait plus aucun mouvement, qu'une progression lente, en avant, vers le point dont on voulait s'approcher à couvert. Il était particulièrement impossible de faire des conversions en se serrant ainsi, par une raison qui rend en général ce mouvement fort difficile à des corps profonds. Pour ne pas confondre les files, il faut que les rangs de derrière en se tournant, se jettent vers l'aile qui tourne, par des pas obliques. Cette obliquité déjà sensible au troisième rang ainsi que nous l'éprouvons journellement, devient énorme pour le seizième. Cela seul forme un inconvénient extrême pour les conversions dans l'ordre profond. Mais si on se réprésente avec cela les hommes serrés en Synaspisme, chaque homme n'occupant qu'un pied et demi, en tout sens, ou verra bien qu'ils s'estropieraient, ou qu'ils tomberaient les uns sur les autres, s'ils tentaient de faire ainsi une conversion. On voit l'inconvénient général qui resulte de là pour ce mouvement, rélativement à l'ordre profond. En serrant les rangs et les files, le trépignement le rend dangereux ou même impossible; en les ouvrant il devient extrêmement difficile, à cause de l'étendue du front de l'obliquité extrême avec laquelle les derniers rangs doivent se mouvoir,

et

et du peu d'appui que les Soldats ont pour garder l'alignement, et empêcher que ce qui tourne ne créve par le centre, de manière ou d'autre.

Il nous reste un moyen de former des conjectures assez vraisemblables, sur l'art de la Guerre des Anciens, et nommément sur leurs évolutions, c'est de consulter les Auteurs militaires du seizième et du dixseptième siecle; tems où la guerre commençait à avoir des principes, et où on rangeait les trouppes sur l'ordre profond. Mais ce moyen nous laisse ici en défaut. Après avoir consulté bien des Livres d'éxercice de ce tems là, et tous les Tacticiens que j'ai pu me procurer, je trouve que la plupart n'en font aucune mention, ou n'en parlent que d'une façon très légére; et ceux qui en parlent plus au long se contredisent. Walhausen, dans son Livre, intitulé *Kriegskunst zu Fusz*, rapporte expressement que bien des Militaires rejettaient les conversions comme impraticables. Il est vrai qu'il prend vivement leur parti. Mais la nécessité où il est d'en prouver la praticabilité, et la manière dont il le fait, font assez voir, que ce mouvement était peu en usage de son tems. Observons pourtant; que, dans les préceptes qu'il donne à cet égard, il veut que les rangs et les files serrent avant de faire la conversion. Mr. de Lostelneau dans son Maréchal de bataille parle aussi des conversions, et en défend non seulement la paticabilité sur la place

 d'éxer-

d'éxercice, mais il cite encore un éxemple d'une converſion éxécutée par tout un bataillon, ſur le champ de bataille. A cela il n'y a rien à repondre; il faut convenir, que les converſions s'exécutaient quelque fois, au moins avec des corps conſidérables. Mais c'eſt la ſeule induction que l'on puiſſe tirer de tout ce qu'il dit à ce ſujet. On ne ſaurait en conclurre qu'alors on ſe ſoit ſervi des converſions pour rompre les corps d'Infanterie ſur un petit front, ni qu'on en ait fait la millième partie de l'uſage que nous en feſons. Quand un corps, quand un bataillon voulait ſe former ſur ſon flanc, il feſait quelque fois en entier un quart de converſion, le moins mal que poſſible; voilà tout ce qu'on peut conclurre de ce que dit Mr. de Loſtelneau, qui d'ailleurs ſe fait connaitre comme un grand viſionnaire en Tactique, par la 3ème partie de ſon Ouvrage. Mais la plus grande difficulté, c'eſt qu'il ne fait point ſerrer les rangs et les files pour éxécuter les converſions. Le voilà ſur ce point en contradiction avec Walhauſen. Auquel entendre? D'après lequel peut on faire des conjectures ſur la manière de faire cette évolution chez les Anciens? On s'y trouve aſſurément bien embaraſſé. *) En géné-

*) On peut appuyer Loſtelneau par Mr le Mal de Puiſégur, qui fait faire toutes les converſions décrites et deſſinées dans le Ier Vol. de ſon Art de la Guerre ſans ſerrer les rangs. Tout ce qu'on trouve dans cet excel-

général on eu peut conclurre que l'ordre profond est défavorable aux conversions, puisqu'il ne donne pas lieu à en fixer les principes, comme on a fait, depuis l'introduction de l'ordre mince. Voici au reste qnelques probabilités sur ce point que je présente au Lecteur.

Si les Grecs ne se serraient pas avant de faire les conversions, ils ne pouvaient les faire que sur un front double de leur profondeur, tout au moins; et même en se gênant; parceque seize rangs ne se dégagent pas aussi vite que trois. Mais en se serrant ils pouvaient se rompre sur un front égal à leur profondeur. V. Pl. III. Figg. 1. 2. et 3; et le renvoi. J'ai supposé dans la Fig. 3. que ce serrement n'allait pas jusqu'au point du Synaspisme, par les raisons alléguées; et je l'ai fixé à deux piés par homme en rang et en file, comme chez nous, ce qui reduit l'espace de chaque section de la Phalange aux deux tiers de celui qu'elle occupait en ordre de bataille. Mais quand même on aurait pu faire des conversions en Synaspisme, et par conséquent sur un plus petit front encore, cela aurait été inutile, parceque la conversion faite, il faut réprendre ses distances, et cela ne peut se faire, si on ne se rompt sur un front au moins égal à sa profondeur.

 Quoi-

excellent Ouvrage ne dément par la conclusion qui suit. J'en appelle à tous les Connaisseurs.

Quoique nous ayons parlé avec incertitude de l'usage que les Romains fesaient des conversions, parceque réellement nous n'en savons rien d'assuré, il est pourtant très probable qu'elles leur étaient assez familières Il ne faut jamais oublier de distinguer deux époques dans leur Milice. La première, lorsque leur Infanterie, divisée en Hastaires, en Princes et en Triaires, se rangeait par manipules, en quinconce avec des intervalles entre chaque manipule égaux à leur front. Dans cet arrangement les conversions devaient être faciles à imaginer et à exécuter, et il est plus que probable qu'alors elles ont du leur être familières. Lorsqu' ensuite leur Infanterie se rangea en cohortes, formant 60 files sur dix rangs, avec six piés d'espace pour chaque Soldat, en tout sens, cela changea l'état des choses. Mais, quoique ce front soit trop étendu pour comporter par lui même un usage habituel des conversions, et que peut être si les Romains avaient commencé par ranger ainsi leur Infanterie, ils n'en auraient pas fait celui qu'ils en ont vraisemblablement fait; il est pourtant croyable, qu'après avoir connu un mouvement aussi commode en bien des rencontres, ils ne l'abandonnèrent pas. Il devait leur être particulièrement précieux, par l'usage où ils étaient de marcher en Epagogue, au lieu que les Grecs marchaient autant qu'ils pouvaient en Paragogue ou par leur flanc. Cet usage des Romains de marcher en Epagogue tirait aussi vraisemblablement

ment ſon origine, de l'ordre de bataille des manipules. Mais quand cela ne ſerait pas, il ſera toujours ſenſible pour ceux qui ont un peu approfondi la matière des évolutions, que la Nation qui marche communément en Epagogue doit faire uſage des converſions; qui au contraire doivent être presque inconnues chez celle qui marche tant qu'elle peut en Paragogue. Cependant s'il eſt probable que les Romains ont connu et pratiqué les converſions, il n'eſt pas poſſible de dire comment ils les feſaient. Avec leur ordre de bataille étendu, ils auraient pu en faire ſur un front égal à leur profondeur, en ſe ſerrant avant de les éxécuter; et même, ſur un front moindre, ſi ce n'avait été la néceſſité de réprendre les diſtances, la converſion faite. Mais on ne gagne rien, par des converſions ſur un front égal à la hauteur. C'eſt éxaƈtement comme ſi on s'était tourné par un ſimple à droite ou à gauche; au moins lorsqu'il s'agit de ſe mettre en marche après s'être rompu par de telles converſions; et qu'on ne les exécute pas, pour ſe former enſuite ſur ſon flanc par le déployement. Il eſt donc probable que les Romains feſaient leurs converſions avec un front double de leur hauteur, c'eſt à dire de vingt files. Cela l'eſt d'autant plus, que ce front forme juſtement le tiers de la cohorte, l'ancienne manipule avec laquelle ils avaient du être habitué de faire des converſions. La cohorte ſe partageant alors en trois ſeƈtions, pouvait ſurtout ſi

 cha-

chacune se serrait sur son pivot, aisément se rompre par des conversions.

Voilà ce qu'on peut dire de plus probable selon moi, sur l'usage des conversions chez les Anciens. qui quoiqu'elles ayent été plus ordinaires chez les Romains que chez les Grecs, ne l'étaient pas à beaucoup près autant que chez nous, parceque l'ordre profond en général y répugne naturellement par la grande obliquité et la gêne du mouvement des derniers rangs; et l'ordre des Romains en particulier, à cause de la difficulté que ceux ci devaient trouver, soit à les exécuter sans se serrer, soit à se serrer et a réprendre ensuite leurs distances.

Tout ceci bien considéré, il est difficile de dire comment ils s'y sont pris pour se former sur leur flanc. Ce mouvement est toujours long et difficultueux de quelque façon que l'on range les trouppes. Le peu de profondeur de notre ordonnance ayant excessivement étendu notre front, la difficulté et les longueurs ont du augmenter de beaucoup à cet égard pour nous. Cependant ce n'est pas à beaucoup près en raison de ce plus d'étendue. Autrefois on fesait faire la conversion à tout un bataillon à la fois. Ce mouvement trop difficile à cause de la grandeur du rayon, a été changé en un autre bien plus commode. On fait décrire à chaque peloton un demi quart de conversion; celui de l'aile

du

du pivot excepté, qui acheve tout le quart. Les autres, arrêtés dans cette position oblique, marchent ensuite en avant et en echélons, par la diagonale, jusqu'au flanc du peloton voisin. V. Pl. III. Fig. 4. où on a marqué les pelotons entrant chacun dans leur nouvel alignement en achevant leur quart de conversion. Mais il faut observer. que suivant les arrangemens les plus modernes, chaque peloton doit retenir en marchant l'aile du pivot, et porter l'autre en avant, pour entrer ainsi tout de suite à sa place et s'y trouver aligné. Dans la Planche on a seulement voulu se conformer à la manière la plus commune et la plus naturelle de concevoir et de dessiner ce mouvement. En l'examinant, on doit voir qu'il pourrait s'éxécuter en un besoin avec plusieurs bataillons tout comme avec un seul.

Etait-ce là la manière dont les Anciens se formaient sur leur flanc? Ils auraient pu l'employer, sans doute; mais il n'est pas dans l'esprit de leur Tactique. L'usage des conversions ne leur était vraisemblablement pas assez familier, pour employer une méthode, qui n'a été même chez nous qu'un fruit assez lent de la facilité de nous rompre par des mouvemens de conversion sur le front qui nous plait. En supposant que pour se former sur le flanc, les Romains au moins, se soyent d'abord rompus par des mouvemens de conversion, il est probable que chaque section achevoit le quart de con-

version, et qu'elles se formaient ensuite par le deployement en tiroir. Soit qu'ils serrassent ou ne serrassent pas avant de tourner, le mouvement n'en devenait pas plus long, puisqu'ils étaient toujours obligés de parcourir les deux cotés du quarré, au lieu que nous ne parcourons que la diagonale. V. la Fig. 6. de la Pl. III. avec son renvoi.

On pourrait imaginer à la verité une autre manière de se former sur le flanc par la diagonale, dont la Phalange, ce grands corps, sans presque aucune distance, et accoutumé à marcher en Paragogue aurait bien pu se servir. Pour la Légion, la chose est différente. Les grandes distances entre chaque fantassin, et encore plus celles entre les cohortes, l'auraient rendu impossible à la Légion en entier; et si chaque section l'avait éxécuté en elle même, cela n'aurait point abrégé le mouvement pour toute la légion. Cette évolution, qu'on nomme quelque fois le déployement en éventail, et en Allemand, *Aufmarschiren*, consiste, en ce que la trouppe se trouvant en colonne sur son flanc, on fait sortir chaque fantassin, en lui faisant décrire sa hypothenuse respective; pour aller se placer sur l'aile de celui qui se trouvait devant lui. L'homme de l'aile sur laquelle on se forme peut ne pas bouger; mais il vaut mieux qu'il avance à très petit pas, parceque sans cela le mouvement rétrograde des derniers rangs, dans l'ordre profond surtout,

tout, ferait extrêmement penible. Les Grecs ont pu se former ainsi sur leur flanc; *) mais l'ont-ils fait? Voilà le point, et on ne saurait le decider. Il parait impossible qu'ils ayent fait éxécuter ainsi cette évolution à toute la Phalange. Il a du être trop difficile d'éviter alors la confusion, quelque rompus que l'on suppose les serrefiles à dresser les files, ce qui était leur emploi. Nous mêmes, avec nos trois rangs, qui ne sauraient se confondre, nous ne l'éxécutons que par petites sections du bataillon, qui se forment ensuite entre elles, soit par le déployement, soit par le pas oblique. C'est ainsi que les Grecs ont pu en agir aussi, et la difficulté d'imaginer une autre manière d'éxécuter ce mouvement, que leur marche en Paragogue devait leur rendre assez habituel, me fait croire, qu'ils l'ont réellement fait.

Quoique l'usage constant des Anciens de se former par le deployement direct et à tiroir, nous porte à juger qu'ils ont employé de manière ou d'autre, la même méthode, pour faire face au flanc; après avoir formé les sections de leurs grands corps d'Infanterie; je ne dois pas omettre, qu'ils ont pu le faire par le pas oblique, ce qui aurait rendu ce mouvement aussi court pour eux, qu'il l'est pour nous, proportionellement au front; car alors ils se seraient aussi formés en ne parcourant que la diagona-

*) V. Pl. III. Fig. 5.

gonale. Ils le pouvaient d'autant mieux qu'ils avaie
des facilités pour ce pas que nous n'avons pas, e
qui méritent qu'on s'y arrête un moment.

Nous nous ſervons fort bien du pas obliqu pour faire vingt à trente pas, comme pour rega ner les diſtances entre des bataillons, qui le on un peu perdu, ou autres choſes pareilles. Mais i nous eſt impoſſible de l'employer pour parcourir de eſpaces plus conſidérables. Cependant cela nous ſerait fort utile, quand ce ne ſerait que pour le ca très ordinaire, de ſe porter en avant, parallélement au premier alignement, mais plus vers la droite ou vers la gauche. C'eſt ce que nous ne pouvons faire qu'en parcourant les deux cotés du quarré ou d reſtangle, ce qui eſt toujours bien plus long que parcourir la diagonale. Pour les Anciens, leur donnance leur facilitait beaucoup les moyens d'é cuter tous les mouvemens de cette nature par l plus court chemin. Suppoſons qu'un manipule dut ſe porter de AB en CD. Tout le premier ran n'avait qu'à faire face vers le nouveau point de vue L'homme de l'aile B marchait droit vers D. Le autres hommes du premier rang ne régardaient e marchant qu'à garder leur diſtance et leur ſituatio à l'egard de leur voiſin du coté B. Les rangs ſu vans ſe portaient d'abord en avant, jusqu'à ce qu'il fuſſent arrivés à l'emplacement du premier rang alors ils ſuivaient la direction de ceux qui les préc daien

aient et le manipule ou la cohorte en mouvement
ormait un Rhomboide, qui se remettait en rectan-
le, en dressant les files, dès que le premier rang
rrivé en CD. avait fait front au nouvel alignement. *)
es Romains; avec six piés de distance entre cha-
que file, pouvaient exécuter ce mouvement avec la
lenière facilité; et il ne devait pas même être im-
possible aux Grecs, quoiqu'ils ne donnassent que
rois piés à chaque file.

De la façon dont nous serrons les files, ce mouvement est impraticable pour nous. Mais nous pourrions je crois fort bien nous mouvoir obliquement de la façon suivante. On ferait faire un mouvement de conversion par pelotons, fesant faire halte au moment où l'on serait en face du nouveau point de vue vers lequel on devrait se mouvoir. Cela fait, le peloton de l'aile marcherait droit vers le point où cette aile devrait s'appuyer. Les autres suivraient, chacun ne songeant qu'à garder sa distance et sa situation à l'égard de celui qu'il aurait devant lui. Cela éxigerait de grandes attentions de la part de celui qui dirigerait le peloton, mais cela ne serait pas impossible. Garder les distances, c'est une chose à laquelle les Officiers et les bas Officiers, et même les simples Soldats doivent être habitués. Pour conserver sa situation à l'egard du peloton qui précederait, voici dequoi il serait question. L'hom-

me

*) V. Pl. IV. Fig. I. et le Renvoi.

me de l'aile de chaque peloton devrait compt
quantième file du peloton précédent se trouve
devant lui, et observer de rester toujours droit
rière la même file. En marchant ainsi, tous le
lotons se trouveraient avec l'aile, qui se serait j
en avant, aux points a. a. a. a. du nouvel al
ment GH, où ils entreraient, par un mouver
de conversion égal au premier, mais en sens
traire. *) Cette manière, de nous porter obli
ment en avant, me parait d'autant moins imp
ble, qu'elle a beaucoup de rapport à celle do
fait tous les jours, le quart de conversion avec
un bataillon.

On voit bien, par tout ce que nous venon
dire, que nous ne pouvons fixer précisément la
nière dont les Anciens fesaient front sur leur f
Il nous suffit d'avoir détaillé les moyens que leu
donnance leur fournissait pour cela. Il en résulte t
jours, que ce mouvement moins long à exéc
pour eux, à cause de l'étendue de notre front,
fait avec plus de facilité dans notre ordonna
qui le rend moins compliqué et dès là moins f
aux dérangemens.

Il s'agit d'éxaminer à present, comment les
ciens se mettaient en Colonne de marche, et c
ment de là ils se remettaient en ordre de batai

*) V. Pl. IV. Fig. 2. et le Renvoi.

ou en d'aûtres mots, comment ils défilaient et se reformaient, dans toutes sortes de situations, et de comparer leurs usages sur ce point avec les nôtres. Quoique nous ayons quelques notions sur la manière de se mettre en marche de la Phalange Grecque; quoique les savantes recherches du Colonel Quintus Icilius ayent jetté bien des lumières sur la matière des marches chez les Romains, on sent bien que beaucoup de détails doivent nous manquer, et que je serai souvent réduit à des conjectures. Mais ces conjectures seront toujours tirées de la nature de l'ordonnance, et fondées sur l'argument que des trouppes rangées de telle et telle manière, n'ont pu éxécuter tel mouvement, que de telle ou telle façon.

Le Colonel Quintus nomme la Phalange un corps fléxible, et la Lègion un corps divisible, et avec raison. Une masse formant une chaine de 1024 files sur seize rangs, sans presqu' aucune interruption, devait trouver beaucoup plus d'aisance à se mouvoir ensemble qu'à se rompre; elle recherchait donc singulièrement tous les moyens d'y réussir dans sa marche, et le plus simple c'est de marcher par le flanc, après avoir fait à droite ou à gauche. C'est aussi celle dont la Phalange se servait communément. Les Grecs la nommaient Paragogue droite, lorsqu'ils marchaient ainsi par la droite, et Paragogue gauche, lorsqu'ils avaient fait à gauche

che pour ſe mettre en marche. Cependant comme il n'était pas poſſible d'employer cette manière de marcher dans toutes les ſituations où la Phalange pouvait ſe trouver, ils en avaient une autre, qu'ils nommaient épagogue. La Phalange était diviſée en ſections, ſuivant une progresſion gćometrique, dont le premier membre, et l'exponent étaient = 2. et dont chacune avait ſon nom particulier. La file ſe nommait *Lochos* ou *Stichos*. Deux files, que je regarde comme le premier membre de la progreſſion, ſe nommaient *Dilochie*. Le ſecond membre de quatre files, ſe nommait *Tétrarchie*. Le troiſième membre de huit, *Taxiarchie*. Le quatrième, de ſeize, *Syntagme* ou *Xénagie*. Le cinquième, de trente deux, *Pentacoſiarchi*. Le ſixiéme de ſoixante-quatre, *Chiliarchi*. Le ſeptième de cent vingt huit, *Merarchie*, ou *Télarchie*. Deux *Merarchies*, c'eſt à dire, 256 files formaient la *Phalange*. La *Diphalangarchie* était la moitié de la *grande Phalange*, et elle avait 512 files. Lorsque la Phalange ſe portait en avant, c'était ſans doute le plus ſouvent en front de bataille; mais ſi elle devait le faire en Colonne, elle ſe rompait ſur telle de ces diviſions que le terrain admettait, toutes ſe mettant en marche à la queue l'une de l'autre, ſuivant que le tour de chacune venait. Cette marche ſe nommait Epagogue. On ne ſaurait douter que lorsque le chemin, où la Phalange voulait entrer, ſe trouvait du côté de l'aile droite, c'était la ſection de

 la

la droite qui prenait la tête; et que lorsque ce chemin était vers la gauche, celle de la gauche marchait la première. Mais les détails de la façon dont ils se mettaient ainsi en Colonne, nous sont inconnus. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils se reformaient par le déployement à tiroir; méthode un peu longue mais simple et qui n'admet presque pas de dérangemens.

Si chez les Grecs la Paragogue était plus en usage que l'Epagogue, c'était justement le contraire chez les Romains; effet naturel de la différence dans la manière de ranger les trouppes. La Phalange formait un seul Corps sans aucune interruption, et rangé sur une seule ligne. En marchant par le flanc ce corps conservait tout son arrangement et se retrouvait tout formé par une simple halte, et un; *Remettez vous.* Mais la Légion était divisée en sections separées par des intervalles égaux à leur front. Elle se rangeait sur deux ou même sur trois lignes. L'infanterie Romaine aurait donc été assujettie en marchant par le flanc à former plus d'une Colonne et à garder ses intervalles; ou bien à se remettre par de longs mouvemens, si elle les avait perdus, en marchant. Aussi ne se servaient-ils que très rarement de cette manière de marcher; et même, lorsqu'une de leurs armées marchait entierement par le flanc, il est très probable, que les cohortes se mettaient en Colonne, et se refor-

 maient

maient par des quarts de converſions; parce que les Soldats plus éxercés à marcher de front, devaient être plus en état de garder leur ordre et leurs diſtances, les Sections étant à la queue les unes des autres; que ſi l'ordre de marche uſuel avait été dérangé, et qu'on eût marché par le flanc. On n'a qu'à voir les détails que le Colonel Quintus donne à l'occaſion d'une marche de flanc, faite par le Conſul Metellus dans la guerre contre Jugurtha, pour ſe convaincre de la vérité de ce que j'avance. V. Ant. Mil. T. I. p. 141. ſuiv.

Quant à nous, nos bataillons formant des corps diviſibles, et même préparés d'avance à ſe diviſer en très petites ſections, nous ne trouvons aucune difficulté à nous mettre en marche en avant ſur tel front que nous voulons. Mais la marche par le flanc, ſi commode à bien des égards, nous eſt impoſſible, dèsqu'il s'agit de parcourir une diſtance médiocrement grande, dans un terrain un peu inégal. Deux raiſons s'y oppoſent qui n'exiſtaient pas chez les Anciens. La première c'eſt le peu de profondeur de nos trouppes. Un bataillon ſur trois rangs marchant par le flanc, ſerpente et flotte ça et là comme une corde que l'on trainerait par la campagne; et bien plus une ligne de pluſieurs bataillons, qui ſe ſuivraient ainſi. La ſeconde c'eſt la façon de ſerrer les files. Une file de 200 hommes, chaque rang n'occuppant que 22 pouces ou

deux

ux piés d'espace, ne saurait se mettre en marche
is se désunir ou sans que les gens ne se marchent
: les piés; en un mot, sans qu'il ne s'y mette
ntôt du désordre. On a à la vérité imaginé
espèce de pas, qui rémèdie en partie à cet in-
nvénient, mais qui est lui même si incommode,
'on ne peut s'en servir que pour de fort petites
tances. Mais ce désavantage se compense et au-
là par la facilité que nous avons de rompre le ba-
llon par des quarts de conversion, sur tel front
'il nous plait. Ce mouvement est si facile, si
ompt que l'on s'en sert la plupart du tems pour
marches en avant, aussi bien que pour celles
r le flanc.

Pour prouver les avantages que nous retirons
la facilité de nous rompre sur tel front que nous
ulons, par des quarts de conversion, on n'a qu'à
miner les situations où les Anciens pouvaient se
uver dans leurs marches. Nous donnerons là-
ssus quelques détails.

Supposons la Phalange marchant en Parago-
e pour se couler sur son flanc. Rien de plus aisé
e cela tant que le chemin admettait seize files, le
mbre d'hommes de sa profondeur. La Phalange
mettait en mouvement toute à la fois, et il ne
lait qu'un simple; *Halte*; *Front*; pour la remet-
. Mais comment s'y prendre pour passer des

défilés plus étroits? Supposons en un, où il ne pût entrer que huit files. La Phalange devait s'allonger du double de son front pour le passer. Si dans la marche ordinaire il fallait le tems de faire 1536. pas avant que la queue arrivât au lieu où se trouvait la tête, le passage d'un pareil défilé exigeait un tems double; et si on suppose le défilé une fois plus étroit et n'admettant que quatre files, il s'écoulait une espace de plus d'une heure entre le tems où la tête était entrée dans le défilé et celui où la queue y entrait. Non seulement la queue était obligée d'attendre tout ce tems là à l'entrée du défilé, mais encore la tête devait s'arrêter à la sortie, pour donner le tems à la Phalange de se remettre en ordre. Car il fallait sans doute que la Phalange passât par sections quelconques, à huit ou à quatre files, suivant la largeur du défilé. Lorsque la première section avait passé ainsi toute entière, la seconde passait à son tour, et puis la troisième et ainsi des autres chacune tout entière à son tour. Sans cet arrangement la Phalange n'aurait pu manquer de devenir un Cahos indébrouillable au passage d'un défilé. Et si après s'être reformée la section de la tête n'avait pas fait halte, la Phalange se serait trouvé coupée en plusieurs sections, avec de grands intervalles dans toute sa marche au delà du défilé*)

En marchant en avant, l'ordonnance des Grecs était sujette à d'autres inconvéniens. La marche

en

*) V. Pl. V. Fig. I. avec le renvoi.

en Paragogue ne pouvait avoir lieu alors, même pour les chemins qui admettaient toute la profondeur de la Phalange, sans causer un rétard considérable, au moment d'entrer dans le chemin. Chaque file aurait du décrire un quart de cercle avec un rayon de plus de vingt pas. Il fallait donc que chaque file eût le tems de faire trente pas au moins, avant d'entrer dans le chemin. Il aurait fallu le temps de faire 30000 pas, c'est à dire, quatre heures tout au moins, avant que la dernière des 1024 files eut été à l'entrée du chemin, que la Phalange devait enfiler. On voit bien que cela ne se pouvait pas faire ainsi. Toutes les marches en avant devaient donc se faire en Epagogue, mais cela même avait ses difficultés et ses longueurs. Si le chemin que la Phalange devait prendre n'admettait pas un front égal à sa profondeur, elle s'étendait, en Colonne bien plus longue que son front; et la formation de cette Colonne devait être lente et pénible, surtout lorsque l'ennemi se présentait sur son flanc, ce qu'on ne pouvait pas toujours éviter. Mais qand même le chemin aurait admis de front, la profondeur du corps de Hoplites, la marche devait toujours éprouver des retards dans le commencement. Tout le tems que les seize rangs de la première section employaient à parcourir leur profondeur le reste de la Phalange restait arrêtée. Après cela elle se mettait en mouvement par le flanc pour que la seconde section prit la place de la première;

et ce n'était que quand celle là avait parcouru tout le front de l'autre, qu'elle pouvait la ſuivre. La ſeconde ſe portant en avant le reſte de la Phalange s'arrêtait encore jusqu'à ce qu'elle eût parcouru ſa profondeur, enſuite la troiſiéme s'ávançait pour prendre ſa place, et ce n'était qu'après l'avoir priſe qu'elle pouvait ſuivre la ſeconde. Il en était de même pour la quatriéme, cinquieme, ſixieme ſection &c. jusqu'à ce que toute la Phalange ſe trouvât dans le chemin, qu'elle devait prendre. Si la première ſection et les ſuivantes ne feſaient pas des haltes pour donner le tems aux dernières de ſe joindre à elles, la Phalange devait occuper en marche le double de l'étendue de ſon front et ſe trouver coupée en ſections, marchant avec des intervalles à la ſuite l'une de l'autre.*) Si le chemin au lieu de ſeize hommes de front n'en comportait que huit, de plus grands retards devaient avoir lieu, ou bien la Phalange être coupée de même et allongée du triple de ſon front.**)

Je ne parle pas de la manière dont les Romains pouvaient opérer ces mouvemens, et des inconvéniens qu'ils devaient y rencontrer. Leur Tactique nous eſt bien moins connue que celle des Grecs. Ils pouvaient éviter quelques uns de ces inconvéniens par les intervalles, qu'ils laiſſaient entre

*) V. Pl. V. Fig. 2. avec le renvoi.
**) V. Pl. V. Fig. 3. avec le renvoi.

tre les parties de la Legion, soit manipules soit Cohortes. Il parait même que les grandes routes qu'ils s'empressaient de faire faire partout où leurs Armées pouvaient avoir occasion de se porter, avaient pour but de les mettre en état de marcher sans défiler. Il est vrai que les marches et les contremarches qu'on fait dans le fort d'une Campagne contre l'Ennemi, ne pouvait pas toutes se faire sur les voies militaires; et que c'est précisément là, qu'il devait leur importer le plus de ne pas tomber dans les inconvéniens dont nous parlons. Mais il faut sur ce sujet observer une chose, qui entre autres peut servir à expliquer, pourquoi les Tacticiens Grecs n'ont pas daigné parler de la manière dont la Phalange se rompait pour défiler et pour se réformer, soit dans la marche en Paragogue ou en Epagogue. C'est que dans des pays moins cultivés que le sont ceux d'Europe de nos jours, il devait se trouver bien moins de défilés que nous n'en rencontrons à présent, et qu'avec des armées aussi petites, aussi peu embarassées que les leurs, tous les retards possibles, ne devaient pas être assujettis à de bien grands inconvéniens, ou dangers.

Cependant on ne peut s'empêcher d'observer que l'ordre mince fournit sur ce point beaucoup d'avantages, dont nous allons faire le détail.

La facilité que nous avons de nous rompre par des quarts de conversion sur tel front que nous

 vou-

voulons; nous met évidemment en état d'entrer par notre flanc dans tel chemin que nous voulons; n'eût-il que quinze à vingt piés de largeur; ce que je regarde comme le défilé le plus étroit, pour tout ce qui n'est pas un simple détachement. De cette façon nous ne nous étendons pas au de là de notre front, et nous pouvons nous remettre par le même quart de conversion par lequel on s'était rompu.

Mais cette facilité de se rompre ainsi est encore d'un grand avantage pour la marche en avant. De cette façon tout un bataillon, toute une ligne peut se mettre en mouvement à la fois; ce qui est bien mieux que lorsque la marche est à tout moment interrompue par des haltes, comme elle le ferait, si toutes les sections d'un bataillon, et encore plus celles de plusieurs bataillons, placées sur une ligne, devaient entrer tout droit dans le chemin. D'ailleurs la colonne s'allongerait considérablement au de là de la longueur de son front; ce qui étendrait encore nos colonnes déjà trop longues par elles mêmes. Pour s'en convaincre, il faut seulement considérer, que tandis que chaque section du bataillon parcourt sa profondeur, toutes celles qui la suivent s'arrêtent, et qu'en comptant qu'elle parcourt toute la longueur de son front, avant que celle qui doit la suivre ait rempli sa place, chacune gagne son épaisseur sur celle qui la suit, de sorte que le bataillon s'allonge au moins de la profondeur

de

de toutes les sections sur lesquelles il marche. V. Pl. V. Fig. 4. Let. AA. et le Renvoi.

D'ailleurs il se trouve un autre avantage dans les intervalles qui restent entre les sections du bataillon, lorsqu'il s'est rompu par conversions. Cet avantage consiste à pouvoir passer les défilés sur quelque front que l'on marche, sans que la colonne s'allonge, ni qu'on soit obligée de s'arrêter à l'entrée du défilé ou de courir à sa sortie. C'est un avantage que la tactique moderne a su tirer de notre ordre mince. V. Pl. V. Eig. 4. Let. BB. On n'a qu'à comparer les deux Figures jointes ensemble pour sentir la différence. Dans la première les divisions arrivant les unes sur les autres, sont obligées de s'arrêter à l'éntrée du défilé la colonne s'allonge au debouché, et si les sections veulent regagner leurs distances, cela ne peut se faire que par une nouvelle halte, ou par une course à perte d'haleine. Au lieu de cela, comme on voit dans la partie marquée B. B. tout ce qui ne peut pas passer, se met par un à droite ou un à gauche à la suite de ce qui entre de front dans le défilé; ce qui ne cause pas le moindre retard. Dès qu'ensuite le chemin s'ouvre, les sections se reforment, ce qui peut se faire sans précipitation et sans course; et chacune se retrouve dans sa distance naturelle. Cette façon d'entrer dans un défilé ne saurait avoir lieu qu'avec l'ordre mince sur trois rangs, et lorsqu'on marche avec les

 distan-

distances naturelles entre chaque section, après s'être rompu par des quarts de conversion. Car si on a serré les distances, il n'est pas possible de se rompre sans que la queue fasse halte; ni de se reformer en resserrant les distances, sans que la tête s'arrête au débouché.

Quiconque a vu des Armées éxécuter des marches, doit avoir observé, à combien de retards elles sont assujetties, dèsqu'il faut passer un défilé, et comme il faut que les trouppes du centre et de la queue des Colonnes courrent au débouché lorsqu'on ne veut pas doubler la longueur de ces retards, en fesant arrêter la tête au sortir du défilé aûtant que la queue a été obligée de faire halte à son entrée. Quant à moi au moins j'en ai vu des éxemples presque dans toutes les marches, auxquelles j'ai assisté, et l'expérience m'a convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux, que ces alternatives de halte et de course. Cela fatigue le Soldat bien plus qu'on ne saurait le croire, et ne peut qu'augmenter les mauvaises conséquences des marches fatigantes; comme maladies, mécontentement du Soldat, désertion, maraude; &c. Les courses l'echauffent et le harassent; et s'il a l'imprudence de boire, c'est un homme mort. Les haltes le fatiguent, l'exténuent, l'accablent, au lieu de le reposer. Car s'il peut se décharger du fardeau qu'il porte, et se coucher par terre, cela ne fait que roidir ses membres et augmen-

menter ſon malaiſe, lorsqu'il doit ſe rélever et continuer la marche. Encore dans ces ſortes de halte, ne peut-on pas ſe repoſer véritablement. Comme à meſure que les trouppes antérieures entrent dans le défilé, la queue doit s'en rapprocher et avancer, ces haltes ne conſiſtent proprement qu'en alternatives de petits repos de deux ou trois minutes, et de petites marches de dix à vingt pas, et on ne ſaurait s'imaginer rien de plus fatigant, de plus déſeſpérant que cela. Mais tout cela n'eſt rien, lorsqu'on ſonge à ce que cela devient, quand le terrain où l'on doit faire halte ainſi eſt humide et fangeux. Le Soldat ne pouvant ſe coucher par terre, ni ſeulement y dépoſer ce qu'il porte; jusqu'à mi-jambe dans la boue, et accablé ou plutôt écraſé par le poids qui pend ſur ſes épaules; forme alors un être vraiment digne de pitié, et pénétré du ſentiment le plus cuiſant du malaiſe qu'on puiſſe s'imaginer. Tout ce qui peut lui épargner ou au moins lui alléger cette ſituation ſi fréquente à la guerre eſt donc très digne d'occuper l'attention du Tacticien.

Je ne ſuis pas ſans doute à ſavoir que les mouvemens qu'invente le Tacticien, ne s'éxécutent pas ſur le terrein, avec la préciſion avec laquelle il peut les concevoir, et les deſſiner. On ne les éxécute pas avec des hommes, même ſur la place d'exercice, comme ſur le papier, avec la régle et le

le compas. En manoeuvrant devant l'ennemi on ne les fait pas, comme à la place d'éxercice; et enfin dans le pas de route ordinaire dont on se sert en marche, et avec tout l'attirail qui s'attache aux trouppes lorsqu'elles ne vont pas proprement au combat, ils s'exécutent encore avec moins de régularité, qu'en manoeuvrant devant l'ennemi. Cela est bien certain et bien connu. Mais il n'en est pas moins vrai, que la perfection des mouvemens, est dans toutes les occasions homogénes, en raison des résultats que donnent leurs paralléles selon la précision géometrique. Je m'explique. Sur un plan, je fais marcher un bataillon ; après s'être rompu par pelotons, gardant toujours ses distances; chaque peloton arrivant justement sur le terrein de celui qui le précéde, lorsque celui ci a achevé sa conversion; tournant éxactement sur le même pivot; ce pivot n'avançant ni ne réculant ne cedant ni à droite ni à gauche. Tout cela ne se fera point avec cette éxactitude sur la place d'exercice; encore moins en guerre le jour d'un combat; et bien moins encore en marche. Les têtes gagneront de l'avance sur les queues; celles ci courront, celles là s'arrêteront. Il y aura toujours bien des défauts à redresser. Mais lorsqu'en comparant un tel mouvement avec tel autre sur le papier, je trouve, que l'un est plus court, moins sujet à des inconvéniens que l'autre dans la précision géométrique; je puis con-

conclurre qu'il sera proportionellement moins sujet aux mêmes inconvéniens dans toutes les occasions mentionnées, ce qui est tout ce que je puis désirer pour en déterminer le mérite. D'un autre côté quoiqu' aucunes trouppes du monde ne puissent apprendre à exécuter tous les mouvemens avec l'exactitude géométrique, cependant celles qu'on y aura le plus exercées, exécuteront les leurs dans toutes les occasions avec une précision rélativement plus grande que d'autres. Ajoutons aussi que ce seront celles qui seront sous la plus éxacte discipline; où les Officiers en marche s'écarteront le moins de leurs pelotons, y feront la plus grande attention, et en éloignant tout ce qui peut charger la marche du Soldat, comme valets, femmes, équipages, &c. obligeront ce même Soldat à ne jamais s'écarter des régles, qui peuvent rendre la marche plus aisée et plus prompte. Voilà tout ce qu'on peut exiger et de l'éxercice des trouppes, et de la comparaison des différentes manières d'éxécuter la même manoeuvre, ou de deux différens manoeuvres tendant au même but. C'est sur ces principes que je vais considérer quelques évolutions de marche moderne.

Quelques Tacticiens de notre tems ont conçu une très petite idée de la façon de se mettre en marche en rompant les Trouppes en colonne, et

de

peut entrer sans retard sensible dans tous les défilés les plus étroits, qu'une colonne ait à passer, de la manière dont il a été dit plus haut si on serre les distances entre les sections; ces haltes auront lieu non seulement à l'entrée et à la sortie de tous les défilés, mais encore à tous les recoudes du chemin: et il s'en trouve de tels à toutes les grandes routes, dans les pays les plus ouverts; à plus forte raison, lorsqu'il faut faire des chemins pour plusieurs colonnes, qui ne doivent ni se croiser, ni trop s'approcher ou se séparer, dans des pays coupés. Chacun de ces recoudes éxige des parties de conversions; et tandis qu'elles s'exécutent, la queue s'avance. Le quart de conversion ne peut s'achever qu'à peu près dans le tems où on parcourrait en ligne droite un espace égal à son front. Donc, si les intervalles sont plus petits entre les sections; celle qui suit devra s'arrêter, pour laisser achever la conversion à celle qui précéde, pendant un espace de tems plus ou moins grand, suivant la grandeur du front et la petitesse proportionnelle de l'intervalle; et ce tems, multiplié par le nombre des sections, donnera la longueur du retard que la marche essuyera par là.

Pour se mettre sur un front aussi petit que l'exigent les chemins que l'on donne aux Colonnes d'Infanterie, ou que l'on ouvre communément pour elles; il n'y a pas de mouvement plus naturel, que celui de se rompre. Un bataillon seul ne saurait guè-

ères se plier en colonne que par divisions. Il est
ıi qu'absolument parlant, après s'être plié ainsi
colonne, il peut se rompre en se portant en
ant sur tel front qu'il veut, mais ce mouvement
·a toujours assujetti à plus de longueurs, et de re-
·ds; que celui de se rompre par des quarts de con-
rsions, suivant lequel toute la colonne se trouve
: le front qu'elle veut, avec les distances précises
ı'elle doit avoir, et à même de commencer la mar-
er toute ensemble. Si les Soldats sont accoutu-
és à une marche égale; si les Officiers donnent
ttention réquise à empêcher le derangement;
les recoudes, ni même les défilés qu'on pour-
it trouver en chemin, ne retarderont jamais con-
lérablement la marche. V. Pl. V. Fig. 4 et le
nvoi. Il me semble donc être en droit de soute-
r, que le mouvement, de se mettre en marche
rès s'être rompu en colonne par des quarts de
nversion, n'est pas uniquement un mouvement
ı parade. J'ajoute qu'il y a des occasions où son
age est indispensable; c'est lorsqu'on marche en
·ésentant le flanc à l'ennemi. C'est le seul mo-
en de se rompre, de façon à pouvoir se remettre
sez vîte, pour n'avoir rien à craindre même d'un
ınemi assez proche.

Je sais bien que de quelque façon qu'on s'y
renne, l'action de passer un défilé causera toujours
ıelque retard, et qu'il faudra, ou courir, ou s'ar-

Q rêter,

rêter, ou tout au moins ralentir le pas au debouché. Je fais encore, qu'en marchant après s'être rompu en colonne, la colonne s'allongera presque toujours; que la queue sera obligée de courir, ou la tête de marcher au petit pas, et que chaque fois qu'il y aura des converfions à faire, il y aura auffi de défauts à redreffer. Mais ce fera toujours du plus au moins; fuivant la façon dont on aura éxercé les trouppes à ces mouvemens; et encore plus, fuivant l'attention avec laquelle on les leur fera éxécuter.

Quant aux défilés, il eft rare qu'ils foient de plein pied avec le refte du chemin. La difficulté qui fe rencontre à leur entrée, que ce foit montée ou defcente ou telle autre chofe, caufe un petit retard dans la marche, de la part de tout ce qui doit paffer. Cette fomme de petits retards en forme à la fin un grand. Il arrive fouvent que la marche doit fe rallentir dans toute la longueur du défilé, comme lorsqu'on a un chemin embaraffé, un pont vacillant ou un peu délabré à paffer. Un pareil ralentiffement ne peut qu'arrêter la queue, qui n'étant empêchée par rien, arrive d'un pas plus rapide, fur ce qui y eft encore engagé. La tête d'un autre coté ayant déjà furmonté cet obftacle reprend fon pas ordinaire, et ne peut que gagner beaucoup de chemin, fur ce qui eft encore dans le défilé, et qui marche d'un pas rallenti. Toutes ces avances et ces retards doivent fe confidérer comme

me des progreſſions géométriques, dont le premier membre eſt un infiniment petit, mais dont ceux qui s'en éloignent deviennent conſidérables, parceque chacun étant un produit du précédent et de l'expoſant, ce nombre d'opérations multiplicatoires, produit à la fin une grandeur énorme. Voilà ce qui fait encore, que, les premières files ayant vite regagné ce qu'elles avaient perdu, en accélerant un peu la marche, les diſtances augmentent de plus en plus; et j'ai vu des marches de Colonnes où les trouppes du centre étaient déjà obligées de faire des quatre, des cinq cens pas et davantage à toutes jambes, avant de pouvoir rejoindre ceux qui les précédaient. Qu'on juge, comme la queue devait courir? Il n'y a d'autre reméde à cela que d'accoutumer les trouppes à marcher, même en route, au petit pas ou au pas rallenti lorsque cela eſt néceſſaire; et à donner attention que les têtes ſe ſervent de ce pas en ſortant d'un défilé, ou même toutes les fois que la nature du chemin a occaſionné un ralentiſſement dans la marche. Il ne faut pas marcher en ne regardant que devant ſoi, ſans s'embaraſſer de ce qui ſuit, comme cela ſe pratique aſſez communément: mais il faut que ce qui ſort d'un défilé, ou d'un paſſage embaraſſant, conſerve aſſez longtems un pas méſuré, pour donner le tems au reſte de le joindre, juſqu'à ce qu'on puiſſe préſumer que tout en eſt dehors. C'eſt là l'affaire des Officiers de touts grades chargés de conduire les parties des Colonnes; mais

 ſur-

ſurtout de l'Officier Général qui les méne, et qui doit à chaque endroit pareil par où il paſſe lui même, donner les ordres néceſſaires, pour épargner ces haltes et ces courſes ſi ruineuſes aux trouppes. Car il faut, autant que poſſible, que tout reſte en mouvement durant la marche; il vaut mieux que ce mouvement ſe rallentiſſe, que non pas qu'il ceſſe et qu'il ſe renouvelle. On me dira peut être que le paſſage du défilé ne s'en fera pas plus vite. Quand cela ferait, il ſera moins incommode, et c'eſt beaucoup. Mais encore cela n'eſt-il pas, et en voici une raiſon ſenſible. Si le retard dure quelques minutes, et que le terrain le permette, voilà tout de ſuite les Soldats qui ſe couchent. Alors quand leur tour vient d'entrer dans le défilé, il s'écoule toujours plus de tems, pour les faire relever et les remettre en mouvement que s'ils y étaient reſtés. On peut au moins aſſurer qu'en marchant avec les diſtances naturelles, et en réglant un peu le front et le pas ſur les chemins que la colonne aura à faire; chaque Officier ayant attention à bien garder ſes diſtances, et à avertir ce qui le précéde et ce qui le ſuit, d'arranger ſa marche ſur ſa ſituation; ces retards et ces courſes n'auraient pas lieu, et on épargnerait des fatigues affreuſes au Soldat, et ſurtout au pauvre Fantaſſin.

Quant aux dérangemens que les converſions peuvent cauſer, c'eſt une queſtion, qui mérite

quel-

quelques détails. La distance naturelle entre les sections d'une trouppe qui s'est rompue en colonne, est égale à leur front. Si après s'être ainsi rompu, il se trouve encore une conversion à faire; il faut que la section qui précéde la fasse dans le tems que celle qui suit met à parcourir l'intervalle afin que dés que celle ci arrive sur la place où elle doit tourner, elle puisse le faire sans s'arrêter; faute de quoi les sections suivantes gagneront du terrain les unes sur les autres; et de sections en sections les intervalles disparaitront tout à fait, et la queue sera obligée de faire halte. La tête cependant avance, et la colonne ne pourra manquer de s'allonger excessivement. Si ce défaut se répétait avec une Colonne étendue par elle même, elle ne garderait plus aucune proportion. Pour cet effet on a accéléré le pas de conversion, et par ce moyen on rémédie assez à tout. Cependant je ne sache pas qu'on ait clairement déterminé le principe que l'on suit dans cette accelération, ni qu'on s'en soit bien nettement rendu raison. Voici ce que mes réfléxions et mon éxpérience m'ont fait concévoir là-dessus.

La Tactique prussienne veut que le pas ordinaire de l'Infanterie soit de 75 pas par minutes, à cinq pas pour deux toises courantes; et le pas accéléré de charge à la bayonnette de 90 pas par minute, ce qui donne six pas accélérés contre cinq pas ordinaires. Les prémieres notions de la géo-

 métrie

métrie prouvent que le pas de converſion doit être plus rapide encore. L'homme de l'aile qui fait le grand tour, décrit un quart de cercle dont le rang eſt le rayon; il parcourt donc au moins 1½ fois la longueur du rang. La ſection qui ſuit n'ayant que la longueur du rang à parcourir pour arriver au point de pivot, il faut que le pas de la ſection qui tourne ſoit au pas de celle qui ſuit, comme 3:2. au moins. Mais cela ne ſuffit pas encore. Car il faut à la ſection qui tourne le tems de faire halte, et de ſe remettre, et celui d'avoir entièrement vuidé la place où celle qui ſuit doit tourner, avant que celle ci ait parcouru l'intervalle. Ce dernier article ſeul demande, lorsqu'on marche en ordre de bataille quatre, et en ordre de parade huit pas. Il réſulte de là, que le pas de converſion doit être au moins double en célérité du pas de marche; et tel eſt celui qu'on employe à préſent, généralement. Il y a plus; C'eſt que ſi les ſections ſont petites, et n'ont pas ſeize à vingt files au moins, cela ne ſuffira pas, et l'on ne pourra empêcher la Colonne de s'allonger.

On a voulu propoſer un autre moyen qui eſt effectivement ingénieux, mais en même tems ſujet à tant d'inconvéniens qu'on ne ſaurait je penſe, l'adopter. Ce moyen, c'eſt que l'homme du pivot ne doit pas reſter immobile comme nous l'exigeons abſolument: On veut au lieu de cela lui faire faire à

cha-

chaque converſion trois pas en avant, tandis que la ſection tourne. Alors on n'aurait pas beſoin de redoubler le pas dans les converſions. Car quoique la ſection tournante, n'eût pas achevé ſon tour lorsque celle qui ſuit aurait parcouru l'intervalle, elle ne l'empêcherait pas de commencer le ſien; et comme chacune aurait un nombre de pas égaux en tems égaux à parcourir, ſans ſe retarder les unes les autres, elles ne pourraient manquer de ſe trouver à des diſtances toujours égales lorsqu'elles auraient toutes fait leur tour et qu'elles ſe trouveraient en pleine marche.

Je penſe pourtant que le réméde eſt pire que le mal, et que la manière accoutumée, ſurtout en obſervant de donner toujours plutôt un peu trop que trop peu de rapidité au pas de converſion, vaut infiniment mieux. Le défaut ordinaire, lorsqu'une troupe défile, après s'être rompue par quarts de converſions, et ſurtout lorsqu'elle eſt dans le cas de tourner encore en marche; c'eſt que la colonne s'allonge. Il eſt inoui qu'elle ſe ſerre, et qu'il faille faire rallentir le pas à la queue, qui doit au contraire toujours courir. Cela vient de pluſieurs cauſes. Quelques peines qu'on ſe donne à rendre le pas des Trouppes égal, il ne peut jamais l'être parfaitement. Surtout cela eſt impoſſible à la moindre inegalité de terrein. Le pas devient alors plus court. Si ceux qui ſuivent continuaient alors de marcher,

ils perdraient leur intervalle; mais la juste mésure se rétablirait, pourvu que ce raccourcissement de pas ne durât pas assèz longtems, pour donner le tems à la queue de joindre absolument ce qui précede; au moyen de quoi elle serait sans doute obligée à la fin de faire halte. Mais c'est ce qu'on ne fait pas; Quand on voit qu'on gagne distance sur ce qui marche devant, on rallentit le pas, soi même; tant parcequ'on ignore ce qui en est la cause, que parcequ'on ne songe pas que quand on sera sur la même place, on se verra aussi obligé de marcher plus lentement. Au sortir de l'endroit difficile la tête reprend son pas ordinaire; et alors elle gagne distance parceque les autres n'en sont pas encore dehors; chaque section en gagne sur celle qui suit, et la colonne se file à perte de vue. Mais dans le terrein le plus égal, lorsqu'une parade defile, la colonne s'allonge dès les premiers pas, par ce qu'on ne part pas comme on le devrait tous ensemble. Les dernières sections piétinent, tandis que les premières marchent. Lorsqu'on marche à rangs ouverts avec un et souvent deux Officiers entre les sections, et que celles ci sont de dix à douze files seulement, la chose ne peut se faire autrement et il est impossible que la colonne ne s'allonge. Mais lorsque les sections sont grandes, elles devraient partir toutes en même tems; et surtout lorsqu'elles marchent en ordre de bataille. Une autre cause c'est, que ceux qui conduisent les sections n'ont souvent

pas

pas le coup d'oeil assez juste pour bien juger de la distance, et qu'ils la prennent presque toujours du troisième rang qu'ils voyent, ce qui ne peut manquer d'allonger la colonne. Voilà une partie des raisons qui font qu'on perd la distance même en ligne droite. Lorsqu'on doit tourner, il n'y a d'autre moyen de la garder, qu'en marchant droit sur le pivot de la section qui précede; en ne dérangeant point son pivot en tournant; et en ne décrivant exactement que le quart de cercle, afin que le pivot ne soit point déplacé par l'action de se remettre. L'inobservance de l'une ou l'autre de ces régles allongera toujours la colonne. Suivant la façon proposée de faire les conversions, que nous venons de citer, on n'en pourrait observer absolument aucune, parceque le point du pivot variant dans la conversion, ni la section qui tournerait, ni la suivante n'auraient de point fixe, pour diriger l'une son tour et l'autre sa marche. Chaque section ferait son tour à un autre point, ce qui n'arrive déjà que trop souvent, et qui dérange toujours l'ordre de marche.

Avec tous ces arrangemens, avec toute l'adresse et l'attention de la part des Officiers et des Soldats, que la discipline la plus sévère et un éxercice continuel peuvent faire acquérir, il ne sera jamais possible d'atteindre la perfection sur ce point; on ne pourra qu'en approcher. Les colonnes s'allongeront toujours, il faudra faire arrêter les têtes;

les queues feront obligées de faire halte au défilé et de courir au débouché. Mais en obfervant les précautions qu'indique la nature des chofes, ces fautes feront de peu d'importance, et bientôt redressées. En attendant je ne puis m'empêcher de regarder comme un grand avantage de notre ordonnance, de nous fournir les moyens de nous mettre en colonne, de manière à pouvoir nous former à l'instant fur le flanc de la marche; à pouvoir paffer un défilé fans en boucher l'entrée et fans nous arrêter à la fortie; *) à pouvoir pourtant auffi nous former en avant avec toute la viteffe qu'admet l'étendue de notre front; et enfin, à pouvoir nous mettre en marche, foit en avant, foit fur l'un des flancs, ou en arrière, d'une façon uniforme, fuivant tel arrangement que nous voulons donner à nos trouppes, sans en déranger l'ordonnance qu'au moment même où elles doivent fe mettre en marche, et fans leur faire faire un feul pas inutilement. Nos armées font énormes; leur front eft déméfuré; leur attirail de guerre paffe toute imagination, et fans cet avantage de notre ordonnance, elles feraient comme immobiles. Au moins eft-il für que les marches où on préfentait le flanc aux ennemis ont du être beaucoup plus difficiles, dans des pays coupés, où la Legion et furtout la Phalange ne pouvaient pas marcher fur un front égal à leur profondeur: et il eft bien certain, que des Armées auffi nombreufes que les

*) V. à ce fujet Pl. V. Fig. 5. et le renvoi.

les nôtres, avec tout leur train, rangées sur le Systême des Anciens et assujetties à leurs manoeuvres, ne pourraient se mouvoir que très lentement, ni surtout présenter le flanc en marche à l'ennemi. Il faut avouer aussi que c'est là le seul avantage que nous retirions à cet égard de notre ordonnance; qui nous offre d'ailleurs assez de difficultés à combattre, pour qu'on ne doive pas nous l'envier.

Je ne puis m'empêcher d'observer comme un grand avantage de la facilité de nous rompre en colonne avec des intervalles, les moyens, qu'on a sû tirer dans la Tactique moderne, de prendre en marche et rapidement une ordonnance oblique et d'employer tel point de la colonne que nous voulons, comme pivot, pour donner un autre direction à la marche, et nous former ensuite par de simples quarts de conversions. Mais il faudrait que j'entrasse dans tous les détails de cette Tactique, pour développer, à quel point le grand Génie qui à formé le Militaire de nos jours, a su tirer parti de notre ordonnance; et en particulier de la facilité qui en découle, de nous rompre par quarts de conversion, et de marcher dans cet ordre. *) Ce n'est pas là mon dessein, je n'ecris-

*) Pour en donner une idée aux Militaires qui ne les connaissent pas encore, j'ai ajouté à cet Ouvrage la Fig. 6. de la Pl. V. et les trois Fig. de la Pl. VI. que je prie le Lecteur de vouloir consulter, ainsi que le renvoi qui y appartient, et où on trouvera des détails intéressans.

n'écris que pour ceux à qui ces détails font familiers. J'en conclus feulement que ceux qui ont voulu ravaler cet arrangement de marche, ne l'ont pas assez medité. Il eft le feul qu'on puiffe employer pour une marche de flanc: Hors de portée de l'ennemi, il eft encore unique, pour faire marcher les trouppes avec le moins d'incommodité poffible; et leur faire paffer les difilés fans ces alternatives de retard et de courfe; qui les ruinent. Enfin même vis à vis de l'ennemi, une colonne dans cet ordre de marche eft fouvent bien plus capable d'éxécuter promptement un mouvement décifif, de former un ordre de bataille favant et inattendu pour l'ennemi que celle qui eft placée dans l'ordre du déployement, fi éxalté par ces mêmes écrivains; et qui fans doute a fes grands avantages, dans bien des occafions.

Je penfe en avoir dit affez fur les évolutions, telles qu'elles fe font de nos jours, et telles qu'elles fe fefaient ou pouvaient fe faire, fuivant ce que je nommerai l'efprit de l'ordonnance Grecque et Romaine. Je n'ai pas befoin, je crois, de m'engager dans de plus grands détails là-deffus. Ce que j'ai dit fuffit pour que des militaires inftruits voyent les caractéres diftinctifs des deux ordonnances, la profonde et la mince, fur l'article des évolutions; et c'eft là l'unique but que je me fuis propofé. Si je voulais éxaminer en détail toutes les manoeuvres que les Tacticiens Grecs font faire à la Phalange,

non

non seulement je m'engagerais dans des longueurs superflues; mais encore je serais obligé souvent de promener le lecteur dans le pays des chiméres; car il est évident qu'une grande partie des évolutions que l'on trouve décrites dans Elien n'ont été qu'idéales, ou tout au plus qu'elles n'ont été exécutées que sur la place d'exercice.

On me reprochera avec quelque apparence de raison de n'avoir parlé absolument que de la Tactique de l'Infanterie, et de n'avoir fait aucune mention de celle de la Cavallerie. Je répondrai, qu'outre que je ne parle qu'avec crainte d'une arme que je ne connais qu'imparfaitement; on peut dire que la nature de celle ci n'ayant point essentiellement changé, comme la nature de l'Infanterie, la Tactique en est resté la même. Il est vrai que les Anciens rangeaient la Cavallerie autrement que nous. Mais cela n'a pu qu'influer fort peu sur les mouvemens de cette espéce de trouppes, tant par la vélocité de l'animal qui en forme la base, que parceque les Anciens en formaient des escadrons d'un très petit front, avec des intervalles considérables, auxquels toutes les espéces de mouvemens devaient être fort aisés à éxécuter.

Il me reste pourtant une observation à faire sur les manoeuvres décrites par Elien, qui est importante pour le sujet que je vais traiter. C'est

qu'elle

qu'elles prouvent toutes combien c'était un article essentiel dans la Tactique des Grecs de présenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi, et de ne jamais être obligé à en venir aux mains avec lui, dans l'ordre renversé de la Phalange. Sans entrer dans un détail éxact des manoeuvres, dont on trouve la déscription dans cet Auteur militaire, que j'ai voulu éviter; j'en appelle au témoignage de tous ceux qui les ont étudiées. Car quoique une partie de ces manoeuvres soient imaginaires, ou n'ayent été que pour l'exercice; par ex: celle qui est nommée, l'ordre lunaire, ou bien la phalange courbe et la phalange brisée, elles ne peuvent que confirmer la conséquence que j'en tire; puisqu'elles ont du toutes être imaginées dans l'esprit de la Tactique grecque On peut donc avec raison tirer de là des inductions sur cet esprit, dont l'observation que je rapporte fait un point essentiel.

Enfin, après avoir donné sur les évolutions en général, telles qu'elles peuvent s'éxécuter dans l'esprit des différentes ordonnances, tous les éclaircissemens que j'ai cru convénables; je crois devoir finir ce Chapitre par quelques observations sur une évolution, qu'on a autrefois regardé comme très importante, et qui, quoique les idées que l'on en avait commencent à changer, est pourtant encore en usage. C'est le bataillon quarré que je veux dire. Les Anciens le connaissaient et s'en servaient très bien dans les occasions. Les

Les Grecs en particulier, sur la tactique desquels nous avons plus de détails que sur celle des Romains, formaient très bien le bataillon, quarré. Ils le nommaient *pléſion* ou *plinthion*, Ils s'en servaient dans les retraites, devant un ennemi supérieur, en Cavallerie; et surtout pour couvrir le bagage, qu'ils plaçaient au centre de leur quarré. Car les Grecs, grands pillards de leur naturel, donnaient une très grande attention à conserver le produit de leurs rapines. Avec un ordre aussi profond que le leur, ils auraient du peu craindre les charges de la Cavallerie dans quelque situation qu'ils fussent. Ainsi il ne parait pas qu'il eût été nécessaire à la Phalange, de s'embarasser de quel coté viendrait l'ennemi; et elle pouvait toujours garder son ordre de marche ordinaire. Mais nous avons observé, qu'ils attachaient une grande importance à présenter toujours leurs chefs de file à l'ennemi; c'est pourquoi le moyen de faire faire volte face aux huit rangs de derrière, pour faire tête à l'ennemi, auxquels ils auraient opposé par là des Serre-files, n'était jamais qu'une dernière ressource, contre des cas imprévus. Il est bien vrai, que dès qu'il s'agissait d'une attaque, qui ne consistait pas uniquement en harcellement de Cavallerie, la Phalange double valait beaucoup mieux, pour se porter des deux cotés en avant vers l'ennemi; repousser vigoureusement et prévenir même son attaque, le mettre en desordre; le poursuivre au moins autant

tant qu'il fallait, pour achever sa défaite: et tout cela n'aurait pu se faire que très imparfaitement par la Phalange simple à deux fronts. Aussi dès que les Grecs supposaient la possibilité d'une attaque sur les deux flancs ils doublaient la Phalange. Quand ils craignaient d'être attaqués de trois cotés, alors ils marchaient triphalangie, c'est à une partie de l'Infanterie rangée en double phalange à front opposé, et marchant par le flanc; et le reste marchant en Epagogue, les chefs de file à la tête; ou bien s'ils prévoyaient une attaque en queue c'étaient les serrefiles qui avaient la tête; selon le rapport de leur marche avec la situation de l'ennemi. Enfin craignaient-ils une attaque de tous cotés ils formaient le plésion, la tétraphalangie, ou le véritable bataillon quarré.

Le plus célebre bataillon quarré des Grecs dans l'Histoire, c'est celui que les dix mille formèrent au commencement de leur retraite. Mr. le Cointe, qui a écrit sur cette fameuse retraite un soi disant Commentaire, mais qui n'explique presque rien de ce qui concerne ce mémorable fait d'armes, prétend que ce n'était pas un bataillon quarré; et que les Grecs marchaient sur quatre colonnes, avec le bagage entre deux. On pardonne à Mr. le Cointe de ne pas entendre le Grec, mais on ne saurait lui pardonner de parler de ce qu'il n'entend pas: on ne saurait lui pardonner de ne pas mieux

mieux faire attention à ce qui suit, par où on voit clairement que c'est véritablement cette figure que les Grecs ont formée dans leur marche, pour se retirer devant les Perses. Enfin ce qui parait encore plus impardonnable c'est l'incongruité de citer des expressions latines, disant; *le Grec porte ainsi*; et de décider si positivement sur des choses, où il devait sentir son peu de connaissance. Le terme πλαισιον ᾽ισοπλευρον, qui est celui de l'original, ne saurait absolument signifier qu'un bataillon quarré à cotés égaux. En adoptant pour base de notre calcul, que les Grecs formaient dix mille combattans sur seize de hauteur, le coté extérieur de ce quarré était de 172 files, formant une étendue de 516 pieds; Le côté intérieur avait 140 files ou 420 piéds de longueur, ce qui donne 176400 piés quarrés pour le vuide intérieur de ce bataillon; et 266256 p. quarr. pour tout le terrain qu'il occupait. La description que nous donne Xénophon des inconvéniens de ce quarré, prouve clairement que c'en était un, et confirme en même tems ce qui a été dit sur la nature de l'ordre profond dans le passage de defilés. Voici le résumé de ce qu'on trouve à ce sujet dans cet Ecrivain.

Il faut se rappeller que les Grecs avaient deux manières de mettre la Phalange en mouvement: l'Epagogue, qui consistait à la couper par sections, marchant de front, et à la queue les unes des autres:

tres: et la Paragogue ou marche par le flanc. Xénophon rapporte, que les Grecs remarquèrent, pendant les trois marches qu'ils firent à la vue de Tissapherne et de ses trouppes; que le bataillon quarré à cotés égaux, n'est pas une ordonnance fort commode, lorsqu'on a l'ennemi à ses trousses. „Car „lorsque les ailes se resserrent, dit-il, ce qui arrive „nécessairement à toutes les espèces de défilés, les „Hoplites ne peuvent plus garder leurs rangs, ils „marchent avec peine, tant parcequ'ils se sentent „pressés, que parcequ'ils sont derangés; de sorte „qu'ils ne sont bons à rien dans la confusion où ils „se trouvent. — Mais lorsqu'ensuite les ailes s'ou„vrent déréchef, le désordre qui naissait tantôt de „ce que les Hoplites se serraient trop, recommence „parcequ'ils se séparent, de sorte qu'il se trouve „vuide au milieu des ailes, ce qui est un grand in„convénient, pour ceux à qui cela arrive, en pré„sence de l'ennemi. Et s'il y avait un pont, ou „quelque autre endroit serré à passer, chacun se hâ„tait, et tâchait de passer avant les autres, ce qui „les mettait dans le cas d'être aisément culbutés par „l'ennemi." Tel est le passage de Xénophon, et voici les conséquences, qui me paraissent en découler.

Si par le mot de *κερατα*, ailes on entend, comme il le faut absolument, et comme tous les Interprêtes le rendent, les cotés du quarré qui présentaient

taient le flanc au défilé, on sentira qu'il fallait que le coté qui arrivait de front au défilé le passât en Epagogue, se formant dèsqu'il l'avait passé; mouvement qui se fait lentement mais sans désordre. Cela est manifeste, puisqu'il n'est pas fait la moindre mention, du dérangement de cette partie du quarré; mais seulement de celui des deux flancs. Pour ceux là, ils passaient sans doute le défilé en Paragogue; mais apparemment, autant qu'on en peut juger par le passage de Xénophon, sans arrangement fixe; tous les deux à la fois, suivant qu'ils arrivaient au pont; ce qu'ils ne pouvaient faire tous les deux qu'en se serrant.

On me fera observer peut être que cela ne donne pas une idée fort avantageuse du Militaire Grec, que de n'avoir pas mis plus d'ordre dans leur manière de passer les défilés avec un bataillon quarré. Mais ce jugement serait un peu précipité. La Tactique des Grecs pouvait connaitre des méthodes de passer les défilés avec un quarré, sans qu'il fût possible de les mettre en exécution dans la situation de ce corps de Mercénaires, dont le Chef, l'ame, enfin celui qui les payait, avait été tué.

Il faut avouer, qu'un tel quarré avec du bagage au centre devait faire en toute occasion une machine très ingouvernable. Les trouppes les mieux exercées de ce siécle auraient bien de la pei-

ne à éviter les confusions dans cet ordre de marche, quoiqu'on puisse dire, que nous avons sur ce point là, de bien plus grandes facilités, ainsi que je vais le faire voir.

Pour peu qu'on ait d'idées de cette évolution, on sentira, qu'il nous serait impossible de former un bataillon quarré de dix mille hommes, ou de trouver, même dans les Steppes de la Tartarie, les moyens de le faire mouvoir l'espace d'une lieue seulement, sans qu'il allât sens dessus dessous. Un tel quarré occuperait suivant notre ordonnance 300 toises courantes en tout sens et 90000 tois. quarr. ce qui donne un coté qui est à celui du quarré grec comme 7:2. et la surface = 12:1. Le quarré des Grecs devait donc trouver partout bien plus de terreins capables de lui laisser une marche libre, que n'en trouverait le notre, à nombre égal d'hommes. Et ce qui est encore bien plus important, c'est qu'une profondeur de seize rangs donne beaucoup plus de solidité à la marche, que ne font trois rangs. Cela est au point, que je ne pense pas, qu'une ligne continue de plus de 300 files sur trois rangs, puisse faire mille pas, même sur un terrain assez uni, sans se rompre absolument: tandisque la solidité de l'ordre profond est telle, que les 1024 files de la Phalange Grecque rangées bout à bout, devaient marcher avec plus d'aisance et de fermeté qu'un de nos bataillons.

Mais ſi indépendamment de la grandeur du quarré on ne parle que de la facilité à en faire mouvoir un en général, et de le conduire à travers les défilés, de le faire rompre, remettre, de le plier même et de le réétendre enſuite; aſſurément ſur ces points là, notre ordonnance l'emporte de beaucoup. On peut dire que pourvu que le défilé comporte la marhe de ſix hommes de front, la promptitude avec laquelle ce qui dépaſſe l'entrée du défilé, peut s'attacher tout de ſuite à ce qui y entre de front, par un ſimple à droite ou à gauche, permet au front de ſe replier ſur lui même, d'y entrer, de le paſſer ſans s'arrêter, et de ſe reformer tout de ſuite en débouchant. La mcrohe n'en ſerait pas arrêtée mais ſeulement un peu retardée, autant qu'il faudrait pour laiſſer au front et à la queue, le tems de ſe reformer, et aux ailes celui de s'étendre après avoir paſſé. Cela ne ſe pouvait pas chez les Grecs. Dès que le défilé n'admettait pas 32 hommes de front, mais ſeulement la moitié, je ſuppoſe, il fallait faire paſſer lentement la tête par ſections, dont la marche était encore retardée, parcequ'il fallait à chacune le tems de ſe mettre devant le défilé pour y entrer. Seize rangs ne forment pas une ligne ployable comme trois qui puiſſe tourner court dans un chemin, après avoir fait un à droite; ce mouvement étant toujours pour eux, une converſion avec un rayon de 50 ou tout au moins de 30 piés de diametre, ce qui ne peut manquer de cauſer un retard

 énor-

énorme, ainsi que je l'ai fait voir; au lieu
petit tour de trois rangs serrés comme les r
ne retarde pas la marche d'un seul instant.
rait encore fallu faire passer une aile après l'a
ou bien alternativement des sections des deux ai
et tout cela ne peut que causer bien des longueu
Je prie le Lecteur de vouloir examiner la Pl. VI
Fig. I. où j'ai tâché de donner une idée de l'arrangement dont un pareil quarré aurait pu se servir, pour passer un défilé à peu près égal à sa profondeur, sans désordre. On verra par la figure et le renvoi, que si le défilé n'admettait que huit hommes de front, les retards et les attentions pour éviter la confusion devaient se multiplier à l'infini. Quoique cet arrangement ne soit qu'une idée, elle est si analogue à la nature de l'ordonnance, que je mets en fait qu'on n'en saurait imaginer qu'une semblable, aussi lente, pour allier l'ordre et la sureté au passage d'un défilé de la part d'un quarré rangé de cette manière. Que l'on compare à cela la Fig. 3. de la même Planche avec son renvoi, où un quarré sur l'ordre mince passe un défilé de la même largeur; on sentira la différence des deux manières de ranger les trouppes à cet égard. Quoique ce quarré soit plus petit que le Grec, cela ne met aucune différence dans les principes du manoeuvre même.

Nous l'avons déjà dit: notre ordonnance n'admet pas la formation d'un grand quarré; parce qu'

une

une piéce étendue et ſi mince, ne pourrait ſe mouvoir ſans ſe rompre incontinent. Un quarré de quatre bataillons me parait le plus grand que l'on puiſſe admettre. Son pourtour ſerait au pourtour de celui des Grecs comme 4:5. et ſon aire comme 2:3 à peu près, quoiqu'il ne contint que 2400 combattans, c'eſt à dire à peine le quart du quarré Grec. Ainſi ce ne ſera jamais une évolution à faire avec un corps conſidérable, comme cela l'a été anciennement; mais ſeulement avec quelque partie de trouppes, abandonnées à elles mêmes, et obligées à ce dernier effort pour ſe ſauver des mains de l'ennemi. Mais ſi, ſans calculer le nombre des combattans ſur un eſpace donné, on ne ſuppoſe que deux quarrés, égaux ſi l'on veut quant à l'eſpace qu'ils occuppent, dont l'un ſoit ſur l'ordre profond et l'autre ſur l'ordre mince; on ne pourra conteſter que celui ci ne ſoit le plus maniable de beaucoup.

Les curieux en fait d'Antiquités militaires ne ſeront, je penſe, pas faché, que je leur détaille un peu les moyens dont les Généraux des dix mille ſe ſervirent pour rémédier aux inconvéniens, auxquels la marche de ce quarré ſi grand et ſi profond, était ſujettte, en paſſant des lieux étroits et des défilés. Voici ce qu'on trouve à ce ſujet dans Xénophon.

„Les Généraux Grecs ayant obſervé cela,"
(c'eſt à dire, ces mêmes inconvéniens dont il a été
parlé) „formèrent ſix Compagnies de cent hommes
„chacune, et y attachèrent des Capitaines, et des
„Lieutenants commandant cinquante hommes, et
„des chefs d'eſcouade. Les Capitaines avaient or-
„dre, lotsque les ailes ſe reſſerraient dans la mar-
„che de faire halte, et de les couvrir contre tout
„ce qu'on pourrait entreprendre ſur elles. C'é-
„pour cela qu'ils marchaient, en dehors des ailes.
„S'il ſe formait une trouée dans les ailes du quarré,
„ils la bouchaient; à ſavoir par compagnies lors
„elle était étroite; par demi compagnies, quand
„elle était plus grande; et ſi elle ſe trouvait très lar-
„ge, par eſcouades; de façon que l'intervalle ſe
„trouvait toujours rempli. Par ce moyen il n'y
„avait point de confuſion lorsqu'il s'agiſſait de paſſer
„un pont ou un défilé: car les chefs des compag-
„nies paſſaient chacun à leur tour. Et lorsqu'il s'a-
„giſſait de former la phalange, ils ſe trouvaient
„prêts. Ils firent quatre marches de cette manière."

Il eſt trés difficile de ſe faire ſur ce paſſage une idée juſte de la façon dont les ſix compagnies s'y prenaient, pour rémédier aux désordres qui naiſſaient dans la marche du quarré. Ils n'avaient lieu qu'aux ailes ſuivant l'hiſtorien, et ne conſiſtaient qu'en ces deux choſes: à ſe ſerrer outre méſure dans le défilé; et à s'ouvrir de même en en ſortant. L'em-

ploi

ploi de ces six Compagnies était donc de cotoyer les flancs du quarré. Lorsque des hauteurs ou quelque ravin en resserraient la marche ils le longeaient sur le sommet de la trouée. La presse arrêtant alors la marche du quarré et l'empêchant de se mettre en défense, ces Compagnies fesaient front du côté de l'ennemi, et le couvraient ainsi. A mésure que la tête sortait du défilé, elles la suivaient dans sa marche, mais avec attention de masquer toujours le défilé, jusqu'à ce que les flancs du quarré eussent entièrement passés.

Cela se comprend aisément, et il n'est même pas possible de s'en faire une autre idée; parcequ'outre l'emploi de couvrir les flancs, ces compagnies avaient encore celui, d'en boucher les trouées, ce qui n'avait lieu qu'au débouché, qui ne manquait surement jamais d'y arriver. Ce qui est bien plus difficile à comprendre, c'est la manière dont cela s'éxécutait, et ce sont les expressions mêmes de Xénophon, qui forment la difficulté. Je suis fort étonné qu'aucun Commentateur, ni Traducteur ne s'y soit trouvé arrêté, et n'ait proposé quelque correction du Texte. Car enfin comment pouvait-on boucher les petits vuides par compagnies, et les grands par escouades? Je pense donc que les mots de *κατα λοχους* et *κατ' ἐνωμοτιας* ont souffert une transposition par une erreur de copiste et qu'il faut lire et traduire: „S'il se formait une trouée aux ailes

„ils la bouchaient; à savoir par escouades lorsqu'elle „étoit étroite; par demi compagnies quand elle „était plus grande; et si elle se trouvait très large, „par compagnies." Sans cela j'avoue que je ne saurais me faire aucune idée de cet arrangement. Suivant celle que je m'en fais, on faisait entrer dans ces occasions des hommes de ces compagnies dans ces trouées, d'où il fallait sans doute qu'ils ressortissent, dès que la trouée pouvait se refermer par les troupes même du quarré, ce qui se faisait alors, à mesure qu'il en sortait du débouché.

Cependant il faut bien distinguer ces occasions du passage des défilés plus étroits, et qui coupaient le quarré, comme ponts et autres de cette espèce. Il est clair que là, où les ailes avaient bien de la peine à passer chacune, seules, les six compagnies ne pouvaient pas couvrir leur marche en les côtoyant, car cela n'aurait fait qu'augmenter la confusion, au lieu d'y rémédier. Xénophon dit pourtant en termes formels, que ces six cens commandés rémédiaient aussi dans ces occasions là. Je m'en remets à de plus habiles de se faire une idée exacte de la manière dont cela s'éxécutait; et j'avoue que je n'ai que des conjectures à proposer là-dessus.

Il faut établir pour base, que la destination de ces six Compagnies était, de couvrir les ailes du quarré dans le désordre du passage des défilés et de

bou-

ucher les ouvertures qui s'y formaient. L'un ait lieu à l'entrée du défilé, et l'autre à son issue. urais pensé qu'elles faisaient l'arriéregarde au pas des ponts et de tous les autres défilés, où elles pouvaient pas cotoyer les ailes, et qu'alors elles taient les dernières; si je ne faisais réflexion, alors elles n'auraient pu remplir que le premier nt de leur distination. Si d'un autre côté elles ent passé les premières, elles auraient fort bien remplir les trouées aux débouchés, mais elles raient pas couverts les ailes à l'entrée du défilé. ut donc penser, surtout puisqu'il est dit; qu'elles aient chacune à son tour: que les deux premiè compagnies passaient à la tête du tout, ou au ns à la tête des ailes; les deux suivantes, lorsque moitié des ailes avait passé; et les deux derniè après les ailes, ou même à la queue du tout, nant les dernières trouppes de l'arrière-garde. me parait même vraisemblable, que ces compnies détachées, n'avaient pas seulement ordre de uvrir les ailes, contre les entreprises de l'enne-i, et de réparer les désordres qui y pouvaient naie, mais encore de les empêcher, et de faire obrver l'ordre nécessaire dans le passage de ces sors de défilés, pour éviter la confusion.

Car enfin il faudrait avoir bien mauvaise opion de la Tactique des Grecs pour penser, qu'ils connaissaient pas de méthode moins compliquée, pour

pour faire passer les défilés à un quarré que celui
Il n'est même pas possible de se l'imaginer. Le qu
ré était une évolution connue, ayant son nom co
me toutes les autres, et qu'on pratiquait par co
séquent de même dans les éxercices. On dira
que la Tactique Grecque n'était pas encore p
fectionnée du tems de Xénophon, et qu'elle re
de grands accroissemens, par Philippe et Ale
dre le Grand. Cela est incontestable; ces
Rois furent à l'égard de la Tactique grecque ce
ont été Fréderic Guillaume, et le Roi de Pruss
nant pour nous, dans le Siécle présent. Mais
n'empêche pas que du tems de Xénophon on
du connaitre un arrangement suivant lequel
quarré, même avec des équipages au Centre,
vait pouvoir passer un défilé, et un pont, sans
fusion et sans donner prise à l'ennemi.

Pour bien concevoir, l'arrangement pris
les Généraux Grecs, afin de garantir le quarré
sage des défilés, on n'a qu'à se retracer la situ
de ce Corps de trouppes, qui devait l'empêcher
trêmement d'observer un ordre même très
dans ces occasions. D'abord les meilleures trou
pes du monde ne font pas leurs évolutions de
l'ennemi comme sur la Place de parade, et il
pas étonnant qu'on ait recours alors à des moy
extraordinaires pour empêcher le désordre et y
médier. Mais c'est là le moindre des objets à

dérer dans le cas présent. Les Grecs ne manoeuvraient pas seulement devant leur ennemi. Ils devaient faire une retraite en le combattant. Cet ennemi les entourait de tous côtés, et il était très puissant surtout en Cavallerie. Cette retraite n'était pas celle d'un jour; ils avaient encore une route immense à faire avant de pouvoir se dire en sureté. Dans cette situation, la peur et la précipitation qu'elle fait naitre, avaient beau jeu, pour empêcher la régularité dans une évolution aussi difficile que le passage d'un pont avec un quarré de dix mille combattans, ayant du bagage au centre. Outre tout cela, observons que dès la mort de Cyrus, tout le Corps ne fut plus composé que de Volontaires, qui quoiqu' obéissant encore aux Généraux et aux Officiers qu'ils avaient, pour leur interêt commun à tous, ne leur étaient pourtant pas assez soumis, pour ne point déranger l'ordre dans des occasions aussi critiques, que le passage des défilés, où tout devait se précipiter, dans l'opinion de trouver plus de sureté au de là. Il me semble que le moyen qu'employèrent les Généraux Grecs était parfaitement analogue aux difficultés qu'ils avaient à surmonter, et qu'on vient de lire; et cela rend, je pense, l'opinion, que les six cens Commandés devaiant aussi bien maintenir l'ordre au passage que réparer le désordre, plus que vraisemblable.

Quoiqu'il en soit, tout ceci démontre clairement les difficultés que l'ordre profond oppose au passa-

paſſage des défilés à des troupes qui l'ont adopté en général, ſurtout lorsqu'elles marchent en quarré et dont l'ordre mince eſt exempt. Malgré cet avantage, qui dans certains cas peut être inappréciable il y a d'autres cauſes qui rendent cette évolution bien moins utile pour nous, que pour les Anciens Ces raiſons, ce ſont nos armes et notre ordonnance On ſe forme en quarré lorsqu'on ſe voit entouré d'ennemis, qui peuvent nous attaquer de tous côtés. Si ces ennemis ſont des Fantaſſins, les armes empêcheront le quarré de reſiſter. Les Coups de feu, et ceux de Canon en particulier, partant du quarré en divergeant ne feront qu'un très petit effet; au lieu que ceux qu'on tirera ſur lui, l'envelopperont, l'enfileront, le prendront à revers, ſans qu'il puiſſe y rémédier. Auſſi n'eſt ce pas ſous cet aſpect que l'on vante les avantages du quarré; on ne prétend l'employer que quand de l'Infanterie ſe trouve iſolée et entourée par de la Cavallerie, des mains de laquelle elle veut s'échapper. Nous avons fait voir ci-deſſus, que notre Infanterie a dans ſon feu un moyen ſûr de repouſſer les charges de la Cavallerie; mais que hors de ce feu, nos armes et ſurtout notre ordonnance la rendent incapable d'y réſiſter. Or je penſe que ſi la Cavallerie fait ſon devoir, et ſi elle ſait ſe mouvoir avec la célérité dont cette arme eſt ſuſceptible, il ſera impoſſible à l'Infanterie de manoeuvrer en quarré devant elle ſans être renverſée. Il ne s'agira que de dégager

le quarré de son feu, dans quelque partie, ce que ne peut manquer de réussir; et alors le quarré étant obligé de resister par son ordonnance et son arme le main, ne manquera pas d'éprouver les conséquences naturelles de la faiblesse de l'une et de l'autre.

Voudrait-on conseiller de doubler, de tripler, le quadrupler même la profondeur dans ces occasions, pour rémédier aux défauts de notre ordonnance? On pourrait soutenir ce conseil de bien des raisons plausibles. Il est vrai que le quarré perdrait de cette manière cette flexibilité de l'ordre mince, si utile pour s'adapter au terrein, soit qu'il se rétrécisse ou qu'il s'ouvre. Mais on dira à cela que quand il s'agit du salut, il n'est pas question, de plus, ou de moins de célérité ou de commodité dans la marche; qu'on passerait les défilés plus lentement, mais qu'on ne les en passerait pas moins, et plus surement sous la protection d'une ordonnance plus forte. On dira que ce qui nous a fait abandonner cette ordonnance c'est le ravage qu'y peut faire l'artillerie; que n'en ayant rien à craindre dans ce cas là, rien n'empêche qu'on n'y revienne alors. Tout cela est vrai. Mais il y a un inconvénient à cette idée qui me parait impossible à surmonter. C'est l'impossibilité d'allier ces deux ordonnances si essentiellement différentes, dans l'esprit du Soldat et même des Officiers, au point de

de les rendre capables de manoeuvrer ſans confuſion ſur les principes de l'une et de l'autre. Ce ſont les premiers principes qui différent au point, que l'ordre profond veut qu'on donne un plus grand eſpace au fantaſſin en rang et en file que l'ordre étendu; et dans l'application de ces principes, les différences ne peuvent que ſe multiplier. Comment faire paſſer le Soldat de l'une de ces ordonnances à l'autre et lui enſeigner la manière de ſe comporter dans toutes les deux, ſans confuſion?

Cette réflexion doit, à mon avis, faire voir l'impraticabilité du projet des Tacticiens qui veulent qu'on allie les deux ordonnances. Cela me parait impraticable en ſoi, et ſurtout lorsque, d'après cette idée, on propoſe de changer notre arme, de l'appéſantir, ou de lui donner une forme moins propre à l'action du feu: ou bien, ce qui est encore plus mal imaginé, de ſurcharger le Soldat d'une autre arme, capable de mieux reſiſter à la Cavallerie, mais inutile à tous autres égards. L'exceſſive rareté des cas, où de l'Infanterie ne pourrait ſe ſauver que par là, ne ſaurait contrebalancer le moins du monde les inconvéniens journaliers qui en réſulteraient.

Mais ſi notre Infanterie ne peut pas faire un uſage fort avantageux du quarré, elle a dans ſes armes, d'autres reſſources pour ſe rétirer devant

la Cavallerie, pourvu que ce ne soit pas dans une plaine absolument rase; ressources, que les Anciens ne connaissaient pas. La longue portée de nos armes de jet, fait qu'une troupe assure la marche d'une autre, en balayant le terrain que l'ennemi doit parcourir pour joindre celle ci. De cette façon un bois, une maison, un ravin, une hauteur, un fossé, un enclos, une haye, tous ces objets que l'on trouve partout dans des pays cultivés, peuvent servir à y jetter un détachement qui couvre la retraite dans tout l'espace qu'il flanque par ses armes. En jettant ainsi des postes dans tout ce qui peut servir de protection à mésure que l'on se retire, et repliant sur soi, en même tems, tout ce qu'on y avait jetté lorsqu'on n'en attend plus de protection; on fait sa retraite aussi surement que commodément. Où tout cela manque, il reste encore la ressource de la retraite en échiquier, qui roule aussi toute entière sur la nature de nos armes; et qui était inconnue aux Anciens. Qu'on ne m'objecte pas que la Cavallerie, pour qui les armes de jet sont comme nulles, a aussi adopté la manoeuvre des retraites en échiquier. On doit voir que la velocité de l'animal compense et égale ici en quelque manière l'effet d'une arme de longue portée, dans la main d'un corps, obligé de se mouvoir lentement. Sans armes de jet comme les nôtres, la retraite en échiquier serait impraticable pour l'Infanterie, avec ses mouvemens lents et compassés

Je finirai ces considérations sur les évolution dans l'esprit des deux ordonnances, par observer que, quoique nous ne puissions pas les allier toute les deux, nous pouvons dans certains cas, nou procurer quelquesuns des avantages de l'ordre pro fond, par la charge en Colonne. La différenc qu'il y a entre une Colonne, et un corps rangé su une grande profondeur, c'est que l'une est une mul tiplication de sections d'Infanterie marchant à l suite les unes des autres, avec des intervalles asse petits pour se soutenir, se pousser et ouvrir ainsi l'en nemi lorsque la tête est arrètée; mais aussi asse grands, pour que chaque section n'ait pas à se mou voir autrement que dans l'ordre mince: au lie qu'un Corps profond, est une suite quelconque d rangs à égale distance les uns des autres, et formar une masse indivisible. Rien ne nous empêche d'em ployer l'ordre de Colonne pour charger dans cer tains cas; il ne s'agira même communément que d le garder, puisque c'est à peu près l'ordre habitue de marche, surtout en approchant de l'ennemi. Le avantages qu'on en retirera, seront la force d'im pulsion et de résistance particulière à l'ordre profond dont nous avons parlé. On ouvrira, on percera, o entrainera un ennemi rangé sur l'Ordre mince par tout où on l'attaquera en Colonne. Mais les ravage que le Canon fairait dans une telle Colonne, ren dant inutile cette force d'impulsion en la mettan dans l'impossibilité de joindre l'ennemi; il est clai

qu

que ce n'eſt que dans les occaſions, où l'on n'a rien à craindre de l'Artillerie, qu'on peut s'en ſervir utilement. Des éxemples rendront, je penſe, encore mieux mes idées.

Mr. de Feuquières blâme le Prince d'Orange de n'avoir pas attaqué les Français, en Colonnes, à la bataille de Steinkerque; au lieu de perdre du tems à déployer et à ſe mettre en bataille avant de marcher à eux. En ſuppoſant les faits tels, que ce ſavant Militaire les rapporte, on ne ſaurait s'empêcher d'être de ſon avais. L'Artillerie d'une armée ſurpriſe n'eſt pas fort rédoutable, et outre tout le tems qu'il aurait gagné, il aurait été ſûr de cette façon là de culbuter tout ce qu'il aurait rencontré. Il eſt à croire que ſi le Prince d'Orange, grand homme d'ailleurs, et même à certains égards grand Général, avait mieux connu la nature de l'ordonnance de ſon tems, et celle d'un ordre plus profond, il aurait pris ce parti là, qui lui préſentait une victoire aſſurée. Mais il parait, qu'alors on n'avait pas encore aſſez réfléchi ſur la Guerre; et qu'il y regnait encore plus qu'à préſent une routine, dont le Prince d'Orange n'était pas aſſez grand homme de Guerre, pour s'écarter.

D'un autre côté, ce même Ecrivain plus digne d'éloges, par ſes lumières que par ſon impartialité blâme peut être à tort Mr. de Tallard, d'avoir atta-

qué l'ennemi à Spire tout de suite en Colonne, et sans lui donner le tems de se réconnaitre, en prenant lui même celui de se former.

Ces éxemples suffiront pour faire concevoir les occasions où de telles attaques en Colonne seraient décidément avantageuses. Ce serait encore lorsqu'on pourrait s'approcher de lui à couvert de son Artillerie, et enfin lorsqu'on ne peut pas faire autrement; lorsqu'on n'a que le choix de cet effort pour percer, ou de ne point attaquer du tout c'est à dire à l'attaque de retranchemens; entreprise d'un succès fort rare lorsqu'ils sont bien construits, et que les plus grands Généraux balancent toujours à éxécuter.

Je crois en avoir dit assez pour rendre sensible l'influence que la poudre à canon a éxercée sur notre ordonnance, ainsi que les conséquences qui en dérivent, quant aux évolutions. Pour s'en faire une idée plus complette encore, je prie le Lecteur de vouloir bien jetter les yeux, sur les Planches, et sur le Renvoi, qui y appartient; dans lequel j'ai détaillé des objets, qui n'ont pu trouver place convénablement dans ces recherches mêmes. En ramenant tout aux vrais principes, je me flatte de n'avoir pas travaillé inutilement à l'avancement de l'Art, mais j'y aurais encore mieux réussi, si mes idées engageaient des Militaires plus éclairés, à

en

n reprendre le fil, à les rectifier, et à en appliquer
résultat à la pratique de l'art de la Guerre.

De cette façon j'ai terminé mes recherches, ouchant les effets de l'invention de la poudre sur irmure, l'ordonnance, le maniment des armes, les évolutions, que l'on peut nommer les élémens l'Art Militaire. Je passe à l'examen de ce que tte même invention a opéré sur les parties qui en rment l'essence, et que je reduis à quatre: Savoir Camps, les Marches, les Passages des Rivères autres défilés, et les batailles.

Chapitre V.

MARCHES.

a théorie des évolutions des corps particuliers nt une Armée est composée, formant la base marches; et ces évolutions ayant été examinées c autant de soin dans le Chapitre précédent; on sera pas étonné s'll ne me reste pas beaucoup à e sur les marches des armées tant anciennes que dernes. Je tâcherai pourtant de rassembler là sus toutes les notions intéressan'es dont ce sujet susceptible.

La perfection d'une marche consiste en ce elle se fasse surement, promtement, et commo-

 dément.

dément. Si on marchait en ligne, elle se ferait avec beaucoup de lenteur et d'incommodité: il faut donc marcher en colonne. Mais l'ordre de colonne, étant un état de faiblesse pour des trouppes, avec un front si petit et un flanc si long et si susceptible d'être entamé; il faut s'arranger de manière, à pouvoir se former en bataille avant d'être attaqué par l'ennemi. Ainsi la sureté de la marche éxige, que l'on puisse se former, aussi promptement, que possible, et au moins assez vite pour qu'on le soit pleinement, entre le tems où l'on est averti de la marche de l'ennemi et de son arrivée. C'est là dessus qu'il faut prendre ses précautions et tous ses arrangemens. De ce principe découlent les conséquences suivantes. 1) Plus les Colonnes seront étendues en profondeur, et plus il faudra de tems pour se former en bataille. 2) Plus le front qu'il faudra former pour se mettre en bataille sera étendu en longueur, plus ce même mouvement éxigera de tems. 3) Plus il faudra de tems pour se mettre en bataille de quelque façon et par quelle cause que ce soit, plus il faudra prendre de précautions dans la marche, pour n'être pas pris au dépourvu, et pour être, dans tous les cas, averti assez à tems de l'arrivée de l'ennemi, afin de pouvoir se former en bataille avant de l'avoir sur les bras.

On voit par ce seul exposé que les Anciens avaient plusieurs avantages sur nous dans ce point.

La

La grandeur des Armées en ces derniers tems a été poussée à un dégré absolument inconnu des Grecs, et même des Romains. Premier inconvenient, toutes choses égales d'ailleurs. Nos grandes Armées rangées sur un ordre très mince et très étendu, souvent même avec des intervalles assez grands entre les corps qui les composent, ont besoin de beaucoup plus de tems pour se former, qu'une Armée dont les trouppes se mettaient sur dix rangs; et bien plus que celle où l'Infanterie formait une masse sur seize rangs, sans presque aucun intervalle. Quant à l'allongement des Colonnes, il dépend du front sur lequel on marche; et les Anciens n'avaient, par rapport aux trouppes, aucun avantage réel sur nous, là dedans. Car si nous marchons avec des intervalles et que nous donnions à nos Colonnes la même étendue en profondeur qu'elles devraient avoir de front, c'est notre volonté: c'est qu' apparemment nous avons des raisons pour le faire; soit que nous fassions une marche par le flanc où nous voulons nous tenir toujours prêts à nous former par de simples quarts de conversions: soit que nous prevoyions des défilés où il faudra rompre l'ordre de marche, et que nous voulions épargner à la queue une longue et tédieuse halte, à l'entrée du défilé; et à la tête le même inconvénient au débouché. Ces circonstances là exceptées, il dépend de nous de faire marcher les troupes sur le front que nous voulons, et alors elles n'occuperont en marche pas plus de

profondeur, que n'aurait fait un pareil nombre de trouppes anciennes.

Mais ces différences, quoiqu' elles résultent au fond toutes, (le grand nombre de trouppes excepté) de l'invention de la pondre à canon, ne sont pourtant que peu de chose en comparaison de celle qui en provient plus directement; je veux dire le nombre immense de charrois que notre Artillerie éxige, et que les Anciens ne connaissaient pas. L'étendue que les trouppes donnent à une colonne n'est rien en comparaison de celle qu'occupe une Colonne de chariots. On ne saurait atteller plus de deux chevaux de front; chaque couple de chevaux prend au moins dix à douze pieds d'espace en longueur. Mettons qu'une pièce de 24 montée sur son affut avec son avantrain, ait dix huit pieds de long. Je veux qu'elle ne soit attelée que de seize chevaux. Ces chevaux demandent un espace de 30 à 100 pieds dans l'attelage; cela fait de 103 à 120 pieds de long qu'occupe une seule pièce de 24en marche. Si vous donnez dix huit pieds de large au chemin, comme on donne communément aux chaussées qui conduisent aux premières capitales, vous pourrez bien y faire passer deux voitures sans s'accrocher, mais vous n'y pourrez faire marcher qu'un chariot ou qu'une pièce de canon de front. Car il y a une grande différence entre passer à coté l'un de l'autre, et entre faire ainsi une marche de plusieurs lieues.

L'un

L'un n'éxige que l'attention d'un moment; l'autre en éxigerait une très longue dont personne n'est capable; et dont les valets d'Artillerie ne sont absolument pas susceptibles. D'ailleurs les pièces sont entourées de tant de personnes, qu'on ne saurait les faire marcher comme des chariots, qui n'ont que leur conducteur. Enfin pour éviter les retrards, il faut garder un passage à coté des pièces lorsque cela est possible, afin que si une vient à verser, elle n'arrête pas toute la Colonne. Or ces retards arriveraient, si on fesait marcher l'Artillerie à deux piéces de front partout où cela serait absolument parlant possible. Si le chemin venait à se rétrécir, ce qui arriverait à tous les ponts que l'on trouve à tout moment sur les chaussées, la marche essuyerait un retardement terrible, par la nécessité où l'on se verrait de se remettre à un chariot de front, surtout si on voulait doubler, encore, après avoir ainsi dédoublé. Mais le comble du malheur serait, si les deux piéces venaient à s'accrocher, comme cela ne manquerait pas d'arriver à la moindre inadvertance des conducteurs. Car alors toute la colonne se trouverait arrêtée tout court, pour un tems assez considérable, et cela retarderait nécessairement la marche de toutes les autres Colonnes de l'Armée. Voilà des choses auxquelles un Tacticien célébre parait n'avoir pas songé, lorsqu'il trouve étrange, qu'on ne fasse jamais marcher l'Artillerie et touts les équipages, que charroi par charroi, quoique le chemin égale

 souvent

souvent la largeur de deux piéces ou chariots. S'il y avait bien fait réfléxion, il aurait conçu qu'il n'y a que peu de chemins au monde, qui permettent une autre marche que celle là. Quoiqu'il en soit à 18 pieds de large et 120 de long pour une piéce de 24 elle occupe la place de 540 hommes en marche de route, en donnant quatre pieds à chaque homme en tous sens, ce qui est un espace plus que nécessaire. Je ne fais pas ici le calcul pour les chariots à poudre, à boulets, à cartouches; les piéces de Regimens, avec leur attirail, les autres chariots de tous genres. Cela m'entrainerait dans des détails inutiles. Ce que j'en ai dit suffit, pour servir d'échantillon sur ce point; et pour faire avouer; qu'en comprenant tout ce train, on peut poser qu'une Armée occupe en marche plus du double du terrain, que n'occuperaient les trouppes seules si elles n'avaient que les équipages qu'elles auraient eus dans l'Antiquité; de sorte qu'une de nos Armées de soixante mille hommes est égale, quant au terrain en marche, à une Armée Grecque ou Romaine de 180,000 h. et davantage.

L'étendue de notre front, jointe à l'immense extension des colonnes par les Charrois, a donc obligé de les multiplier; pour regagner par cette multiplication des Colonnes, ce que l'on perdait par ces inconvéniens. Les Anciens marchaient communément sur une Colonne, très rarement et

tout

tout au plus ſur trois. Le Colonel Quintus Icilius prouve à la verité que l'expreſſion de, *exercitum triplici acie ducere*, ſignifie marcher avec l'armée ſur trois Colonnes. Mais cette façon de marcher était, ſuivant ce qu'il en dit lui même, fort rare chez les Romains. Elle l'était encore plus chez les Grecs, où l'on n'en a que l'exemple de la marche de Philopoemen contre Machanidas, qui même fut faite dans un temps aſſez moderne, pour qu'on eût pu en prendre l'idée des Romains. La Diphalangie, et la Triphalangie n'étaient pas proprement des marches ſur pluſieurs colonnes, par divers chemins; mais une marche par le flanc, après avoir fait doubler et tripler l'Infanterie en profondeur. Voilà au moins ce que c'était originairement que cette manière de marcher; quoique je ne prétende pas nier, que les Grecs n'ayent pu ſe ſervir de ce mot pour exprimer la marche ſur trois Colonnes des Romains, ce qui fait une fort grande différence. Cette Colonne unique devait être rarement dans le Cas de s'étendre beaucoup, et ſi l'on en excepte le paſſage des rivières ou de quelque gorge étroite, elle ne devait presque jamais s'allonger, au de là de la grandeur du front. Le front lui même était peu étendu, et devait être vite formé. La légion occupait 272 toiſes en bataille, de ſorte qu'une armée de quatre légions occupait 1000 toiſes ou le tiers d'une lieue de France. La Phalange formée ſur ſeize rangs occupait encore moins de front et devait être

encore

encore plutôt formée. Il faudrait qu'un pays fut extrêmement ferré, pour qu'une feule Colonne ne peût pas toujours marcher fur un chemin affez ferme et affez uni; de façon à ne trouver aucun retard en marche, et à faire la route dans le même tems à peu près, où la ferait un feul voyageur. Il devait être même affez aifé à une feule Colonne d'éviter les défilés très refferrés qui pouvaient feuls apporter du retard aux marches des anciens, furtout des Romains: car pour la Phalange, fa conftitution l'expofait à plufieurs inconvéniens en marche, qui pouvaient l'allonger; fi on n'avait l'attention de faire faire des haltes à la tête, comme je l'ai fait voir. Les trouppes qui fe divifent en corps plus petits, et qui rangent ces Corps avec des intervalles obvient par là à bien des inconveniens en marche; et leur Tactique plus maniable offre plus de reffources dans tous les cas.

Voilà donc comme l'Artillerie a introduit de très grands inconvéniens dans nos marches, qu'il convient de détailler. Trente bataillons et 50 escadrons en première ligne, occupent le bataillon avec les intervalles convénables à 500 piés et les efcadrons à 300 un front de 5000 toifes, ou de plus d'un mille d'Allemagne. Si nous voulions former une feule colomne d'une Armée de 50000 h. avec tout fon équipage et fon train d'Artillerie, la tête ferait au nouveau camp, que la queue n'aurait pas encore remué.

mué. Il a donc fallu multiplier les Colonnes. Il n'y a plus que des Corps médiocres qui marchent sur trois Colonnes. Une Armée entière ne peut guères se mouvoir que sur quatre ou cinq Colonnes, et si elle marche à l'ennemi, ou dans l'attente de le rencontrer, elle en forme encore d'avantage. J'en excepte toujours les marches où on présente le flanc à l'ennemi qui éxigent des arrangemens particuliers. Cette multiplication des Colonnes a de son côté produit plusieurs inconvéniens qui ont rendu les marches bien plus difficiles, et voici comment.

Dans tous les pays cultivés il y a toujours un chemin qui méne à l'endroit où on veut parvenir. Mais il n'y en a presque jamais davantage, et au moins jamais autant, qu'en demande le nombre des Colonnes que nos Armées doivent former. Il faut donc faire ouvrir des routes. Cela se fait soit avant, soit pendant la marche.

Avant la marche, outre le travail qu'il faut faire, et pour lequel on entrétient communément un Corps de travailleurs à part, cela peut très souvent trahir les desseins qu'on a. Il n'y a de ressource contre cet inconvénient, que de faire ouvrir des marches de tous les cotés, ce qui augmente considérablement et très inutilement la fatigue des Officiers de l'Etat major, du Corps des Guides, des Pionniers et quelquefois des trouppes de Ligne;

et

furtout s'il y a un feul defilé à paffer. Je dis un feul, car fi ce defilé fe trouve feulement fur la route d'une Colonne, il arrête l'Armée; comme fi elles devaient toutes le paffer; parceque les têtes des Colonnes ne doivent pas fe dévancer. Le déployement ne faurait donc s'en faire avec rapidité, furtout fi on confidére l'étendue du front de nos Armées. La chofe devient encore plus longue, fi le terrain a forcé les colonnes à refferrer leur marche, ce qui peut arriver à plufieurs réprifes dans la même marche, lorsque le terrain eft coupé. Mais il faut prendre les arrangemens convénables rélativement à l'ennemi pour toutes les fituations, où l'on peut fe trouver dans une marche. Il ne fuffit pas d'avoir pris des précautions pour être informé de l'approche de l'ennemi, autant d'avance qu'il le faut, afin d'avoir le tems de fe former en bataille, dans tels et tels points de fa marche. Il faut s'arranger de maniére à recevoir avis de fon approche affez à tems pour pouvoir fe former, foit en avant, foit en arrièee, quand même on fe trouverait dans un engorgement des Colonnes, ou dans un defilé quelconque, parmi tous ceux que l'on fait devoir rencontrer. Cela oblige d'entrétenir un grand nombre de trouppes légéres, pour pouvoir les pouffer en avant, autant qu'il faut pour cela. La pefanteur de nos marches nous rend ces trouppes légéres, et leur nombre multiplié, encore néceffaires d'une autre façon; c'eft à dire en ce que cela fait, que nous n'avons

n'avons que le moyen de nous en envelopper comme d'une nuée, pour dérober quelque mouvement à l'ennemi, et frapper quelque grand coup inattendu à la guerre. Sans cela nous pourrions presque tout auſſi bien, à chaque mouvement que nous feſons, envoyer, au moment où nous nous mettons en marche, un Courier au Général ennemi, et lui faire ſavoir que nous allons là ou là.

Ce n'eſt pourtant pas encore là le tout. Les marches dépendent en grande partie des arrangemens à prendre pour combattre. Lorsque le terrain y fait peu de différence, et ne ſaurait donner de grands avantages, ni à l'un ni à l'autre des Partis, alors on peut calculer ſes arrangemens de façon à n'être averti de l'approche de l'ennemi qu'autant de tems qu'il faut, pour ſe former, ſur l'endroit même où l'on ſe trouve. Mais l'Artillerie a apporté là dedans un grand changement dans notre art de la guerre. D'abord elle nous a forcé d'étendre notre ordonnance. Il nous faut donc un champ de bataille bien plus vaſte, où l'Armée aye les ailes appuyées, et où aucune de ſes parties ne ſoit coupée et ſéparée de l'autre, ce qui ne ſe rencontre pas partout. Mais il y a plus; c'eſt que l'emplacement fait un point ſi important par rapport au feu, ſoit de mousquetterie, ou de Canon, que cela éxige la plus grande attention. Tous les points d'une marche ne feront donc pas à beaucoup près convéna-

bles pour s'y former. Il n'y en aura peut être que trois ou quatre, dans une marche où cela pourra se faire. Il faudra donc s'arranger de manière, à avoir des nouvelles de l'ennemi d'autant à l'avance qu'il le faut, pour gagner soit en avant, soit en arriere un de ces points là; ce qui éxigera très souvent une demie lieue et peut être une lieue de marche en avançant ou en retrogradant, avant de pouvoir se ranger en bataille.

Tels sont les changemens que l'invention de la poudre à canon a apportés dans cette partie de notre Art de la Guerre. Et si le Lecteur veut se donner la peine de réfléchir à la grandeur des conséquences de ce point; d'avoir appésanti toutes les marches, et de nous avoir presque oté tous les moyens d'en faire de secrettes et d'en derober une seule à l'ennemi; il verra que peu de faits d'armes et d'exemples des Anciens, soit d'attaques de surprise, ou de retraites hardies, peuvent nous servir de modéles, et que bien des préceptes des Tacticiens modernes, tirés des exemples des Anciens, sont chimériques. Je n'en veux alléguer pour preuve que la seule retraite des dix mille de Xenophon.

Ces Dix mille hommes d'Infanterie auraient formé 20 bataillons, car il faut compter que c'était le reste de 14000 hommes que Cyrus avait pris à sa solde, et conduit jusqu'au coeur de l'Empire Persan.

Vingt

Vingt bataillons montés sur le pied d'à présent auraient trainé au moins 50 piéces de canon après eux. Ajoutons à cela les chariots de munitions nécessaires à un train pareil. On ne peut pas mettre à moins de mille chevaux tous ceux que ces 10. m. h. auraient trainés avec eux. Il faut des fourages pour ces 1000 chevaux; nouveau train de charroi que cela aurait éxigé. Je ferai voir ailleurs peut être que dans un siécle d'aisances, on ne force pas le Soldat, et encore moins l'Officier, de vivre comme des Chartreux, et que ces grands rétranchemens d'équipage, que nos Tacticiens proposent, sont inadmissibles, quelque utiles qu'ils soyent à certains égards. Je ne mets donc pas trop haut le nombre de chevaux que je snppose à mes dix mille hommes. Qu'on se figure un peu combien ce seul attirail appésentira la marche. Donnons outre cela du canon à l'ennemi. Je veux qu'il soit poltron comme l'étaient les Perses à l'égard des Grecs. Il n'approchera pas, mais il enverra rapidement son Artillerie, sur des hauteurs en deçà de la portée de ses pièces, sous lesquelles les Grecs devront passer. Comme on ne marche pas comme cela sous le feu du Canon, il faudra déposter l'ennemi. Je veux que dèsqu'on l'approche il se mette à fuir. Mais la portée du canon est assez grande pour qu'on puisse obliger une Infanterie, de s'arrêter et de se fatiguer assez avant qu'on soit dans la nécessité de rétirer ses pièces. Si cela se repéte plusieurs fois par jour; les trouppes

qui se battront en retraite n'auront pas beau jeu; outre qu'elles perdront toujours monde à chacune de ces actions. Qu'on se répréſente seulement, quel obſtacle les défilés et les gorges forment, lorsqu'elles sont herissées de bouches à feu. Jamais les Grecs n'auraient passé celles des Carduques et des Taoqnes, si ce peuples avaient connu l'Artillerie. Car on peut enfiler des défilés tout autrement et de bien plus loin avec du canon, que quand on n'a que des pierres qu'on roule en bas pour les défendre.

Mr. le Cointe a donc tort de ne pas vouloir admettre le parallele de la retraite du Mal. de Belleisle à Prague, avec celle des dix mille. Je ne suis point admirateur enthousiaste de la nation française, et encore moins de ses qualités militaires, que de bien d'autres qu'elle posséde. Non qu'elle ne soit généralement parlant très brave; mais c'est que cela ne suffit pas pour faire l'excellent Soldat, et que les usages militaires en France l'empêchent à mon avis d'acquérir la première de toutes les qualités guerrières; cette obéissance pleine et totale, sans laquelle le plus brave homme est un mauvais Soldat. Quoiqu'il en soit, il faut dire les choses comme elles sont. Il parait évidemment que cette retraite, quoiqu'elle n'ait été que d'une trentaine de lieues, et celle des Grecs de bien des centaines; quoique l'Armée Autrichienne ne fut pas six fois plus forte que le corps des Français, tandis que Xerxès avait

peut

peut être trente fois plus de monde que les Grecs: Il parait, dis-je, que la retraite du Mal. de Belle-isle a exigé plus de Génie, plus de moyens et d'invention que celle des dix mille. Il fallait d'abord dépayser Mr. de Lobkowitz, et empêcher qu'il n'eût aucune pensée du dessein qu'avaient les Français; car pour peu qu'il eût pris d'arrangemens, la retraite ne pouvait plus se faire. On avait à trainer après soi un gros train d'Artillerie, et tout l'attirail qu'éxige une Armée Européenne moderne, quelque éclopée qu'elle puisse être. Il fallait combattre, outre ces difficultés, toutes les incommodités de la saison la plus rude. Tout cela a sans doute exigé un soin et des attentions infiniment plus grandes, que les Grecs ne paraissent en avoir mis dans leur retraite. Ajoûtons à cela; que le corps des Grecs était frais, et n'avait fait autre chose qu'une marche longue mais commode, et avec les agrémens qui accompagnent les marches en avant dans un pays fertile, sous un Général qui paye bien: au lieu que les Français avaient soutenu un siége meurtrier, et ensuite un blocus très facheux, qui aurait du naturellement les décourager autant qu'il devait les avoir exténués. Sans ce point là, j'avoue que je ne ferais pas non plus de comparaison entre ces deux retraites. Mais cela seul me parait les égaliser: et voici pourquoi.

Ce qu'il y a d'admirable dans la retraite des Grecs, à mon avis, ce n'est pas l'éxécution. Elle

leur fut tellement facilitée, par la sottisse inconcevable de leurs ennemis, qu'on a bien de la peine à imaginer la situation des choses, qui entraine une suite d'événemens aussi peu vraisemblables. Je veux croire que la prudence des Généraux Grecs, et la bravoure des Soldats, aurait été capable de surmonter des obstacles bien plus grands, que ceux qu'on leur opposa. Mais on ne saurait comprendre comment un Souverain; qui avait tánt d'interêt d'empêcher ces dix mille Grecs de retourner dans leur Patrie; et tant de moyens d'y réussir, s'y prit si mal adroitement; et comment ses satrapes craignirent si peu, et eurent si peu de honte, de laisser échapper cette poignée d'étrangers, qu'ils ne leur livrèrent pas seulement un seul combat pour les arrêter. Cette retraite fut sans doute la cause de la ruine de l'Empire des Perses; car jamais Aléxandre n'en aurait entrepris la conquête, s'il n'en avait réconnu la faiblesse extrême, par cet événement. Artaxerxe pouvaît bien sentir quelles seraient les conséquences de cette retraite, à cet égard; puisqu'un Soldat de l'armée des dix mille eut la pénétration de les dévélopper, comme on le voit par un passage de Xénophon, écrit longteims avant Aléxandre et ses conquêtes. Quant aux Satrapes; supposé que l'interêt de l'Etat, sur lequel se fondait pourtant leur éxistence, ne les eût pas autrement touché; ils devaient craindre que leur Roi ne les fit punir capitalement pour leur mauvaise conduite si ces

Grecs

Grecs leur échappaient. Quoiqu'il en ſoit des cauſes de tous ces effets inconcevables; au moins les Grecs ne pouvaient ni ne devaient les prévoir. Ils devaient ſe figurer qu'on ferait bien d'autres efforts pour leur couper la retraite. En conſéquence de ce raiſonnement, c'eſt leur courage que j'admire. Au centre de la Perſe; entourés d'une Armée ennemi; qui, quelque éxagéré que ſoit le nombre qu'on lui attribue, était ſans aucune proportion avec leur Corps; perſuadés qu'on a le plus grand interêt à tout ſacrifier, plutôt que de ſouffrir qu'ils remettent le pied dans leur patrie: Dans ces circonſtances, n'écouter aucune propoſition de rendre les armes au Roi, même ſous des conditions avantageuſes, et prendre la réſolution de ſe frayer un chemin à travers ſes états, et de perir plutôt que de ſe rendre priſonniers; cela éxige, dans des trouppes, une fermeté de courage, toujours belle, grande, rare et digne d'admiration.

Il faut bien obſerver que la retraite des dix mille ſe fit à la barbe des Perſes, et abſolument malgré eux; et que dans celle des Français à Prague, il s'agiſſait plus d'escamoter la retraite que de la forcer. Cela forme ſans doute une grande différence et qui anéantirait peut-être tout le parallèle, ſi on ne devait ſonger en même tems; que des trouppes qui avaient ſouffert touts les perils d'un Siége, tous les déſaſtres d'un long blocus, devaient être bien

fermes, bien animées du point d'honneur, de périr plutôt que de supporter l'ignominie de se rendre; pour entreprendre une marche aussi pénible, par un tems aussi rigoureux, dont les fatigues seules devaient couter la vie à plusieurs milliers d'entre eux: sans compter encore les dangers, dont, malgré toutes les précautions possibles ils se voyaient menacés de la part d'un ennemi, pourvu d'un nombre considérable de trouppes légéres, très faciles à mêttre en mouvement en tous lieux, et en tout tems. C'est là ce qui forme à mon avis la gloire de la Nation Française dans cette retraite; et qui l'autorise à juste titre, à comparer cette gloire, avec celle dont se couvrirent les dix mille Grecs, par leur intrépidité.

Quant à la gloire des Généraux, elle doit se fonder sur l'éxécution, et elle est par conséquent d'un genre différent. Ceux des Grecs eurent le bonheur qu'on ne leur opposa que peu d'obstacles à surmonter. Ils les surmontérent heureusement et avec prudence. Il serait injuste d'affirmer que ceux qu'ils vainquirent, formaient la mésure de ceux qu'ils auraient pu vaincre; et que si on leur en avait opposé de plus grands, ils auraient succombé. Au contraire: il parait par la façon dont ils se rendirent supérieurs à ceux qu'ils rencontrèrent, qu'ils en auraient surmonté bien d'autres; et effectivement sans le sentiment intérieur de cette capacité, ils

ils n'auraient pas eu le courage d'entreprendre une retraite si difficile en apparence. Mais en comparant les deux actions, et le dégré de gloire qui en rejaillit sur ceux qui en eurent la conduite; on ne saurait s'empêcher de donner l'avantage au Général Français. Sa retraite plus difficile, éxigeait plus de combinaisons, et sans avoir peut être plus de talens que les Généraux Grecs, il eut au moins l'occasion d'en développer davantage.

Quoique mon dessein ne soit que de faire un paralléle de l'Art de la guerre, considéré comme Art, et que je fasse abstraction totale de la valeur personnelle des combattans, que je ne considére point ici comme des êtres moraux mais comme des machines mouvantes; je ne saurais m'empêcher de faire, au sujet de cette retraite, une observation, rélative au point de vue du courage des trouppes, et du principe qui le met en jeu. Outre l'avantage d'être frais et dispos, tandis que les Français étaient exténués de misére, ce qui fait une grande différence par rapport aux résolutions courageuses; les Grecs avaient un motif de plus, et un motif bien pressant à se resoudre au parti qu'ils prirent. Quelque accord qu'ils eussent fait avec le Roi de Perse, il était fort douteux qu'il l'eût tenu. Les perfidies envers les ennemis étaient alors bien plus ordinaires que de nos jours; parceque dans un âge, où on ne connaissait pas l'imprimerie; où les hommes n'a-

n'avaient aucun commerce entre eux; elles n'éclataient point, et ceux qui les commettaient n'avaient jamais occasion d'en rougir. Outre cela le sort qui attendait des prisonniers de guerre, dans ce siècle là était terrible; il n'y en avait point d'autre que l'esclavage ou la mort. Telle était la destinée, qui attendait les Grecs, s'ils tombaient de force entre les mains du Roi de Perse; et ils devaient le craindre même en se rendant à lui par capitulation. Dans ce siècle ci nous ne connaissons rien de pareil. Les capitulations sont sacrées, parceque le violateur, fut ce le plus grand Roi du monde, est sûr de se couvrir d'infamie aux yeux de toute l'Europe, où les Gazettes publieront le fait tout de suite: Les prisonniers sont traités presque aussi bien qu'on peut l'être chez soi, au sein de sa famille. Il n'y avait donc aucun malheur réel à craindre pour les Français, en se rendant aux Autrichiens; et il y en avait mille très éminens à rencontrer dans la retraite. Cependant ils choisirent le dernier parti; et si le sacrifice de tout ce qui est cher à la nature, si la constance à s'exposer à tous les maux et à la mort, plutôt que de faire ce qu'on croit digne de blâme, méritent des éloges; on ne saurait se dispenser d'en accorder de très grands aux Français dans cette occasion. Les Grecs combattirent pour leur vie et leur liberté; les Français entreprirent une retraite plus pénible et plus dangereuse, purement pour maintenir leur honneur.

Obser-

Obſervons à cette occaſion la différence réelle qui ſe trouve entre nous et les Anciens. Ceux ci étaient plutôt portés à combattre vaillamment par les ſentimens naturels; ſoit de ſureté pour leur vie et leur liberté; ſoit de déſir du butin; ſoit enfin de défenſe de leurs femmes, de leurs enfans, et de leurs poſſeſſions. C'était chez eux presque toujours la raiſon, que le M[al]. de Schomberg dit une fois à ſes Soldats, au moment d'une bataille, qui les feſait agir. *Mes enfans*, dit il, *voici les ennemis: Si Vous ne les tuez*, *ils Vous tueront.* Quant à nous, nous y ſommes presque toujours portés, uniquement par la chimére du point d'honneur. Lequel des deux eſt préférable? Il y a du pour et du contre dans cette queſtion, et je ne prétends pas la décider. Mais admirons toujours l'homme, que la nature a rendu ſusceptible d'être mis en mouvement par des idées de ce genre, dans une direction contraire à celle de ſes premiers principes, l'amour de la vie et du bien être phyſique. Quand je parle du motif du point d'honneur, c'eſt l'Officier que je veux dire. Le Soldat n'en eſt pas ſusceptible, au moins à un certain point, et au point où il faut l'être, pour faire de ces actions que l'on voit journellement faire à nos trouppes. Il doit être mis en mouvement par l'Officier, et nous voyons que cela eſt poſſible. Mais il parait, ou que l'Officier d'alors n'était pas en général animé de ce ſentiment, comme il l'eſt de nos jours; ce qu'il faut ſans doute attribuer à

l'eſprit

l'esprit de Chevalerie : ou, qu'il n'avait pas le même empire sur le Soldat. Le développement de cette question ne saurait avoir lieu ici.

L'éxamen que nous avons fait ici de la retraite des dix mille à l'occasion des marches d'Armées anciennes et modernes, suffira je pense pour donner une idée des attentions qu'il faut faire, soit en comparant des faits d'armes anciens à d'autres modernes, soit en proposant les premiers pour servir d'éxemples, de modéles et de régles, dans la conduite présente des guerres. Les Anciens avoient des moyens, et des facilités, pour éxécuter bien des choses, dont nous sommes fort éloignés, et auxquelles il faut bien faire attention, avant de s'embarquer sur la foi de leur éxemple dans des projets, qui manqueraient surement.

Ce qui a été dit, suffit aussi, pour faire voir; qu'à l'égard seulement des marches, les changemens que l'invention de la poudre à canon y a apportés, en a fait une partie très difficile de l'art de la guerre, ce qu'elle ne parait pas avoir été anciennement. Le Chevalier de Folard, connaisseur en fait de guerre, loue le Mal de Villeroi d'avoir possédé éminement cette partie. Cependant il n'en était pas moins mauvais général, parcequ'il ne possédait pas les autres. Nous ne trouvons pas qu' aucun Ecrivain ancien loue un Général Grec ou Ro-

main

main d'avoir été particulièrement habile dans une partie de l'art de la guerre, et notamment dans celle des marches, ce qui prouve par parenthése, combien la conjecture du Colonel Quintus Icilius est juste, lorsqu'il dit, (Mémoires crit. et hist. sur plusieurs points d'Ant. mil. Tom. I. p. 112. suiv.) à propos du même sujet des marches: „Il ne me sied „pas au reste d'examinier, si cette pratique des An„ciens, trè. bonne dans leur tems, le serait encore „aujourdhui, depuis que l'usage des armes à feu a „donné lieu à une tactique différente de la leur, ou „s'il vaut la peine de les imiter et même de les étu„dier; mais j'ose remarquer que les Généraux avaient „pour lors bien plus de moyens, qu'à présent de mon„trer leurs talens et d'exécuter avec promtitude des „projets hardis et décisifs. Aujourd'hui l'art de con„duire des Armées est bien plus difficile et exige „plus de connaissances et d'industrie que dans ces „temps, vu que plus la machine est composée, plus „a-t-on de besoin pour la diriger, de cet esprit de „détail, que les génies supérieurs n'acquiérent qu'„avec peine. C'est peut-être la raison, pourquoi „il y avait en même temps dans les beaux jours de la „Republique plusieurs grands Capitaines, tous capa„bles de commander des armées, et qu'il semble, „que dans les temps où nous sommes, le nombre „n'en est pas si grand." On ne saurait parler plus juste, et le présent Ouvrage servira si je ne me trompe de Commentaire à ce texte. En attendant je vais

vais continuer à crayonner quelques traits des différences que la poudre à Canon a apportées dans le détail des marches, entre nos Armées et celles des Anciens.

Le léger calcul des trains de charrois qu'une armée traine après soi, et que j'ai esquissé plus haut, doit faire sentir à quel point les marches de nos armées sont devenues lentes et empêchées. Il ne leur est plus possible de parcourir, comme autrefois des espaces de pays considérables, pour surprendre l'ennemi soit au commencement d'une guerre, ou d'une campagne, et encore moins dans le fort des opérations militaires. On voudra peut être me soutenir le contraire; on me citera des marches faites avec une célérité surprenante dans ces derniers tems. Telle est celle où le Roi de Prusse accourant du fond de la Silésie pour battre les Français à Rosbach, reparcourut avec la même rapidité cette grande étendue de pays, et vainquit les Autrichiens un mois après à Breslau. Telle est encore celle que fit le Prince héréditaire de Bronswik pour aller assiéger Wesel en 1760. qui s'éxécuta avec une vitesse et un secret également surprenant. Ces deux marches, et d'autres semblables, tout admirables qu'elles sont, ne prouvent rien contre ma these. Pour s'en convaincre, voici les reflexions qu'il faut faire. L'un et l'autre de ces Princes ne marchaient qu'avec des Corps d'armées; car le Roi n'amena que 20 à 22000 hom-

hommes avec lui de Siléfie, et le Prince héréditaire ne marcha qu'avec 18000 au plus au Siége de Wefel. Ils avaient allégé leur Corps autant que poffible, n'ayant aucun train d'Artillerie avec eux, ni aucuns charrois pour leurs fubfiftances, qu'ils étaient fûrs de trouver partout en route. Cela eft fi vrai, que tout le train de fiége n'était pas encore arrivé à l'armée du Prince héréditaire, lors de l'affaire de Clofter Campen, quoique ce Prince fe trouvât depuis affez longtems devant Wefel. Ce qui prouve bien la vérité de l'appéfantiffement des marches par l'Artillerie, puisque fi le Prince héréditaire avait pu conduire fon Artillerie de Siége avec lui, Wefel aurait été pris vraifemblablement avant le fecours qu'amenait Mr. de Caftries, vu la faibleffe de la garnifon et le mauvais état d'approvifionnement de la place. L'une et l'autre de ces armées enfin ne marchaient qu'avec le fouci de rendre leur marche aifée et prompte, n'ayant rien à craindre de l'ennemi en route: et elles fuivaient de grandes routes fans aucun befoin d'en faire ouvrir. Malgré cela, leur marche n'égala pas en rapidité, plufieurs marches des Anciens faites avec des corps plus nombreux, et dans des circonftances moins favorables. La rapidité de leur marche n'alla point jusqu'à furprendre l'ennemi qu'ils couraient attaquer, comme il y a des éxemples d'attaques de cette efpéce, chez les Anciens, dont l'ennemi ne reçut d'avis que par l'attaque même.

J'a-

J'avoue qu'il eſt difficile pour d'autres raiſons, qui appartiennent à la ſeconde partie de cet Ouvrage, de faire de nos jours des traites comme de Breslau à Leipzic, ou ſeulement de la Dimel jusqu' à Weſel, ſans que l'ennemi en ſoit informé aſſez à tems, pour n'être pas tout à-fait ſurpris, quand même on marcherait avec toute la légérité des troupes de l'antiquité. Auſſi les marches, telles que je viens d'en citer, concernent-elles bien moins le ſujet que je traite, que les marches qui ſe font avec toute l'armée contre un ennemi à portée de joindre ou d'être joint par une ſeule marche; et qu'il faut faire avec des précautions égales pour arriver à ſon but, et pour ne pas recevoir un échec ſoi même, en voulant porter un coup à l'ennemi. Quelques exemples que je vais citer de préférence, parceque j'en ai été témoin oculaire, ſerviront de preuves à qui voudrait douter d'une choſe que je regarde comme décidée; et ſi j'avais voulu raſſembler ceux que fournit l'hiſtoire, j'en aurais pu compoſer un Volume.

Après avoir cédé au nombre, et s'être vu obligé par là d'évacuer la Heſſe, Le Duc Ferdinand, qui s'était ſu ſoutenir ſur la Dymel malgré les efforts des ennemis, conçut le projet, de regagner la ſupériorité ſur l'ennemi par une irruption dans ſes quartiers, ſoit en ſe remettant en poſſeſſion des places du Landgraviat, et s'y établiſſant de nouveau, ſoit

au

au moins en enlevant ou battant les trouppes Françaises en détail, et en s'appropriant ses magazins, enfin en poussant ses avantages aussi loin qu'ils pourraient aller; et toujours assez loin pour rentrer en campagne l'année suivante et plutôt que lui, et avec une supériorité décidée. La situation des quartiers du Maréchal rendait cette espérance fondée. Ils formaient un saillant vers Goettingen Munden et Cassel, qu'on pouvait embrasser en perçant par les flancs; et couper ainsi ce qui se serait trouvé engouffré dans ce saillant. Les préparatifs qu'exigeait le mouvement de l'armée en avant prirent tant de tems, que nous ne pumes tomber qu'au commencement de Février sur les quartiers des Français. Aussi n'en enleva-t-on presque pas un seul. Ils étaient tous levés avant que nous eussions mis un pied dans la Hesse. Il est vrai que si Fritzlar avait pu être pris le jour même où il fut attaqué, et n'eût pas resisté quatre jours; si le Général de Breitenbach n'avait pas été tué et ses trouppes repoussées à l'attaque du poste de Marbourg, les choses auraient pris une autre face. Mais cela ne fait rien à ma thése par deux raisons. D'abord, c'est que ce n'auraient été que les quartiers de l'aile droite des Français qui auraient été exposés par là, et dont la retraite aurait été coupée par la nature de leur position. Notre marche n'en aurait pas moins été trop lente pour surprendre un seul quartier; au sens propre de ce terme. La perte que les Français auraient soufferte, serait

 pro-

provenue de la dispofition de leurs quartiers et de nôtres, et non pas de la rapidité de notre marche En fecond lieu ce qui nous empêcha de nous rendre maitre de Fritzlar, ce fut préçifement de n'avoir pu nous mettre en mouvement affez promptement avec notre Artillerie, et d'avoir été oblig de la laiffer en arrière pour nous mouvoir un peu plus vite. Une armée ancienne aurait été au milieu des quartiers de Mr. de Broglio avant qu'il en eût eu le moindre vent. Le foin de fes fubfiftances ne l'aurait pas arrêté un minute. Si les Anciens n'étaient pas plus fouvent furpris et battus dans leurs quartiers d'hyver, c'eft qu'ils les prenaient tout autrement que nous. S'ils avaient voulu ne pas y mettre d'autres précautions, et fi d'autres caufes (comme, par ex; la difficulté de fe rendre maitre de la moindre bourgade entourée d'un mur,) ne les avaient affifté, l'armée la plus aguerrie contre le froid et un peu de mal aife, aurait toujours été fure de détruire l'autre pendant l'hyver. Mais le Syftême des trouppes était fi différent du nôtre, que leur fituation dans les quartiers d'hyver ne faurait fe comparer avec ce qu'ils font à notre égard. Il fera donc convénable de chercher des éxemples plus analogues encore.

Nous ouvrimes la Campagne de 1761. en marchant droit fur le Corps d'Armée commandé par le Prince de Soubife pour l'accabler s'il était poffible,

avant

avant sa jonction avec le M^al^. de Broglio. Les mêmes raisons qui nous portaient à vouloir combattre le Prince, l'engageaient à éviter une action de tout son pouvoir. Il s'était posté dans un assez bon camp près de Unna, tandisque nous campions dans les environs de Soest. Le Duc Ferdinand forma le projet de l'y attaquer en tournant son poste. On avait fait reconnaitre pour cet effet un bois un peu marécageux à notre droite, qu'il nous fallait passer. On le jugea praticable. Ni le tems, ni l'envie de cacher notre dessein à l'ennemi n'avaient permis de faire de grands travaux pour en faciliter les passages. On se mit en marche à l'entrée de la nuit. Malheureusement au moment où nous partions, il s'éléva un orage qui trempa si bien le terrain par où les colonnes devaient passer, que l'on fut obligé de prendre un grand détour, pour se porter sur Dortmund. Ce grand mouvement donna le tems à M^r^. de Soubise de se reconnaitre et de décamper. Sans ce contretems nous aurions surement surpris le Prince dans son camp, ou nous serions entré d'emblée par ses derrières, avant qu'il eut eu le moindre vent de notre marche. Il est pourtant très vraisemblable que sans l'attirail d'Artillerie, que l'on ne pouvait se dispenser de conduire avec soi dans une pareille expédition; et celui, qui accompagne nécessairement l'Infanterie en toute occasion; et si nous avions pu nous contenter d'un seul chemin, comme aurait fait une armée ancienne, nous au-

rions trouvé moyen de tomber sur le Prince d
Soubise malgré les effets de l'orage.

En 1762. l'armée Française sous les ordres d
Prince de Soubise et du Maréchal d'Etrées, s'étan
rassemblée dans les environs de Cassel, se porta u
peu en avant sur les hauteurs entre Geismar e
Meyenbrechsen le quartier général à Wilhelmstha
et deux Corps avancés sur l'un et l'autre de se
flancs; l'un aux ordres du Mis de Castries au delà d
Grebenstein, l'autre aux ordres du Cte de Stain
ville, du coté de Schachten. Nous étions à qu
tre petites lieues de leur armée avec la nôtre, dan
notre ancien Camp sur la Dymel, n'ayant que M
de Luckner dans les environs d'Eimbeck pour ob
server le Corps du Cte. de Lusace. Les Françai
nous laissèrent avec le plus grand sang froid d
monde nous emparer de tous les débouchés de
Dymel et du poste de Sababourg, qui est la clé de
passages par le Rheinhartzwald. Ces préparati
faits, le Duc ne tarda pas un moment d'en profit
pour frapper un grand coup contre l'Armée Fran
çaise. Mr. de Luckner reçut ordre de passer l
Weser à Wambeck, de traverser le Rheinhartzwal
et de se trouver sur la gauche de notre armée l
24. Juin au matin. La nuit de 23. au 24. à m
nuit, l'armée prit les armes et se mit en march
une ou deux heures après. Au petit point d
jour toute l'armée passa la Dymel sur dix Colon
ne

nes, y compris le Corps du M[is] de Granby. A cinq heures du matin nous découvrions le Camp Français, où tout était enseveli dans le plus profond repos. Là dessus nous nous formames en ordre de bataille. Cela nous prit tant de tems; les attentions qu'ensuite il fallut avoir en avançant ainsi sur les trouppes Françaises, pour ne pas nous rompre et nous couper dans quelque partie; la nécessité de trainer notre canon après nous contre une armée qui en avait, nous fit avancer si lentement, quoiqu'avec toute la célérité dont une Armée moderne est susceptible dans cette situation; que les Français eurent le tems de se reconnaitre. Ce fut sans contredit l'appésantissement de notre marche, plus que toute autre chose, qui sauva l'armée Française d'une destruction presque entière; et si nos armées pouvaient se rémuer aussi promtement que celle des Anciens; nous étions ce jour là dans le Camp des Français, avec ceux qui léur donnaient le premier avis de notre approche. Mais il n'est pas possible, avec cette multitude de Colonnes; avec cette attention que l'une ne dépasse pas l'autre en marche, de sorte que le retard d'une seule s'étend sur toutes; avec les longueurs qu'entraine l'action de se former sur un aussi grand front que celui que nous occupions, et celle d'avancer avec ce front énorme; que l'on puisse éxécuter un coup décisif. On tourne bien une position, on surprend par une marche secrette le passage d'une rivière où d'un défilé. Mais

comment cela s'exécute-t-il? Est cel de façon
tomber tout d'un coup & à l'improviste sur le fla
ou à dos de l'ennemi, et à le battre ainsi à plat
couture? Non; tout cela se fait si lentement, q
l'ennemi instruit de ce que l'on projette a toujou
le tems de se sauver d'une entière défaite, avec u
perte assez légére, en comparaison au moins de
qu'elle pourrait être, si nos Armées étaient capabl
de se mouvoir avec plus de rapidité.

On me fera sentir à la vérité, que *vitesse* e
lenteur sont des termes rélatifs, et que si une Ar
mée est privée du pouvoir de faire un mouvemen
promt, pour attaquer; l'Armée opposée est da
le même embarras, pour se défendre, ou pou
échapper à l'attaque. Que l'on charge deux cou
reurs d'un poids de cent livres chacun, ils ne cou
ront plus si vite, ni l'un ni l'autre, que lorsqu'i
ne portaient rien; mais celui qui était le plus agil
auparavant, devancera encore l'autre. Il y a d
vrai dans cette réflexion, sans doute, et c'est là l
seul principe des coups que l'on peut encore fra
per, en dérobant des mouvemens à l'ennemi. Ma
il n'en est pas moins vrai que ces mouvemens n
peuvent rien avoir de bien décisif, à moins d'un
mal adresse toute particuliere du Général de l'enne
mi. Car celui qui attaque ainsi, étant toujours ol
ligé de faire un circuit dans ces cas-là, et ne pou
vant gagner qu'une petite avance, parcequ'il n
peu

peut dérober ſon deſſein que pendant quelques heures, pendant lesquelles il ne peut faire qu'un chemin peu conſidérable; l'Adverſaire, pour peu qu'il ait ſu ſe poſter de la manière que le demandent ſes circonſtances, ſe trouve toujours en état, ſi non de prévenir tous les inconvéniens, au moins d'empêcher qu'ils n'ayent des conſéquences trop fâcheuſes, et telles qu'elles l'auraient été, ſi l'aſſaillant avait pu ſe mouvoir avec toute la promtitude d'une armée ancienne. Ce qui le prouve plus que tout ce que je pourrais alleguer, c'eſt que les Romains n'ont pu imaginer d'autres moyens de ſe mettre à l'abri des entrepriſes, que des ennemis auſſi leſtes pouvaient tenter contre une Armée dans ſes Camps, que de faire de chaque Camp une forterеſſe inattaquable. Nous ſommes bien obligés ſans doute de prendre auſſi des précautions, pour éviter d'être ſurpris dans nos camps ; mais ces précautions ſont d'un tout autre genre, et nous n'avons pas recours à la pelle et à la pioche pour cet effet. On verra dans la ſuite que les inconvéniens particuliers attachés aux fortifications qu'on pourrait faire à nos Camps, ſont ce qui nous empêche principalement d'employer ce moyen dont les Romains formérent un des principes de leur Art militaire. Cependant, quand même on admettrait, que c'eſt là la prémière, ou même la ſeule cauſe, pourquoi nous ne fortifions jamais nos Camps, dans la ſimple vue de les garantir d'une ſurpriſe : la nature des précautions

 que

que nous prenons pour nous en garantir, n'en formerait pas moins une preuve complette, de l'appésantissement de nos armées par l'Artillerie, et de la différence, entre les mouvemens que nous pouvons entreprendre, et ceux que les Anciens étaient capables d'éxécuter. Le détail de ces précautions appartient au Chapitre suivant. Mais quelques recherches sur leur nature, pour confirmer ce que j'ai avancé, ne saurait être étranger à celuici.

Il faut commencer par observer qu'il y a deux accidens, contre lesquels il faut se garantir, dans ses Camps. Le prémier d'être surpris par une attaque directe; le second de l'être par un mouvement imprévu, capable d'entrainer des inconvéniens, auxquels on tenterait ensuite envain, d'apporter du réméde.

Pour prévenir la surprise d'une attaque directe, nous nous contentons de placer des gardes de Cavallerie et d'Infanterie devant l'armée, dont les dernières sentinelles ne sont pas à 1500 pas du Camp. Pour surcroit de précautions, on place quelque objet, qui force l'ennemi à défiler devant son front; et alors on est dans une parfaite sureté. On campe de cette façon à la barbe de l'ennemi, et on dort la nuit dans le Camp sans rien craindre. Cela ne se pourrait pas, si l'on n'était sur, qu'avant que l'ennemi ait défilé et se soit reformé; ou seulement avant qu'il ait parcouru l'espace entre les postes

les

les plus avancés et le point d'attaque, on aura le tems de prendre les armes, et d'être en bataille. Chez les Anciens, une bonne grosse rivière aurait seule pu couvrir assez puissamment le front d'une Armée, pour pouvoir dormir en sureté. Tout autre défilé aurait été bien vite passé; et pour les gardes avancées, cet obstacle n'aurait servi de rien; on aurait été en même tems qu'elles dans le camp ennemi. Il falait donc s'enfermer dans une forteresse; et si l'on ne trouve cet usage constamment employé, qne chez les Romains; c'est que les autres nations, moins versées dans l'Art de la Guerre, avaient presque toujours recours au moyen simple d'ouvrir la Campagne par une bataille, qui obligeait l'ennemi vaincu, à se renfermer pour cette année dans ses places.

Ce moyen là ne parait assurer un Camp que contre les surprises directes; mais malgré cette apparence, on se tromperait en le croyant. Il assurait en même tems contre tout ce qu'on aurait pu entreprendre pour tourner l'armée. Cette forteresse mouvante craignait aussi peu une attaque en flanc, ou même à dos, que de front. Il y a plus; c'est qu'elle empêchait l'ennemi de rien entreprendre d'ailleurs. Quelque marche qu'il eût fait, elle pouvait venir se placer partout où elle le trouvait bon; et il fallait donc qu'il prit bien garde dans les mouvemens qu'il faisait, de ne pas donner une pri-

se sur lui, qu'elle aurait pu saisir à l'instant; soit en se plaçant entre lui et ses communications; ou en lui coupant la retraite; ou en le resserrant dans ses vivres et ses fourrages. Tout a changé pour nous à cet égard.

Avec la lenteur de nos armées nous ne connaissons d'autre moyen de faire un mouvement inattendu et hardi devant l'ennemi, en le lui dérobant, que de nous envelopper d'une foule de trouppes légéres, que nous entretenons à cet effet, comme d'une nuée. Encore n'est-ce presque jamais, que le commencement d'un mouvement, qu'on peut lui cacher. Un demi-jour après qu'on s'est mis en marche, l'ennemi doit en être instruit.

Mais aussi, souvent cela est-il plus que suffisant, pour donner des avantages considérables à l'adversaire, parcequ'on n'est pas moins lent et pesant que lui. Il faut donc absolument être averti le plutôt possible, de tout ce qu'il entreprend, pour n'être pas mis hors de mesure: et cela ne peut s'éxécuter, qu'en tenant aussi toujours sur lui un grand nombre de trouppes légéres, pour éclairer tous ses mouvemens. Cela oblige donc les deux partis, dans quelque situation qu'ils se trouvent, à multiplier cette espèçe de trouppes; et ce sont elles qui forment de nos jours, le principal moyen d'assurer l'armée contre les entreprises inopinionées de l'ennemi.

Il

Il y a bien encore la ressource d'obliger l'ennemi à ne pouvoir entreprendre, que par de longs mouvemens, en s'étendant autant que l'on peut devant lui, sans s'ouvrir ou se séparer. On y réussit par des corps détachés de l'armée. Mais outre que cette méthode a de bien grands inconvéniens, et qu'il faut au moins que la communication de ces corps soit constante et assurée, ce qui ne peut se faire, que par des postes intermediaires: elle a par elle même des bornes communement trop étroites, pour le besoin qu'on en a.

On y supplée donc par des postes, dont l'emploi est d'arrêter tout ce qui ne passe pas leur force, et d'avertir des mouvemens de tout ce qui passe à leur portée, même en se répliant, lorsqu'ils y sont obligés. Si tous ces postes se tiraient des trouppes de ligne, on s'affaiblirait trop, en cas d'une attaque prompte et directe de la part de l'ennemi. On y employe donc, ce que nous nommons trouppes légéres, qui, plus promptes d'ailleurs dans tous leurs mouvemens, sont moins exposées à être coupées ou enlevées dans un poste avancé que des trouppes de ligne. Sont-ce des trouppes comme elles qui les attaquent, elles leur résistent, pourvu qu'elles ne soyent point surprises. Sont-elles attaquées par des trouppes de ligne, elles volent devant elles, et se réplient sur l'armée, sans craindre que celles ci, avec leur pas de tortue, puissent les atteindre.

Si

Si on ne s'arrêtait qu'au nom, on croirait que plein d'un esprit de Systême, j'attribue à l'Artillerie un changement qu'elle n'a pas effectué. Les Anciens avaient des trouppes légéres, me dira-t-on, et même en plus grand nombre que nous. Les [illegible] de l'Infanterie Romaine étaient armés à la légére; et les peltastes formaient selon la Tactique Grecque, la moitié de la Phalange dans une armée. Chez les uns et les autres les Archers, les Frondeurs &c. étaient encore à part. Il en était de même à l'égard de la Cavalerie. Mais ce n'est pas au nom, c'est à la chose, c'est à dire, à la nature, et à l'emploi de ces trouppes. Et si on veut comparer la nature de nos trouppes légères, et l'usage que nous en fesons, avec les trouppes qu'on nommait ainsi chez les Anciens, on y trouvera des différences essentielles. Ensuite il faut observer, que la grande multiplication de l'Artillerie dans les Armées et celles de nos trouppes légères sont de même datte, et marchent d'un pas égal, depuis l'abolition des armes défensives: Alors on verra que j'ai raison de trouver une liaison de cause entre ces deux phénomènes.

Les trouppes légéres des Anciens se nommaient ainsi, dans le sens propre du mot, parceque portant une armure très légére en comparaison de celle du fantassin de ligne, chaque homme était moins gêné et susceptible de mouvemens plus rapides. C'est ainsi que du tems que la Cavallerie était armée

armée de piéd en Cap, avec les chevaux bardés, on nommait à juste titre et au propre, celle qui ne l'était point, ou qui l'était beaucoup moins, Cavalerie légére. Mais chez nous ce n'est point la différence de l'armure qui peut autoriser cette dénomination. Le Soldat de nos trouppes franches, de nos Chasseurs, de nos Volontaires, ou quelque nom que l'on ait inventé pour désigner notre Infanterie légère, porte le fusil, la giberne, le havresac même, comme le fantassin ordinaire. Si son fusil est plus léger c'est très peu de chose, et deux ou trois livres de plus ou de moins n'autoriseraient pas cette diversité de dénomination ; le hazard fesant souvent que cette différence se trouve entre les fusils du même bataillon. D'ailleurs il y a des corps de trouppes légéres, dont les armes sont plutôt plus pésantes que celles des trouppes de ligne ; tels sont les chasseurs avec leurs carabines. Si le havresac du Volontaire est moins farci de nippes ; c'est quelque chose d'accidentel, et qui n'appartient nullement à l'essence des trouppes. Une couple de chemises et une paire de bas de réchange, avec un bonnet de nuit, nécessaire au Soldat, grace à la forme ridicule de notre chapeau, suffit pour satisfaire les besoins du fantassin de quelque éspéce de trouppes qu'il soit. Si on lui en laisse porter davantage, c'est un abus. Pour le Cavalier, il est vrai que l'on ne voit point derrière celui des trouppes légéres une vraie tour d'équipage, qui cause souvent des hernies à l'homme,

fournissait, étaient toutes trouppes légéres dans le sens où nous sommes obligés de prendre ce mot c'est à dire, des trouppes avec peu ou point d'équipages et de train de charroi, et qui par conséquent pouvaient faire leurs mouvemens avec toute la célérité du pas naturel, et non rétardé de l'homme ou du cheval; et qui outre cela pouvaient se mettre en mouvement au premier signal. Car ceci forme encore une différence bien remarquable, entre nos trouppes légéres et celles de ligne; c'est qu'il faut au moins deux heures à celle ci, pour passer de l'ordre du repos à celui de marche, pour lever le Camp et se mettre en mouvement. C'est là, à peu près, le temps qu'il faut, pour détendre, empaqueter, charger, atteller et commencer la marche, à compter du moment où les trouppes en reçoivent le premier avis. Au lieu que nos trouppes légères ont fait leur paquet et sont décampées dans un demi quart d'heure. Encore souvent une marche peut-elle être retardée par l'attente où l'armée est de ses convois de pain ou de fourage, dont les trouppes légéres ne se mettent pas fort en peine.

Si on entre plus profondement dans ce que je viens de détailler, on trouvera que tout est dans son ordre naturel, et un résultat de la nature des choses. Les Anciens, armés d'une manière qui ne leur laissait pas les mouvemens du corps assez libres pour courir, ou pour lancer des traits à la main, de

manière

manière à nuire à leurs ennemis de loin, avaient des Soldats particulierement destinés à ce dernier usage, et à celui de courir rapidement quelques centaines de pas pour s'emparer d'un poste, en attendant que l'infanterie pesante pût y arriver. Ces Soldats ne quittaient pas l'armée, et combattaient avec elle. C'était à la verité, à la debandade, parcequ'il n'y avait que ce moyen de faire usage de leurs armes: car un frondeur, un archer, ne peuvent pas se tenir collés à leur camarade.

Nous autres qui avons tous la même arme, parcequ'elle est supérieure à toutes les autres, nous n'avons plus aucune raison d'armer et de faire combattre différemment quelques unes de nos trouppes. Mais cette armure et ce qui l'accompagne, joint à d'autres causes, ont tellement appésanti nos armées que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir des trouppes dont les mouvemens, non pas en ordre de bataille, le jour d'un combat, mais ailleurs, loin de l'armée, et lors même que celle ci est en repos dans son camp; soient plus rapides. La grande force de nos Armées, jointe au front étendu que leur donne notre ordonnance, rend les attentions sur leur conservation si nécessaires et si variées, que nous ne pouvons y réussir, qu'en nous entourant au loin de postes, pour éclairer tous les mouvemens de l'ennemi et couvrir les nôtres. Ces postes dans le cas où ils sont d'être attaqués à tout moment par

 l'enne-

l'ennemi, ou de se porter ailleurs pour la sureté de l'armée, doivent être continuellement prêts à marcher et promtement et vite. Il a donc fallu les alléger, non pas quant à l'armure, mais quant à tous les accessoires qui rendent nos trouppes si pesantes dans leurs marches.

Rien de plus frappant que ce que dit l'Auteur de l'Essai général de Tactique, et ce qu'ont dit avant lui bien des Militaires éclairés. Nos trouppes légéres, en entourant pour ainsi dire celles de ligne, les gâtent et les corrompent. Toujours aux prises avec l'ennemi, elles empêchent celles ci de le voir et de s'aguerrir par ce moyen. Ils posent là dessus d'abolir cette différence entre ce que nous nommons trouppes légéres et trouppes de ligne, qui tout de même n'est plus fondée sur l'armure; et puisque nous avons besoin de nous entourer, comme nous faisons, de détachemens de toute espèce, ils veulent qu'on y commande des trouppes réglées, soit à tour de rôle, soit en volontaires; comme on fesait autrefois avant qu'on eût ce nombre infini de corps légers que les dernières guerres ont introduits. Examinons impartialement ce projet.

Ceux qui le proposent savent sans doute qu'il y a quelque différence entre la manière de combattre de ces deux espèces de trouppes. Les légéres sont souvent nécessitées à combattre à la débandade,

et

et elles en ont tellement pris l'ufage qu'elles s'imaginent que cela eft de leur effence, et qu'on régarde comme une chofe furprenante, lorsqu'elles ont fait quelque charge dans l'ordre et la fituation habituelle des trouppes de ligne. Mais cela ne doit point être allégué comme un obftacle; parcequ'on pourrait rompre toutes les trouppes aux deux manières de combattre. On le doit même dans tous les cas; parce qu'elles peuvent toutes fe trouver dans celui de faire ufage de l'une et de l'autre. Auffi n'eft ce pas là, ce qui forme la moindre difficulté à mon avis. Celle qui nait de la différente manutention me parait bien plus confidérable. La Cavallerie et les Dragons font tout autrement montés et équipés que les Houffars. Doit-on monter la Cavallerie à la Houzarde, ou les Houzards comme des Cavaliers? Au premier cas, elle ne pourra pas réfifter à celle qu'on aura placée fur des chevaux plus puiffans: Au fecond, ce feront des régimens bien plus chers à former et à entretenir, ce qui fera une grande différence, dans l'état des dépenfes de la guerre. Les Houzards, et l'Infanterie légére n'ont presque pas d'équipage; l'Infanterie ne traine point d'Artillerie à fa fuite. Ils ne tirent presque rien des magazins, fubfiftant de ce qu'ils trouvent. Pour éviter la difette ils ne fe chargent point de provifions ni leurs chevaux de fourage; mais lorsqu'ils trouvent quelque part de l'abondance, ils mettent leur fuperflu fur des charrettes de payfans, et le conduifent à

leur ſuite quand ils peuvent: et au moment que ce train les embaraſſe, ſoit parceque la marche eſt trop rapide, ou que l'ennemi eſt à leurs trouſſes, ils le plantent là ; ſûrs de reparer ce dommage au premier endroit où ils arriveront.

Comment faire donc, pour ſubſtituer de la Cavallerie et de l'Infanterie de ligne, à la légére ? Equipera-t-on tous les corps de l'armée d'une double manière, pour ſervir en ligne et comme trouppes légéres? Quelle dépenſe cela n'exigerait-il pas? Quels déſordres que cette double manutention. Ou bien les corps, qui ſortiront de la ligne, pour rélever ceux qui ſont aux poſtes avancés et faire à leur tour le ſervice des trouppes légéres, troqueront-ils d'équipage avec ceux qu'ils rélévent? Cela eſt ſujet à de très grands inconvéniens, dont voici les principaux.

D'abord on ne rémédie pas par là à l'article principal de dépenſe, qui eſt la grande conſommation de chevaux dans le ſervice des trouppes légéres, et la cherté de ceux de la Cavallerie et des Dragons, en comparaiſon de ceux de Houſſars. Obliger les trouppes en ſe relevant à changer de chevaux, c'eſt une idée qui ne peut entrer dans l'eſprit de perſonne. Ainſi ce ne pourrait être que pour le reſte de l'accoutrement, et du train qu'un tel changement peut avoir lieu, et ce n'eſt pas là l'article principal. En ſecond lieu ce n'eſt pas ſeulement la manière de

com-

combattre, c'eſt tout le Service qui différe, entre les deux eſpèces de trouppes. Il ſerait à craindre; qu'en rélevant ainſi les corps, ſi on le feſait trop ſouvent, ils n'euſſent pas le tems de bien ſe former ni à l'un ni à l'autre; et ſi on les laiſſait trop longtems aux poſtes avancées, ſous la manutention des trouppes légéres, qu'elles ne perdiſſent de cette diſcipline militaire, néceſſaire pour former de bonnes trouppes de ligne, et toute différente de celle des trouppes légéres les mieux diſciplinées.

Mais il y a quelque choſe de bien plus important à conſidérer là dedans. Non ſeulement la manière de combattre, la manutention, et le Service de ces deux eſpèces de trouppes différent, mais il y a une différence totale dans l'eſprit qui y régne, et qui ſera bien plus difficile à accorder. L'eſprit des trouppes de ligne, eſt un eſprit d'ordre, de diſcipline, de fermeté, de ce point d'honneur mâle qui ſans rechercher le danger, y entre avec joye au premier ſignal, reſolu de n'en ſortir qu'avec gloire, enfin de cette fierté, qui ſe croit, ſans le faire ſentir, paitri d'un autre limon que le reſte des hommes; et qui fait qu'on mourrait plutôt mille fois que de rien faire d'indigne d'une ſi noble chimère. L'eſprit des trouppes légéres, eſt un eſprit vif, et ardent, et inquiet, courbé avec une violence ſous la diſcipline militaire, dont il ſe dédommage, en s'émancipant dans tout ce qui n'a pas un rapport direct au Service.

vice. C'est un esprit d'ambition et d'avidité, ne demandant qu'à être mené à l'ennemi, par le sentiment de l'avantage qui en resulte pour soi même, mais tout aussi promt à se désister d'une attaque, à la vue d'une trop grande supériorité de forces. On interprêterait mal mes intentions si on croyait que je veux faire la satyre de nos trouppes légéres. Tant s'en faut, que je regarde ce que j'en dis, comme une tache, ou que je veuille les blâmer par là. On peut assurer que c'est un resultat nécessaire de leur constitution et de la nature des choses. La stabilité d'état est seule capable d'inspirer une certaine constance de sentimens à l'homme. Ce qui donne cet esprit que je viens de détailler à nos trouppes de ligne; c'est, à l'égard de l'Officier, l'assurance de trouver dans une conduite sans reproche, un entrétien constant, et même avec le tems de l'aisance, pour prix d'avoir fait son devoir. Si on reformait à la fin de la guerre, les trouppes de ligne, comme on fait les trouppes franches, on y verrait regner le même esprit. Quant aux Soldats un homme de cinq pieds six pouces est assuré de trouver partout la paye et l'entretien très modique du fantassin, et il ne craint guères qu'on le renvoye à la fin de la guerre. Mais outre que tous les hommes n'ont pas cinq pieds, six pouces; que dans les trouppes légéres on considére moins la taille et les autres qualifications que dans les trouppes de ligne; et que par conséquent la plupart des Soldats de ces troupes,

pes, ſont tout auſſi éxpoſés a être mis ſur le pavé que les Officiers, et doivent ſe reſſentir tout autant de cet eſprit qu'inſpire naturellement l'inſtabilité de l'état: il y a encore une autre raiſon qui agit ici. Dans les trouppes de ligne l'infiniment majeure partie des fantaſſins ſont des gens du pays même; et quoique le lieu national ne ſoit peut être plus ce qu'il a été autrefois et ce qu'il eſt encore chez des Nations républicaines, il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il ne ſoit rien, ſurtout lorsqu'on tire tous les hommes d'un Régiment d'un même Canton, comme cela eſt d'uſage dans les trouppes Pruſſiennes et dans quelques autres. Cet arrangement, qui produit beaucoup de bons effets d'ailleurs, eſt un chef d'oeuvre de politique militaire, pour entretenir l'eſprit de corps, et bien plus efficace encore à cet effet que la perpetuité de nom, quoique celle ci ne ſoit rien moins qu'inutile, au point que je ne ſaurais comprendre, comment on n'abolit pas partout la coutume de donner aux Corps les noms variables de leurs Chefs. Si à l'uſage de former chaque Corps de gens d'une même province, on joignait celui de leur en donner le nom à perpetuité; je ſuis perſuadé que cela donnerait un eſprit de corps qui s'étendrait jusqu'au dernier Soldat, et qui irait jusqu'à l'entouſiasme.

On voit donc bien ce qu'il faudrait faire pour inſpirer la même façon de penſer aux trouppes lé-

géres qu'à celles de ligne. Il faudrait leur assurer un entrétien constant, fixer leur état, et leur perspective pour l'avenir, comme à l'égard des trouppes de ligne. Il faudrait les composer presqu'en total de gens du pays, comme on compose ainsi les autres. Je n'ai pas besoin de dire, quels inconvéniens cela entrainerait. Premièrement il faudrait que les états demeurassent toujours dans le même état de tension où ils sont en tems de guerre, et c'est ce qui est impossible par une raison très simple. Les trouppes de Ligne forment toujours la base et la vraye force des Armées. L'ambition et la jalousie des Souverains les engage tous à porter leurs forces militaires aussi haut qu'il leur est possible. Ils forment donc tout autant de Régimens de trouppes réglées qu'ils peuvent, et les entretiennent paix ou guerre, parcequ'il n'y a, comme je l'ai dit, que ce moyen de leur donner la constitution que de bonnes trouppes doivent avoir. La guerre vient, et ils font un effort pour ajouter à cette armée le nombre de trouppes légéres qu'il faut. Ils font des accords avec des hommes qui ont des talens, de l'ambition et de l'avidité, pour leur former à la hâte de ces trouppes légéres. Ces hommes appellent sous leurs enseignes, tous les vagabonds des états, que leur situation, ou leur peu de conséquence empêchent de prendre part à la guerre. Si les Souverains voulaient tirer seulement les Soldats de leur propre pays, cela leur couterait infiniment davantage, non

non pas pour la Solde et l'équipement, qui revient au même soit qu'on le donne à un homme du pays ou à un étranger: mais parcequ'un sujet naturel est un homme trop précieux pour le sacrifier à la terrible consommation à laquelle les trouppes légéres sont assujetties; et parcequ'ils se priveraient par là des recrues destinées aux trouppes de ligne. Aucun Souverain n'a la surabondance de sujets nécessaire pour ne pas y regarder de si près; mais quand ils l'auraient tous, ils aimeraient mieux sans doute en former de nouveaux Corps de trouppes de ligne. Voilà ce qui empêche qu'on forme autrement les trouppes légéres, qu'on ne fait.

Mais, me demandera-t-on, est ce bien fait de composer les trouppes légéres de cette manière, de tout ce qu'il y a de vagabonds en Europe? Ne forment-elles pas la garde et la sureté de l'Armée? Et ne serait-il pas par conséquent plus important d'être assuré de leur fidelité, et de leur bonne volonté que de celle des autres trouppes? A cela je reponds: Que les trouppes réglées formant toujours la baze, et la force fondamentale des armées, c'est à la bonne composition de celle ci qu'on doit principalement s'attacher: Que les trouppes légéres sont contenues par de bonnes trouppes de ligne dans leur devoir: Que pourvu que les prémières ayent des chefs expérimentés, qui les mettent en état de faire des coups lucratifs contre l'ennemi, et

 les

les sont assez attachés à leur parti, par l'espoir du butin, pour pouvoir compter, autant qu'il est nécessaire sur leur fidélité. Enfin, je dis; qu'avec ce flux et ce reflux continuel d'hommes qu'il y a dans ces corps là, on se soutient, et qu'on obvie par là aux inconvéniens de n'en avoir pas assez, ou d'épuiser son pays d'hommes en tems de guerre, par l'énorme consommation qui s'en fait dans les trouppes légéres; et d'argent en tems de paix, si on entretenait constamment toute l'armée sur le pied de guerre complet. Je ne dis pas après cela, que si on pouvait faire autrement, cela ne fût mieux; et que des trouppes légéres attachées à un État par tous les liens qui cimentent les bonnes trouppes, ne fussent bien supérieures à celles dont se servent la plupart des puissances de l'Europe. Malheureusement il n'y a que la maison d'Autriche qui ait cet avantage, et il faudrait avoir peu observé le train que les affaires ont pris dans ce siécle-ci, pour ne pas sentir quelle supériorité elle en rétire. Déjà le Roi de Prusse a formé ses Houssars sur un pied stable, pour rendre par ce moyen au moins sa Cavallerie légére égale à celle de sa rivale. On peut voir la justésse de mon raisonnement par les fruits que ce grand Roi a rétirés de cet arrangement, puisqu'il a un corps de Hussards, supérieur à ceux de toutes les autres Puissances, qui ne suivent pas le même systême, et avec lequel il a exécuté des choses miraculeuses. Déjà on commence partout à former au moins un

fond

fond de trouppes légéres à pied et à cheval, et à l'entretenir en tems de paix, pour encourager ceux qui y servent en tems de guerre à se distinguer, afin de mériter par leurs services d'être conservé dans ce pied. Enfin, je le répéte, des observateurs attentifs pourront voir la vérité de ce que j'avance, dans les mésures qu'ils voyent prendre à la plupart des puissances habituellement en guerre, par rapport à leurs trouppes légères. Il sera pourtant difficile qu'elles parviennent à les égaler à celles de la maison d'Autriche, qui ménace de prendre un ascendant marqué par là, sur toutes les puissances militaires de l'Europe. Je ne parle pas des trouppes légéres de la Russie, qui a quelques égards ressemblent aux Autrichiennes; parcequ'elles ne peuvent leur être comparées à bien d'autres. Elles sont trop ignorantes, trop barbares, trop peu attachées à un Etat qui les a plus subjugués qu'incorporés dans son sein. D'ailleurs ce ne sont que des trouppes légéres à cheval, au lieu que la vraie supériorité de la maison d'Autriche consiste dans l'excellence de son Infanterie légére, qui est d'un usage bien plus universel que la Cavallerie.

Quoiqu'il en soit l'avantage qu'il y aurait à aguerrir nos trouppes de ligne en les tenant plus souvent sur l'ennemi, est si manifeste, qu'on ne doit point se décourager d'en chercher les moyens, par ce que j'ai dit des obstacles qui s'y opposent. Peut être ne serait-

ferait-il pas impossible de les lever. Mais celui qui prétendra à la gloire d'en enseigner les moyens, doit entrer dans de plus grands détails. Je crois en avoir fait sentir la nécessité, et être en droit de conclurre, que ce n'est rien dire, que d'insinuer simplement; qu'il ferait avantageux de diminuer le nombre des trouppes légéres, et d'employer à leur place des trouppes de ligne, si on ne montre en même tems comment on doit s'y prendre pour cela. Car ce n'est pas là une petite affaire. Cependant quand je songe que de tout tems les trouppes de ligne n'ont été employées que dans des combats, et qu'on les a toujours trop estimées, pour s'en servir dans des escarmouches journalières contre l'ennemi, pour lesquelles on a eu, tant à pied qu'à cheval, des trouppes particulières dans tous les *tems:* Quand je pense, combien cet arrangement a toujours peu influé sur la valeur des trouppes, quoiqu'elles ne voyent l'ennemi de près, que quatre à cinq fois tout au plus dans une campagne; je suis tenté de croire que ces petits combats journaliers aguerrisseut les trouppes bien moins qu'on ne pense. Je crois donc qu'en formant seulement les trouppes légères sur un meilleur pied, on pourrait se dispenser d'employer des trouppes aussi précieuses que celles de ligne à un service aussi déstructeur de toute manière. Car quoique les combats des trouppes légères soient peu meurtriers, ils se renouvellent si souvent que la perte d'hommes et de chevaux est consi-

confidérable au bout de l'année; ce qui n'eſt pourtant rien, en comparaiſon de ce qu'emporte la fatigue, et le libertinage. Il me ſemble donc qu'il y aurait un autre projet plus aiſé à éxécuter et en même tems plus utile. Le voici.

Le ſervice des trouppes légéres ne ſert pas tant à donner l'eſprit martial qu'on le dirait bien. Les trouppes de ligne doivent ſoutenir, mais rarement, des combats ſanglans où le peril eſt extrême. Les trouppes légéres en ſoutiennent au contraire tous les jours, dont le danger eſt petit. Cela fait deux genres d'eſprit tout différents, dont l'un ſert peu à acquerir l'autre. Mais ce dont le ſervice des trouppes légéres eſt la plus admirable école; c'eſt l'art de connaitre le pays; d'obſerver l'ennemi; de le ſurprendre; de ſe tirer d'un mauvais pas; de prendre promtement une bonne réſolution rélativement au deſſein que l'on a, et aux obſtacles que l'on rencontre. Ces connaiſſances, peu néceſſaires aux Soldats de l'Armée, ſont indiſpenſables pour les Officiers. Cela poſé il me ſemble qu'il ſerait aiſé de faire des trouppes légéres, l'école et la pépinière des Officiers des trouppes réglées. En tems de guerre, touts ceux qui voudraient ſervir comme Officiers, iraient faire une ou deux Campagnes en cette qualité dans les trouppes légéres, et paſſeraient de là dans les Régimens, ſuivant leur rang. En tems de paix on laiſſerait ſubſiſter le même uſage, pour l'a-

l'amour de l'ordre. Mais comme pendant la paix on n'apprend guères plus dans un corps de Volontaires que dans un corps de trouppes réglées, et que la paix pourrait durer trop longtems pour y laisser les jeunes gens qui y entreraient jusqu'à la guerre, il faudrait que tous ceux qui en seraient sortis avant ce tems là fussent commandés à tour de rôle, pour y servir le tems requis, après quoi ils retourneraient dans leur rang à leur corps. Les emplois supérieurs, et les Compagnies des trouppes légères ne seraient pourtant donnés, qu'à ceux qui y auraient toujours servis; et le Chef d'un tel corps proposerait à cèt effet au Souverain ou au Ministre, ceux que leurs talens joints à une inclination decidée pour le service des trouppes légéres, rendraient particulièrement propres à y servir utilement, pour y rester et passer à leur tour aux Compagnies, et aux premiers grades dont le nombre fixerait celui des sujets qui seraient immuablement attachés à ces Corps. C'est ainsi que l'on pourrait je pense allier tous les avantages et éviter tous les inconvéniens. Au moins je n'en saurais voir aucun qui s'opposât à ce projet-là. Je suis pourtant bien loin de prononcer décisivement là dessus, m'en remettant toujours au jugement de ceux qui ont plus de lumières.

Après cette excursion amenée naturellement par le sujet que je traitais, il faut en revenir aux marches, sur lesquelles il ne me reste plus qu'à faire obser-

observer, combien le temps considérable que notre ordre de bataille éxige à prendre, et la nécessité de marcher sur plusieurs colonnes, nous gêne et fatigue nos trouppes dans toutes les marches que nous faisons à portée de l'ennemi. Une retraite éxige une arrière garde très nombreuse, pour couvrir toutes les colonnes. Cette arrière garde, pour peu que l'ennemi la serre de près, est dans un état de manoeuvre continuel, sur un terrein étendu, ce qui doit extrêmement la harasser. Lors même que l'ennemi ne se met pas d'abord aux trousses, de ce qui se retire, on n'ose pourtant pas se négliger dans sa retraite, et tout en marchant, l'arrière garde doit faire grande attention à être toujours en état de se former. Elle ne peut hazarder aucun mouvement, qu'autant qu'elle est entourée de trouppes légères, et assez au loin, pour être assurée d'être avertie à tems de l'approche de l'ennemi; pour se mettre en bataille et s'opposer à lui. Il en est de même à peu près lorsqu'on avance contre l'ennemi, par rapport à l'avantgarde.

Lorsqu'il s'agit d'entrer dans un défilé; quelles précautions la lenteur de ce mouvement pour nous, n'obligent-elle pas de prendre! Que d'arrangemens, que de calculs pour être sûr qu'on ne sera pas pris sur le tems! Les Anciens marchant sur une colonne, sans grand attirail de guerre et sans charrois, pouvaient y entrer avec bien moins de cérémonies; parce-

parcequ'ils étaient sûrs d'en être bientôt dehors. I
n'avaient besoin que de faire reconnaitre les ale
tours du défilé, d'autant plus que pour troubler le
passage, il fallait que l'ennemi fût bien près, e
qu'il y fut en force ; puisqu'il devait venir les atta
quer corps à corps. Au lieu qu'avec nos machin
de jet d'à present, un nombre de pièces de can
établies à la distance de près d'un quart de lieue
sont fort à craindre lorsqu'il s'agit de déboucher
sortir d'un passage resserré.

Ensuite, comme nous l'avons déjà dit; il
s'agit pas seulement, dans nos marches et dans l
passages de défilés, d'avoir le tems de nous range
en bataille, ou de déboucher, et de nous former,
sur la place où nous nous trouvons, ou à la tête du
defilé; 'il faut encore, ou que cet endroit, *ce dé-
bouché* forme une position; ou que nous ayions le
tems d'en gagner une, soit en avant, ou en arrière;
et dans toutes nos marches il faut que nous prenions
nos arrangemens en consequence. Les Anciens
n'avaient pas besoin de rechercher si soigneusement
l'emplacement sur lequel ils desiraient combattre,
parcequ'il y en avait peu, qui eussent pour eux des
désavantages marqués, et aussi dangereux que pour
nous. C'est ce que nous ferons voir dans le Chapi-
tre suivant, où nous parlerons des Camps, dont
le choix dépend en grande partie de l'Art de connai-
tre et de choisir des positions favorables pour com-
battre.

Chapitre VI.

CAMPS.

Comme dans presque tous les camps, pris à la guerre, il faut se tenir prêt à combattre; il faut aussi les choisir tous en conséquence de ce but; et les prendre tels, qu'on soit en état de combattre avec avantage. Car si on negligeait un seul instant de prendre cette précaution; l'ennemi, quoique naturellement sans intention de combattre dans ce moment là, saisirait celui de la faute que l'on aurait faite, de prendre un mauvais camp et une position désavantageuse, pour attaquer et pour vaincre. Cependant ce ne sont pas là les seules attentions que l'on doive prendre, dans le choix d'un Camp, ce n'ést qu'un principe fondamental et indispensable. Il faut outre cela, que le poste qu'on choisit pour y camper, réponde au dessein que l'on a; soit d'empecher l'ennemi de pénétrer dans les lieux et dans les contrées que l'on veut défendre, et de les couvrir contre tous ses mouvemens; soit de pénétrer soi même dans ceux que l'ennemi occupe ou couvre, et de le dérouter, ou de le forcer par des mouvemens savamment combinés, de donner du jour quelque part, et de se laisser entamer. Ces vues ci ne justifient sans doute jamais l'occupation d'un Camp réellement désavantageux; mais il faut combiner autant qu'on peut la bonté intrinséque et la

bonté rélative des poſtes où l'on ſe place avec l'ar-
mée. De là il arrive ſouvent, qu'on choiſit une
poſition moins avantageuſe pour le combat, que
telle autre qu'on aurait pu prendre ; parcequ'elle
remplit mieux les autres vues dont nous avons
parlé.

Les Anciens avaient ſans doute en général les
mêmes objets à remplir dans le choix de leurs camps,
mais il ne leur fallait pas à beaucoup près autant de
précautions qu'à nous. Les attentions auxquelles
nous ſommes aſſujettis à cet égard ſont ſi variées, il
en nait des combinaiſons ſi multipliées; que l'Art de
la guerre, et en particulier la ſcience du choix des
poſitions, en eſt devenu ſans contredit infiniment
plus difficile pour nous, qu'elle ne l'était autrefois.
Voici quelques détails qui prouveront cette vérité.

La lenteur que notre attirail de guerre, plus
encore que le nombre de trouppes qui compoſent
nos armées, met dans nos mouvemens, nous obli-
ge à des attentions toutes particulières dans le choix
de nos Camps, par rapport à l'éxécution des projets
généraux de la campagne, auxquelles les Anciens
n'étaient point aſſujéttis. Leur uſage ordinaire était
à la vérité, d'aller droit à la rencontre de l'ennemi,
et de lui livrer une bonne bataille. Si on la gagnait
on pourſuivait ſa victorie, auſſi loin qu'on pouvait.
La perdait-on, l'ennemi était le maitre d'entre-
prendre ce qu'il voulait, jusqu'à ce qu'on eut ra-
maſſé

amassé une nouvelle armée. Mais ce cas là, plus rare chez nous que chez les Anciens, n'était pourtant pas le seul. Il devint même moins ordinaire, à mésure qu'ils approfondirent mieux les ressources de l'Art de la guerre. Enfin dans tous les tems il y avait des circonstances, où l'un des partis évitant le combat, devait pourtant se maintenir dans un certain espace, et empêcher l'ennemi de pénétrer plus loin; lorsque p. ex: une des deux Armées attendait un renfort, ou qu'étant composée de nouvelles levées, ou découragée par des défaites antérieures, le Général ne voulait pas la hazarder contre l'ennemi. C'est dans ces situations et d'autres semblables, que tout dépend du choix des positions, et que les Généraux ont occasion de déployer toute leur habileté, rélativement à cet objet. Comparons donc sous ce point de vue, cette partie de l'Art de la Guerre chez les Anciens et chez les Modernes, et voyons quelle sera la situation de deux armées dans ces circonstances.

Je pose une armée *A*, qui, plus forte par quelque endroit que ce soit, tente de pénétrer dans les contrées que l'Armée *B* couvre. Et quoique cette armée *B* soit dans des circonstances à ne pas désirer le combat, je ne veux pourtant pas qu'elle soit trop faible pour rien entreprendre. Au contraire je prétends que *A* ne puisse pas vouloir combattre *B*, si celle ci est très avantageusement postée,

et que ſi *A* fait quelque faute, *B* ſoit toujors à même d'en profiter, pour ſe procurer la ſupériorité. Dans cette ſituation, l'armée *B* ſe choiſit un poſte, qui la mette à même de s'oppoſer aux mouvemens qu' *A* pourrait faire. Il faut que le Camp en lui même ſoit très bon, pour ôter l'envie à *A* d'aller attaquer *B*. Nous dirons plus bas combien de précautions cela éxige, dont les Anciens étaient diſpenſés. Mais ſuppoſé que le poſte ſoit bon, *A* tâchera d'en faire ſortir *B*. Elle marchera d'un autre côté, pour réuſſir dans ſes deſſeins. Il faudra alors que *B* ait pris ſes arrangemens de manière, pour être averti aſſez tôt de cette marche, afin d'avoir le tems de s'oppoſer aux entrepriſes de *A*. Il faut que la marche que *B* ſe verra obligé de faire, pour cet effet, puiſſe ſe faire ſurement, promtement, et qu'on trouve au bout encore une bonne poſition. Que fera *B* pour cela ? Elle jugera de ce qu' *A* pourrait entreprendre, et détachera des trouppes, de ſon Camp pour ſe placer ſur les paſſages de *A*, afin d'empêcher celle ci de s'en rendre maitreſſe. Elle repandra autour de ſoi et de ces corps détachés, ſes trouppes légéres auſſi loin qu'elle pourra, pour recevoir auſſitôt que poſſible, avis de tous les mouvemens de l'armée *A*, ou pour forcer *A*, ſi elle veut les dérober à faire de ſi grands détours, qu'on puiſſe être ſûr, qu'elle ne les achevera pas, avant qu'on n'ait pris les méſures néceſſaires pour y mettre obſtacle.

A de son côté ne peut pas non plus entreprendre tout ce qui lui semble bon. En tentant des entreprises, il faut qu'elle soit toujours assurée de ne point donner moyen à *B* d'en éxécuter de dangereuses. En marchant toute entière quelque part, il faut qu'elle prenne garde de ne pas exposer ses contrées, ou au moins ses communications. Il est donc plus probable, qu'elle tentera des entreprises par des corps détachés; qu'amusant *B* d'un coté, elle fera filer des trouppes d'un autre, pour se rendre maitresse d'un passage ou d'un poste; prête elle même à marcher pour soutenir ce corps dès qu'il aura réussi dans son entrépise. Sur ces détachemens qu' *A* fait, *B* est encore obligé d'en faire d'autres, de s'étendre, de multiplier les postes, de rédoubler de vigilance, pour qu'aucun mouvement d'*A* ne lui échappe, et qu'elle soit à même de s'opposer en force à tous.

Que d'attentions et de combinaisons cela n'éxige-t-il pas! Il faut que tous ces corps détachés soient dans des positions où ils puissent se maintenir assez de tems contre des forces supérieures, pour qu'on ait celui de venir à leur secours. Il faut donc calculer la distance, la nature des chemins, les moyens que l'ennemi peut rassembler pour tomber sur un corps pareil; ceux que nous avons d'être instruits d'un tel dessein, avant le tems de son éxécution, et si cet intervalle de tems est assez considérable pour nous laisser celui de le faire

 éva-

évanouïr. Si les détachemens de cette nature, ne doivent être que des postes d'avertissement, il faut combiner leur position de manière qu'en remplissant parfaitement leur objet, leur retraite sur l'armée ou sur un corps plus considérable et capable de les défendre, soit assurée. Enfin je ne finirai pas, si je voulais décrire en détail, tous les calculs, toutes les attentions, tous les soins, que cette nécessité de s'étendre pour se tenir à portée de s'opposer à toutes les entreprises de l'ennemi, *entraine*. Tout cela était presque inconnu aux *Anciens*. En voici les raisons.

Lorsque les Anciens voulaient être à même de s'opposer aux mouvemens d'un ennemi, sans qu'il lui fût possible de leur en dérober un; *ils se* campaient à sa barbe, et si près de lui, qu'*ils pouvaient* voir et entendre tout ce qui se passait dans son camp. Par ce moyen là, joint à la célérité de leur marche, ils pouvaient être sûrs que l'ennemi ne leur échapperait pas. Deux causes nous rendent ce moyen là impossible, et toutes les deux ont leur origine dans l'invention de la poudre à Canon. L'une, c'est qu'il faut que nous nous campions hors de la portée de cette arme rédoutable, et cela seul nous empêche de nous approcher assez de l'ennemi, pour être assuré que la proximité seule, le mettra hors d'état de nous cacher ses entreprises. Mais cette grande portée des armes à feu éxige de plus que nous portions nos gardes du Camp bien

plus

plus en avant, que les Anciens n'en avaient besoin. Il faut qu'elle soient elles mêmes plus éloignées du Camp que cette portée, afin que l'armée puisse être avertie de l'approche de l'ennemi, et prête à combattre, avant qu'elle puisse être atteinte par son feu. Aussi n'est ce guères que dans les manoeuvres que deux Armées font sur le bord de quelque rivière considérable, qu'elles campent à la vue l'une de l'autre. Encore nos Camps sont-ils si étendus, que, lors même qu'on se voit d'un Camp à l'autre, il y a toujours quelque partie qui échappe, et que l'ennemi peut faire mouvoir sans qu'on s'en apperçoive. En second lieu on verra dans la suite, que tout était position chez les Anciens. Et par conséquent ils étaient sûrs de trouver un Camp partout; mais que les bonnes positions sont infiniment rares pour nous, et qu'il s'en faut bien, qu'on n'en trouve partout où l'on en voudrait. Ces deux causes combinées font que l'on peut jamais se placer assez à portée de l'ennemi, pour tirer de là son assurance contre toutes ses entreprises. Que dis-je? Tous ceux qui ont vu la guerre savent que bien souvent les armées sont des mois, sans se voir l'une l'autre de leurs Camps; ce qui mettrait l'ennemi en état d'exécuter bien des entreprises avant qu'on en sut rien, si on ne suppléait pas à cet inconvénient, par les corps détachés, les postes, les partis qu'on tient sur lui, ou dans les environs des lieux qui pourraient être l'objet de ses desseins.

Il faut pourtant tout dire aussi. Les Anciens n'osaient pas non plus avoir recours au moyen que nous employons. Des corps détachés, des postes repandus et éparpillés, auraient été trop exposés, à cause de la célérité des mouvemens que des troupes si lestes pouvaient éxécuter. Si une des deux armées avait voulu s'assurer contre les entreprises de l'ennemi, en s'étendant, en portant des corps séparés aux endroits ménacés, comme nous fesons; quelqu'un de ces corps aurait été bientôt taillé en piéces, par un mouvement brusque de l'ennemi. La raison en est, non seulement, qu'une armée ancienne se mettait en mouvement avec rapidité; mais encore, que dans ce tems là on n'avait pas les moyens de se procurer des nouvelles de l'ennemi, que l'on a dans le nôtre. Ceci ne provient point à la verité de l'invention de la poudre, mais cela n'en sert pas moins à prouver, combien d'autres causes que l'on ne croirait pas, influent sur l'art de la Guerre.

Les déserteurs, les prisonniers, les gens du pays, et les espions, sont les moyens que nous avons d'être avertis des entreprises que l'ennemi projette. Les Anciens les connaissaient sans doute; mais quelle différence entre l'usage que nous en fesons et celui qu'ils en pouvaient faire! Lorsque les Nations ne se connaissent pas du tout, qu'elles n'entendent pas du tout le langage les unes des autres, la désertion est presque nulle. Les Russes

n'ont eu presqu'aucune désertion dans leurs Armées pendant la guerre en Allemagne; et encore moins de leurs trouppes légéres que des autres. Un Déserteur Croate était assurément une très grande rareté. Mais les Trouppes Allemandes désertaient en foule d'un service à l'autre, dans les guerres entre l'Imperatrice Reine et le Roi. Pourquoi les Français désertent-ils si excessivement? Sans doute la légéreté de la Nation y a beaucoup de part; mais elle ne sortirait pas ainsi son effet, si le Français n'était pas aussi assuré qu'il l'est, de trouver partout des hommes qui parlent sa langue. Les deserteurs de l'Armée Alliée chez les Français n'étaient pas si communs à beaucoup près, que les leurs chez nous; mais les trouppes qui désertaient le moins c'étaient les Anglais. Ce n'est pas que le germe de la désertion éxistât moins chez eux que chez nous; car assurément leur Infanterie était bien mal composée, comme tous ceux qui savent la manière dont elle fait ses recrues, l'avoueront. La nation elle même n'en fait aucun cas, et c'est uniquement cette valeur innée à l'Anglais, qui la rend formidable dans le combat. Mais c'est que le Soldat Anglais en quittant son corps, avait cent contre un à parier, qu'il ne saurait où donner de la tête, à cause de la difficulté de se faire entendre. Ces preuves suffisent, pour peu qu'on y joigne la considération, du peu de liaison entre les Nations de l'Antiquité, et de la difference totale de leurs moeurs et de leurs langa-

 ges,

ges, pour faire concevoir combien les Généraux anciens trouvaient peu de ressources, pour être instruit de la situation et des desseins de l'Ennemi, dans les déserteurs.

Quoiqu'on en dise, les pays de l'Antiquité étaient moins peuplés et moins cultivés que les nôtres, que ceux au moins, qui sont le plus ordinairement le théâtre de la guerre comme l'Allemagne l'Italie, la Flandre &c. Plus le pays est peuplé, moins l'ennemi peut faire de mouvemens, sans qu'on en soit averti, parcequ'il n'en peut faire aucun, dont les gens du pays ne s'apperçoivent, et dont la nouvelle ne courre comme le feu dans une trainée de poudre, jusqu'à l'armée opposée. Nos Généraux trouvent donc dans cette circonstance des ressources contre les entreprises de leur ennemi, que les Anciens n'avaient pas; mais en même tems des obstacles inconnus à ceux ci pour entreprendre eux-mêmes, tout ce qui demande du secret pour réussir.

Les espions se trouvent plus aisément à présent qu'autrefois, non qu'on soit plus corruptible, à présent, mais parceque les moyens de corrompre étaient plus rares alors. Je ne parle pas de l'argent. S'il était plus rare autrefois qu'à présent, il vallait davatage, et cela revenait au même. Il est vrai pourtant que les moyens que le commerce fournit de faire tenir partout le prix de la trahison,

dans

dans le plus grand secret, la facilite considérablement. Mais pour se procurer des espions, il faut trouver les moyens d'entrer en liaison avec eux. C'est là dedans que la communication des idiomes est d'une nécessité indispensable. Même pour en envoyer de son camp dans le camp ennemi, il est nécessaire qu'il y ait chez nous beaucoup de gens qui entendent et parlent parfaitement la langue de l'ennemi, ou que la nôtre y soit commune; ou enfin que les deux armées fassent un grand usage d'un tiers langage. Voilà un point, sur lequel le Français, que l'on parle si généralement dans toute l'Europe, donne de grandes facilités. En général on peut assurer, que les peuples les plus éloignés de l'Europe ont plus de liaisons ensemble, ou en peuvent former plus aisément, que ne le pouvaient anciennement des peuples voisins. Il est vrai que la langue Grecque était fort répandue dans l'antiquité. Mais ce ne fût que vers le tems de la destruction de la République Romaine qu'elle le devint; et même la réunion de la plus grande partie du monde connu sous son empire y contribua le plus: de sorte que les Romains n'en purent faire usage pour faciliter leurs conquêtes. Il est donc certain, qu'il devait être plus difficile de former des liaisons d'une armée Punique, à une armée Romaine, que d'une armée Russe à une armée Espagnole de nos jours.

Il ne restait donc guères de moyens aux Anciens d'être instruits de ce que l'ennemi entreprenait, que les Prisonniers. Mais on n'en fait pas tous les jours, ni quand on veut, ni tels qu'on les veut, ou qu'il les faudrait, pour en apprendre ce qu'il importerait de savoir. Ce moyen était donc fort précaire, et sujet à de grands hazards. Il souffrait même des inconvéniens assez considérables, en ce que les Anciens n'osaient pas hazarder autant de parties, ni aussi loin que nous. Les nôtres tirent un double avantage de ce que nos pays sont fort peuplés; d'abord celui d'être mieux averti de l'approche de l'ennemi, d'autant plus, qu'on pourra toujours avoir dans chaque parti quelqu'un qui entende et la Langue de l'ennemi et celle du pays; ensuite celui de pouvoir plus aisément faire leur retraite, dans des contrées remplies de villages, de chemins, de hayes, enfin de toutes les ressources, qu'un pays coupé joint à la nature de nos armes fournit pour une retraite, ainsi qu'on le dira en son lieu. Ce double avantage leur permet de se porter bien plus en avant pour éclairer les démarches de l'ennemi.

Voilà une légére esquisse des raisons qui empêchaient les Anciens, d'éparpiller leur armée, pour s'étendre devant l'ennemi, soit qu'on veuille le tâter et gagner son endroit faible sans récourir au moyen d'un combat général, qui pourrait mettre le fort de toute l'armée en peril; soit qu'on veuille s'op-

s'oppoſer à ce que ſa poſition et ſes mouvemens le mettent à même d'entreprendre. Ces raiſons leur épargnaient en même tems les ſoins et les combinaiſons innombrables, dont la néceſſité de ne jamais s'affaiblir en aucun endroit et de s'y expoſer par là à un échec, en s'éparpillant ainſi, embaraſſe ſi cruellement l'eſprit de nos Géneraux.

Je ſais bien que l'Auteur de l'éſſai Général de Tactique condamne cette méthode, et veut nous ramener à celle des Anciens. Il veut que nous tenions plus nos Armées enſemble, pour frapper de grands coups. Il prétend qu'une armée telle qu'il ſe la répréſente, et qui ferait, ce qu'il nomme manoeuvrière, pourrait reſter réunie et s'oppoſer ainſi partout aux entrepriſes de l'ennemi, ſans s'étendre et s'éparpiller comme nous feſons à préſent. Il avoue ſans doute qu'il faudrait qu'une telle armée s'allegeât extrêmement ſur l'artillerie, ſur les équipages et ſur les ſubſiſtances. Mais non ſeulement, il penſe que cela ſe pourrait; il l'éxige encore. Mais en révanche il aſſure, que ſur ce pied là, une armée pourrait frapper ainſi les plus grands coups, ſoit en allant combattre l'ennemi dans un moment où il y penſerait le moins; ſoit en le tournant par un mouvement promt et réuni; ſoit en gagnant des marches ſur lui, et l'attirant par ces mouvemens dans quelque pas dangereux et où on pourrait l'accabler. L'idée eſt belle ſans contredit: mais l'éxé-

eution

pêcher l'ennemi de rien exécuter de dangereux, et de dérober aucun de ses mouvemens, il faut encore songer au nombre infini de postes détachés dont une armée est, comme nous l'avons dit, forcée de s'entourer, comme d'une chaine, et qu'il faut placer avec tout l'art possible, tant pour qu'ils remplissent leur but; soit d'assurer des communications, de couvrir les mouvemens de leur Armée, ou d'éclairer ceux des ennemis; que pour ne pas les exposer à être emportés par l'ennemi. Ceux qui ont quelques connaissances de l'art de la guerre, verront bien combien de combinaisons, souverainement difficiles cela éxige, dont les Anciens étaient totalement dispensés.

J'ai dit plus haut que les Anciens avoient la ressource de se camper tout près de l'ennemi, pour l'empêcher de leur dérober aucun de ces mouvemens. J'avoue pourtant que cette ressource auroit été insuffisante dans bien des cas; et qu'il leur aurait fallu recourir aux moyens que nous employons, et y adapter leur systême militaire, de manière ou d'autre; si d'autres causes n'avaient influé, de façon à ne rien craindre ni des attaques, ni des mouvemens de l'armée ennemie, en restant réunis dans leur camp, et même lorsque de celui ci, on était hors de portée de veiller si exactement à toutes les entreprises du camp ennemi; comme cela ne pouvait manquer d'arriver souvent. Je crois faire plaisir

fir au Lecteur d'entrer dans quelque détail sur les causes de cette différence.

Rien de plus facile sans doute pour un corps d'armée de l'antiquité, dès que l'ennemi en était éloigné à une distance seulement médiocre, de lui dérober même un grand mouvement. Avec peu de précautions on aurait fort bien pu gagner sur lui une ou deux marches, se porter sur ses flancs ou même sur ses derrières. Mais ce n'est pas tout que de faire un mouvement pareil Il faut qu'il méne à quelque chose, et qu'on puisse l'éxécuter sans danger.

Lorsque les Anciens se voyaient obligés de se choisir un poste à une certaine distance de l'ennemi, ils se campaient à la portée de la place où se trouvaient leurs principaux magasins; ils mettaient garnison dans celles qu'il leur importait de soutenir; ensuite ils fesaient le dégat dans le plat pays, si c'était une contrée ennemie, ou bien ils portaient les gens de la campagne à se sauver eux et leurs meilleurs effets dans les villes voisines, si le pays leur appartenait. Après ces précautions ils pouvaient être tranquilles, et attendre ce que l'ennemi entreprendrait, pour y apporter le réméde nécessaire. Car supposé que l'ennemi se portât sur leur flanc ou sur leurs derrières, un tel mouvement ne décidait de rien, à moins qu'il ne pût s'établir là où il s'était porté, et voilà ce que ces précautions les

mettaient en état de ne guères craindre. Nous sommes sur ce point là dans une situation toute différente, et voici comment.

Un ennemi posté sur les flancs d'une de leurs armées, et encore plus sur ses derrières, interrompait sans doute leurs communications. Mais ils ne craignaient pas comme nous, une telle interruption momentanée. Leurs armées n'exigeaient pas à beaucoup près le nombre de vivres que les nôtres consomment. Il leur était donc fort aisé de rassembler dans une place ce qu'il leur fallait pour plusieurs mois. Sans parler de notre Cavallerie, la quantité de chevaux et de gens que nos trains d'Artillerie et d'équipages nous forcent d'entretenir, font, qu'il nous est impossible de rassembler, en un seul lieu, des vivres, pour un espace de tems un peu considérable. De plus, quoique les vivres forment l'objet principal, ce n'est pas à beaucoup près le seul. Les inventions nouvelles des arts propres à nous procurer les aisances de la vie, qui sont devenu pour nous des nécessités; le volume énorme, et la grande consommation de nos munitions de guerre, nous donnent des besoins si variés et si fort rénaissans, que nous sommes obligés de les tirer de fort loin, et que la communication continuelle avec nos dérrières nous est devenu comme indispensable; de sorte que la moindre interruption de cette communication nous est insoutenable, à moins d'avoir pris nos mésures de si longue main,

que

que dans cent occaſions, cela nous eſt impoſſible, et que nous ſerons presque toujours forcés de tout faire plutôt que de nous y expoſer. Cela va ſi loin qu'une Armée ancienne aurait pu communément ſupporter plutôt une telle interruption, pendant deux mois, que nous pendant huit jours.

Si après s'être poſtés comme je viens de le dire, un ennemi avait voulu ſe porter ainſi au de là de leur camp ; il ne pouvait le faire qu'en découvrant lui même ſes communications. Il eſt vrai qu'il pouvait de ſon côté ſoutenir cette ſituation plus longtems, que ne le pourraient nos armées ; parce-qu'il lui était aiſé de faire porter ſes vivres à la ſienne pour pluſieurs ſemaines. Mais à quoi cela lui ſervait-il, contre une armée qui pouvait aiſément raſſembler des vivres pour pluſieurs mois dans la place à la portée de laquelle elle s'était placée ? Il devait être bien ſûr, qu'il ferait obligé de révenir ſur ſes pas, pour ſe rapprocher de ſes ſubſiſtances, avant d'avoir forcé ſon adverſaire à lui laiſſer prendre quelque avantage réel ſur lui. Et de tels mouvemens pouvaient-ils ſe faire ſans fournir des moyens à l'adverſaire, de l'en punir de façon ou d'autre ? Pour arriver à ſon but, il aurait fallu être en état de s'emparer d'un poſte, pour y raſſembler des moyens de reſter dans ſa nouvelle poſition. Cela ne ſe pouvait qu'en occupant quelque lieu à l'abri d'une inſulte. Et voilà ce qui conſtitue la grande

différence entre nous et les Anciens. Chez ceux-ci la prise de la moindre bicoque entourée de murailles, était une entreprise longue et difficile. Chez nous des villes fortes ne résistent guères à la puissance de nos attaques; et pour les lieux fermés, propres par leur grandeur, et les ressources qu'ils fournissent à former des points d'appuis, pour se porter plus loin, ils ne tinnent pas autant d'heures contre notre Artillerie, qu'ils auraient tenus de semaines contre les attaques des Anciens. Il n'y a pas de guerre qui ne fournisse des preuves de ce que j'avance. Gand, que les François emporterent deux fois par un coup de main, dans la guerre de 1701 et dans celle de 1740; Schweidnitz escaladé et emporté d'emblée par les Autrichiens, au moyen d'un mouvement, qui ne découvrit cette forteresse qu'un seul instant; Wolfenbuttel pris, et Bronswik sur le point de l'être dans un espace de moins de huit jours en 1761, sont des preuves suffisantes de la vérité de ce que j'avance.

Il faudrait avoir peu de connaissances, sur l'art de la Guerre, pour ne pas sentir quelle différence cela apporte à ce qu'on peut faire à présent et à ce que l'on pouvait éxécuter autrefois. Il faut que nous soyions toujours alertes sur nos communications, couvrant toujours tout ce qui n'est pas place très forte, et parfaitement approvisionnée pour soutenir un Siége. Cet approvisionnement là est une

une affaire capitale. Garnifon nombreufe, munitions de guerre et de bouche de cent efpèces, et en quantité fuffifante, voilà ce que cela comprend; et qu'il y en manque feulement une feule, votre forterefle eft obligée de fe rendre quelque formidable qu'elle foit, et quand même toutes les autres s'y trouveraient dans la plus grande abondance. Il faut que nous couvrions tout cela, non pas contre ce que toute l'armée de l'ennemi réunie pourrait entreprendre, mais contre les entreprifes d'un corps un peu confidérable, que l'ennemi eft à même de détacher d'un moment à l'autre.

Une armée ancienne pouvait donc, après avoir mis des garnifons dans les villes capables d'affurer fes flancs et fes derrières, et avoir amaffé des magazins dans celles qui fe trouvaient à fa portée, fe tenir tranquillement dans une pofition forte, qu'elle s'était choifie et attendre à quoi aboutiraient les mouvemens que l'ennemi fefait autour d'elle, pour frapper un coup fûr, dès que l'ardeur de celuici à gagner quelque avantage, l'engagerait à quelque démarche inconfidérée; ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver à une armée, manoeuvrant beaucoup autour de celle, qui, tranquille dans une bonne pofition, ne s'attache qu'à obferver l'inftant favorable. De cette façon les Anciens étaient toujours à même de fuivre l'ennemi pour arrêter des progrès, au moment où ils feraient devenus dangereux, fans

craindre l'avance que l'éloignement de son camp et l'agilité de ses mouvemens pouvaient lui donner. Car quand on est sûr des points fixes dans une contrée, c'est à dire des places, il est toujours aisé, d'en rechasser l'ennemi, qui s'y est glissé.

Mais ce qui mettait le comble à tous les avantages; ce qui facilitait aux Anciens les moyens d'arrêter les entreprises de l'ennemi, en choisissant lequel ils voulaient, des trois partis qu'ils avaient à leur disposition; soit de se camper à sa barbe et de l'empêcher ainsi de pouvoir remuer à leur insu; ou de se tenir ferme dans un camp avantageux sans s'embarasser de ses efforts pour les en faire sortir; ou enfin de le suivre dans ses mouvemens, mais sans se fatiguer, sans s'évertuer, sûrs d'arriver toujours à tems pour l'empêcher d'exécuter rien de décisif; tandis que ce n'est qu'à force de vigilance, d'attentions, de combinaisons et en nous étendant que nous pouvons resister à ses entreprises; ce dernier et principal avantage, dis-je, c'est que la nature de leurs Armes et de leur ordonnance leur fesait trouver partout des postes et des positions. Le choix d'un Camp ne devait leur couter que la peine de jetter les yeux autour d'eux. Une hauteur quelconque, avec de l'eau et quelques pâtures à portée leur fournissaient une position avantageuse, et voilà ce qu'ils pouvaient être bien sûrs de rencontrer partout. Ainsi ils ne pouvaient jamais se trouver embà-

embarassés dans un mouvement qu'ils projettaient, par la difficulté de ne pas trouver une bonne position au bout. Pour nous c'est une toute autre affaire. Ce n'est pas que j'entende par position, une de ces situations singulières, qui présentant à l'ennemi tous les désavantages possibles pour combattre, le mettent dans la nécéssité de le faire pour remplir ses vues. Ces situations, extrêmement rares, ne peuvent être régardées, comme fesant régle dans le choix des Camps. Mais comme il faut pourtant, dans chaque camp, se tenir prêt à combattre, parceque l'ennemi peut venir nous y obliger; il n'est pas permis de prendre un Camp, où on ne soit en état de le faire avec avantage. C'est une régle dont nous ne saurions nous départir.

Nous éxigeons d'un Camp pour ne pas le nommer, mauvais; que son assiette soit forte; que toute l'Armée y ait de la place pour combattre, sans que d'un autre coté il soit trop grand, et qu'elle ne puisse pas le garnir: que les flancs soyent convénablement appuyés: qu'on puisse y entrer et en sortir aisément; qu'il y ait de l'eau et du fourage. Voilà les qualités qu'un Camp doit avoir, rélativement à son assiéte et indépendamment de son rapport avec le plan de la guerre ou de la Campagne. Quoique les Anciens cherchassent à peu près les mêmes proprietés dans les leurs, il leur était bien plus facile de les trouver partout, au point nécessaire pour

eux. Leurs armes et leur ordonnance ne les rendaient pas à beaucoup près aussi éxigeans que nous là dedans; et même il est aisé de faire voir que quelques uns de ces points ne leur étaient pas essentiels; par ex: le plus important de tous pour nous; l'appui des flancs. Enfin, repétons le; partout ils trouvaient les moyens de remplir les conditions que leur Art de la Guerre leur préscrivait pour se camper; ils pouvaient asseoir leur Camp toujours à 500 pas près, précisement à l'endroit où il leur convenait de se poster par rapport à leurs autres vues; et n'étaient jamais obligés, comme nous le sommes souvent, de se placer à des lieues de l'endrait qui anrait satisfait à leur but, parcequ'il n'y avait point de bonne position à prendre dans cet endroit là. C'est une vérité qu'il est facile de prouver jusqu'à l'évidence.

La première attention dans le choix d'un camp, c'est que les flancs soient couverts, et assurés. Si nous pouvons être attaqués et pris en flanc; si ce à quoi nous nous appuyons est susceptible d'être tourné par un mouvement rapide et prompt, nous sommes infailliblément perdus. Cela nous rend fort difficiles sur le choix des points d'appui de nos flancs. Un bois; à moins qu'il ne soit plein de défilés, d'un fond marécageux; en un mot: si la nature n'ajoute d'autres obstacles à ceux que les arbres présentent; est un couvert très perfide. Il en est de même d'un village, depuis que par le moyen des

obu-

obuſiers on peut ſi aiſement le mettre en feu et forcer les trouppes à le vuider. Il ne reſte guères que les hauteurs inacceſſibles, les rivières et autres eaux les grands ravins, les places et les lieux fermés, où l'on puiſſe aſſeoir ſes ailes en aſſurance. Encore n'eſt ce pas tout que de trouver de tels appuis, puisqu'il ne ſuffit pas d'être en ſureté contre une attaque de près, corps à corps de la part de l'ennemi; il faut encore n'avoir rien à craindre de ſon feu, dans ſon Camp. Pour cela il faut qu'au de là de ces appuis, il ne ſe trouve aucun emplacement avantageux pour l'Artillerie, dont l'ennemi puiſſe s'emparer; c'eſt à dire qu'il faut, qu'à près d'un quart de lieue des ailes du camp il ne ſe trouve pas de hauteur plus élévée que celle que l'on occupe ſoi même. Cela ne ſe trouve pas partout, où on le voudrait, il s'en faut de beaucoup.

Il en était tout autrement des Anciens, qui ne s'embaraſſaient point du tout d'avoir les flancs appuyés, dès que leur Armée n'était pas de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi. J'en alleguerai des preuves au Chapitre des Batailles, où je ſerai obligé de revenir ſur cette matière; parcequ'en effet toutes les attentions que nous donnons au choix d'un camp, n'ont pour but, que d'y trouver un bon champ de bataille. En attendant la nature des choſes le démontre. Les Romains n'aſſéyaient point de camp, qu'ils ne l'entouraſſent de fortifica-

 tions.

tions. Ils ne songeaient donc pas à l'appuyer aux ailes. Les Grecs n'avaient pas aussi constamment cet usage sans doute; mais ils n'en recherchaient pas davantage dequoi couvrir leurs ailes dans ceux qu'ils prenaient. En effet, comment des armées à peu près égales en force auraient-elles pu se tourner? Si l'on avait voulu l'entreprendre de loin, l'armée opposée aurait été toujours à même de s'y opposer à tems, à cause de la rapidité naturelle des mouvemens des armées anciennes, augmentée, parceque celle ci n'aurait eu qu'à se mouvoir par la corde; tandisque l'autre aurait été obligée de parcourir l'arc du cercle. Si l'on avait voulu tourner une telle armée de près, rien de plus aisé pour les Anciens que de se couler par un mouvement parallèle et de s'opposer ainsi à l'entreprise de l'ennemi. Souvent même il aurait été aisé de l'en punir sur le champ. Car entre armées égales des Anciens, l'une ne pouvait vouloir tourner l'autre sur une aile, et par conséquent la dépasser, sans laisser l'ennemi dépasser l'aile opposée, et lui fournir les moyens de la tourner aussi: ou bien sans s'affaiblir; ou même s'ouvrir dans quelque partie du front. Et un ennemi attentif et alerte aurait aisément pu profiter de ces circonstances, pour battre celui qui aurait voulu le vaincre ainsi. Tout cela ne se trouve pas ainsi chez nous.

Le front étendu de nos armées nous met à même de dérober un nombre infini de mouvemens.

Nous

Nous pouvons tourner de loin, parcequ'il ſuffit de nous trouver à portée des armes à feu ſur le flanc de l'ennemi; pour avoir rempli notre but. Que dis-je il nous ſuffit de nous montrer ſur ſon flanc, dèsque ce flanc eſt abordable, pour l'obliger à fuir parce qu'avant qu'une de nos armées avec tout ſon attirail de guerre ait changé de place, et s'en ſoit choiſi une autre convenable; un corps en marche, aurait le tems de faire une ou deux lieuës, pour tomber ſur elle. D'un autre coté il nous eſt bien plus facile de nous étendre, ſans nous mettre en danger; parceque, pourvu que les intervalles que nous laiſſons quelque part, ſoyent bien couverts par le feu, on n'a pas à craindre que l'ennemi y pénétre; et puis il eſt plus aiſé de les cacher ſur un front auſſi étendu que le notre, et en tenant la partie qu'on affaiblit hors de portée ou hors de vue; ce que la diſtance à laquelle le feu oblige toujours nos armées de ſe former en bataille et l'étendue de notre front nous permet de faire avec aſſurance, dans quelque partie de l'emplacement que nous occupons.

Si des ailes nous paſſons au front du Camp, il y faut encore bien plus de cérémonies pour le rendre bon. La ſeule énormité de celui que nos armées occupent forme un grand obſtacle à leur trouver des poſitions convenables.

Toutes les parties d'une Armée doivent être diſpoſées de manière à s'entreſécourir, et à communi-

muniquer entre elles; rien ne doit ſéparer les unes des autres; ſans cela l'ennemi attaquera quelqu'une de ces parties démembrées et l'accablera, avant qu'elle ſoit ſecourue du reſte. Or il arrive, que preſque tout ce qui forme un bon appui pour les flancs, formerait auſſi une ſéparation entre les parties de la même armée, ſi le front le débordait. Il ſuit delà que dans un poſte, il faut éxactement ſe renfermer entre les points d'appuis des ailes. Et puisqu'il faut auſſi qu'un champ de bataille ne ſoit, ni trop vaſte pour les trouppes qui doivent l'occupper, ni trop étroit; ce ſera toujours une affaire que d'en trouver un, juſtement pour le nombre de trouppes que l'on a. Un Camp ſera admirable pour quarante mille hommes; dans lequel quatrevingt mille hommes, qui voudraient l'occupper, ſe trouveraient écraſés. Et d'un autre coté ſoixante mille hommes auront été admirablement poſtés dans un endroit, où, ſi vous n'en mettez que trente mille, ils ſeront perdus.

Avec ce front énorme, il faut que toutes les parties en ſoyent fortes; car ſi une ſeule a un défaut capital, toute la poſition ne vaut rien. Il faut qu'aucun ravin, ni ruiſſeau un peu important, ni bois, ni marais ne croiſe le front. Il faut qu'il n'y ait nulle part des hauteurs du côté de l'ennemi, qui dominent nos trouppes et notre artillerie, au moins à la moyenne portée du Canon, ce qui n'eſt

pas

pas une petite diſtance. Il faut que quelques parties conſidérables du front ſoient couvertes, pour que l'ennemi ne puiſſe pas choiſir celles où il voudrait nous attaquer, mais qu'il ſoit réduit à certains points d'attaque. Il faut que notre artillerie elle même ſoit placée ſur des élévations, d'où elle puiſſe voir approcher l'ennemi: encore faut-il que ces hauteurs s'élévent en pente douce, et que leur talut ne faſſe pas des ſinuoſités qui dérobent l'ennemi à la ligne de tir, dans ſa marche pour attaquer; et il faut de plus qu'elles voyent et donnent ſur les points d'attaque que le terrain laiſſe ſur le front. Il faut du fonds à un Camp pour s'y placer; et à une Armée en bataille pour s'y remuer et y faire tous les mouvemens néceſſaires: Et quel fonds encore? au moins de ſix cens pas derrière toute l'armée; et là il ne doit y avoir ni grand ravin, ni riviére, ni marais, ni bois touffu, enfin aucun de ces obſtacles, qui empécheraient la libre communication de toutes les parties de l'armée. J'omets bien d'autres choſes, parceque comme je l'ai dit, je ſerai obligé de révenir ailleurs ſur cet objet.

Chez les Anciens tout cela était bien differens. Ils trouvaient ſans doute de l'avantage à ſe placer ſur des hauteurs. L'ènnemi obligé de grimper, et qu'on attendait de pied ferme ſur la crête, arrivant fatigué et eſſouflé au haut, était bien vite culbuté dans cet état; et leurs traits, ſurtout le pilum des Romains,

Romains, fesaient bien plus d'effet, lancé du haut en bas, que de bas en haut, et en grimpant. Mais aussi était ce là tout ce qu'il fallait pour rendre leurs camps forts. Nulle nécessité d'avoir des défilés devant le camp, parcequ'il n'y avait point d'artillerie qui rendit le passage des défilés difficile, et meurtrier. Nulle nécessité que les hauteurs eussent plutôt telle que telle autre situation, et formassent tels angles plutôt que tels autres entre elles. Il fallait bien que les parties de leurs armées entrecommunicassent, aussi bien que chez nous; mais il était bien plus aisé de trouver un terrain de 500 toises qui ne fût pas entrecoupé, qu'il ne l'est à présent d'en trouver un de 5 à 6000 toises. Si le camp des Romains éxigeait quelque profondeur, leur champ de bataille en demandait au moins fort peu; et il était encore bien plus aisé de trouver un espace de terrain médiocre, sans rien qui le resserrât sur ses derrières, que de ne point rencontrer d'obstacles dans l'immense place, qu'il faut à nos armées, d'une aile à l'autre.

Une des conditions principales dans un Camp, c'est qu'il faut qu'on en puisse sortir du côté, par où on le veut. Cette condition n'en fesait pas une pour les Anciens, parce qu'elle ne leur pouvait jamais manquer. Un seul chemin propre à y faire marcher des hommes et des chevaux, et qu'on ne pût pas leur couper, leur suffisait pour sortir de leur camp; et s'il s'en trouvait un tel vers chaque coté,

où

où ils pouvaient avoir dessein de marcher, tous leurs voeux sur ce point devaient être satisfaits. Mais nous; comment sortirions nous d'un camp par un seul chemin? quand aurions nous fini de le déblayer? Il nous en faut cinq où six au moins de chaque côté d'où nous pouvons avoir interêt de déboucher. Il faut que l'ennemi ne puisse nous embarasser dans aucun de ces chemins là. Pour que l'ennemi pût embarasser une Armée ancienne dans sa marche, il fallait qu'il occupât quelque hauteur sur laquelle on devait monter, ou au pied de laquelle le chemin passait. Si anciennement l'ennemi tombait sur la marche, avant qu'on se fut formé, ce devait toujours être par la faute du Général qui conduisait l'armée, ou de ceux qu'il chargeait de ses ordres. On avait besoin de si peu de tems pour se mettre en bataille; et les emplacemens propres à cela, se trouvaient tellement partout, qu'il fallait que l'ennemi fut en embuscade bien près, pour surprendre l'armée en marche. C'était donc la faute de ceux qui conduisaient l'avant garde ou les patrouilles des flancs s'ils n'avaient pas découvert cette embuscade à temps. Mais pour nous la chose est différente. Il faut que l'ennemi ne puisse occuper aucune hauteur, aucun point sur toute la marche de notre armée, sur aucune des cinq, six et plus de colonnes dont elle est composée, d'où il puisse la canonner. Il faut être assuré qu'il n'est et ne saurait se mettre à la portée de notre marche; car c'est une

une telle opération pour nous, que de nous form. de prendre un champ de bataille, lorsque, sans être préparé, on vient annoncer que l'ennemi va attaquer; qu'une armée dans ce cas là peut compter d'être battue. Assurément si Metellus avait eu une de nos armées à ses ordres, dans sa marche sur le Muthul, et qu'au passage des montagnes il eut trouvé Jugurtha là où il le trouva; il est très vraisemblable qu'il aurait mal passé son tems; que le canon de Jugurtha l'aurait empêché de se former, et que les trouppes de ce Roi seraient tombé sur les siennes, avant que tout eut été prêt à combattre. Metellus aurait du faire reconnaitre ce passage longtems auparavant, et vraisemblablement que, si on avait trouvé Jugurtha là où il était embusqué, on n'aurait pas du tout pu entreprendre cette marche; au moins par les gorges, par où Metellus passa. (V. Antiquités Militaires de Guischard T. I. p. 2.. suiv.)

Si on réfléchit à ce que nous venons de détailler briévement, on sentira bien, que pour trouver un emplacement qui réunisse tant de proprietés, rélativemnt au nombre de combattans que l'on a sous ses ordres, on ne peut pas toujours choisir son camp où l'on veut; ni se camper toujours à portée de l'ennemi ou à sa vue; qu'il faut par conséquent souvent en choisir un, à plusieurs lieues de l'ennemi, ou du point que l'on aurait précisement en vue, et suppléer ensuite à un pareil éloignement, par d'au-

d'autres moyens, et furtout par des corps détachés; dont on ne faurait par confequent fe paffer, mais qu'il faut placer avec toutes les précautions que nous avons détaillées plus haut.

Bien des chofes que les Anciens ont faites, nous deviennent impoffibles par la même raifon. Si quelqu'un en doute, je le prie de fe donner la peine de lire la Campagne de Céfar contre les Lieutenans de Pompée en Efpagne; que j'allégue en éxemple, parcequ'elle eft fi bien detaillée par le Colonel Guifchard, et parcequ'en fait d'art de la Guerre des Anciens, on ne peut presque citer que les Guerres civiles des Romains; quelques guerres des Grecs entre eux, ou avec les Romains; et les campagnes entre ceux ci et Hannibal. Car presque tout ce que l'antiquité contient d'ailleurs, fur les Guerres de ces deux peuples, contre ce qu'ils nommaient barbares, eft rarement inftructif, tant parceque ces barbares étaient fi ignorans, fi fort au deffous d'eux, en fait de courage et de connaiffances fur l'art de la Guerre, qu'ils n'ont pu employer presqu' aucune fcience à les vaincre; que parcequ'on n'a pas des détails fuffifans fur les événemens militaires de ces guerres. Je demande donc, fi, dans cette Guerre, Céfar aurait pu, avec une de nos Armées, fe camper à la barbe de Pétréjus, comme il fit; au point que celui ci ne pouvait faire un pas qu'il ne le vit auffitôt, ce qui fut la caufe principale du fuccès

 de

de la Campagne? Aurait-il pu le ſuivre dans ſa marche d'auſſi près qu'il fit; le faire harceler par ſa cavallerie, pour le rétarder, et le dévancer par ce moyen, en le cotoyant? De nos jours, Céſar campé plus loin de Petreius, aurait été averti plus tard de ſa marche; et n'aurait pas pu le ſuivre de ſi près. Le canon de l'arriére garde de Pétréius, et de poſtes d'Infanterie placés par lui de diſtance en diſtance ſur les hauteurs, pour couvrir ſa rétraite, auraient tenu par leur feu cette cavallerie en reſpect et dans l'éloignement. Céſar n'aurait pas pu non plus cotoyer l'ennemi de ſi près; de ſorte que jamais il n'aurait pu lui couper le chemin et le déſarmer, comme il fit.

Un autre point très important et très difficile pour nous, et qui devait l'être à certains égards autant et plus pour les Anciens; c'eſt la ſureté des trouppes dans le Camp que l'on a choiſi pour elles. Les Romains y pourvoyaient admirablement bien en l'entourant tout entier de fortifications. Leurs trouppes légéres campaient hors de l'enceinte, et s'aſſuraient elles mêmes, et tout le camp, contre toute ſurpriſe, par des gardes et des partis. Nous ne ſommes pas auſſi inſtruits ni de la façon dont les Grecs campaient, ni quelles meſures ils prenaient pour ne pas être ſurpris. Car la légéreté avec laquelle une armée ancienne pouvait ſe mettre en mouvement, devait rendre cet objet là, très difficile à remplir. A préſent une armée ne ſe hazardera

dera pas à marcher pour en surprendre une autre, sans avoir son Artillerie avec elle. Elle ne pourra y marcher que sur plusieurs Colonnes, elle voudra se former, au moins un peu, avant que de donner. Tout cela ne peut que rétarder la marche; faire naître les confusions, que la multiplicité des colonnes rend presque inévitables, dans les marches de nuit; enfin augmenter les difficultés pour la faire en sécret et avec sureté. Aussi rien de plus rare aujourd'hui, que ces sortes de surprises. Il parait donc que nous n'aurions pas besoin de prendre d'aussi grandes précautions pour la garde de nos camps que les Anciens. Mais d'un autre côté l'étendue de notre front, l'embarras d'une armée qui combat avec son Camp tendu et le temps considérable qu'il nous faut pour le déblayer; tant d'arrangémens qu'éxige notre attirail de guerre, pour se trouver entièrement préparé à combattre, ainsi que bien d'autres causes encore, contribuent à remettre les choses dans l'ancien équilibre, et nous obligent à nous entourer d'une chaine de postes pour dormir en sureté.

Pour en révenir aux Grecs, il parait qu'ils en étaient sur l'article du Campement, dans la situation et dans les principes de nos Ancêtres, il y a deux siècles. Ils cantonnaient tant qu'ils pouvaient et ne campaient guères. Lorsque par la vivacité des mouvemens, la proximité de l'ennemi, ou par la nature du pays, ils ne pouvaient cantonner, ils

bivouaquaient plutôt qu'ils ne campaient. Cela leur était d'autant plus facile, que les mouvemens vifs ne duraient guères pendant la Campagne; une bataille y mettait fin promptement. D'ailleurs la beauté des climats où ils portaient la guerre, leur rendait l'attirail d'un Camp peu nécessaire, il devait leur être assez indifférent de camper ou de bivouaquer. Enfin lorsqu'ils fesaient un long séjour dans quelque camp; par ex: lors d'un siége, ou dans le cas fort rare chez eux, de quelque poste à maintenir avec opiniatreté, ils se barraquaient. Ce que je trouve de particulier, c'est que les dix mille ayent toujours cantonné. Comment poursuivis par un ennemi acharné à leur perte, osaient-ils risquer de se disperser dans des villages? Cela prouve bien, que les Persans devaient être d'une ignorance et d'une poltronnerie excessive pour ne pas surprendre quelqu'un des quartiers des Grecs, surtout avec leur supériorité en Cavallerie. Cela prouve encore qu'il n'y a pas beaucoup d'instruction à puiser, pour un militaire, dans le récit de guerre de cette espèce. Ce qui ne me parait pas moins surprenant, c'est que les Grecs, qui ont marqué tant de subtilité et de précision, dans la composition, l'ordonnance et les évolutions de la phalange; et surtout tant de génie et d'application dans l'art des sièges; n'ayent pas employé l'usage de fortifier leur Camp, auquel les Romains ne manquaient jamais. Est-il possible qu'un peuple, qui avait

avait aussi profondément médité sur l'art de la Guerre que les Grecs, ne se soit pas avisé d'un moyen aussi excellent, pour assurer entièrement les trouppes dans le Camp, et qui d'ailleurs fournissait des ressources innombrables, pour le succès des opérations de la Campagne, comme on le voit par le parti qu'en ont sû tirer les Romains? Le camp de ceux ci était une forteresse mouvante qui allait se placer, où bon lui semblait; sans pouvoir être attaquée, et forcée à combattre que quand elle le voulait bien.

Le sentiment des avantages, que ce peuple rétirait de la méthode d'entourer ses camps d'une ligne de fortification, et de la fatigue extrême que cause à nos trouppes cette chaine de postes d'Infanterie que nous sommes obligés de former autour de nos Camps, a porté quelques Auteurs militaires, à nous conseiller d'y révenir. Mais cette idée ne peut partir, que de ce qu'ils n'ont point assez fait attention aux différences, que le tems, les inventions et les usages modernes ont apportées à l'art de la Guerre.

D'abord l'étendue de notre front rendrait un pareil ouvrage infiniment plus long et plus difficile à éxécuter pour nous, que pour les Romains. Le Camp d'une armée Consulaire avait 1000 à 1200 toises de pourtour. Une de nos armées de 50000 hommes seulement occupe un front d'une étendue au moins quadruple. En n'en fortifiant que le

 front,

front, il faudrait que chaque Soldat fortifiât au moins le double du terrain que devait fortifier le Soldat Romain. Mais il y a plus: nos fortifications, pour être capable de quelque défenſe, ont beſoin de parties ſaillantes, et c'eſt encore la poudre à canon qui en eſt la cauſe. Ces ſaillants donnent un beaucoup plus grand développement à nos lignes, qu'à celles que les Romains conſtruiſaient, proportionnellement au front de chacune. Autre cauſe d'un ſurcroit de travail pour notre Soldat. D'un autre côté une armée romaine ſe mettait en marche deux ou trois heures avant l'aube du jour; et n'ayant rien qui l'embaraſſât dans ſa route, elle ſe trouvait de bonne heure dans ſon nouveau camp, de ſorte que le Soldat avait tout le tems d'achever l'ouvrage, qu'il fallait faire pour le fortifier. Si nous conſidérons la façon dont nous marchons, nous y verrons de nouveaux obſtacles à la réaliſation de cette idée. L'énorme train de charroi que nous voiturons partout avec nos armées; le temps qu'il faut pour qu'une armée paſſe de l'ordre de bataille à celui de marche ſur pluſieurs colonnes; la multiplicité de ces colonnes, qui fait qu'il y en a toujours quelqu'une qui ſe trouve arrêtée par de mauvais chemins: tout cela fait que nous mettons des douze, des ſeize heures à faire cinq à ſix lieues. Jugez un peu s'il reſterait aſſez de temps et de forces aux trouppes, pour creuſer un foſſé et élever un parapet ſur une étendue de 4 à 5000 toiſes? A peine

ne aurait on celui de les tracer. Car il faut encore observer que nos armes, et l'étendue du front de nos armées, éxigent qu'en traçant des ouvrages, on fasse la plus grande attention à la situation locale, à moins qu'on ne veuille les rendre plus nuisibles qu'avantageux. Il n'en était pas ainsi chez les Romains; le moindre Décurion de leur armée aurait pu en tracer le camp avec son enceinte; parceque au moyen du petit espace qu'il occupait en comparaison des nôtres, il se trouvait toujours sur un terrein uni; et encore plus, parceque la différence des armes en mettait une totale entre l'attaque, et la défense, et par conséquent entre les principes de la fortification.

Nous pourrions alléguer encore bien d'autres raisons, pour prouver l'impossibilité d'adopter l'usage des Romains sur ce point là. On croit communément qu'il y a des nations qui aiment moins à rémuer la terre que d'autres. On peut même alléguer à ce sujet l'exemple des Grecs et des Romains. Ceux-ci travaillaient à des ouvrages immenses, avec une bonne volonté, une promptitude et une patience, qui passe toute imagination; au contraire des autres, qui étaient bien plus revêches sur ce point. On veut que le Soldat Allemand soit là dedans de l'humeur des Grecs; et que brave dans le combat, il haïsse extrêmement à manier la bêche et la pioche; au lieu que le Soldat Français, dit-on, est prompt à s'enterrer. Les Français d'un autre

côté se plaignent de la paresse de leur Soldat à creuser la terre. Ce qu'il y a de singulier là dedans c'est qu'on s'exprime souvent, comme s'il y avait de la honte à une nation, à élever promptement des fortificatious, et à s'y bien défendre. Ce préjugé absurde est indigne de gens de guerre, qui doivent savoir que le meilleur Soldat est celui, qui éxécute avec le plus de zéle, tout ce que son Général lui commande, pour vaincre l'ennemi; et pour un Général il n'y a de honte, qu'à ne pas vaincre et détruire l'ennemi, en conservant ses trouppes autant que possible. Ce serait donc un éloge pour les Français, s'il était décidé qu'ils fussent plus disposés à rémuer la terre, que nous autres Allemands. Il en est peut être quelque chose, mais la différence n'est pas grande; et les trouppes Européennes en général ont une grande aversion pour le travail de la terre. La raison en est naturelle à mon avis. C'est un proverbe trivial, qui dit; *que les gens travaillent comme on les paye*; mais pour être trivial il n'en est pas moins vrai. La paye du Soldat moderne est si modique; qu'on ne peut éxiger de lui qu'il se consume en travaux militaires, n'ayant pas dequoi réparer ses forces épuisées. Le Soldat Romain récevait outre sa ration de blé, un dénier Romain tous les trois jours, avant les tems de Jules César, qui doubla sa paye. Il n'importe à combien on évalue ce denier en monnoye d'aujourdhui. Mais pour sentir la différence entre la paye de notre Soldat et la sienne;

ſienne, il n'y a qu'à ſonger, que ſa paye de douze jours équivalait à une méſure de blé, que ce qu'on donne en un mois à nos Soldats, ne ſaurait payer. De cette paye ſi modique il réſulte une impoſſibilité de faire travailler nos trouppes comme les Soldats Romains, par plus d'une raiſon. D'abord on trouve bien des gens qui pour un entrétien chétif mais ſûr, hazarderont trois ou quatre fois par an de ſe faire caſſer la tête, mais on n'en trouvera pas, qui veuillent à ce prix faire journellement un travail, qui dans l'aiſance de la paix, leur procurerait une ſubſiſtance bien plus commode. Car que l'on ne s'y trompe pas, les marches, et ſurtout les gardes, toutes fatigantes qu'elles ſont et qu'elles paraiſſent, n'éxigent pas un effort de travail comme l'éxercice de la pioche et de la bêche. Dans les marches on traine inſenſiblement ſon corps et ſa charge; et pour les gardes, elles ne ſont réellement qu'une éſpèce d'oiſiveté active, que la pareſſe préfére beaucoup au travail des bras. Enſuite avec cet entretien chétif, on ne peut pas éxiger du Soldat un travail auſſi énorme que le ferait celui d'élever des lignes autour d'un Camp; après une longue et pénible marche, et à la veille d'en faire une autre: parcequ'il n'aurait pas les moyens de les réparer par une bonne nourriture. Enfin notre Soldat n'a pas le tems de travailler ainſi. Il faut que, pour ſubvenir à la modicité de ſon entretien, on lui permette d'aller chercher d'autres moyens de nourri-

ture, soit dans les champs soit dans les Villages. Comment pourrait-on prétendre qu'après une longue marche, il travaillât à fortifier son camp ? Comment le pourrait-il, sachant que de tout le jour, il n'aurait que sa chétive et modique ration de pain pour se réfaire? Cela peut bien s'exécuter dans quelque occasion pressante, une ou deux fois dans une campagne, mais non pas habituellement, comme chez les Romains. Il faut, avec la paye qu'on donne à notre Soldat, absolument souffrir qu'à la fin d'une marche, il aille dans les prochains villages, chercher des légumes, ou quelque chose de semblable pour sa nourriture. Cela est sujet à de grands inconvéniens; il faut l'avouer. Le camp reste dégarni, et pourrait être exposé quelquefois à des échecs sensibles, vis à vis d'un ennemi hardi. Ou bien dans la supposition que les mésures que l'on prend de nos jours, pour la garde d'un camp, rendent un tel accident peu à craindre; on ne saurait nier au moins, que cela n'accoutume les trouppes au désordre, au brigandage, à la désertion. Jamais nous ne parviendrons, de cette manière, à entretenir dans nos camps une discipline comparable à celle des Romains, où, quand le Général l'ordonnait, un arbre planté aux portes de leur camp conservait tous ses fruits. Il est pourtant bien naturel, que, quand on ne donne pas réellement dequoi subsister à des gens, et surtout à des gens de guerre, il faille souffrir qu'ils en prennent où il y en a; et de

de cet ufage d'aller chercher et de prendre des fubfiftances, quand il faut, nait néceffairement celui d'en prendre quand il ne le faudrait pas, et de prendre tout ce qu'on trouve; en un mot de piller et de voler.

Avec tout cela ; il faut dire les chofes comme elles font. C'eft un grand mal, que cette paye fi peu proportionnée à l'entretien d'un homme, que l'on donne à préfent aux trouppes: la chofe eft manifefte. Mais ce n'en eft pas du tout un, parceque cela nous empèche de fortifier habituellement nos camps, comme fefaient les Romains. Car non feulement la grande étendue, que l'ordonnance exténuée de nos trouppes les oblige d'occupper, rend la chofe impraticable, comme nous l'avons détaillé; mais c'eft qu'au moyen de nos armes un camp fortifié n'eft plus du tout ce qu'il était, et ne peut plus rendre les mêmes fervices qu'autrefois. Ceci nous améne naturellement à un point important, et intimément lié à la matière que nous traitons ; favoir, les changemens apportés par nos armes dans la fortification de Campagne.

Tout ce qui fe nomme fortification fe fondant fur le même principe général, elle n'a pas pu changer effentiellement ; au lieu que les moyens de détruire toutes les fortifications artificielles, ont changé du tout au tout, et fe font perfectionnés à un point incroyable. Ce principe général de la fortification,

cation, dont je parle; c'eſt de rendre l'accès de l'attaquant à l'attaqué difficile. La gravité feſant tendre tous les corps vers le centre de la terre et les y précipitant même, lorsqu'aucun obſtacle ne les retient; l'homme qui monte perd la plus grande partie de ſa force, en voulant vaincre cette tendance, et ſe trouve dans cette ſituation peu en état de réſiſter à un ennemi. Voilà pourquoi, dès qu'il s'agit d'une attaque corps à corps, un ſimple foſſé forme déjà un obſtacle aſſez grand, lorsqu'il eſt bordé d'ennemis. Pour ſe fortifier, c'eſt à dire, pour ſe mettre en état, de réſiſter à un ennemi ſupérieur, on a donc, de tout tems, creuſé un foſſé et employé la terre qu'on en tirait, à augmenter la hauteur que l'ennemi devait eſcalader pour nous joindre; et à en former, en un mot, un rempart. C'eſt ainſi qu'on ſe fortifiait anciennement; c'eſt ainſi qu'on ſe fortifie encore aujourd'hui; car nous n'avons pas encore trouvé ou inventé d'autres matériaux, que de la terre, des faſcines, des palliſades etc. que les anciens poſſédaient et connaiſſaient auſſi bien que nous; et avec ces matériaux il n'eſt guères poſſible de faire autre choſe que ce qu'on en a fait depuis trente ſiècles.

Mais depuis que les progrès dans les ſciences et les arts, ont fait inventer une matière toute nouvelle pour l'attaque, ſi ſuperieure à nos moyens de défenſe et qui les détruit ſi aiſément, ceux ci ne peuvent

peuvent être employés qu'à force d'art, et ne rendent même plus du tout les services qu'on en rétirait autrefois.

Toutes les machines de guerre d'une armée ancienne, réunies contre un espace de douze pieds d'un parapet de pure terre, et de six piés d'épaisseur, n'en auraient pas entamé la crête, quand on les aurait plantées à cinquante pas de distance, et qu'on aurait tiré pendant vingt quatre heures, avec elles. Dix pièces de gros canons, placées à 200 toises d'un rétranchement, en raseront huit à dix toises dans une couple d'heures, pourvu que les canonniers sachent leur mêtier. Céla fait une différence notable, et voici comment.

Tout escarpement, soit qu'il faille le déscendre et surtout le monter, ne forme un obstacle considerable, qu' autant que l'ennemi attend ceux qui montent au haut, pour les culbuter dans le précipice; soit en leur jettant toutes sortes de choses pesantes sur le corps; soit en les poussant, dès qu'ils peut les atteindre avec ses armes de main. Mais si on peut parvenir à écarter ceux qui défendent un rétranchement de terre, alors la montée n'en est ni difficile ni dangereuse, ni longue pour une trouppe, dont chaque individu s'entre-aide. Or nous avons ce moyen d'écarter les défenseurs d'une fortification par nos armes de jet, dont la violence, la justesse et l'activité surpasse à l'infini, tout ce que les

les Anciens possédaient d'approchant. Aussi faut il bien observer que le *vallum* des anciens était un rempart, tandisque nous n'employons la terre que nous tirons du fossé, qu'à faire un parapet. Je m'explique. L'élévation formée par la terre tirée du fossé, sert chez nous principalement et presque uniquement à couvrir le Soldat des traits de son adversaire. Chez les Anciens ce point de vue n'était que très subordonné; l'objet principal était d'augmenter la hauteur que l'ennemi devait escalader, et de donner plus de tems et de moyens de le précipiter en bas. Ceux qui défendaient un retranchement montaient sur l'élévation de terre qu'ils avaient faite, et ne se tenaient pas derrière comme nous fesons. Ils se couvraient alors contre les traits assez faibles qu'on leur lançait par leurs boucliers ou par un léger blindage qu'ils plaçaient au dessus qui n'aurait pas reésisté à notre coup de fusil. On veut à la verité que nous en usions de même, et que pour défendre nos rétranchemens, nous montions aussi sur le parapet: et assurément il n'y a point d'autre manière de bien défendre un rétranchement, que celle là. Mais elle n'est praticable que lorsque l'ennemi est dans le fossé, et qu'il n'a pas assez de monde, pour laisser des trouppes sur la contrescarpe, dont le feu nettaye le parapet, tandis qu'on travaille à l'escalader. Ainsi cette méthode peut et doit même se partiquer toutes les fois, qu'un détachement, dans une redoute ou dans quelqu' autre

petit

petit fort de campagne, eſt attaqué par un autre détachement. Mais pour la défenſe d'un camp rétranché, la choſe eſt différente.

Cette attaque, ſuppoſant toujours ſupériorité dans celui qui l'entreprend, en ſuppoſe auſſi en artillerie. On la commence alors par une canonade très vive et de fort-près ſur le rétranchement. On augmente même cette ſuperiorité en Artillerie, en réuniſſant l'effet de toutes les piéces que l'on a, ſur les points du rétranchement, que l'on veut attaquer. On parvient par ce moyen à en raſer une partie. Ce feu d'enfer réuni ſur ces points fait du mal aux trouppes, qui ne ſe ſentant plus couvertes par leurs ouvrages, commencent à n'y avoir plus confiance. Il arrive même aſſez ſouvent, qu'elles cédent à ce ſeul feu, et qu'elles abandonnent le bord du foſſé, avant que l'ennemi y parvienne. On ſent bien qu'alors le paſſage du foſſé, et l'eſcalade de l'eſcarpe et du parapet, qui devraient former les plus grands obſtacles à la priſe du rétranchement, n'en oppoſent plus aucun ; et qu'il n'y a plus que le débouchément par ces paſſages, et l'action de ſe former au dedans du rétranchement, ſoit ſous le feu de l'Infanterie placée en arrière, ſoit malgré les charges de la Cavallerie, poſtée communément de façon à pouvoir tomber ſur tout ce qui entre dans les lignes ; qui forme une difficulté. Mais cette difficulté eſt bien petite en comparaiſon de ce qu'aurait

rait été l'autre, fans notre Artillerie. Un ennemi fage, qui en entrant dans le rétranchement a foin de s'étendre à droit et à gauche fur le parapet, au lieu de tomber précipitamment et à la boulevue par l'ouverture qui lui a facilité l'entrée, dans le feu ou dans la Cavallerie de l'ennemi: Un ennemi, exercé à déployer promptement et avec ordre; qui, en entrant fe forme d'abord; appuye fes ailes au retranchement; foutient et répouffe par un feu nourri l'ennemi déjà étonné; et qui donne ainfi à fes travailleurs le tems de faire des ouvertures au retranchement pour faciliter l'entrée à la Cavallerie et à l'Artillerie qui fuivent: un tel ennemi, dis-je, ne fera presque jamais rejetté hors du rétranchement, et pourra être fûr de le forcer.

L'effet, et en partie la preuve de ce que j'avance ici, fe trouvent dans la façon de conftruire les rétranchemens, et dans les changemens qui y font arrivé, depuis que l'ufage et le maniment de l'Artillerie s'eft perfectionné, et que le nombre des pièces s'eft multiplié.

Au moment où les armes à feu ont fait le principal, ou plutôt le feul moyen de défendre des rétranchemens, parceque le feu de l'ennemi empêche nos Soldats de monter fur le parapet pour ne pas perdre ainfi le principal et le plus précieux de leurs avantages fur l'ennemi; la vraie défenfe, qui eft celle de front, a ceffé. On n'a pu que rendre l'approche

proche des lignes sanglante. Mais cet obstacle surmonté, et l'ennemi arrivé au bord du fossé, presque toute défense est finie; c'est une verité, dont on est si bien persuadé, qu'on éxige que chaque partie de toute la fortification ait sa défense de flanc; faute de quoi un tracé ne saurait passer pour supportable. Aussi les Ingénieurs modernes se sont-ils attachés depuis longtems, à inventer des tracés de lignes, où chaque partie ait cette espèce de défense; où elle soit comme ils disent, flanquée par quelque autre. Ce mot seul de flanquer, qui équivaut en termes de fortifications à celui de défendre, prouve la verité de ce que j'avance.

Mais il y a bien plus. On a si bien réconnu, que tout l'effet d'une fortification ne consistait qu'à couvrir les trouppes qui s'y trouvent contre le feu de l'ennemi, et à rendre l'approche de celui-ci jusqu'aux lignes, difficile et sanglante; qu'on rejette presque universellement les lignes continues, dont se couvraient autrefois les armées; qu'on ne construit presque plus que les saillans d'une fortification; et qu'on place les trouppes à découvert dans les espaces qu'auraient du occupper les courtines. On sait que si l'ennemi a une fois passé à travers le feu de ces pièces; si les feux croisés qui en resultent, tant devant leur front que devant celui des trouppes placées dans les intervalles, ne parviennent pas à mettre en desordre les assaillans; il est

 assez

assez indifférent que les trouppes soient couvertes d'un rétranchement ou non. Par conséquent on ne se donne pas la peine de le construire; surtout, parce qu'il entraine des inconvéniens plus considérables, dans les circonstances présentes, que ne sont les avantages que peut procurer un rétranchement continu. Celui-ci n'en a d'autre, que de couvrir les trouppes du feu de l'ennemi, particulièrement de celui de mousquéterie; car pour le coup de canon, il faut qu'un rétranchement soit d'un profil très épais et construit avec grand soin, pour qu'il résiste au boulet, surtout aux coups de canon réitérés. Voici en revanche en quoi consistent les inconvéniens du rétranchement continu. Lorsque les trouppes voient l'ennemi s'en approcher, elles ont une peur d'autant plus grande, qu'elles mettaient plus de confiance en leur parapet; et elles l'abandonnent par conséquent. Or dèsque les trouppes abandonnent quelque part le bord du parapet, alors au lieu de nuire aux assaillans, il leur devient infiniment avantageux. Ils le bordent, et par un feu dominant, partant de cette élévation sur les trouppes qui l'ont abandonné, et sur celles qui tenteraient de s'avancer pour les soutenir, ils couvrent le débouché de tout ce qui entre après eux dans le rétranchement. Au lieu, que s'il n'y a aucune fortification, les trouppes moins étonnées de voir les assaillans venir contre elles, pourront, en avançant brusquement et à propos sur eux, au

mo-

moment où le feu des pièces faillantes les aura mis dans quelque désordre (ce qui ne faurait prefque pas manquer d'arriver) les rompre tout à fait et compléter leur déroute. D'ailleurs la protection que les trouppes placées entre ces ouvrages, tirent d'un parapet, contre le feu, n'eft pas fi importante qu'on pourrait le croire; parce qu'étant poftées un peu en arrière, cela les affure affez contre le feu de fufil de l'ennemi, tant que celui-ci fe trouve encore lui même fous celui des faillans. Même cet ennemi cherchera de préférence, à emporter ces ouvrages avancés, dont le feu l'incommoderait tant, s'il voulait paffer entre eux, et il tournera tout le fien là contre, ce qui garantira encore mieux les trouppes derrière les intervalles. Mais comme il doit alors rencontrer tous les obftacles attachés à l'attaque d'un rétranchement, et de plus ceux que caufent des trouppes en état de donner fur les flancs des affaillans; de foutenir les attaqués; de répouffer ceux qui auraient pu réuffir à s'emparer de quelqu'un de ces ouvrages: on obtient par ce moyen tous les avantages que des rétranchemens peuvent fournir rélativement à nos armes.

Il s'en fuit de ce que nous venons de dire, que nous devons, dans nos fortifications de campagne, faire plus d'attention à ce qui peut empêcher l'ennemi d'approcher de nos rétranchemens, qu'à ce qui peut l'empêcher de les efcalader. Les paliffades, les fraifes font très bonnes pour les forts aban-

donnés à leur propre défense, occuppés par un détachement, et qui ne doivent résister qu'à l'attaque d'un détachement semblable. Mais pour les ouvrages plus étendus, les abbatis, les puits, les avantfossés pleins d'eau, sont d'une utilité bien plus grande; parcequ'ils tiennent l'ennemi plus longtems sous un feu assez bien dirigé; tant par la figure que ceux qui construisent ces ouvrages, leur donnent; que par l'assurance du Soldat, qui se trouvant presque entièrement couvert, tire fort bien contre un ennemi, occupé à surmonter des obstacles qui le tiennent encore éloigné de lui.

On m'objectera sans doute que les Anciens avaient dans leurs rétranchemens aussi leurs saillans; qu'ils savaient fort bien rendre l'abord de leur camp difficile par la construction de puits, d'abbatis et d'autres obstacles semblables, témoin les Ouvrages entrepris par Jules César au blocus d'Alesia. Je sais bien que les Anciens avaient des armes de jet, et que par conséquent il pouvait leur être avantageux de tenir l'ennemi longtems exposé à leurs coups. Pour les saillans, on les employait apparemment à tirer en flanc sur l'ennemi, qui, entré dans le fossé tentait d'escalader le rempart. Mais ce n'était assurément pas l'objet principal; et c'est toujours celui là qui forme la base de l'art. Pour s'en persuader, on n'a qu'à considérer que les Romains regardaient la palissade ou plutôt la fraise dont ils ensou-

entouraient le rempart vers son sommet, et qu'ils fortifiaient d'une manière particulière, comme la pièce principale de leur rétranchement. Il faut encore observer que les tours rondes, les seuls saillans de leurs rétranchemens étaient trop petites, pour former un objet essentiel, comme nos grandes pièces flanquantes. D'ailleurs si cela avait du être leur but, le propre front de ces tours n'aurait pas été flanqué, et ce qui devait renforcer le reste aurait été la partie la plus faible. J'imagine donc avec raison qu'on s'en servait plutôt pour voir ce que l'ennemi entreprenait en s'approchant du rempart, que pour le défendre de là; la principale defense provenant de la place même où se fesait l'attaque. Qu'on songe ensuite par rapport aux obstacles jettés en avant des fortifications, combien ils ont été rares chez les Anciens; qu'ils n'ont presque jamais eu lieu que dans les siéges, la seule occasion où on fesait usage des machines de jet, dans les plus beaux tems de la tactique Romaine; Que dans le blocus d'Alesia, Cesar se trouvait dans une situation toute particulière, bloquant un Camp de 80000 hommes rétranché sous une place; y ayant une armée ennemie de 240,000 hommes au dehors, prête à l'attaquer. Il devait suppléer au nombre à force d'ouvrages. Son dessein parait avoir été, de gagner du tems dans l'attaque par ces obstacles, pour pouvoir se porter sans crainte en force du côté où les ennemis l'entreprendraient; de les forcer à venir

 à lui

à lui sur un petit front, pour être à même de connaitre les points d'attaque qu'ils choisiraient; et il ne semble pas qu'il ait cru leur faire essuyer une perte assez considérable au passage de ces obstacles, par ses armes de jet, pour l'obliger à rebrousser chemin, ainsi que nous pourrions l'espérer, au moyen de nos armes à feu; ce qui même forme le but presque unique que nous ayons en construisant ces sortes de moyens de défense si usités dans la fortification moderne. Et assurement, dans la situation où se trouvait alors César, ces vues valaient bien la peine de s'assujettir à tout le travail qu'il entreprit devant cette ville, et que peut être il nous décrit aussi avec trop de jactance. Quoiqu'il en soit je prie encor le Lecteur, de songer combien les exemples de trouppes Romaines attaquées dans leurs Camps sont rares dans l'histoire; combien les Romains se croyaient sûrs dèsqu'ils avaient fait leurs retranchemens. Cela est au point, que l'on peut avancer, qu'aucun camp Romain n'a été proprement forcé. Dans tous les exemples connus de cette nature, il y a eu de la surprise, ou quelque autre cause de cette espèce, expliquant la raison d'un phénoméne, qui dans le cours ordinaire des choses ne devait pas exister. Alors le Lecteur sentira je crois la vérité de ce que j'avance sur la différence totale du principe de la fortification et de la défense, chez les Anciens et chez les Modernes.

Il y a un fait dans l'Antiquité, qui me parait venir bien à l'appui de mon opinion. Lorsque César vint se placer si près des Lieutenants de Pompée sur les bords de la Ségre, que sa troisième ligne fut obligée de travailler au rétranchement, couverte et cachée par les deux autres lignes qui se tenaient en bataille pendant ce tems là, il commença par faire faire le fossé, sans en employer les terres à en former un parapet ou un rempart. Au contraire il fit éparpiller cette terre, pour que son élévation ne décelât pas sa manoeuvre. Jamais il n'aurait pu songer à prendre un tel parti s'il n'avait eu raison de régarder ce fossé comme un obstacle assez grand pour mettre ses trouppes à couvert d'une attaque, et leur donner les moyens de perfectionner ensuite l'enceinte du camp. Un de nos Généraux aurait-il pu en agir ainsi? Pétréjus maitre de la hauteur, avec une artillerie avantageusement postée, n'aurait-il pas fait réculer les trouppes si loin au delà de leur fossé, que rien ne l'aurait empêché de le passer? Je sais bien que de nos jours on n'oserait jamais se camper aussi près de l'ennemi, et dans la situation où César se campa vis à vis de Pétréjus; mais je ne parle que par supposition, et proportion gardée d'éloignement, en admettant la distance des armes de jet entre les deux camps. Lorsqu'un de nos Généraux veut se fortifier à la hâte; que fait-il? Il ne tire point de fossé sans parapet; il n'éléve pas même les courtines de sa fortification, et ne s'enve-

loppe pas d'un parapet et d'un fossé en ligne parallèle avec son front, sauf à élever ensuite les saillans propres à renforcer cette ligne. Au contraire il commence à tracer et à élever les saillans, et ne fait construire les courtines, que les dernières, s'il les juge avantageuses. Je dis plus, cette seule observation, si vraie d'ailleurs; que jamais un Général de nos jours ne pourrait se camper ni à la distance, ni dans la situation rélative, où César se campa à l'égard des Lieutenans de Pompée en Espagne, de quelque fortification qu'il entourât son camp; est la plus forte preuve de ce que j'avance; qu'un Camp retranché n'est plus du tout pour nous, ce qu'il était pour les Anciens.

Aussi voyons nous les Romains mettre la plus forte confiance dans leurs rétranchemens, indépendamment du terrain, qui n'ajoutait ou n'ôtait rien à leur force. César placé sur un terrain, où il n'osait combattre l'armée d'Afranius et de Pétréjus, se trouvant sur le panchant de la hauteur dont ceux ci occupaient le sommet, asseoit son camp dans cet endroit là même; et s'y trouve si inattaquable, dès qu'il a achevé l'enceinte, qu'il détache des Légions pour d'autres entreprises. Cela n'est pas étonnant en effet, et nous l'avons déjà dit: On ne trouve point d'éxemple d'un Camp retranché des Romains attaqué et forcé, si ce n'est par surprise et par la négligence de ceux qui le gardaient. Chez nous c'est tout le contraire. Les camps retranchés que l'on

l'on a attaqués, ont presque tous été emportés, et la plus grande partie, sans que la surprise y ait eu de part. S'il y en a qu'on n'ait pas voulu et osé attaquer, c'est que le poste était très fort en lui même et que les rétranchemens n'ont fait qu'ajouter un certain dégré d'invulnerabilité pour les défenseurs au commencement de l'attaque, aux avantages que fournissait le simple terrain. Jamais tous les rétranchemens du monde ne rendront bonne une mauvaise position; ils pourront seulement augmenter les difficultés de celle qui en présente naturellement à l'ennemi. Un camp rétranché ne saurait passer pour bon que lorsque une grande partie de son front est couverte de puissans obstacles; que tous les feux y sont avantageusement postés, qu'ils se réunissent bien sur les endroits exposés à l'attaque; et qu'à portée de ces endroits et de ces feux, l'ennemi ne trouve pas d'emplacement avantageux, pour en ruiner ou en faire taire les défenses.

Je le répéte et j'insiste: les causes en sont palpables. Le sens naturel montre d'abord, que tant que le Soldat se tient derrière le parapet le coup de fusil, dont la direction va en ligne droite, ne saurait défendre le pied des Ouvrages, ni par conséquent empêcher l'ennemi de l'escalader. L'on construit sans doute les lignes de façon, que chaque partie du fossé soit vue et défendue en flanc de quelque partie du rétranchement. Mais il est aisé de

voir que cela ne suffit pas. D'abord cet arrangement, qui peut être fort bon pour la défense du fossé d'une place, qui a 20 à 24 toises de large sur 18 à 20 piés de profondeur, n'opére que faiblement pour défendre celui d'un retranchement qui n'a que deux toises de largeur, et dans lequel un homme un peu leste saute à pieds joints, s'il n'aime mieux descendre par le talut commode, qu'on est obligé de donner à des ouvrages sans aucune espèce de revêtement. D'ailleurs un ennemi en attaquant tout un front de fortification, forcera chaque ligne de ce front de songer à sa propre défense, et alors ce feu de flanc si rédoutable, qui devait balayer tout le fossé n'aura plus lieu. Faire monter le Soldat sur le parapet, pour réjetter, à coups de bayonnettes ou de crosse sur la tète, tout ce qui se trouvant dans le fossé, essayerait d'escalader le parapet, serait un bon expédient, si le feu des trouppes qui soutiennent l'attaque ne le tenait un peu trop en respect. Je l'ai déjà dit; ce moyen est excellent et tout à fait nécessaire pour défendre un retranchement contre une attaque de nuit; ou lorsqu'un détachement se trouvant dans quelque ouvrage de campagne y est attaqué par un autre détachement plus fort que lui, mais non assez fort pour soutenir par un feu imposant la manoeuvre de ceux, qui du fond du fossé tentent de monter sur le parapet. Si les Romains couverts d'armes défensives, capables de les garantir contre la plupart des traits d'alors, jugeaient à

pro-

propos, malgré cela, de couvrir leurs Soldats sur le rempart de leurs camps d'un parapet mince à la vérité et qui n'excluait point comme les nôtres la défense de haut en bas : on doit bien rendre la justice à nos trouppes, d'avouer, que ces mêmes Romains auraient été aussi peu d'humeur qu'elles, de s'exposer sur la crête d'un de nos parapets, à nud, à la tempête de coups de feu pleuvant sur ceux qui tenteraient de défendre ainsi leurs rétranchemens.

D'un autre coté cette escalade d'un retranchement n'est pas pour nous ce qu'elle était pour les Anciens. Parvenu au pied d'un camp Romain, les assaillans le trouvaient tout neuf et intact. Cette fraise formidable qui en fesait la principale force, et dont les Soldats portaient toujours les instrumens en marche (tant ils y avaient de confiance) était toute entière. Mais il n'y a ni fraise, ni pallisades, ni même parapet qui tienne contre notre canon, pour peu qu'on ait eu le tems de tirer contre; la moitié du fosse est comblée de débris aux points où on veut attaquer : et de plus, pour peu qu'on veuille rendre un parapet capable de résister au canon, et l'empecher de combler le fossé par son éboulement, il faut lui donner un tel talut, sans compter la berme qu'il faut y laisser, qu'on l'escaladerait aisement, quand il ne serait pas ruiné.

Je n'ai encore rien dit des autres désavantages attachés aux lignes fermées, et qui sont considérables.

bles. Il eſt ſouvent fort aiſé d'empêcher une armée moderne d'en ſortir. La longueur du train qu'elle charrie après elle, le tems qu'il lui faut pour déployer ſon front énorme, le nombre de débouchés qu'il faut qu'elle ait, pour ſe mettre en marche, rendent la ſortie de ces lignes très difficile lorsque l'ennemi ſe tient à portée; et donnent à celui ci toutes les facilités du monde de faire ſans crainte les mouvemens les plus haſardés. Et il faut bien noter, que ſi l'on voulait ramener l'uſage des rétranchemens, pour s'épargner la fatigue, que cauſe aux trouppes cette grande chaine de poſtes, qu'on eſt obligé de tirer antour de l'armée pour ſa ſureté; comme le propoſent quelques Tacticiens modernes; on n'y réuſſirait que par des lignes fermées. Il n'y a que celles là qui puiſſent rompre et arrêter les ſurpriſes. Dans les rétranchemens à Ouvrages détachés, que l'on conſtruit communément de nos jours, une Armée a beſoin de la même vigilance, que ſi elle n'avait rien devant ſon front; car ces ouvrages n'augmentent ſa force, qu'autant qu'elle eſt derrière en bataille, et prête à recevoir l'ennemi. On ſe tromperait fort ſi on croyait pouvoir au moyen de pareils Ouvrages épargner la fatigue des Gardes du Camp aux trouppes; on ne ferait que l'augmenter inutilement, partout où on les conſtruirait ſans autre motif que celui là. Il faut donc laiſſer encore les choſes ſur le pié ou elles ſont; parceque leur nature même l'éxige; et la méthode ſi ſage, ſi prudente, ſi digne d'éloge

d'éloge des Romains ne ſaurait nous ſervir de modéle. Ils feſaient fort bien d'entourer tous leurs camps d'une enceinte, à l'abri de laquelle les trouppes dormaient en ſureté. Mais pour nous, il faut que nous achetions cette ſureté aux dépens d'une partie conſidérable, de notre armée qui eſt obligée de ſe fatiguer, et de veiller tandis que le reſte dort.

Ces obſervations me paraiſſent aſſez juſtifier le peu d'uſage qu'on fait des rétranchemens dans l'art de la guerre moderne, en comparaiſon de celui qu'en feſaient les Romains. Ceux même que l'on conſtruit à pièces détachées ne fourniſſent plus les mêmes moyens de défenſe qu'autrefois. Les obuſiers eſpèce de piéces d'Artillerie trop peu en uſage jusqu' ici chez la plupart des nations militaires de l'Europe, mais qui prennent de plus en plus faveur, les rendent plus faciles à attaquer qu'ils ne le feraient ſans cela; ſurtout lorsque ces ouvrages ſont fermés par la gorge, comme les redoutes en quinconce du Maréchal de Saxe. Les éclats des grénades, que ces pièces, ſi faciles à tranſporter et à manier, lancent ſi loin, obligent facilement des trouppes à les abandonner, lorsqu'on en réunit les coups ſur les points qu'on veut attaquer.

En général ces réfléxions ne me ſemblent pas inutiles pour l'art de fortifier. Le principe une fois connu donne les régles. Ce n'eſt pas que celles ci n'ayent

n'ayent été connues et pratiquées déjà par les bons Ingenieurs : Mais c'était plus par une espèce de tact, que par un développement net des raisons qui les faisaient agir ainsi. Je pense donc avoir montré clairement en quoi consiste l'essence de la fortification de Campagne rélativement à nos armes, savoir à rétenir l'ennemi longtems sous le feu à une certaine distance du rétranchement. Dès là ce sont les avantfossés, les puits, les inondations qui forment les principaux moyens de notre fortification passagère. A cela il faut réunir des emplacemens heureux pour l'Artillerie et la mosquetterie, et c'est la nature qui les fournit. C'est là qu'on éléve des parapets pour garantir les pièces et les hommes du feu ennemi, plus que pour empêcher l'ennemi de les escalader. Ces emplacemens étant importans on réunit autour d'eux les obstacles, pour en défendre l'accès. On y fait des puits, des avant fossés, des fougasses. L'ennemi étant obligé de s'en emparer avant de pouvoir marcher aux autres trouppes, celles ci se tiennent en arrière, hors du grand feu, mais à portée de troubler l'attaque de ces ouvrages. Pourque l'ennemi n'y trouve pas d'appui, supposé qu'il y entre, on les laisse ouverts par la gorge, que l'on ferme par des chevaux de frise ou d'autres obstacles aisés à déblayer. Voilà comme on en agit, ou du moins comme on doit en agir, pour augmenter les avantages naturels que fournit un poste.

Mais

Mais tous ces fecours étant toujours bien loin de garantir infailliblement contre le fuccès d'une attaque, on a toujours plus de confiance dans la bonté et dans le nombre des trouppes, et dans les avantages du terrein, que dans les rétranchemens. On ne peut pas tirer non plus, des retranchemens les reffources, qu'en ont tirés les Anciens, et qu'ils fourniraient, fi nos armes mettaient plus d'équilibre entre l'attáque et la défenfe; et ce moyen ne répare en aucune façon la difficulté dans le choix des camps.

Il réfulte de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, que l'article du choix des Camps eft devenu infiniment plus difficile et plus compliqué dans l'Art de la Guerre moderne, que dans celui des Anciens; et que leurs exemples, et ce que leurs Généraux ont pu éxécuter dans ce genre là, ne peut nous fervir de régle ni de modéle.

Chapitre VII.

DU PASSAGE DES RIVÈRES.

On fait qu'une des principales manoeuvres à la guerre, c'eft le paffage des Rivières, lorsqu'on agit offenfivement; et la réfiftance qu'on oppofe à ce paffage, lorsqu'on fe tient fur la défenfive. Les opérations rélatives à cet objet ayant fouffert des changemens confidérables par l'invention de la poudre, j'ai

j'ai pensé, non sans raison, que cela méritait un éxamen particulier.

J'ai été confirmé dans cette idée, par la réflexion: que le passage et la défense des Rivières, ressemble en général aux manoeuvres de cette nature que l'on peut éxécuter, à l'égard de toutes les espèces de défilés; et que par conséquent je pourrais traiter tout d'un coup, cette branche importante de l'Art de la Guerre. Quel que soit le défilé qu'on veuille passer, les mêmes difficultés se présentent. Il ne suffit pas d'être maître de l'entrée, parceque dans le défilé même on est hors d'état de combattre; on ne peut que marcher. Il faut encore être maître du débouché, pour pouvoir en sortir après y être entré. Tous les défilés coupent l'armée en deux, tant qu'elle est occupée à les passer, et empêchent une partie de sécourir l'autre. Il faut donc se garder d'être surpris par l'ennemi, dans ce moment de séparation; et sur le tems du passage, dans un état à ne pouvoir pas lui tenir tête. Par conséquent il faut disposer son mouvement de manière, non seulement à être le maître de l'entrée et de la sortie du défilé; mais encore à avoir fait passer un assez grand nombre de trouppes, pour faire tête à l'ennemi, avant que de l'avoir sur les bras: et si les trouppes ne se trouvent pas encore assez en force pour cela, par le nombre, il faut que l'art y supplée, et mette celles qui ont passé en état de faire assez de résistance, pour que le reste

ait

ait le tems de paſſer; et non ſeulement de paſſer, mais encore de ſe former. Ce dernier point eſt important, car il ne ſuffit pas que des trouppes ſortent pèle-mêle d'un défilé: il faut qu'elles ayent les moyens au débouché de ſe ranger en ordre de bataille, parceque ce n'eſt que dans cet ordre là qu'on réſiſte à l'ennemi. Cet article demande les plus grandes attentions.

Cependant, outre ces difficultés communes à tous les défilés, les paſſages de rivières en ont d'autres, qui leur ſont particulières. Elles dérivent principalement de ce qu'il faut preſque toujours ſe créer les moyens de paſſer. Un paſſage entre deux grandes montagnes eſcarpées, entre une chaine de rochers et un fleuve ou la mer, à travers des forêts touffues, forment ſans-doute des défilés; mais le chemin pour y paſſer eſt tout fait. Au lieu que, pour paſſer une rivière, il faut des ponts, et qu'il faut preſque toujours ſe les conſtruire. Ainſi il faut calculer les moyens pour ces paſſages, de façon à avoir tout le tems de faire ſon pont; de le paſſer et de ſe former en aſſez grande force au delà, pour tenir tête à l'ennemi, avant qu'il puiſſe vous accabler, et pour ſoutenir le paſſage de toute l'Armée. Voilà quelle a été de tout tems la baſe, la régle fondamentale de cette eſpèce de mouvemens, ſi commune à la guerre; et il n'y a que l'application de cette régle aux moyens et aux circonſtances, qui ſoit difficile; comme il n'y a qu'elle

qui varie. Ce ſont ces moyens et ces circonſtances, qui ayant changé dans la milice moderne, ont apporté des changemens dans l'éxécution de cette manoeuvre, auſſi importans qu'ordinaires et nous allons les éxaminer.

Une armée qui veut paſſer une rivière ſuppoſe toujours une armée ennemie qui la défend. Ces deux opérations du paſſage et de la défenſe d'une rivière ſe combinent toujours enſemble, et nous les conſidérerons dans cette réunion. Mais nous diſtinguerons deux manières d'éxécuter un pareil paſſage. L'une de vive force, lorſque par une ſupériorité en nombre ou en qualité de trouppes, et en autres moyens, on parvient à chaſſer l'ennemi poſté de l'autre côté de la rivière ou du défilé lui-même voyant et ſachant que l'on veut paſſer. L'autre par ſurpriſe, lorsqu'on ſait, par ruſe, cacher à l'ennemi, le deſſein que l'on a de paſſer, ou le lieu, où l'on veut éxécuter le paſſage; et qu'on ſe tranſporte au delà du défilé, et en particulier de la rivière, avant qu'il s'en doute. J'obſerverai là-deſſus que je nomme encore paſſage par ſurpriſe; celui qui ſe fait, lorsqu'après avoir dérobé une partie de ſes mouvemens à l'ennemi, celui-ci vient à en être inſtruit, mais trop tard, pour pouvoir s'y oppoſer avec ſuccès. Ces ſortes de paſſage commencés par la ſurpriſe finiſſent communément par la force et pourraient être régardés comme d'une eſpece mêlée et particulière, qu'on ne devrait pas

con-

confondre avec ceux, où tout le mouvement s'achéve à l'insu de l'ennemi, et sans qu'il puisse s'y opposer du tout. Mais comme dans ces occasions, il s'agit toujours de prendre ses mésures de façon, soit à avoir achévé le passage; ou à être le maître de l'achéver, avant que l'ennemi puisse l'empêcher, et qu'il ne faut pas vouloir trop subtiliser sur des matières de cette nature, pour ne pas les embrouiller, à force de vouloir être clair: je ne ferai pas cette subdivision inutile, et me contenterai d'éxaminer quelles facilités et difficultés rélatives nous avons vis à vis des Anciens, soit pour passer les rivières de vive force ou par surprise; soit pour se défendre contre l'une ou l'autre de ces manières de les passer.

Le passage d'une rivière de vive force formait chez les Anciens un obstacle d'une difficulté toujours égale, sans que le terrain y entrât pour rien. Une ignorance, ou une pusillanimité extraordinaire de la part de l'ennemi pouvait seule le faire réussir. Chez nous, il y a telle situation, où un passage de vive force serait impossible à éxécuter; et il y en a telle autre, où il est égalément impossible de l'empêcher. Les raisons en sont sensibles.

Quand la rivière forme un récourde du côté de celui qui veut forcer le passage, et que le bord opposé est dominé par le sien, nos armes de jet sont si perfectionnées, pour la rapidité, pour la violence, et pour la justesse; que leurs coups se réu-

niſſant par là en avant de l'endroit où on veut paſſer, en interdiſent abſolument l'approche à l'ennemi le plus déterminé. Lors même que l'eſpace eſt trop grand pour être couvert par les coups de fuſil, les feux croiſés d'une nombreuſe Artillerie y ſuffiſent. Les ponts ſe conſtruiſent, les trouppes paſſent et déployent ſous un pareil feu, ſans que rien puiſſe les troubler. Si nos armes ne lançaient pas leurs projectiles ſi loin, il ferait plutôt poſſible de répouſſer un ennemi, qui tenterait, avec de tels avantages, de paſſer une rivière. Prémiérement les hauteurs ne bordent que rarement une rivière d'aſſez près, pour que le coup de fuſil qui en part donne au delà de la rivière; au moins auſſi loin qu'il le faudrait pour couvrir par des feux croiſés, tous les mouvemens du paſſage. Et quand cela ferait, ces feux ne couvriraient jamais qu'un petit eſpace au delà de l'endroit du paſſage. L'ennemi ſe tenant à portée l'aurait bientôt franchi, et abordé les trouppes, après quoi tout feu protecteur devient inutile. Mais la longue et dangereuſe portée des pièces couvre un grand eſpace de terrein, tant en largeur, pour favoriſer le déployement, qu'en avant: et l'ennemi eſt obligé, par conſéquent, de parcourir un grand terrain ſous ce feu meurtrier, pour attaquer les trouppes qui paſſent la rivière: Ou plutôt il eſt obligé de les laiſſer paſſer; parce qu'il n'eſt pas dans la nature, qu'une attaque, à laquelle il faut marcher pendant longtems à travers un feu

auſſi

aussi effrayant, puisse réussir. De la portée éloignée, où celui, qui, dans ces circonstances, veut défendre le passage, est obligé de se tenir, il résulte un nouvel avantage pour celui qui veut passer. Ne pouvant empêcher la construction des ponts, ni celle de l'ouvrage dont on les couvre, et dont le feu doit protéger les commencemens du passage; il ne resterait, à celui qui défend la rivière d'autre ressource, que celle d'attendre, qu'il eût passé assez de trouppes, pour qu'il valût la peine, de sacrifier beaucoup de ses gens, pour les tailler en pièce: et pas assez pour lui résister. Ce point exact est en soi même assez difficile à déterminer; mais quand on l'aurait saisi; l'espace d'un quart de lieue, qu'il faudra parcourir pour arriver sur les trouppes qui passent, éxige tant de temps, lorsqu'il faut le traverser avec un corps considérable, que vraisemblablement, avant d'avoir éxécuté toutes les manoeuvres que ce mouvement en avant, éxigerait, pour être fait avec les précautions nécessaires, il aurait déjà passé un nombre de trouppes capables de résister à tout ce qui se porterait ainsi en avant. On s'abuse encore, en croyant qu'on pourra arrêter des trouppes au passage, par de pures charges de Cavallerie. Mener de la Cavallerie à la charge, sous le feu d'une batterie, qui la prendrait en flanc, ce serait en exposer par là même beaucoup le succès. Mais encore ce même succès des charges de la Cavallerie contre de l'In-

fanterie, est si incertain, et si journalier, que quand même sa rapidité lui rendrait le passage sur le terrein couvert par les batteries du bord opposé, assez aisé, pour parvenir jusqu'aux trouppes qui auraient passé, il serait fort douteux qu'elle les renversât: et malheur à elle, si répoussée par le feu de l'Infanterie, elle avait à répasser en désordre ce terrain battu! Elle serait cruellement écharpée. En un mot, de quelque façon qu'on s'y prenne, un passage protégé par un feu supérieur et avantageusement placé, ne peut presque pas manquer de réussir de nos jours.

Chez les Anciens la chose était bien différente. Ils ne trouvaient que peu de rivières, (j'entens de celles qui forment un obstacle un peu considérable, et non pas de celles qu'on couvre de ponts, au moyen des poutres et des portes des maisons voisines), au de là desquelles leurs armes de jet portassent. Et il y a encore bien loin entre porter au delà de la rivière et porter assez au delà, pour couvrir le pont, le débouché et le d'éployement des trouppes de l'autre côté. Leurs machines ne portaient ni assez loin, ni assez juste, et ne pouvaient être servies assez promptement pour donner à cet égard, une protection efficace: Les ennemis pouvaient se poster sans crainte aussi près du débouché, qu'ils le jugeaient à propos, et qu'il était nécessaire, pour tomber sur ce qui aurait passé, dans le moment précis, où cela pouvait faire effet. Ces circon-

constances absolument indépendantes de la configuration, ni de la rivière même, ni du terrain à l'entour, suffisaient pour rendre impossible un passage de vive force, devant tout ennemi, doué du courage et de la prudence la plus ordinaire.

On trouvera cependant peu de rivières, où il n'y ait des situations pareilles à celles que je viens de décrire. C'est pourquoi il y a aussi peu de rivières, dont une armée puisse défendre le passage à une autre, qui lui est aussi supérieure qu'il le faut, pour que l'une agisse offensivement et l'autre défensivement. Je sais bien qu'il n'est pas indifférent de passer une rivière ici ou là; que le tout n'est pas toujours de la passer; et qu'il peut y avoir telles gorges au delà; qu'on peut rencontrer l'ennemi après le passage, dans une position si forte, et se trouver obligé de lui passer sur le ventre pour remplir le but pour lequel on a passé, que l'on en perd toute envie de tenter le passage, quelque certitude qu'on ait de l'éxécuter dans cet endroit. Cela n'est pas douteux; et c'est aussi là-dessus que roule précisément la défense d'une rivière, qui peut-être, n'aurait plus lieu du tout de nos jours, si ce n'était pour ces raisons, ou d'autres semblabes, déduites non du passage même, mais des accessoires,

Je ne parle pas des facilités nées de nos pontons et d'autres inventions de ce genre, puisque ce n'est pas à l'artillerie que nous les devons, mais à d'autres causes, dont il sera parlé ailleurs. Mais

ce que je ne puis me diſpenſer d'obſerver, c'eſt qu'il n'y a guères que cette eſpèce de défilé là, dont la poudre à canon nous ait facilité les moyens de forcer le paſſage. Tous les autres n'en ſont devenus que plus difficiles à paſſer. Il n'y a presque que ceux là, où du canon placé en deça du défilé, puiſſe commander au delà et couvrir le débouché. Or la même difficulté qu'ilya à empêcher le débouché et le déployement de trouppes ſous le feu d'une Artillerie nombreuſe et bien placée éxiſte au double et au quadruple, lorsqu'il s'agit de déboucher et de déployer ſoi même en face de l'ennemi et ſous ſon feu, ſans une pareille protection; et c'eſt là le cas où l'on ſe trouvera, presque toutes les fois que l'on aura à forcer d'autres eſpéces de défilés, qu'une rivière.

Pour s'en convaincre, il faut encore conſidérer, que, hors cette protection déciſive du feu, dans les circonſtances avantageuſes du terrain que j'ai développées, et hors la rapidité avec laquelle nous pouvons conſtruire des ponts; toutes les autres circonſtances dans le paſſage des rivières et des autres eſpèces de défilés, ſont contre nous et à l'avantage des Anciens. C'eſt auſſi ce qui a du leur rendre, ſelon mon opinion le paſſage des rivières par ſurpriſe, beaucoup plus aiſé qu'il ne l'eſt pour nous: et voilà ce que je vais détailler.

D'abord quoique l'art de faire des ponts ait été bien abrégé, et rendu plus applicable à toutes les

les circonstances, au moyen des pôntons, que nos Armées charrient partout à leur suite; les Anciens avaient un avantage décisif pour la surprise du passage des Rivières, c'est d'avoir beaucoup moins besoin de ponts que nous. Leur Infanterie passait par les gués les plus difficiles, aussi bien que le peut faire notre Cavallerie. Or il n'y a presque pas de rivière, même des plus grandes, où on ne trouve des gués dans la belle saison. Qu'on se figure donc combien cela devait leur faciliter le passage d'une rivière à l'insu de l'ennemi.

Deux raisons leur rendaient le passage d'un gué bien plus aisé qu'à nous, au moins pour l'Infanterie. D'abord leurs armes, dont l'eau ne leur ôtait point l'usage, comme il fait aux nôtres. En second lieu, ils étaient bien plus accoutumés à l'eau que nous; tous savaient nager, et il aurait été infiniment plus rare de trouver un homme dans une armée Greeque ou Romaine qui ne fût pas bon nageur; qu'il ne l'est d'en trouver dans les nôtres un, qui le soit. Cela facilite le passage d'un gué en plus d'une manière. En prémier lieu on n'a pas besoin de le sonder si scrupuleusement; supposé qu'il y ait un espace de quelques pas incertains, le Soldat qui sait nager n'y périra pas, malgré ses armes. Ensuite un gué de quatre pieds d'eau ne saurait se passer sans avoir l'usage de l'eau, et sans savoir nager. Car l'homme inexpert et poltron, est aisement cul-

buté par l'eau, en touchant même le fond; parce que les corps étant, comme on sait, plus légers dans cet élement, résistent naturellement moins à son action sur eux; et il faut que dans un endroit un peu profond, l'adresse et même l'intrepidité, sans laquelle nous ne saurions faire usage de nos forces et de nos facultés, suppléent au défaut de la résistance naturelle. Or l'homme le plus courageux manque de cette intrépidité dans un danger qui ne lui est pas familier, c'est ce que l'expérience prouve tous les jours. Ainsi les plus braves Soldats risqueraient d'être emportés par l'eau dans des gués profonds. Enfin avec le peu d'habitude que les Européens ont de l'eau, le Soldat qui s'y jette, surtout à la suite d'une marche qui l'a échauffé, ne peut manquer de s'en ressentir, et un Corps de trouppes qui passerait un gué dans ces circonstances, ne manquerait pas d'avoir beaucoup de malades.

Quant aux armes, on dira que le Soldat n'a qu'à prendre sa giberne et son fusil sur la tête, comme l'ont fait quelquefois des trouppes obligées de passer un gué profond. Cela a pu s'éxécuter quelquefois dans des circonstances particulières, soit que les trouppes emportées par l'ardeur du combat, ayent trouvé l'obstacle d'un ruisseau assez profond pour mouiller leur fourniment, mais où il ne s'agissait que de faire quelques pas dans l'eau: ou par un détachement de gens résolus et choisis, et animés par l'espoir de quelque grand coup. Mais prétendre

dre qu'un corps d'armée traverſera de la ſorte un gué de quatre pieds de profondeur, ſur une longueur de cinquante pas ſeulement, je ſoutiens que cela ne ſe peut pas, parceque cette attitude génerait trop le Soldat, l'expoſerait à ſe bleſſer l'un l'autre, et à être infailliblement culbuté par le courant même le plus paiſible. Il eſt donc décidé que nous ne pouvons, à cauſe de nos armes, paſſer en corps des gués de plus de deux pieds et demi de profondeur, et cela ſeul en réſſerre exceſſivement le nombre pour nous.

Mais il faut tout dire: Une Armée ancienne pouvait presque auſſi peu paſſer une Rivière conſidérable à gué, qu'une moderne, ſurtout s'il était queſtion d'un paſſage par ſurpriſe. Les raiſons en ſont claires. Il fallait toujours un pont pour paſſer les équipages et s'il s'était agi de paſſer un gué, tel que je le décris, le Soldat chargé du poids qu'il portait, aurait été auſſi incapable que le nôtre de le faire. Il aurait fallu qu'il s'allegeât entièrement, et ne portât que ſes armes. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de tranſporter avec lui ſa ſubſiſtance pour quelques jours. Dans cette ſituation le rétard qu'éprouvait la conſtruction de leurs ponts, leur aurait cauſé bien de l'embarras. Une Armée qui aurait paſſé la rivière, laiſſant tous ſes vivres et tous ſes équipages de l'autre côté, pour pluſieurs jours, aurait été bien expoſée à les voir détruire par l'ennemi, et elle même par conſéquent miſe hors d'é-

tat

tat de tenir la Campagne. D'ailleurs lorsqu'il s'agit de surprendre le passage d'une rivière cela se fait rarement avec toute l'armée. On dérobe difficilement un tel mouvement à l'ennemi, qui dans un cas pareil observe soigneusement votre armée, et va communement se camper vis à vis. On ne peut détacher alors qu'un corps à son insu, avec ordre de préparer tout ce qu'il faut pour le passage, et dans l'intention de le suivre, dèsque cela sera fait. Voilà quelle est d'ordinaire la manière dont on s'y est pris de tout tems, et dont on s'y prend de nos jours. Moyennant cette considération il semble que tout s'égalise encore davantage. Notre Infanterie ne saurait passer les gués comme celle des Anciens, cela est vrai; mais on n'a qu'à envoyer dans ce cas là un Corps de Dragons, avec des Fantassins en crouppe, et tous les gués que les Anciens auraient passé, ce Corps pourra surement les passer aussi.

C'est ce qu'on ne saurait contester. Mais c'est aussi là que commence une autre différence notable. Un Corps pareil envoyé au delà de la rivière pour la construction du pont, et pour en couvrir le débouché, se fortifiait chez les Anciens tout comme chez nous. Chez eux, sa fortification une fois achevée, il pouvait se régarder comme inéxpugnable; rien n'était plus capable d'empêcher la construction du pont, ni d'en masquer le débouché. Chez nous la chose est bien différente. Nous l'avons

vons déjà dit, un Ouvrage de campagne n'oppose pas à beaucoup près, de nos jours, la même résistance, aux Assaillans, que chez les Anciens. Ainsi un Corps qui a passé de la manière, que nous avons dit; s'il est abandonné à ses propres forces, si des batteries du bord opposé ne le couvrent pas, est toujours très exposé, malgré son fossé et son parapet, n'étant pas surtout aussi avantageusement armé que celui qui pourrait l'attaquer. Car il n'est presque pas possible de trouver de gué assez bas pour y faire passer de l'Artillerie; de sorte que le Corps qu'on envoye ainsi au delà d'une rivière, se trouvera communément dépourvu de cette défense utile, vis à vis d'un ennemi qui en est muni. Ainsi pour avoir fait passer ce Corps, et pour l'avoir placé dans l'Ouvrage qui doit servir de tête de pont; la réussite du passage n'est pas encore décidée.

Il s'y trouve toujours un double obstacle. Nos armées ne sauraient se contenter d'un pont de pontons; il leur en faut au moins deux, et lorsque la rivière n'est pas trop large on en fait davantage. Cela vient de ce que les ponts établis sur les pontons que nous trainons à la suite de nos armées, sont si étroits, et si fort sujets à caution, qu'on risquerait extrêmement de voir l'Armée coupée en deux, par quelque accident qui arriverait au pont; et que le passage éxigerait des journées, avant d'être achevé, même en supposant, qu'il n'arrivât aucun accident.

cident. Les Anciens en mettant plus de temsi faire un pont que nous, le fesaient beaucoup plu large et plus solide. J'avoue bien que la constru ction de deux et même de quatre ponts, n'exig pas plus de tems pour nous, que si l'on n'en fesa qu'un, parcequ'on les construit tous en mêm tems. Mais malgré nos ponts doublés, triplés, et quadruplés, le passage d'une de nos armées e toujours beaucoup plus long, que celui d'une ar mée Romaine; en ce que les nôtres sont commun ment plus fortes; en ce qu'à force égales le trai de charrois, qui accompagne les nôtres, augmente outre mésure la longueur d'un pareil mouvement; et enfin en ce que deux et même trois ponts de nôtres, ne sont pas aussi larges, que les ponts qu les Anciens construisaient pour leurs passages. A cela il faut ajouter, que ce n'est pas le tout que le passer, qu'il faut se former en ordre de bataille; et qu' avec notre front étendu, cela éxige un temps beaucoup plus considérable, et même des circonstances plus heureuses, que chez les Anciens. Nos trouppes ne sauraient se renfermer dans l'Ouvrage élévé à la tête des Ponts par le Corps détaché, parcequ'on ne saurait en construire un assez grand pour cela. A mésure, et pour peu qu'elles s'étendent, elles perdent la protection de son feu pour favoriser le développement. La nécessité de s'étendre, et surtout celle d'éviter les emplacemens désavantageux, rélativement à l'artillerie ennemie les obli-

ge de se porter bien vite en avant, au de là d'un pareil Ouvrage. Il faut que tout cela soit fait heureusement, avant de pouvoir dire, que le passage est achevé, et à l'abri d'être troublé d'une manière facheuse par l'ennemi. Chez les Anciens, des Armées rangées sur une grande profondeur, sans train d'Artillerie à leur suite, passaient rapidement une rivière sur un pont large, et déployaient de même. Supposé même qu'il n'y eût eu qu'une partie de l'Armée de passée, un Corps d'Infanterie rangée en masse profonde à l'antique, opposait une toute autre protection à ce qui devait encore passer, contre l'ennemi; que nos bataillons sur leur front étendu et sans profondeur. D'ailleurs entre le tems, où leurs batteurs d'estrade leur annonçaient l'approche de l'ennemi, et celui où ils pouvaient l'avoir sur les bras, l'espace était assez long à leur egard; soit, pour suspendre sans danger tout le mouvement; soit pour l'achever avec pleine sureté. Car ou bien il n'y avait que peu ou point de trouppes de passées, et alors il était aisé d'arrêter le mouvement, et de rétirer ce qu'il y avait au de là sans aucune perte: ou bien une grande partie de l'Armée se trouvait de l'autre côté de la rivière; et alors le reste était bien sûr de passer aussi, avantque l'ennemi arrivât sur ce qui se trouvait sur l'autre rive. Mais chez nous, qui pouvons inquièter, troubler même un passage à un quart de lieue de distance, nous, à qui il faut tant de tems pour passer et pour déployer au passa-

ge ; ceux qui veulent surprendre cette manœuvre à l'ennemi, n'ont pas si beau jeu à beancoup près. Si celui ci gagne quelque hauteur qui domine passage, et y place du Canon et des Obusiers; avec cela, cette hauteur, comme cela est fort possible, se trouve trop éloignée, pour que les premières trouppes qui passent, puissent tout de suite se porter en avant, et s'en emparer; le passage peut fort bien devenir désastreux. Il n'y a qu'une chose qui serve à cet égard, ceux qui veulent surprendre un passage de rivière. C'est la lenteur de leur ennemi dans ses mouvemens. Pour peu qu'ils ayent gagné quelque avance sur lui: Avant qu'il se soit mis en mouvement, après avoir reçu avis de la surprise qu'ils tentent; avant, que arrivant en Colonne à portée du terrein où se fait le passage, il ait lui même déployé et se soit mis avec les précautions convénables, pour se porter en avant; le passage est en grande partie achevé: les hauteurs, qui l'auraient dominé, sont occupés, et on voit communement, l'Armée qui avait voulu défendre la rivière se réplier au milieu de son mouvement, pour en arrêter le passage, et se porter en arrière pour rétirer à soi les corps détachés, et chercher un autre point de défense. L'article de se faire joindre par les corps détachés est surtout aussi difficile qu'important, lorsqu'on s'est fort étendu, pour défendre la rivière; et que l'ennemi a su percer quelque part dans la chaine qu'on avait formée.

Il

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que si l'attaque et la défense des rivières sont à certains égards plus faciles, et à d'autres plus difficiles pour nous que pour les Anciens, et que par conséquent les avantages et les désavantages se balancent; au moins les combinaisons rélatives à ce mouvement ont changé; qu'ainsi les exemples de ces derniers, ne peuvent nous servir de modéles, et que celui qui veut y puiser des connaissances utiles, doit être doué d'un grand discernement, pour observer quels changemens les circonstances ont apporté, dans l'application de leurs faits d'Armes en ce genre, à ceux que nous pourrions entreprendre.

Voici un résumé des conséquences qui découlent de ce que nous avons détaillé.

Le passage de vive force, ne pouvait absolument s'éxécuter anciennement, ni par un gué, ni encore moins au moyen d'un port qu'il aurait fallu construire, pour peu que l'ennemi qu'on avait en tête ne fût pas tout à fait méprisable. Il ne faut pas citer le passage du Granique par Aléxandre. Si cette rivière n'avait pas été défendue par des Perses, ou si les Grecs soudoyés par Darius y avaient fait leur devoir, Aléxandre aurait du y périr mille fois.

Pour nous, lorsque le terrein favorise cette manoeuvre à un certain point, elle ne saurait pres-

que manquer de réuſſir. Dans ce cas là, ce n'eſt pas tant à déſendre le paſſage même qu'il faut s'attacher, mais à punir celui qui l'a entrepris après l'voir achevé; ou bien à arranger toutes choſes de manière, à l'empêcher de rétirer aucun avantage de ſon paſſage, dans cet endroit ſi favorable pour lui.

Mais auſſi, dèsque le terrain ne réunit pas à un haut dégré les moyens que nous avons détaillés, toute entrepriſe pour forcer le paſſage d'une rivière, de nos jours, ne ſaurait réuſſir, que devant un ennemi tout à fait incapable. C'eſt ainſi qu'il ne faut jamais citer, ou prendre pour modele, ni le paſſage du Rhin au Tollhuys ſous Louis XIV en 167, ni ceux même que Charles XII a éxécutés, malgré ſes radeaux, ſa paille mouillée qu'il feſait allumer et autres ruſes de ce genre qu'il employait; et qui, ſi ſes adverſaires avaient réuni ce qu'il faut pour faire la guerre avec ſuccès, n'auraient ſervi de rien.

Le paſſage d'une rivière par ſurpriſe, était aſſez facile à éxécuter chez les Anciens; parceque le moindre gué, tout pénible fut-il, les mettait en état de porter un Corps au de là d'une rivière; parce qu'un Poſte une fois fortifié était bien plus difficile à forcer pour eux, que pour nous; parce qu'enfin leurs Armées paſſaient et ſe formaient bien plus vite que les nôtres, qu'on ne pouvait alors s'oppoſer au débouchement des troupes de loin comme à

préſent

préfent, et qu'il fallait que cela fe fit par une attaque corps à corps, contre laquelle le moindre avantage pouvait fervir de protection. Auffi ne trouvons nous pas, que les Campagnes des Anciens euffent roulé à beaucoup près autant fur la défenfe des rivières, que les nôtres. Encore moins, prenaient-ils pour cela les mêmes méfures que nous.

C'eft une chofe connue, que, fuivant les meilleurs Ecrivains militaires, pour défendre une rivière, il ne faut pas s'étendre fur fes bords; mais fe placer avec toute l'Armée dans une pofition centrale, d'où on foit à même de fe porter, à tems et en force, partout où l'ennemi pourrait tenter quelque chofe, en tenant des poftes vigilans fur tout l'efpace de la rivière à portée de l'ennemi, pour être averti de tous fes mouvemens. Cette methode, excellente pour nous, parceque le paffage d'une rivière éxige un tems confidérable, n'aurait rien valu chez les Anciens, où une marche et le paffage aurait été aifément dérobé à un ennemi pofté de cette manière. Ils ne trouvaient d'autre reffource, qu'en fe campant tout près de l'ennemi, et à portée d'être à l'inftant inftruit de tous fes mouvemens.

Mais il faut avouer auffi; que ce qui, chez nous, forme un reffource pour celui qui veut furprendre le paffage d'une rivière, et ce qui en formait une chez les Anciens pour celui qui voulait la défendre; c'eft d'un côté la lenteur et la pefanteur

de nos marches, et la légéreté et l'agilité des leurs. Pour peu que l'ennemi ait gagné quelque avance, il a bien du tems avant que l'Armée qui défend la rivière se soit portée sur lui, de sa position centrale; ou si elle s'est étendu le long de la rivière, avant qu'elle se soit rassemblée, pour tomber sur l'endroit du passage. Chez les Anciens, si l'ennemi n'avait bien vite expédié les préparatifs pour le passage, il ne tardait guères, à avoir l'armée opposée sur les bras; au moins ce n'était pas la pesanteur de sa marche, qui l'empêchait d'arriver à tems. Il suit de là que chez nous une Armée qui veut défendre une Rivière, doit s'alléger autant que possible, et mettre toute son industrie, à disposer toutes choses de manière, pour être en état de se mouvoir promptement. C'est le seul moyen qu'elle ait, de réussir dans son projet de défense.

Quant au projet de se placer au de là de la rivière pour empêcher l'ennemi de la passer, il me parait, n'en déplaise à l'Auteur de l'Essai général de Tactique, qu'il ne nous convient guères; mais je pense que les Anciens pouvaient plutôt en faire usage. Voici mes raisons; je laisse au Lecteur à prononcer. L'Armée qui defend une rivière est toujours la plus faible par quelque endroit; soit par le nombre des trouppes; soit par leur qualité; soit par le génie des Généraux; puisqu' elle se tient sur la défensive. Chez les Anc ens la manoeuvre de met-

tre

tre une rivière que l'on a à dos, entre l'ennemi et soi, ne formait aucune difficulté. Les Lieutenans de Pompée ne furent pas un instant en peine comment ils répasseraient la Ségre à la vue du Camp de César. Chez nous cela forme une opération très difficile. L'Armée est obligée de s'entourer de fortifications, et même de plus d'un rang, pour pouvoir se réplier dans ses Ouvrages intérieurs, lorsque le developpement des premiers devient trop grand, pour les trouppes qui sont encore en deçà de l'eau. Or il faudrait que le Général chargé de l'offensive, fût infiniment inférieur à celui qui conduirait la défensive, s'il ne parvenait à acculer celui, qui aurait suivi le systême de défense du passage dont il est question, à la rivière autour de laquelle ils auraient ainsi manoeuvré. Alors le Général de la defensive se verrait obligé d'éxécuter le mouvement dont nous venons de parler, et il est douteux qu'il s'en tirât sans échec. Ce ne ferait au moins surement pas le cas le plus ordinaire.

Tels sont les changemens opérés par l'invention de la poudre à canon, dans la partie de l'art de la guerre, qui régarde le passage et la defense des rivières. Pour peu que mes idées soient justes et clairement énoncées, il ne peut y avoir aucune difficulté, à spécifier en quoi cette même invention, avec toutes ses conséquences, a fait changer la manière de passer les autres défilés, et d'en défendre le passage.

Ce qui rend le paſſage et la défenſe des autres défilés plus rare, et par conſéquent de moindre importance, c'eſt qu'il y en a très peu qui préſentent un front auſſi étendu, et auſſi également difficile à paſſer que les rivières. Il eſt par conſequent plus aiſé de les éviter ; ou bien, ſi on ne peut s'empêcher de manoeuvrer dans leurs environs, au moins de les tourner.

Mais lorsqu'il faut abſolument les paſſer, toutes les difficultés qui peuvent ſe rencontrer dans un tel paſſage s'augmentent à notre égard, ſans aucun avantage qui en répare l'accroiſſement. L'Artillerie une fois bien et avantageuſement établie ſur le bord d'une rivière peut nous mettre en état de la paſſer, en dépit des efforts de l'ennemi pour l'émpêcher. Mais les obſtacles qui forment les autres défilés, ne ſont pas de nature à être dominés d'un bout à l'autre, par nos bouches à feu. Par conſéquent la longueur et la peſanteur, que les trains qu'elles éxigent, donnent à nos marches, agiſſent toutes ſeules, ſans contrepoids. D'un autre côté nous pouvons, par l'invention de nos pontons nous donner auſſitot dix paſſages ſur une rivière, que nous nous en donnons un, ce qui accélére d'autant le mouvement de l'armée qui veut ſe tranſporter au delà. Les autres défilés ne comportent pas de pareils moyens, et par conſéquent la ruſe eſt preſque autant en défaut à notre égard, pour de pareils paſſages que la force. Cela fait qu'il y a de nos jours

bien

bien des pays qui oppoſent des obſtacles invincibles, à ce que nos armées y manoeuvrent, et les traverſent, lorſque l'ennemi eſt en état de s'y oppoſer. Il eſt impoſſible que des armées traverſent les Pyrénées, les Alpes, ou ſeulement le Harz de nos jours, lorsqu'une armée ennemie ſe trouve à portée des débouchés, et peut tomber ſur les bras aux corps ſéparés, obligés de marcher par pluſieurs routes ſans communication, ou à grandes diſtances à la ſuite les uns des autres, ſi par l'impoſſible toute l'armée ne veut prendre qu'un ſeul et même chemin.

Chez les Anciens il n'y avait aucune difficulté à ce qu'une armée marchât ſur une ſeule colonne. Elles ne marchaient preſque jamais autrement. Le débouché d'une armée, qui par ſa grande profondeur occupait un petit front, s'éxécutait rapidement. Partout elle trouvait, comme on le verra dans la ſuite, un champ de bataille convénable à ſon étendue, et à ſes armes. Il réſultait de là qu'anciennement il était fort aiſé de ſurprendre le paſſage de ces défilés. Auſſi trouvons nous peu d'armées anciennes arrêtées par de pareils obſtacles dans leurs opérations, et ſurtout arrêtées au débouché et par la difficulté d'en ſortir. Le paſſage d'Annibal à travers les Alpes pour entrer en Italie, n'eſt pas tant fameux, par les difficultés que l'ennemi, que par celles que la nature lui oppoſa. Il fallut qu'il ſe frayât un chemin, là où il n'y en

avait point encore, dans un pays difficile au delà de toute expression et peu connu. Voilà ce qui égala ce passage à un des travaux d'Hercule, et non pas les ruses de guerre, et le génie militaire qu'il fut obligé de déployer, pour déboucher dans la plaine malgré les Romains. Au lieu que c'est une chose réconnue, que si, au commencement de la guerre de succession, des égards pour les Vénitiens avaient permis à Mr. de Catinat de se porter, jusques devant les débouchés des Alpes, il fermait absolument l'entrée de l'Italie au Prince Eugène.

Il faut observer là-dessus que ce qui rend la guerre un peu moins difficile à cet égard, qu'elle ne le serait; si, avec les causes d'appésantissement dans les marches, qui nous sont particulières, la surface de l'Europe n'avait pas changé; c'est que les accroissemens de la population et de la culture dans cette partie du monde, ont rendu les pays de défilés beaucoup plus rares; qu'ils ont augmenté considérablement le nombre des routes, au travers de ceux, que la nature a formés, pour rester tels jusqu'à la fin du monde; et qu'ils les ont rendus pour la plupart plus commodes. Qu'on considére seulement quelles peines les mouvemens des plus petits corps d'armée ont couté dans l'Amérique Septentrionale, lors de la guerre de 1755. entre les Français et les Anglais; à cause des bois pleins de fonds marécageux, et qui n'offraient presqu'aucuns passages. Du tems des Romains les

trois

trois quarts de l'Europe ne différaient presqu'en rien de ce qui eſt à préſent le continent Septentrional du Nouveau monde. L'Allemagne, une grande partie des Gaules et de l'Eſpagne, étaient couvertes de bois. S'il en était encore ainſi; c'eſt alors, que la guerre ſerait difficile à faire, qu'il faudrait de grands moyens pour éxécuter de petites choſes; et que le moindre accident empêcherait la réuſſite des plus laborieuſes combinaiſons du génie. En un mot on ne pourrait alors faire la guerre comme nous la feſons.

Mais une autre obſervation bien plus importante, et qui confirme trop ce que j'ai avancé, pour que je puiſſe l'omettre, c'eſt la différence totale dans la manière ancienne et moderne de défendre ces ſortes de défilés. Nous trouvons ſans doute bien ſouvent des armées dans l'Antiquité, embaraſſées par des obſtacles de ce genre, à arriver aux lieux où elles tendaient. Mais auſſi nous obſervons toujours, que l'ennemi ſe trouve dans le défilé, où il a ſaiſi les paſſages, et que la difficulté conſiſte à le dépoſter. Deux raiſons concourraient à autoriſer cette manière de défendre le paſſage; la prémière était le petit nombre de chemins qu'il s'agiſſait de garder pour fermer abſolument l'entrée d'un pays: la ſéconde, la difficulté extrême de forcer des trouppes placées dans des gorges. Ces deux raiſons n'éxiſtent plus pour nous, au moins de la même ma-

 nière.

nière. Il nous eſt infiniment plus facile qu'aux Anciens de tourner de pareils poſtes; et les ſituations, où on peut s'aſſurer d'avoir parfaitement bouché ainſi un paſſage, ſans pouvoir être pris à dos, et ſans ſe voir forcé de cette manière, à laiſſer le paſſage libre, ſont infiniment rares. On ſent bien qu'il ne s'agit pas là de conduire toute l'armée à coté de ce poſte, ce qui peut être impoſſible parceque les chemins par où des colonnes d'armées peuvent paſſer ſont rares dans des pays de gorges; mais ſeulement de faire couler des trouppes par quelque ſentier, qui prenne le poſte à revers, en chaſſe les ennemis, et ouvre la route plus aiſée, à la colonne qui doit y paſſer. Or la correſpondance des gorges entre elles, par la nature des hauteurs qui d'un point commun pouſſent des rameaux de hauteurs fort éloignées vers les extremités, quoiqu'elles ſe touchent à leur origine; et les connaiſſances que nous avons acquiſes ſur ces objets, font qu'il nous eſt très facile de tourner des poſtes de cette manière, même dans les pays les plus difficiles. En ſecond lieu pour que les Anciens fuſſent en état de dépoſter un détachement de trouppes placé ſur des hauteurs dans un pays de défilés, il fallait qu'ils puiſſent arriver ſur lui avec avantage. Si la hauteur ſur laquelle les ennemis ſe trouvaient pour empêcher le paſſage, était iſolée, de façon à ne pouvoir y arriver de plein pied ou d'un terrain ſupérieur, on ne pouvait eſpérer de le chaſſer, à moins qu'il ne

ſe defendit mal; car les armes de jet des Anciens n'atteignaient pas aſſez loin, et n'étaient pas aſſez formidables, pour déposter l'ennemi d'une montagne voiſine, lors même qu'on ſe trouvait ſur une autre, qui comme nous dirions, la commandait. L'ennemi ſe trouvait-il fortifié, ſur ſes hauteurs, il était presqu'impoſſible de le forcer et de le chaſſer; à raiſon de la plus grande force de réſiſtance des fortifications des Anciens à leurs attaques, dont il a été parlé. Mais elles ſe croyaient communément aſſez aſſurées par le ſeul avantage de la poſition dans ces cas-là; et négligeaient fort ſouvent de ſe fortifier. Quant à nous, il n'y a guères que des forteresſes qui aſſurent un poste dans des gorges. S'il y a autour de la hauteur qu'elles occupent, et d'où elles commandent le paſſage, une autre plus élévée, elles voudraient envain ſe maintenir ſur la leur. Un feu ſupérieurement placé eſt ſûr de les chaſſer, quand même elles feraient poſtées dans un fort. Dès qu'on peut amener des Charrois aux environs du poſte qu'ils occuppent; on peut encore, au moyen des Obuſiers, les en chaſſer, pour peu qu'elles y ſoient reſſerrées, ce qui ſe trouve presque toujours; ou à moins qu'elles n'ayent des édifices voutés dans leurs ouvrages, pour s'y mettre à couvert de la grêle de grenades que l'on peut faire pleuvoir ſur elles du bas en haut, et à une grande diſtance. Enfin, ſoit poſte, ſoit rétranchement, tout, hors une vraie forteresſe, céde dans peu à la ſupériorité de notre Artillerie. Voi-

Voilà pourquoi auſſi une armée qui veut defendre des défilés de cette eſpèce, ne va jamais de nos jours s'y enfourner, et ſe partager en corps pour en défendre ainſi les gorges. Ce ſerait le moyen infaillible de ſe faire battre en détail. Il n'y a que des corps d'armée faibles, en comparaiſon de ceux dont ils attendent l'attaque; qui ne pouvant y réſiſter d'aucune autre manière, prennent ce parti là, comme le ſeul qu'il y ait pour rétarder au moins le paſſage, qu'on ſait bien ne pouvoir empêcher. Mais ceux dont la force peut au moins ſe comparer au nombre des trouppes ennemies, vont ſe poſter devant les débouchés, tenant des poſtes d'avertiſſement et non de défenſe dans les gorges. De cette façon on peut compter de battre l'ennemi en détail. Car s'il ſe partage en Corps, et qu'il ſuive pluſieurs routes, puisqu'en effet il n'y a plus de ces pays ſi ſauvages qu'ils n'en préſentent qu'une, pour paſſer des chaines de montagnes; ces Corps déboucheront peut être en même tems, mais leur ennemi pourra tomber à volonté ſur celui qui lui conviendra le mieux. Et ſi pour éviter ce malheur toute l'armée ſuit enſemble la même route, on accable ce qui ſort le premier; car on en a toujours le tems, puisqu'il faut abſolument que l'armée ſe partage en diviſions, pour traverſer un pays de défilés ſur un ſeule Colonne. Mais chez les Anciens le débouchement aurait été trop prompt pour ſuivre cette méthode. On ſe poſtait, comme je l'ai

dit,

dit, dans les gorges, qui étaient bien plus aiſées et plus ſures à garder.

Auſſi trouvons nous que de nos jours les pays à grands défilés forment des barrières bien plus inſurmontables entre les Armées que chez les Anciens. S'il en avait été alors de même ſur ce point, les Romains auraient été arrêtés presque partout dans leurs expéditions, l'Europe étant, comme on l'a dit, pleine de ces eſpèces de pays. De nos jours la Suiſſe, le Tirol et les Alpes en général, le Harz, le Schwarzwald, le Coelniſch Sauerland, et quelques autres contrées de cette eſpèce, ſont des barrières, où nulle armée n'oſe entrer, faute de pouvoir s'y placer, s'y rémuer et ſurtout en ſortir vis à vis de l'ennemi. Ils ne feraient apparemment pas regardés de même par des armées anciennes, et bien des pays, où elles ont fait la guerre, n'étaient guères plus cultivés, ni plus clairs que ceux là.

Après avoir détaillé ainſi ce qui concerne le paſſage des défilés en général, et en particulier celui des rivières; je vais paſſer à l'objet principal de tout l'Art de la guerre; ſavoir les Batailles.

Chapitre VIII.

BATAILLES.

Il y a trois choſes à diſtinguer dans la matière de ce chapitre ci; ſavoir l'emplacement, ou le champ

de

de bataille, l'action même; et la retraite. On pense bien qu'il n'y en a pas une de toutes les trois qui n'ait essuyé des changemens très considérables par celui des armes: puisqu'en fait de bataille les armes sont le pivot sur quoi tout roule. Dans les autres parties de la guerre, il y a bien d'autres circonstances qui agissent: mais dans les combats, où tout se décide par les armes; ce sont elles aussi qui font tout, et puis qu'elles ont totalement changé, tout a du changer avec elles. Pour mettre de l'ordre dans mes récherches, j'éxaminerai jusqu'à quel point chacune de ces trois choses n'est plus ce qu'elle était autrefois.

Il arrive sans doute quelquefois que deux armées marchent l'une contre l'autre, dans la résolution de s'attaquer partout où elles se trouveront; et l'on ne saurait dire alors, qu'elles se choisissent un champ de bataille, puisqu'elles prennent celui que le hazard de leur rencontre leur présente. Mais le cas le plus ordinaire de beaucoup; c'est que l'une donne la bataille, et que l'autre la reçoit dans la position qu'elle se choisit à cet effet. Cela est même naturel; puisque s'il y a des raisons qui fassent souhaiter de livrer bataille à l'un des partis; ces mêmes raisons doivent presque toujours porter l'autre, à ne pas la désirer, et à n'y consentir par conséquent, que lorsque l'avantage du terrein compense ces raisons, par l'attente probable d'une heureuse issue. Encore trouve-t-on, lors même que les

deux

deux armées ont eu des raiſons de déſirer le combat, et qu'elles ont marché à la rencontre l'une de l'autre; qu'il y en a presque toujours eu une, qui s'eſt arrêtée dans ſa marche, ſur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, pour ſe choiſir une poſition et y attendre l'attaque de celuici; ſoit qu'elle eût moins d'envie du combat que l'autre; ſoit que la timidité du Général lui eût fait juger ce ſecours néceſſaire, pour réſiſter à ſon adverſaire. Nous parlerons donc du choix d'un champ de bataille comme d'une choſe presque indiſpenſable, pour l'un ou pour l'autre parti, lorsqu'il s'agit d'en livrer une.

Le choix d'un Camp roule en grande partie ſur le choix d'un Champ de Bataille, ainſi nous avons dejà traité pluſieurs points rélatifs à cet objet-ci, dans le Chapitre qui traite de l'autre. Il ne me reſte plus qu'à détailler mieux, ce que je n'ai obſervé qu'en paſſant, et à rapporter le tout plus particulièrement au ſujet, dont il eſt ici queſtion.

Pour ſe convaincre parfaitement combien peu les Anciens avaient beſoin d'être ſoucieux de la nature du terrain ſur lequel ils devaient combattre; en comparaiſon des attentions qu'il faut que nous y donnions; (tant parceque leurs armes ne leur permettaient pas de dériver de là beaucoup d'avantages, que parce qu'ils étaient ſûrs de trouver partout ceux dont ils avaient beſoin;) on n'a qu'à lire leurs Auteurs Militaires, et voir à quel point ils

traitent

traitent féchement cet objet. Végéce en parle au Chap. XIII. du 3ème Livre qui contient douze lignes. Le tout fe réduit à deux préceptes. Le premier de fe placer fur les hauteurs, qui feront meilleures, felon lui, plus elles feront hautes ; parceque celui qui gravit une hauteur a deux obftacles à vaincre; la pente et l'ennemi. Le fecond de chercher les terreins coupés fi on eft fort en Infanterie, et les plaines lorsque la Cavallerie forme la force de l'Armée. Il eft vrai, qu'il faut encore rapporter ici la fin du 20ème Chap. du même Livre. Là, en décrivant fept manières de ranger une armée en bataille et de la faire combattre, il dit ; „La feptième manière de combattre eft celle, où celui qui „combat fe fert de l'avantage du terrein. Cette ma„nière peut fervir à répouffer l'ennemi, même avec „une armée plus faible, et avec de moins bonnes „trouppes que les fiennes. Elle confifte à couvrir „une de fes ailes par une montagne, par la mer, par „un fleuve, un lac, une ville, par des marais, ou „des ravins ; de façon que l'ennemi ne puiffe la join„dre, et à ranger le refte en ligne droite. Alors on „place à l'aile qui n'eft pas couverte toute fa Caval„lerie, tant pefante que légére. De cette façon on „peut combattre fi l'on veut l'ennemi fans risque, „étant renforcé à une aile par la nature du terrain, „et à l'autre par le double de Cavallerie." Frontin dans fon Ouvrage, nommé vulgairement, des Stratagêmes, traite dans un Chapitre affez court, de

l'empla-

l'emplacement à choifir pour une bataille. Il y allégue quatorze exemples dont il n'y en a que fept, qui fe rapportent véritablement à l'objet dont il s'agit ici, et qui tous les fept ne font au fond que l'application des trois préceptes allégués par Végéce, de forte que cela fert de confirmation à l'opinion avancée, et de preuve que ces trois préceptes formaient à peu près tout le code de la fcience des pofitions, rélativement au combat, chez les Anciens. Au contraire les trois Chapitres fuivans du même Livre dans l'Ouvrage de Frontin, qui traitent; De la manière de ranger et de faire combattre l'Armée; De la manière de porter le défordre de bataille des ennemis; et enfin; Des embûches; contiennent quatrevingt dix exemples. Ce dernier furtout en contient feul quarante fept, de differentes rufes, qui fuffiraient abfolument pour prouver, combien la nature de l'art de la guerre a changé; puisque la plus grande partie n'en eft plus du tout applicable. Mais ce qu'on voit encore mieux par là; c'eft que la décifion des combats dépendait anciennement, infiniment plus de l'action des troupes, et de leurs manoeuvres en elles mêmes; que de leur emplacement relativement au terrein. Au lieu que chez nous c'eft tout le contraire. Le terrein fans les trouppes, n'y fait rien, cela ne vaut pas même la peine d'être obfervé. Ainfi c'eft toujours l'action des trouppes qui forme la baze du tout. Mais cette action eft tellement dépendante

du terrein, que celui ci est devenu pour ainsi dire l'objet principal. On n'en peut attribuer la cause qu'à nos Armes, et c'est ce que nous allons démontrer.

Je le répéte; notre fusil est principalement arme de jet. Malgré la bayonnette qu'on y attache, il ne forme jamais qu'une très mediocre arme de main; qui est courte et avec cela peu maniable: en un mot telle, qu'on ne peut l'employer de cette manière qu'en un besoin pressant. L'action du fusil, entant qu'arme de jet, commence à sa plus grande portée; et finit lorsque l'ennemi est assez près de nous, pour que notre coup une fois tiré, nous n'ayons plus le tems de récharger avant qu'il nous joigne; c'est à dire qu'il agit entre 350 et pas. Il faut donc absolument employer tous moyens, pour obliger l'assaillant, par un feu meurtrier, de rébrousser chemin, entre cette distance; et c'est de ces moyens la, que dépend la bonté d'une position. Car enfin qui dit, position, choix d'un terein pour combattre; dit en même tems, une armée, se sentant plus faible par quelque endroit, que celle qui marche pour l'attaquer dans quelque position qu'elle la trouve; et il est toujours de l'interêt d'une pareille armée que l'ennemi ne la joigne pas; parcequ' abandonnées alors à leurs forces naturelles, les trouppes les plus faibles doivent nécessairement succomber.

L'Ar

L'Arme, de nos jours, la plus formidable, est sans contredit l'Artillerie. Les trouppes qui attaquent ne sauraient en faire qu'un très faible usage, dès qu'elles s'approchent. Elle est donc principalement faite pour celles qui se defendent; qui veulent se maintenir sur un terrain, contre les attaques de l'ennemi. Son emploi cessant absolument dès que les deux partis se joignent, cela même affaiblit encore davantage celui qui défend son poste, et forme une nouvelle raison de tout employer, pour que l'assaillant ne parvienne pas jusqu'à lui.

Observons encore que le jet de nos fusils et de nos canons se fait en ligne droite ou à peu près; que l'action de toutes les bouches à feu qui lancent leurs projectiles dans une ligne remarquablement parabolique, est très incertaine, surtout contre des corps en mouvement; et que par conséquent c'est sur les autres que roule principalement toute la défense, tous les moyens d'arrêter l'approche de l'ennemi. Or il faut ne pas oublier que par rapport aux armes de jet qui lancent leur trait en ligne droite, la puissance de leur action dépend principalement du terrein. C'est une chose fort délicate, que la manière de bien placer l'Artillerie et la Mousqueterie. Elles ne doivent être placées ni trop haut, ni trop bas. Les moindres sinuosités dans le terrain, des ondoyemens peu considérables en amortissent tout l'effet; et permettent à l'ennemi d'appro-

cher presque ſans perte, et alors celle des trouppes, ſi mal ſoutenues par leur feu, eſt inévitable.

C'eſt de là et de quelques autres circonſtances, qui réſultent médiatement de nos armes, que découlent tous nos principes ſur l'art des poſitions.

Le principal, c'eſt d'aſſurer nos flancs. La meilleure poſition ne vaut rien ſans cela. Les Anciens n'y ſongeaient que lorsqu'ils ſe ſentaient les plus faibles de beaucoup. Encore Vegéce recommande-t-il de ne couvrir qu'une aile dans ces circonſtances. Cette différence a ſes cauſes, et les voici. Nos armes ont fait changer notre ordonnance, et notre ordonnance a étendu exceſſivement le front de nos Armées. Ce front déméſuré en a fait des corps ſi peu maniables, que dèsqu'elles ſont placés ſur un terrein, elles y ſont comme immobiles. En voulant déplacer, réculer ou avancer un bout d'une chaine ſi longue et ſi mince, on risque ſi fort de la caſſer; il y faut tant de précautions, qui entrainent tant de lenteurs; qu'on ne ſaurait trop éviter tout ce qui pourrait conduire à cette néceſſité: Et elle ne manque jamais de naitre, dès que l'ennemi tourne une aile.

Encore les trouppes ſe rémueraient-elles peut être. Mais elles ont chez nous, même ſur le champ de battaille, un train de charroi, dont il faut qu'elles ſe faſſent accompagner, ſi elles ne veulent perdre

dre une grande partie de leurs forces, et accroitre d'autant celles de l'ennemi. Il faut emmener le Canon si on ne veut le voir tourner aussitôt contre ses trouppes, et changer par cela seul leur mouvement rétrogade; ensuite il faut lui trouver un emplacement avantageux, dans la nouvelle position qu'on va prendre. Cela rend cette ressource, de prendre une nouvelle position, lorsqu'on se voit tourner par l'ennemi, si précaire, qu'on ne saurait y compter le moins du monde.

Tout cela était inconnu aux Anciens. Egalement en état de s'opposer aux mouvemens que l'ennemi pouvait entreprendre de loin ou de près; l'ennemi qui les tournait, devait bien prendre garde à ce qu'il entreprenait, pour ne pas se voir ou tourner par l'autre aile, ou percer dans les endroits où il s'affaiblissait, en voulant s'étendre, et surtout dans l'angle qu'il faut former, lorsqu'on veut attaquer de front et en flanc à la fois. Chez nous l'assaillant n'est exposé ni à l'un ni à l'autre de ces accidens et voici pourquoi.

On peut poser qu'il y a chez nous deux manières de tourner une aile mal appuyée; et les circonstances qui accompagnent nos armées dèsqu'elles ont une fois pris leur poste, en rendent le succès presqu' infaillible. On peut réfuser une aile, et renforcer autant qu'il faut celle avec laquelle on attaque; pour tourner avec toute la superiorité né-

 ces-

cessaire le flanc mal appuyé de l'ennemi. On peut encore détacher un corps de son armée, lui faire faire une marche séparée pour se porter par là sur le flanc ennemi. Cette dernière manière si souvent entreprise avec succès, ne pouvait être employée ainsi par les Anciens; et toutes les deux sont accompagnées de circonstances, qui en rendent le succès bien plus infaillible pour nous que pour les Anciens; ce qui nous met par conséquent dans la nécessité de couvrir nos ailes avec le plus grand soin.

Réfuser une aile, c'est chez nous, la tenir hors de la portée du feu, c'est à dire à 6 ou 800 pas au moins de l'ennemi. Ces 800 pas sont un voyage pour l'aile de l'ennemi: il lui faut un tems considérable pour les parcourir sans déranger son ordre de bataille et sans s'exposer dans son mouvement. L'assaillant n'a donc pas à craindre que l'ennemi le punisse de son entreprise, dans la partie de l'aile qu'il réfuse et qu'il a affaiblie pour renforcer l'autre. D'ailleurs il y a peu de contrées dans le monde, qui dans un espace de 6 à 800 pas n'offrent des moyens, ou de couvrir l'aile qu'on réfuse contre l'attaque des ennemis, ou au moins de cacher ses mouvemens. Chez les Anciens on ne s'embarassait pas de ce que l'ennemi fesait à cette distance; pas plus au moins que nous ne nous embarassons de ce qu'il fait, lorsqu'il est encore à deux lieues de nous. La raison en est, que nos

troup-

troupes commencent à agir les unes contre les autres, à mille pas par le Canon, et à 4 ou 500 pas, par la Mousquéterie. Chez les Anciens elles n'agissaient les unes contre les autres que lorsqu'elles se touchaient. D'ailleurs la promptitude des mouvemens chez les Anciens était infinie en comparaison de notre lenteur. Les Anciens ne pouvaient donc faire de mouvemens décisifs, qu'à la vue les uns des autres; à la distance à laquelle nos troupes sont déjà dans le feu du combat. Des armées alors se voyaient venir; aucune des entreprises de l'une ne pouvait se céler à l'autre, qui était toujours à même d'y apporter le rémède que la nature des choses indiquait. Il ne s'agissait que d'avoir le coup d'oeil assez promt pour cela. Mais pour nous il n'y a point de coup d'oeil qui y suffise; nous ne pouvons nous mettre en sureté contre des entreprises de cette nature qu'en mettant nos flancs entièrement à l'abri de toute attaque.

Quant à l'autre manière de tourner une aile elle roule sur deux principes. Le premier, c'est qu'une armée est tournée, dès que des troupes ennemies se trouvent sur son flanc même à une très grande distance. Celle à laquelle le feu agit est déjà très considérable; et la lenteur avec laquelle des troupes postées changent leur ordonnance fait, que l'ennemi peut parcourir un grand espace avant qu'ils l'ayent changée. Si pendant ce tems là ils ont seu-

lement pu s'approcher à la portée du feu, la chose devient impossible. Voilà pourquoi une armée aussitôt qu'elle reçoit la nouvelle qu'un corps détaché s'est porté ainsi sur son flanc, ne songe d'abord qu'à la rétraite; parce qu'elle ne voit pas de moyen, de parer à cet inconvénient, avant que l'ennemi tombe sur elle. Le second principe, c'est qu'on peut compter qu'un ennemi posté et attendant l'attaque, ne pourra tomber, ni sur l'armée, ni sur le Corps détaché, pour peu que leurs mouvements soient combinés avec réflexion. On pourra toujours, ou se réjoindre, avant qu'il ait éxécuté ce mouvement; ou, ce qui vaut bien mieux, tomber avec le corps qu'il laisserait en repos, pour accabler l'autre, sur son mouvement, et le prendre en flanc, tandis qu'il l'éxécuterait, ce qui ne pourrait manquer de causer sa perte totale.

Il y a deux causes entièrement rélatives à nos armes, qui facilitent à un point extrème une telle entreprise, contre une armée dont le flanc n'est pas à l'abri de toute insulte. Des corps qui forment un crochet, peuvent s'étendre, se séparer même à la très grande portée du fusil, sans rien craindre; parceque les feux croisés de l'Artillerie et de la Mousquéterie couvrent la trouée tellement, que l'ennemi ne saurait tenter d'y entrer. Les Anciens ne savaient ce que c'étaient que feux croisés; l'attaque aux armes de main était la seule véritable; les escarmouches des Vélites n'étaient qu'un jeu, qu'un es-

pèce

pèce de préambule, qui ne décidait rien: et à l'arme blanche le coin était une ordonnance favorite pour percer une troupe bien ſerrée, la prendre enſuite en flanc, et la défaire. Combien cela n'aurait-il pas été plus aiſé à éxécuter, à l'égard d'une armée, qui ſe ſerait ſéparée, pour en prendre une autre en flanc. Les Anciens pouvaient donc ſans crainte former la potence, pour s'oppoſer à celle qui aurait formé le crochet, dans le deſſein de les prendre en flanc. Et voilà ce que nous ne pouvons pas, et ce qui forme la ſeconde raiſon,. pourquoi, un mouvement combiné de cette nature peut s'éxécuter ſans danger de nos jours. Une armée qui ſe place en potence, et qui forme quelque grand ſaillant dans ſon ordre de bataille; y a par la même un endroit très faible. Les trouppes placées ainſi, ne ſauraient réſiſter aux feu croiſés, à ceux d'enfilade, d'écharpe et de révers, dont un ennemi qui ſait profiter de ſes avantages peut les accabler, dans cette ſituation. Voilà pourquoi une armée tournée ainſi par l'ennemi n'a pas même la reſſource, de lui faire face, en jèttant des trouppes en potence ſur ſon flanc. Il faut qu'elle cherche une poſition en arrière. Il eſt douteux qu'elle en trouve tout de ſuite une auſſi avantageuſe, que celle qu'on l'aurait ainſi forcée d'abandonner. Mais quand il y en aurait une à portée, ce ſerait toujours un mouvement rétrograde, qui par ſes impreſſions peut avoir de mauvaiſes ſuites. Tout cela ne ſerait pourtant que peu

de chose; le principal c'est d'avoir le tems d'éxécuter ce mouvement rétrograde, sans être au moins entamé par l'ennemi, et même sans recevoir un échec considérable; et c'est ce qui devient presque impossible avec la pesanteur de nos armées, d'autant plus que la promptitude, qui est excellente pour un mouvement en avant, est ce qu'il y a de plus dangereux dans un mouvement rétrograde; rien n'étant plus capable que cela de le changer en une fuite totale. Il faudrait donc éxécuter son changement de position en arrière avec lenteur, tandis que l'ennemi mettrait dans sa marche sur vous toute la célérité possible. Qu'on songe donc quelle avance il faudrait avoir sur lui, pour avoir achevé son mouvement; et si on peut s'exposer à un pareil événement. Je ne finirais point si je voulais citer tous les éxemples qui prouvent la vérité de ce que j'ai avancé jusqu'ici. Les Militaires qui ont vu des événemens, ou même ceux qui en ont lu avec un esprit d'observation, en connaitront assez et me dispenseront d'en citer. Je conclus qu'il est pour nous d'une nécessité indispensable, et tout à fait inconnue aux Anciens, de couvrir les flancs. Cela n'est pas un petit objet, par deux raisons. La première que tous les appuis ne sont pas bons pour les flancs. Un bois, un Village, par exemple, que l'on comptait autre fois parmi les bons appuis, ne le sont plus que conditionnellement, à cause de la grande quantité d'artillerie que l'on traine à présent avec soi, et avec laquel-

quelle on eſt en état, de forcer de pareils obſta-
es ſans grande difficulté. La ſeconde c'eſt que
ela reſtraint extrêmement le nombre des poſitions
elativement à la force dont eſt le Corps que l'on
eut y placer. Deux appuis excellens, s'ils ſont
rop prochés, ne vaudront rien pour une grande
rmée. Obligée de ſe placer ſur quatre ou cinq
gnes, pour ſe renfermer entre les appuis des flancs,
ui pourraient cauſer ſa perte ſi elle les débordait,
lle ne pourra agir avec toutes ſes forces, et dès-
ors ſa poſition excellente par elle même, ne vau-
ra rien pour elle. Cet inconvénient n'eſt pour-
ant ni le plus ordinaire, ni le plus à rédouter. Il
tait même connu des Anciens, qui blament des
Généraux de s'être placés avec des armées nombreu-
es et capables d'envelopper celle des ennemis dans
es lieux ſerrés. Le défaut contraire eſt beaucoup
lus commun, et beaucoup plus embaraſſant. A ſa-
oir, lorsque les deux appuis ſont trop éloignés,
our les trouppes qu'on veut y placer. Quelque
vantageux que ſoit alors un poſte d'ailleurs, on ne
eut pas le ſoutenir, parcequ'on s'affaiblirait cruel-
ement en s'étendant. Voilà l'inconvénient qui
'embaraſſait jamais les Anciens, puisque comme
ous l'avons vu, ils étaient, à moins que leur ar-
née ne fût ſans aucune proportion avec celle de l'en-
emi, tout à fait diſpenſés du ſoin d'appuyer leurs
leux flancs; et quand il ne s'agit que d'en appuyer

un,

un, ce qui même était assez rare chez eux, cela ne peut jamais former de difficulté.

Après avoir éxaminé ainsi ce qui concerne les flancs dans une position, il faut passer aux attentions qu'éxige le front. Quoiqu'en géneral nous observions les préceptes de Végece à ce sujet, ils ne forment qu'une très petite partie de ce qu'éxige le choix d'un bon champ de bataille.

D'abord nous tâchons de couvrir notre front de quelque obstacle, qui empêche l'ennemi de marcher sur nous en front de bandière, et qui l'oblige de se rompre devant nous. Cet obstacle est souvent une rivière ou au moins quelque ruisseau, sur lequel l'ennemi est obligé de faire des ponts, et de les passer en défilant. Si un tel ruisseau a des bords humides, qui obligent l'ennemi de défiler avant d'y arriver et après l'avoir passé; ou quelque autre empêchement autour de ses bords, au moyen desquels l'ennemi soit contraint de marcher plus longtems en colonne, sans que rien le dérobe aux yeux et aux coups de feu; la position en devient plus forte. On voit bien que l'ordonnance mince ayant affaibli l'effet de nos armes à feu, nous cherchons ainsi les moyens de forcer l'ennemi, à se rémettre dans un ordre profond, pour rendre notre feu plus meurtrier, plus propre à lui faire abandonner le projet de parvenir jusqu'à nous.

Outre

Outre cela nous récherchons beaucoup à couvrir notre front, au moins en partie, d'obstacles insurmontables, pour réduire, comme nous disons, l'ennemi à des points d'attaque ; c'est à dire, pour que l'ennemi ne puisse pas nous attaquer sur tout notre front, et pour que nous connaissions d'avance les endroits où il formera l'attaque. La raison en est que notre feu éparpillé sur tout le front, contre des trouppes rangées sur l'ordre mince, ne fait souvent pas assez d'effet, pour les arrêter, et les forcer à rébrousser, pour peu qu'elles soient braves, d'autant moins qu'elles nous opposent alors un feu égal. Ce n'est qu'en réunissant plus de feux que l'ennemi n'en peut opposer, sur un espace, où des corps de trouppes se suivent à la file, et où si on manque les unes, on donne dans les autres; que nous pouvons espérer avec fondement de rendre une attaque vaine. Il y a pourtant encore une autre raison à cela. C'est l'étendue du front de nos armées, qui rendant la vue de tout ce qui s'y passe impossible, met le Général dans l'embarras, s'il ne sait d'avance où on l'attaquera, pour prendre des mésures assurées, et pouvoir réunir là toutes ses attentions. S'il était posté de façon, qu'on pût l'attaquer sur telle partie de son front, que l'on jugerait à propos ; l'attaque pourrait tomber sur un endroit trop peu garni pour y résister, et tandis qu'il en serait lui même éloigné; de sorte que le désordre pourrait être mis irreparablement dans ses trouppes, avant qu'il eût le tems, de s'y opposer. Ni

Ni l'une, ni l'autre de ces raisons n'exist
pour les Anciens. Nos attentions, par rapp
la prémière, leur auraient surtout été inut
Que leur aurait en effet servi un obstacle, à
600 pas de leur front? L'ennemi l'aurait passé
perdre un homme. Et supposé qu'en se plç
tout près, il ne lui eût pas été possible de le
verser, qu'en serait-il arrivé? Il n'y aurait pa
de combat dans cet endroit. Mais ce n'est pa
le véritable avantage. Celui ci consiste à comb
tre et à vaincre. Quant à ce que nous nomm
réduire l'ennemi à des points d'attaque, c'eut
chez eux se priver sans fruit d'une partie de
trouppes; parceque tout ce qui se serait tro
derrière un marais, un étang, un ravin ou un
tre obstacle insurmontable; n'aurait pas pu
davantage à l'ennemi; que si cela avait été à
lieues du champ de bataille; au lieu que chez no
au moyen d'une position avantageuse, le feu de
trouppes peut couvrir et défendre l'emplacem
que l'ennemi veut attaquer, aussi bien ou plu
bien mieux, que si elles l'avaient devant elles. U
armée de l'Antiquité cherchait bien, lorsqu'
était faible, un champ de bataille serré, pour
pêcher l'ennemi de faire usage de la supériorité
nombre contre elle, en l'enveloppant; mais ce n
pas dequoi il s'agit ici. Loin de vouloir qu'u
partie de son front fut couvert d'obstacles qui
rendissent inabordable, toute son étendue, gran

.u petite, devait être entièrement libre, pour agir .vec toutes ses forces contre l'ennemi.

Nous régardons un Village à 3 ou 400 pas de ıotre front dès qu'il est formé de façon, qu'on ıuisse y poster avantageusement des trouppes, comne un grand renfort. L'ennemi se voit alors comnunément obligé de commencer par l'attaque de ce 'illage qui lui coûte souvent beaucoup de sang, et à aquelle il échoue aisément. Il est vrai que dans ces derniers tems cette ressource a été moins emɔloyée qu'autrefois, et qu'une bonne batterie l'Obusiers, nettoye communement bientôt un tel poste, à moins qu'il ne soit plus à l'abri du feu, qu'ils ne le sont pour l'ordinaire; et cela fait que les Villages propres à renforçer le front sont bien plus difficiles à trouver de nos jours, où les Armées conduisent de ces bouches à feu avec elles, qu'autrefois, lorsqu'elles étaient moins en usage. Mais, soit que le village soit à l'abri d'une pareille attaque en lui même, soit que les moyens pour la faire manquent à l'ennemi; cela forme alors toujours un bon moyen de défense, témoin tant de batailles où cette circonstance a décidé la victorie. Il roule entièrement sur ce que le feu des trouppes de ce village, empêche l'ennemi d'aborder l'armée qui en est couverte sur toute l'étendue de sa portée; et il était par consequent inconnu aux Anciens.

D'un autre coté tout ce qui couvre l'ennemi à 900 pas au moins de notre front, et nous voile ses mouve-

mouvemens, ſans les embaraſſer ; comme champs clos, bois clairs, etc. forme un gr à une poſition, parcequ'une grande partie force ſe perd, dèsque nos armes de jet ne pas atteindre l'ennemi, ſur tout l'eſpace portée.

Nous aimons aſſez à nous placer ſur teurs, mais par de tout autres raiſons que ciens. Chez ceux ci le choc de l'Infante deſcendait, était irréſiſtible, pour celle qui tait. Ainſi Céſar, avec les meilleures troup l'Univers, n'oſa jamais attaquer l'armée de jus, tant qu'elle ſe trouva poſtée ſur la hauteu d'Ilerda. Nous avons ſur le point des hauteu toute autre théorie, analogue à nos armes. E les principes.

Toute hauteur fort roide, que l'on n monter qu'en graviſſant, et en déſordre, for très bon obſtacle contre l'ennemi; parce qu ſûr de le culbuter, en tombant ſur lui, au m où il ſera parvenu à peu près ſur la crête, qu'il ait eu le temps de ſe former et de ré Mais ſi elles ne ſont pas fort roides, elles ne de rien, pour l'avantage et la ſupériorité du qui ne ſaurait avoir lieu par les raiſons ſui Pour exécuter ce choc, il faudrait aller au de l'ennemi; car ſi on s'en laiſſait joindre, ſommet d'une hauteur dont l'eſcarpement n'

pas été assez roide, pour le mettre en désordre, on aurait perdu tout l'avantage qu'on aurait pu tirer de la position. Une brigade isolée ne saurait se détacher ainsi pour aller au devant de l'ennemi; elle courrait risque de se voir accablée sans pouvoir être sécourue. Il faudrait que de proche en proche toute l'armée s'ébranlât pour soutenir ce mouvement, et pour empêcher que la ligne ne fut rompue par là. Que de tems cela ne démanderait-il pas? Les Armées des Anciens occupant un petit front, s'ébranlaient aisément tout entières; et tombaient en masse sur l'ennemi qui montait la hauteur. D'ailleurs elles étaient absolument obligées de joindre l'ennemi pour le battre; et il valait mieux que ce fût sur le panchant de la colline où la trouppe qui choquait en descendant, avait tout l'avantage; que sur le sommet, où le terrain était égal. Nous au contraire, nous pouvons faire assez et plus de mal à l'ennemi de loin, que de près; notre fusil étant, comme nous l'avons dit, une bien meilleure arme de jet que de main; sans parler de notre Artillerie dont l'usage cesse absolument dès que les trouppes se joignent. Nous n'avons donc pas lieu de souhaiter de joindre l'ennemi; au contraire lorsque, ne nous sentant pas les plus forts, nous nous tenons sur la défensive, nous avons tout l'interêt du monde, de le laisser parcourir tout l'espace qui nous sépare de lui, sous notre feu; parceque la dernière décharge, qui se fait à brule pourpoint

 est

eſt ſouvent celle qui décide, avec des trouppes aguerries, et qui la donnent ſans perdre contenance. Il ne faut pas oublier que je ſuppoſe ici des trouppes, et de l'Infanterie encore, placées ſur des hauteurs, où elles ſe ſont choiſies un poſte, et que ces hauteurs ne ſont pas aſſez roides pour forcer l'ennemi à rompre ſon ordre en les montant. Je dis alors, que l'avantage de ces hauteurs, ne conſiſte pas à augmenter la force du choc de l'Infanterie qui dans l'attaque irait à la rencontre de l'ennemi; mais à tenir cet ennemi plus longtems ſous un feu, auquel il ne peut pas répondre, parcequ'on ne tire fort mal de bas en haut; et parcequ'on marche toujours plus lentement en montant, que de plein pied. J'ajoute encore une autre raiſon qui nous empêche de deſcendre ces hauteurs, et nous oblige à en occuper et à en tenir les ſommets. Avec le petit front des Anciens, une hauteur aurait été bien petite ſi elle n'avait pas contenu toute une de leurs Armées. Le nôtre eſt communément dix fois plus grand; il n'y a donc point de hauteur où toute une de nos Armées puiſſe ſe placer; il faut que nous en occupions toujours toute une chaine. On ſait que les hauteurs jointes enſemble par un ſommet commun, ſe partagent presque toujours par des ravins conſidérables, dès qu'on avance ſur leur pente. Une armée formée en une ligne ſolide ſur le ſommet des hauteurs, ſe trouverait par conſéquent partagée par pluſieurs dange-

reuſes

reuſes lacunes, ſi elle s'ébranlait pour les deſcendre. Nous ne pouvons donc par toutes ſortes raiſons aller au devant de l'enemi et le précipiter par notre choc, et ce n'eſt pas cela ce qui nous fait récher-cher les hauteurs. Voici quelles en ſont les vraies raiſons.

Lorsqu'on eſt ſur des hauteurs, on découvre au loin devant ſoi; l'ennemi n'eſt à couvert nulle part; on le voit arriver de loin; on obſerve tous ſes mouvemens; et on s'arrange en conſéquence. Appercevoir de loin l'ennemi; voilà juſtement ce que nous voulons; pour qu'il ſoit expoſé à nos coups, de leur plus grande portée jusqu'à ce qu'il nous joigne. D'ailleurs les coups tirés de haut en bas ſont plus aſſurés que ceux qu'on tire de bas en haut, et à tel point, que nos armes à feu ne ſauraient donner juſte dans un objet placé ſur le ſommet d'une hauteur, lors même que notre oeil le voit et que nous en ſommes vus auſſi par conſéquent. A cauſe de la ligne parabolique que décrit le projectile, le coup donnera toujours, ou en deçà ou en delà de cet objet. Par conſéquent des trouppes placées un peu en arrière de la crête d'une hauteur, pouvant voir et tirer à leur aiſe ſur l'ennemi, ſont à ſon égard comme ſi elles étaient couvertes d'un parapet. Ajoutons à cela que la trouppe qui monte, marche toujours plus lentement, et eſt par conſequent plus longtems expoſée au feu que celle qui deſcend. Voilà les raiſons qui ſont que les trouppes de nos jours,

 lors-

lorsqu'elles sont dans le cas d'attendre un combat vont toujours se placer sur les hauteurs, lorsqu'elles en trouvent. Mais ces mêmes raisons font, que pour se donner un plein avantage; ces hauteurs doivent être faites d'une manière particulière; et que si elles ne le sont pas, comme cela arrive ordinairement, il faut avoir bien des attentions pour rémédier à leurs defauts, auxquelles rien n'engageait les Anciens; parceque toutes les hauteurs leur étaient bonnes, et qu'ils n'avaient qu'à s'y poster simplement, de manière à obliger l'ennemi à les monter, pour venir à eux.

Il faut donc d'abord que l'escarpement des hauteurs, pour qu'elles soient pleinement favorables, ne fasse point de sinuosités, et qu'il soit formé en plan incliné, afin que l'ennemi ne se trouve en montant nullepart à l'abri du feu. S'il se trouve de ces enfoncemens dans l'escarpement, alors il faut porter des trouppes et du canon en avant, sur le panchant de la hauteur, aussi loin qu'il est nécessaire, pour découvrir l'ennemi dans cette embossure; sauf à elles de se réplier, si l'ennemi ne pouvait être repoussé par leur feu. Ou bien il faut que des hauteurs voisines, on puisse battre en flanc ces enfoncemens, et tenir ainsi l'ennemi sous un feu continuel pendant tout le tems qu'il monte.

Il faut encore que les hauteurs ne soient point trop élévées, ni leur escarpement trop roide, à

moins

moins qu'il ne le ſoit au point, de ne pouvoir le monter qu'en désordre, et en gravissant. C'eſt que le coup de feu de haut en bas, eſt très mal aſſuré, lorsqu'il part d'une trop grande élévation, et que même on ne ſaurait pointer les pièces avec juſteſſe, que jusqu'à un certain point au deſſous de la ligne horizontale.

En nous plaçant ſur des hauteurs, il faut encore bien prendre garde aux réplis qu'elles forment; afin que l'ennemi ne puiſſe point ſe gliſſer jusques près de nos trouppes, ſans être apperçu, par quelqu'un des fonds qui les ſéparent et qui vont ſouvent en ſerpentant. Il faut qu'il y ait des trouppes et des pièces placées de manière à battre ces fonds dans toute leur étendue. Il en eſt de même, de tout ce que nous nommons, ravins; qui ſe trouvent presque dans toutes les ſituations coupées. Si ces ravins courent dans une direction parallèle à notre front, ils forment un très bon renfort de poſition. Mais s'ils coulent obliquement jusqu'à nos trouppes ou à peu près, il faut bien faire attention de les battre dans toute leur longueur, et cela éxige bien des précautions, lorsqu'ils forment pluſieurs angles, dans leur étendue.

Enfin pour ne pas trop m'étendre ſur ce ſujet, qui eſt ſuceptible d'un bien plus grand détail, je finirai par obſerver, que les Anciens, par le petit front qu'ils occupaient, ſe trouvaient en état de

 poſter

poſter toujours leurs armées en ligne droite.
lieu que nous ſommes presque toujours oblig
faire former des angles à notre front, à c
de ſa grande étendue. Si ces angles ſont
trans, ils augmentent ſans contredit la f
de la poſition en couvrant la plus grande
tie du front de feux croiſés. Mais d'un autre
s'ils ſont ſaillans, ils forment un endroit fai
qu'on ne ſaurait garantir que par les reſſources
plus récherchées de l'art; et on ne ſe donne
aſſurement des rentrans, ni on n'évite pas m
les ſaillans, quand on le voudrait.

Enfin il faut que le champ de bataille ait
profondeur conſidérable, uniquement pour no
poſter, et encore plus pour pouvoir y faire tou
mouvemens néceſſaires. Mille pas ne ſaura
être regardés que comme la moindre profond
qu'une armée, combattant ſur deux lignes et
une réſerve, en arrière, puiſſe éxiger. Il fau
plus qu'on puiſſe ſortir aiſément de ſon cham
bataille, et que les derrières fourniſſent des mo
de faire une rétraite avec ſureté. Or tout cela
des choſes que les Anciens trouvaient partout
plus aiſément, que nous.

On voit bien par cette esquiſſe de ce qu
néceſſaire, pour former un bon champ de bat
à l'égard de nos armées, ſi on le met en comp
ſon avec ce que Végéce récommande à ce ſ

que l'invention de la poudre à canon, a extrêmement multiplié les attentions ſur cet objet. Si, outre ce que j'en ai dit, je voulais, comme Frontin, faire un Chapitre des exemples où le choix et l'emploi du terrein, a donné ou enlevé la victoire; ſon étendue prouverait encore mieux, jusqu'à quel point la nature de nos armes a rendu cet article infiniment plus important pour nous, qu'il ne l'était pour les Anciens. Mais quoique j'aye omis encore bien des choſes, à ce ſujet, je m'en tiendrai à ce que j'en ai rapporté; en ayant dit aſſez, pour mettre le Lecteur inſtruit et attentif à même de ſe faire une juſte idée du reſte. J'en viens donc au ſecond point; ſavoir l'action et le combat même.

Lorsqu'un Général a placé ſes trouppes, dans une poſition avantageuſe, et de la façon qu'il a jugé la plus convénable au terrein: ou bien ſi c'eſt lui qui veut attaquer l'ennemi dans ſon poſte; lorsqu'il a formé ſon plan d'attaque, ſur la diſpoſition de ſon adverſaire, et qu'il a tout acheminé, pour l'éxécution de ce plan: enfin lorsque des deux cotés le combat s'engage; il faut alors que l'un et l'autre Général abandonne la plus grande partie de ſes trouppes à elles mêmes, et à la conduite de ceux qui les commandent ſous lui. On ne peut attribuer cela qu'à l'invention de la poudre à Canon, parceque c'eſt l'énorme étendue de notre front qui en eſt la principale cauſe. Elle eſt telle, que quand une de

nos armées se trouverait dans une plaine rase comme la main, un homme ne pourrait la voir d'un bout à l'autre. Mais outre cela, il est impossible de trouver un poste, où le terrain ne cacherait pas une grande partie des trouppes à la vue, en quelque lieu qu'on se plaçât. On pourrait être tenté d'y ajouter la fumée épaisse qui accompagne les décharges de nos armes, et qui se dissipe si difficilement; mais elle ne couvre pas les trouppes autant qu'on le croirait, aux yeux d'un Spectateur qui n'en est pas enveloppé lui même.

Ce point là entraine plusieurs conséquences très importantes et qui méritent bien d'être observées.

Il faut d'abord un bien plus grand effort d'esprit dans un Général d'armée de nos jours, pour en commander une, le jour d'une bataille, qu'anciennement. Le Géneral après avoir fait ses dispositions, se choisit un poste; soit un endroit d'où il peut le mieux voir et son armée, et celle de l'ennemi; soit celui qu'il régarde comme le plus critique et le plus décisif pour la victoire. Ne pouvant jamais voir à plein ni les mouvemens de l'ennemi, ni même ses propres trouppes, il faut qu'il ait tout son terrein et l'arrangement de ses trouppes absolument présent à son imagination. Sans cela il ne peut agir qu'en tâtonnant et il faut qu'il tremble à chaque ordre qu'il donne. Voici comment il faut

se

ſe figurer ſa ſituation. Je ſuppoſe qu'un Officier vienne lui dire; Monſieur, tel Général vous fait avertir, que l'ennemi a réuſſi à s'emparer de telle hauteur, de façon qu'il s'eſt vu lui même obligé de ſe réplier, et que ſi Vous ne le faites promptement ſoutenir, il ſera chaſſé de poſte en poſte, et que l'armée ſe trouvera tournée ou coupée de ce coté là. Il eſt aiſé de dire qu'il enverra ordre à des trouppes de la réſerve d'y marcher. Mais il peut, ſur de pareils rapports, avoir déjà employé une partie de ces trouppes de la réſerve. Il faut alors qu'il ſache préciſement, d'où il peut tirer le ſecours qu'on lui demande, ſans dégarnir un autre poſte important: Il faut qu'il ſache que les trouppes, auxquelles il va faire donner ces ordres, ſe trouvent là, où il envoye ſon Aide de Camp; pour que celui ci ne perde point de tems à les chercher; et ne ſoit peut être pas obligé de révenir demander de nouveaux ordres; parcequ'il ne ſe perd dejà que trop d'inſtans précieux, à envoyer faire le rapport de ce qui ſe paſſe, et à porter l'ordre que ce rapport éxige, ſans qu'il doive y entrer de nouvelles cauſes de rétardement. Sans aucun rétard pareil, les choſes peuvent avoir changé quatre fois de face, entre le tems où l'Officier eſt parti pour faire le rapport, et celui où on éxécute ce qui a été commandé en conſéquence; à plus forte raiſon, s'il intervient des contretems de cette nature.

Chez les Anciens où le Général pouvait parfaitement voir toute son Armée d'un coup d'oeil, il n'avait pas besoin d'être averti de ce qui se passait; ni de faire un effort d'imagination, pour se rappeller toutes les circonstances locales, rélatives à ce qu'on lui rapportait des événemens qui avaient eu lieu dans telle et telle partie de son armée, et pour donner là-dessus des ordres pertinens. A peine avait-il besoin d'envoyer quelcun porter l'ordre qu'il jugeait à propos de donner sur ce qu'il voyait. Pour peu qu'il en eût envie il pouvait y aller lui même; parcequ'avec un cheval un peu agile, une couple de minutes suffisaient assurément, pour se transporter d'une aile d'une pareille armée à l'autre.

Il résulte de là que quand la disposition générale du combat est une fois fixée, et ordonnée, un Général d'armée de nos jours, est obligé d'abandonner la plus grande partie de l'éxécution, aux commandans des Divisions et des brigades. Tous les mouvemens qui demandent une promte résolution; soit pour attaquer, soit pour faire une contredisposition, à l'égard d'un accident inattendu doivent être éxécutés communément par les Officiers Généraux en sousordre de leur chef, faute de pouvoir la plupart du tems, lui envoyer demander des ordres. Une conséquence naturelle de ceci, c'est que les Officiers généraux dans nos armées ne devraient être que des hommes très éclairés, et

pres-

presque aussi capables de saisir l'ensemble et de guider le tout, que celui qui est à la tête. Un Souverain doit de nos jours faire la plus grande attention au choix de ceux qu'il éléve à ce grade, et si ce n'était encore plu ouvrir la porte à la faveur et à l'intrigue, et par conséquent aux mauvais choix, on devrait ne jamais avancer aux charges d'Officiers généraux, suivant l'ancienneté; mais uniquement suivant les connaissances et la capacité. En effet trop de choses dépendent de leur propre détermination, le jour d'un combat; il faut que le Général se répose sur eux de trop de détails, dont l'influence est très considérable, pour que ce puissent être des hommes médiocres. Lorsqu'il arrive qu'un coup décisif à porter à l'ennemi, ou la nécessité de parer à quelque attaque ou à quelque accident imprévu, se présente à eux, et les oblige à prendre un parti sur le champ; ce qui n'est pas rare; il faut qu'ils combinent le mouvement qu'ils font avec l'ensemble, aussi bien que quand le Général en chef, envoye ordre à telle partie de son armée de faire tel mouvement. Quelle prudence et quelle bonne volonté le bien des affaires n'éxige-t-il pas dans un Officier général, lorsque quelque raison importante l'oblige de ne pas se conformer aux ordres qu'il a, ou qu'on lui porte, comme cela arrive journellement? Il faut qu'il concilie deux choses fort délicates, les loix de l'éxacte obéissance militaire, qui oblige de soumettre ses propres lumières à celles de

ses

ses supérieurs, avec l'emploi de ces mêmes lumières pour procurer le bien général. Il faut qu'il ne raisonne pas, et qu'il raisonne pourtant sur les ordres qu'il reçoit. Avec mille occasions, de mal faire, supposé que son interêt personnel l'y appelle, sans pourtant pouvoir être puni; parcequ'en obéissant mal à propos il peut prétexter ses ordres et l'obéissance militaire; et qu'en désobéissant, il peut se couvrir de l'égide de la néceſſité; il doit être trop vertueux pour jamais se resſudre à les embrasser. Il doit enfin avoir toute la capacité et toute la bonne volonté pour saisir, dans toutes les occasions, un juste milieu, sur des points si délicats.

Il est vrai que l'étendue même du front des Armées, apporte quelque reméde au mal, en ce que jamais elles ne se chargent ni en même tems, ni même successivement sur tout leur front. Mr. de Feuquières, qui ne veut donner le nom de bataille qu'aux affaires de cette espèce, se trouverait obligé de bannir ce mot de la langue, et d'y substituer celui d'affaire ou de combat, s'il voulait rester exactement fidéle à sa définition. Effectivement il se trouve sur toute la longueur du front d'une Armée beaucoup d'endroits où les trouppes ne sauraient s'approcher, même à la portée de fusil. Ces endroits obligent de se tenir éloigné dans plusieurs autres, où les trouppes pourraient se joindre. Cela fait qu'on choisit un ou deux ou trois endroits, par où l'on

tâche

tâche de percer l'ennemi. Ce font ces endroits qui attirent l'attention du Général, et qui par les bornes qu'y mettent leur peu d'étendue et l'unité des moyens et du but, lui rendent la poffibilité de régir le tout, qui fans cela pafferait tout pouvoir humain. Le feu et la fumée même, qui, s'ils s'étendaient fur toute la ligne, empêcheraient de rien diftinguer, font qu'on diftingue mieux à une certaine diftance, ce qui fe paffe dans ces poftes, ifolés par là même de toute l'armée, qu'on ne le ferait fans cela; de forte que le Général peut d'un pofte central bien choifi, voir ce qui fe paffe aux points d'attaque; et donner des ordres en conféquence, fans avoir toujours befoin d'attendre le rapport de ceux qui y font. Il peut fe porter tout de fuite lui même à ceux, où il voit que les chofes périclitent à un certain point, pour y apporter du réméde parce qu'il eft affez facile, de reconnaitre les deux feux oppofés, et par conféquent de voir quel parti céde, et lequel avance. Sans cette reffource, et fi toute la ligne d'une de nos armées chargeait ou était chargée à la fois, ce ferait une machine entièrement ingouvernable le jour d'une bataille. Il faudrait que le Général abandonnât abfolument tout au hazard, et à la conduite de fes Généraux, auffitôt que le combat aurait commencé.

Les Chefs de nos Armées trouvent encore une reffource dans la lenteur et dans l'incertitude des mou-

mouvemens de leur adverſaire. C'eſt encore ce que l'étendue du front répare d'un autre côté l'embarras qu'il cauſe. Il faut tant de tems pour ranger une armée, et pour faire avancer les trouppes, ſans déranger leur ordre, lorsqu'on veut faire un mouvement en avant; qu'une armée que l'on attaque, a presque toujours le tems de reconnaitre où l'on portera ſes efforts et de prendre ſes méſures en conſéquence. Si c'eſt ſur un petit nombre de points que l'on veut ſe porter, il faut prendre de grandes précautions pour ne pas rompre l'enſemble de l'armée, et ne pas préſenter quelque part le flanc, ou des ouvertures dangereuſes à l'ennemi. Si on avance en ligne, la varieté du terrain qui change à toutes les centaines de pas, pour ainſi dire, éxige encore de grandes attentions, pour qu'on ne ſe trouve pas imperceptiblement ſéparé et coupé par un ravin, un ruiſſeau un fond marécageux, un bois, qui ne paraiſſant rien d'abord, peuvent devenir des obſtacles inſurmontables à la communication, qui doit néceſſairement ſubſiſter dans tous les cas, entre toutes les parties d'une armée. Ces attentions, ces précautions à prendre demandent du tems, de ſorte que réellement nos Armées, en comparaiſon de celles des Anciens, ne ſe forment et n'avancent qu'à pas de tortue. Il réſulte de là, que lorsqu'il arrive quelque choſe, qui éxige, qu'on change quoi que ce ſoit à la diſpoſition; on a communément le tems non ſeulement d'éxécuter ce changement, mais encore

core de démander pour cela les ordres du Général, en suppofant que ce ne foit pas lui, qui en ait apperçu le prémier la néceffité; parceque, comme on l'a dit, il ne faurait tout voir. D'un autre côté fi une attaque ne réuffit pas, ou qu'il arrive quelque contretems, on fe réplie en arrière, et on récommence après avoir rémédié ou changé à fa difpofition, ce que les circonftances éxigent. Avant que l'armée poftée fe foit portée en avant pour profiter de ce défordre, ou de ce faux arrangement, tout eft fouvent réparé. Si ce n'était cela, et la crainte que l'on a, de ce que l'ennemi pourrait entreprendre, au cas que l'on hazardât quelque chofe; que d'armées feraient battues à platte couture, et détruites, par le défaut d'enfemble, que l'étendue de nos pofitions doit apporter, et apporte continuellement, dans une action générale! La lenteur, l'incertitude et le flottement dans les mouvemens des armées, les fauve l'une ou l'autre, et fouvent toutes les deux, le jour d'un combat, d'une entière deftruction. Les Généraux fentent bien auffi que cette machine fi longue eft ingouvernable; c'eft pourquoi ils les tiennent en combattant presque toujours hors de portée, et un pied en l'air, pour ne pas s'engager trop avant, et pouvoir fe rétirer auffitôt qu'ils le jugent à propos.

Voilà pourquoi on voit fi rarement dans les batailles modernes, de ces mouvemens hardis, faits à la vue de l'ennemi, foit pour l'ouvrir, ou le tourner,

ner, ou le charger dans quelque point, auquel ne s'attendait pas; soit pour s'oppoſer à de pareils mouvemens, qu'il aurait entrepris lui même comme cela ſe lit dans un ſi grand nombre de combats de l'antiquité. Une armée ancienne était presque toute entière ſous la voix de ſon Général; au moins une grande partie entendait ſes ordres, et ils paſſaient à l'inſtant à ceux qui ne les pouvaient pas entendre. L'exécution ſuivait auſſitôt; le Général voyait lui même s'ils s'éxécutaient bien et pouvait les corriger; comme un Colonel corrige les fautes qu'un Regiment commet, ſur la place d'éxercice. Chez nous il faut que cela paſſe ſouvent de la bouche du Général, par celle d'un de ſes Aides de Camp au Commandant d'une diviſion; et de celui ci, par pluſieurs autres bouches, à chaque corps ſous ſes ordres. Avant que ces ordres parviennent jusqu'à ceux qui doivent les éxécuter, la raiſon qui les avait fait donner ne ſubſiſte ſouvent plus et il en nait très ſouvent un nouveau déſordre, qui éxige d'autres ordres pour y rémédier. C'eſt ainſi que l'étendue de notre front eſt la plupart du tems une cauſe de confuſion le jour de combat, qui occaſionerait la deſtruction des armées, ſi la même lenteur et la même confuſion ne regnait pas chez l'ennemi et n'embaraſſait ſes mouvemens, et ſouvent ſi le Ciel n'y pourvoyait, ſans qu'on ſache trop comment.

Toutes nos opérations de guerre ſont devenues plus difficiles, depuis l'invention de la poudre;

lre; et doivent par conféquent couvrir nos Généraux de plus de gloire; parceque la réuffite dans l'éxécution, eft toujours un effet de leur habilité. C'eft ce qui réfulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici. Mais pour les batailles, il faut y faire une exception. Le hazard y a une part infinie, et bien plus grande à préfent qu'autrefois. J'entens par hazard, toutes les caufes, que le Général n'a pu prévoir, et fur lesquelles il n'a pu avoir d'influence. Ce n'eft abfolument pas le fuccès, dans cette opération de guerre qui décide du mérite d'un Général moderne, ni en bien ni en mal; parceque le plus beau projet, peut tourner mal, ou n'être fuivi que d'un fuccès très médiocre, fans la moindre faute de celui qui commande en chef; et que la plus mauvaife difpofition peut refter impunie, et même remporter l'avantage, par un concours de circonftances, entièrement hors de la Sphére d'action du Général. Ce n'eft pas que je prétende dire qu'une bataille gagnée ne puiffe être très glorieufe pour un Général; cela ferait une afferrion exceffivement ridicule. Mais cette gloire eft le fruit d'une bonne difpofition pour le combat, et non pas du fuccès. Il ne la mériterait alors pas moins, s'il l'avait perdue, aux yeux d'un juge éclairé. Je dis, et je foutiens, que le fimple fait du gain d'une bataille, ne peut donner, tout au plus qu'un préjugé en faveur des talens militaires d'un Général, et jamais n'être la preuve de fon mérite. Il n'en était pas ainfi chez

les Anciens, parceque le hazard n'influait alors pas tant ſur les batailles; leur perte était presque toujours l'effet de l'inconduite du Général, ou de la lâcheté des trouppes.

Il faut que de nos jours, un Général ſe contente de donner des diſpoſitions générales, lorsqu'il s'agit de livrer une bataille, et qu'il en laiſſe l'éxécution en détail à ſes ſubordonnés, ſans qu'il puiſſe faire autrement. Ces diſpoſitions ſont formées ſur des notions générales, et qui quand elles ſeraient plus détaillées, dans la tête même du Général, ne peuvent pas être infuſes avec ce détail dans la tête de ceux qui ſont chargés de l'éxécution. Comment ces réſolutions, ces diſpoſitions, ces mouvemens ſi rapides, que les Généraux anciens ſaiſiſſaient comme des traits de lumières, les formant et les feſant éxécuter dans un inſtant, ſur la vue la plus nette de la ſituation de l'ennemi, et ſur le champ de bataille même, pourraient-elles avoir lieu de nos jours? Outre l'étendue de notre front, qui fait que tout mouvement doit s'éxécuter chez nous avec lenteur, et être amené et préparé de loin, pour ne pas rompre l'enſemble de cette chaine énorme et ſi fragile, dont il a été parlé, il y a encore d'autres raiſons qui s'y oppoſent. En voici quelques unes. La grande portée des bouches à feu, le nombre de poſtes dont une armée s'entoure font qu'on ne peut la réconnaitre que de fort loin. On ne peut donc voir que très imparfaitement les détails du terrain. Les lunettes

nettes d'approche, l'habitude de voir du pays d'un oeil militaire et de juger ſur de légers indices, comment les branches des hauteurs s'étendent, quel eſt leur eſcarpement, quel eſt le cours et la profondeur des eaux courantes, et la nature du terrain qui les entoure, et autres particularités importantes, rémédient un peu à cet inconvénient; et on peut ſuppléer à ce qui manque ſur ce point, par le rapport de ceux qui connaiſſent le pays: cependant tout cela ne fournit encore que des notions trop peu détaillées, pour le beſoin que l'on en a. Mais ce n'eſt pas tout que le terrain; un autre point non moins important ce ſont les diſpoſitions que l'ennemi a faites pour défendre ce terrain. Voilà ce qu'on ne ſait jamais que vaguement, et quand par le plus grand hazard, on l'aurait ſu en détail, par des déſerteurs, ou des eſpions, les choſes peuvent avoir changé vingt fois de face, entre le rapport qu'on en a eu, et le tems d'en faire uſage. Des armées anciennes ſe trouvaient encore hors de portée à une diſtance où les nôtres ſe battent à outrance et avec toute la vivacité poſſible. Elles voyaient donc à plein, et le terrain et la diſpoſition de l'ennemi. Comme il ne fallait qu'un inſtant pour donner à des armées d'un ſi petit front, les ordres, que l'on voulait, et pour les leur faire éxécuter; il ne s'agiſſait d'autre choſe, ſi non, que le Général faisît tout d'un coup, ſur la vue de la ſituation des ennemis, le meilleur parti qu'il y avait à prendre, et le fît éxécuter. C'était

alors son Génie qui opérait; l'idée partait de lui-même; l'armée ne fesait que l'exécuter. On voit bien qu'il n'en est pas ainsi, lorsque des subordonnés sont obligés d'agir à une demi lieue du Général en chef, qui ne peut ni les voir, ni en avoir souvent des nouvelles; sur des instructions vagues, et qui souvent se trouvent fausses. Tout dépend alors; si ces subordonnés agissent suivant ces instructions, de l'heureux hazard, qui les rend conformes à la véritable situation des choses; ou bien de la prudence et des lumières de ces subordonnés, lorsque ces mêmes instructions portent sur une baze érronnée, et qu'ils se voyent obligés de les abandonner.

C'est encore une maxime connue et bien fondée parmi nous qu'on ne doit pas faire faire de mouvemens aux trouppes sous le feu de l'ennemi, hors celui d'avancer droit sur lui. Il faut donc que tous les mouvemens de déployement ou autres de cette espèce, se fassent au moins à 6 ou 800 pas de distance, parceque si elle est moindre le feu de l'artillerie est trop terrible, pour que le désordre ne se mette pas dans des trouppes qui en se mouvant ont rompu leur ordre de bataille, et ne peuvent par conséquent plus être si bien contenues par leurs Officiers. Je ne dis pas qu'il soit absolument impossible de se mouvoir à une moindre distance sous le feu de l'ennemi; mais je soutiendrai toujours, qu'il faut bien connaitre les trouppes avec lesquelles on

peut

peut le risquer; qu'on ne le peut pas avec toutes sans distinction; et que dès lors la possibilité de le faire, ne forme plus la régle, mais l'exception. L'assaillant peut donc se mouvoir dans un arc de cercle dont tous les points sont à 800 pas de l'armée ennemie. L'armée attaquée n'occupe qu'une partie de la corde de cet arc, et tous ses mouvemens se concentrent là. Si à cela on ajoute encore la lenteur naturelle de tous nos mouvemens, on voit bien que l'assaillant n'en peut faire que rarement un, que l'attaqué n'ait le tems de prévoir et de parer, pourvu qu'il ne manque pas de tête et de lumières. Cela coupe encore bien davantage les moyens de placer de ces coups de génie, de ces éclairs de dispositions et d'évolutions décisives, qui ont si souvent procuré la victoire aux Généraux de l'antiquité.

Si on croit cependant l'attaqué beaucoup mieux partagé de nos jours qu'il ne l'était anciennement, parce qu'il voit venir de loin son ennemi et qu'il a le tems de se préparer et d'opposer les meilleures dispositions à ses attaques, on se trompe. Il a un désavantage qui emporte cela et plus encore. Voici ce que c'est. Il est presque dans l'impossibilité de punir un ennemi, qui aura fait une fausse manoeuvre à quelque distance de lui, et qui voudra y remédier, en se portant en arrière, soit pour se désister de son attaque, soit pour la récommencer d'un autre côté, et avec d'autres dispositions. A ce sujet il faut observer que ce qui

arrive presque toujours chez nous, que l'un des deux partis donne, et que l'autre reçoit le combat; n'était pas ainsi chez les Anciens, au moins par ce point là. Leurs armes leur rendaient le choc nécessaire, parcequ'il n'y avait point de combat pour eux à moins que les trouppes ne se joignissent, et qu'une Infanterie sur laquelle l'ennemi arrive au pas redoublé, est aussi surement culbutée, si elle l'attend de pied ferme, sans aller au devant de lui; que de la Cavallerie qui en agirait ainsi, vis à vis de celle qui la charge; les circonstances étant les mêmes. Ainsi les deux armées allaient donner l'une contre l'autre; avec cette différence, que l'armée qui attendait le combat, postée sur quelque hauteur, n'en descendait pas entièrement, et laissait approcher l'autre jusqu'à une certaine distance avant de s'ébranler. Cela donnait à l'armée qui recevait le combat, toujours les moyens de faire de son côté des mouvemens d'assaillans, car cette distance quoique très petite à notre égard, était assez grande pour que les Anciens eussent le tems de faire des mouvemens imprévus, comme de s'étendre, d'avancer une partie de leur armée en réfusant l'autre. Il fallait donc que l'assaillant prit bien garde aux dispositions qu'il fesait, pour ne pas affaiblir ou rompre quelque part son armée, dans la vue d'éxécuter quelque dessein, puisque l'ennemi, par sa proximité et par la nécessité où il était de se porter aussi en avant, pouvait et devait facilement tomber sur cette

partie

partie débile, et battre ainſi celui qui croyait vaincre. Sa diſpoſition une fois faite, il ne pouvait non plus rien y changer, ni même ſe réjetter en arrière pour rémédier à ce qu'elle pouvait avoir de défectueux, à cauſe de la grande proximité où il ſe trouvait de l'ennemi, qui l'aurait infailliblement battu à platte couture, en l'attaquant ſur le tems d'un pareil mouvement. Tels étaient les avantages de celui qui recevait la bataille anciennemment, avantages très conſidérables, et qui n'ont plus lieu de nos jours.

Pourquoi n'avons nous plus ces avantages? C'eſt que le terrain devient un point ſi capital; à cauſe de l'Artillerie, et même en égard à l'effet de la mousqueterie, que celui qui attend le combat ſe voit obligé de le récherher avec tout le ſoin poſſible. Lorsqu'il l'a trouvé, il faut abſolument qu'il le maintienne avec toute la ténacité poſſible, tant parceque, dèsque les trouppes ſe joignent, il n'a plus lieu; que parceque ſouvent à 200 pas en avant, ou en arrière il n'éxiſte plus du tout. Je ne parle pas des obſtacles que l'étendue de notre front apporte à de pareils mouvemens en avant, parceque j'en ai déjà parlé. A 300 pas le combat entre trouppes armées comme les nôtres, eſt déjà engagé avec toute la vivacité poſſible; ainſi on doit déjà connaitre au double de cette diſtance par l'effet des batteries, ſi l'attaque qu'on projette, réuſſira ou non! Or à 600 pas on peut hardiment ſe réplier, et faire

ensuite marcher les trouppes d'un autre côté, pour tenter une nouvelle attaque, sans craindre d'être pris sur le tems, par un ennemi qui perdrait ses avantages, s'il se portait aussi loin en avant. Voilà ce qui rend la destinée de l'assaillant meilleure chez nous qu'elle ne le serait sans cela.

J'observe encore qne cette proximité à laquelle des Armées anciennes étaient l'une de l'autre avant de pouvoir songer à combattre, le peu d'étendue de leur front, et l'impossibilité de faire usage de nos moyens de couvrir les flancs, rendaient les effets des embuscades et d'autres ruses de guerre, bien plus possibles pour eux que pour nous. Une petite trouppe cachée, n'ayant qu'un petit tour à faire pour tomber sur l'ennemi, pouvait aisément y mettre le désordre avant qu'on eût le tems de la reconnaitre. Mais de nos jours, où il faudrait qu'elle fît un détour énorme pour tomber sur les flancs, ou au dos, on aurait bientôt vu ce que c'est, et on l'aurait vite forcé de rébrousser chemin. Et si c'était une grande trouppe; elle ne pourrait pas se cacher, et ne se mouvrait pas assez vite pour exécuter un coup pareil. C'est cette différence dans l'étendue du front des armées, de leur profondeur, de la distance à laquelle elles combattent qui rend l'exemple de presque toutes les ruses, dont les Anciens se servaient, pour s'arracher la victoire, inapplicable pour nous; au point que nous nous étonnons souvent en les lisant comment elles ont pu leur réussir.

On

On voit au reste par ce qui a été dit jusqu'ici, que chez les Anciens la victoire dépendait des deux côtés absolument de la justesse d'esprit dans le Général, à projetter les plus habiles mouvemens, sur le champ, et sur la seule vue de ceux de l'ennemi; et de la promptitude à les éxécuter sans désordre, dans les trouppes. Il faut pourtant observer encore que tout ce que je viens de dire jusqu'ici, ne doit s'entendre que de l'Infanterie, dont j'ai parlé préférablement; tant parcequ'elle est l'ame de nos armées, que parcequ'il était question de position à attaquer et à défendre; et que ce dernier objet roule presque entièrement sur l'Infanterie. Pour la Cavallerie elle n'a pas changé d'armes, et par conséquent sa manière de combattre est encore essentiellement la même. Que dis-je, l'analogie entre l'armure de la Cavallerie, et celle de l'Infanterie ancienne, en fait naitre la plus grande entre la façon d'agir de ces deux espèces de trouppes; de sorte qu'on ne saurait se faire une plus juste idée des principes de l'art militaire de l'Antiquité, surtout rélativement aux combats, que par ceux de notre Cavallerie à cet égard. C'est là que l'ordre et la rapidité dans toutes les évolutions possibles, fait tout, et que le terrain ne fait rien. Il est vrai que la Cavallerie n'en a qu'un sur lequel elle puisse combattre, savoir la plaine unie. Mais quoique l'Infanterie ancienne pût se mouvoir dans toutes sortes de terrains, parceque l'homme est plus ferme et plus leste dans tous ses mouvemens que le che-

cheval; il lui fallait pourtant un terrain libre pour combattre, comme à notre Cavallerie avec ces deux seules différences. La prémière, qu'un champ libre de 60 à 80 pas suffisait à l'Infanterie pour se charger, au lieu que la Cavallerie demande un plus grand essor, et par conséquent un champ de combat beaucoup plus vaste; surtout si elle doit faire des mouvemens. La seconde que la Cavallerie veut un terrain à peu près de niveau, parcequ'elle ne charge bien ni en montant ni en descendant, au lieu que l'Infanterie ancienne récherchait de préférence les hauteurs. Mais ces deux différences n'en apportent que dans le choix du lieu où on veut combattre, et nullement dans la manière d'agir sur ce terrain. Celle ci est la même; et ce qu'on voit de nos jours, s'éxécuter par la Cavallerie; les régles qu'elle suit dans sa manière d'agir pour obtenir la victoire, sont celles que suivaient les Anciens pour leurs Armées entières. La Cavallerie en plaine sans appui des flancs n'est jamais embarassée que lorsqu'elle en a une beaucoup plus nombreuse en tête, capable de l'envelopper absolument. Ce n'est point du terrain qu'elle occupe, qu'elle attend la victoire; elle le quitte sans balancer pour aller au devant de l'ennemi; mais c'est de la promtitude de ses mouvemens, de l'effet d'une attaque imprévue, sur quelque partie faible, souvent de quelque ruse de quelque embuscade. Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle; cela suffit pour persuader le Lecteur de sa verité. D'a-

D'après ces idées, fondées, sur ce que l'on voit tous les jours à la guerre, et sur le résultat du paralléle de presque toutes les rélations des batailles modernes et anciennes, on peut entrevoir la cause de la vanité, que les personnes attachées à l'Etat major de l'Armée, et chargées des détails topographiques, attachent, selon l'Auteur de l'Essai Général de Tactique, à leur bésogne. L'infanterie soutenue de l'Artillerie, fait la force principale de nos armées; tout roule à leur égard, sur le terrein tant pour l'attaque que pour la défense. Il n'est pas bien étonnant que ceux qui sont employés, à raison de leur connaissances sur la nature et le meilleur emploi de cette partie si nécessaire, s'en fassent un peu accroire. S'ils poussent pourtant cette imagination trop loin, on sent bien que cette vanité devient ridicule. La bonne manière de les en guérir, serait, ce me semble, de réduire la théorie du terrain et de ses effets à des principes fixes, ce qui n'a point encore été fait, et ce qui est très possible; ensuite il faudrait que tous les Officiers se la rendissent familière, parcequ'en effet elle leur est nécessaire à tous. Une chose que tout le monde fait, ne peut plus être un sujet de vanité.

J'aurais plus de confiance en ce moyen, que dans ce que ce même Auteur propose, pour que l'action de nos trouppes dépende moins du terrain, et que celui ci ne joue plus un rôle si considérable

dans

dans les grands événemens militaires. En perfe-ctionnant la tactique, en rompant mieux que nous ne fesons les trouppes à en éxécuter toutes les manoeuvres, il prétend, que celles ci opéreraient bien plus qu'elles ne font dans nos guerres. Des armées manoeuvrières, (c'est son expression,) mettraient celles qui se meuvent comme les nôtres, bientôt hors de mésure. Ce seraient alors, comme chez les Anciens, des mouvemens bien combinés, et promptement éxécutés qui decideraient les batailles. Les Armées viendraient à la rencontre l'une de l'autre; se tiendraient en suspens, sur les dispositions d'attaque et de contre-attaque que chacune méditerait; et finiraient par se choquer avec violence dans les points qu'elles auraient choisis, comme les plus propres à leurs vues. Cette idée est belle; elle peut être éxécutée à un certain point; et je crois sans peine qu'une grande partie des trouppes de l'Europe ne sont pas encore parvenues à ce point là. Mais je ne sais: il me parait que le grand Génie militaire, qui a fait faire des pas de Géans à la tactique depuis le commencement de son régne, l'a portée presque au plus haut point de justesse et de promptitude possible; car enfin la nature de l'homme étant connue; l'ordonnance des trouppes données, il n'y a qu'une meilleure manière d'éxécuter les mouvemens que la guerre demande. Au moyen de ces données cette manière peut se trouver, et à moins que Vous

ne

ne changiez quelque chose aux prémières on ne pourra rien changer à l'autre. Or il me parait que cette manière a été trouvée, ou à peu près, par ce Monarque étonnant, et qu'il ne peut être question que de plus ou de moins de promptitude et d'ordre dans l'éxécution, ce qui a encore ses bornes fondées sur la nature humaine. Et il ne faut pas croire, à ce sujet, que ce qu'on a pu faire faire une fois à dix, à vingt, à cent hommes, on le fera faire aussi à toute une armée. Je sais bien à la vérité, que ce grand Roi a réalisé à un certain point, et peut être au plus haut point possible, l'idée de l'Auteur que j'ai cité. Je sais qu'il en a rétiré les plus grands avantages, et que plusieurs des batailles qu'il a livrées, ne ressemblent point à celles que bien d'autres trouppes se sont données, depuis l'introduction de l'ordonnance actuelle, et de la multiplication des bouches à feu. Cependant en méditant bien tout ce que j'ai vu et lu, j'ose penser, que le terrain maitrise trop les deux grands pivots de nos armées. L'Infanterie et l'Artillerie, pour que les manoeuvres puissent jamais réprendre l'ascendant, qu'elles avaient autrefois sur le sort des combats. Elles contribueront sans doute à la victoire, et il faut y éxercer les trouppes avec tout le soin imaginable. Celles qui marcheront, qui doubleront, dédoubleront, déployeront, et se mettront en colonne plus rapidement et avec plus d'ordre que d'autres auront un avantage immense; non seulement

un

un jour de combat, mais dans toute la conduite la guerre. Mais il ne faut pas penser, que cela puisse leur donner la victoire, indépendamment terrain. Je me crois autorisé à soutenir, qu'une Armée qui aura choisi une bonne position, y résistera certainement, à fermeté égale dans les troupes, et à prudence égale dans les chefs. et y battra l'ennemi; quand même celui ci serait bien plus manoeuvrier qu'elle. Les lenteurs inséparables des manoeuvres de l'Infanterie la mieux éxercée, à cause de l'attirail de guerre qu'elle traine après elle, mettra l'armée moins éxercée toujours en état de découvrir à tems son dessein et de s'y oppoſer, si d'ailleurs le Général qui la commande fait son métier. Il ne faudrait à l'Armée moins manoeuvrière que plus de précautions dans ses mouvemens, et plus de tems pour les éxécuter. Cela la jettera dans bien des inconvéniens sans doute, tant pour éviter sa défaite, que pour gagner des avantages, et surtout pour poursuivre ceux qu'elle aurait pu se procurer. Mais j'ose dire que le génie d'un grand Général y pourra suppléer, surtout dans la guerre défensive et que ce désavantage sera même moins sensible dans une bataille, que dans tout autre occasion de guerre. Je suis autorisé à en juger ainsi, par l'éxemple même du grand Roi, qui a su porter si loin, l'art de mouvoir les trouppes. Dans un tems où les siennes avaient une supériorité énorme et décidée sur celles de ses ennemis, dans tout ce qui con-

concerne la tactique, elle ne put pourtant pas lui donner ces avantages irrésistibles sur eux, qu'elle aurait du lui fournir si nos armes n'avaient changé de nature, et ne plaçaient les plus sûrs moyens de victoire dans le terrain; et qu'elle lui aurait donné chez les Anciens. Ajoutons à ceci encore une observation très importante. C'est que plusieurs des victoires que ce grand Monarque a remportées, c'est au savant usage qu'il a fait, d'une Cavallerie supérieure, formée par lui même, qu'il les doit. Or nous l'avons dit; les manoeuvres, et la rapidité des mouvemens sont tout pour la Cavallerie, qui n'a pas changé de nature.

Chez les Anciens toute l'habileté d'un Général n'aurait pu suppléer au défaut de bien manoeuvrer dans les trouppes; parceque le terrain n'était presque rien, et les manoeuvres tout. Le terrain nous fournit mille moyens d'éviter le combat, d'ôter à l'ennemi l'envie d'en livrer un, ce qui donne de grandes ressources à un Général. Les Anciens, par plus d'une raison, ne pouvaient faire la guerre sans donner des batailles, et dans ces batailles on combattait presque sur le même terrain; puisque le combat ne commençait proprement que lorsqu'on s'était joint. Les trouppes qui manoeuvraient le mieux étaient alors sûres de la victoire, parcequ'elles chargeaient l'ennemi d'une façon imprévue, qui ne manquait pas de le rompre.

Tel

Tel eſt le tableau comparatif de la ſituation où nous nous trouvons, nous et les Anciens, rélativement au combat proprement dit, à l'action même. Il nous reſte à éxaminer en quoi l'invention de la poudre a fait changer le troiſième point, ſavoir la rétraite après l'action. Il n'y a point de défaite ſans victoire, ni de rétraite ſans pourſuite; ainſi en parlant de la ſituation du parti vaincu et obligé de céder le champ de bataille à l'ennemi, je traite par là même de celle, où ſe trouve le vainqueur qui doit pourſuivre celui qui ſe rétire.

C'eſt ici ce qui forme le triomphe complet de nos armes, parcequ'elles mettent non ſeulement des bornes à la victoire, mais qu'elles peuvent même donner les moyens de la rétablir. Chez les Anciens des trouppes une fois renverſées ne pouvaient guères réparer le combat. Et quant à la rétraite, c'était on peut le dire, une choſe inconnue pour eux. L'iſſue d'une bataille était chez eux, la victoire ou une entière déroute. Voici les détails néceſſaires ſur cet objet pour appuyer ce que j'avance.

Nos armes nous obligent à combattre à une aſſez grande diſtance, et cette diſtance fait que nos trouppes, lorsqu'elles ſe débandent, ſe mettent rarement à fuir ſi pleinement, qu'on ne puiſſe bientôt les raſſembler. Il ne s'agit pour elles que de ſe mettre hors de la portée du feu, et elles n'ont ſouvent que quelques centaines de pas à faire en

arrière

rière pour cela. L'ennemi, trop éloigné d'elles, lorsqu'elles se rétirent, et craignant de déranger son ordre de bataille en les poursuivant, les laisse aller. Mais quand on détacherait même des troupes pour les poursuivre; une maison, un chemin creux, la moindre petite haye, que la tête des fuyards peut gagner et occuper, suffit pour que le reste se rémette sous la protection du feu qui en sort et qui arrête ceux qui poursuivent.

Une trouppe ne saurait en mettre une autre en désordre, sans déranger un peu son propre ordre. Si l'Infanterie qui a été forcée de se réplier, a de la Cavallerie pour la soutenir; il n'est pas rare, que celle ci culbute l'Infanterie victorieuse, avant qu'elle se soit rémise de son dérangement. Les Anciens ne pouvaient pas soutenir comme nous une de ces armes par l'autre, parce qu'ils avaient peu de Cavallerie, et parcequ'ils étaient obligés de placer le peu qu'ils en avaient sur les aîles; pour empêcher celles ci, d'être tournées par la Cavallerie ennemie. D'ailleurs l'Infanterie culbutée, était suivie de si près, par celle qui avait culbuté, qu'une charge de Cavallerie aurait foulé aux piés les amis, sans pouvoir percer qu'en désordre jusqu'à l'ennemi.

Je ne parle pas du secours que l'Infanterie de prémière ligne peut recevoir de celle de la seconde, lorsqu'elle souffre; parceque les Romains au moins rangeaient leur Infanterie de façon à faire usage de

 cette

cette ressource. Il est vrai qu'elle était inco
aux Grecs, qui mettant toute leur confiance d
Phalange, étaient battus sans reméde, dèsque
dre de cette masse se dérangeait. Aussi était c
un grand défaut de leur Art militaire; quo
faille avouer, qu'il était inséparable du Systèm
leur ordonnance. Car comment soutenir une mas
seize de profondeur, rangée sans presque aucu
tervalle? Tout ce qui aurait été derrière, aurai
infailliblement entrainé par son désordre. Ce
aussi manifestement cet avantage, dans l'ordr
bataille des Romains, qui décida de la supéri
de ceux ci sur les Grecs.

Mais outre les ressources que nous fourn
la nature de nos armes, et l'ordonnance r
soit pour rallier notre Infanterie, lorsqu'ell
du dessous, et la ramener au combat; soit p
faire soutenir par d'autres trouppes: (la nat
nos armes; en ce que nos trouppes comb
avec elles d'assez loin, pour avoir le tems de
mettre, avant que l'ennemi leur tombe sur le
pour les en empêcher; ou celui de faire plac
qui approche pour les soutenir, sans y me
désordre, et pour donner aux trouppes de s
le tems de se rémettre avant d'entrer en co
supposé qu'il y eût eu quelque part du dérange
par la précipitation de la rétraite: l'ordre r
parceque des trouppes sur cette ordonnan
sauraient entrainer en fuyant un corps qui s'a

ur les soutenir, et qu'elles s'écoulent en un mon-
nt avec facilité, même par de petits intervalles;)
ntre ces ressources, dis-je, que nous avons, pour
ablir le combat, nous en trouvons encore d'au-
s dans la nature de nos armes, pourqu'un mau-
s succès contre l'ennemi, n'entraine pas la per-
de toute l'armée, comme cela arrivait presque
ijours chez les Anciens.

Avant de détailler ceci, il faut pourtant que
serve encore ici, que les Romains ne parve-
ent à leur but, de faire soutenir les trouppes dans
combat, qu'en formant des corps à très petit
nt, et les coupant par des intervalles égaux à ce
me front. Cet arrangement est tout à fait dans
prit de l'ordonnance profonde lorsqu'on veut y
idre les moyens de soutenir des trouppes rom-
es par d'autres, et donner à celles là les moyens de
rémettre. Car il ne faut pas songer ici, aux grands
ervalles qu'il y avait entre les files chez les Ro-
ins; et croire, que, parceque des trouppes frai-
es, qui allaient rélever des combattans harrassés,
glissaient et s'en chassaient quelque fois entre les
s pour prendre leur place; les fuyards d'une
uppe culbutée eussent pu s'écouler au travers. Il
faudrait pas du tout connaitre la nature d'une
te, pour se l'imaginer, et pour ne pas voir,
'un corps profond renversé doit nécessairement
porter tout ce qui s'avance sur lui, à moins qu'il
trouve partout de très grands intervalles. Ainsi

il faut, pour être en état, dans l'ordre profond de soutenir une prémière ligne par une séconde, couper l'une et l'autre en petits corps, rangés avec de grands intervalles, et les placer en échéquier, comme faisaient les Romains. Il n'y a que ce moyen là: mais il ne laisse pas que d'avoir ses inconvéniens. Des trouppes ainsi rangées donneront toujours prise à une cavallerie hardie, et à tout ce qui sera assez leste pour tourner ces petits corps séparés en les attaquant. Aussi les Romains jugèrent-ils souvent à propos de changer leur ordre de bataille, pour imiter celui des Grecs. Cependant dans les cas ordinaires, il vaut beaucoup mieux, avoir une seconde et une troisième ligne même, pour soutenir et rétablir le combat; puisqu'au fond elle peut venir au secours de la première, si l'on tentait d'en couper et tourner les parties isolées; que d'attendre tout son salut d'un seul corps, quelque forte que soit son ordonnance; qui, si le désordre s'y met une fois, entraine la ruine de toute l'armée.

Quoiqu'il en soit nous réunissons sur ce point les deux avantages: celui de n'avoir pas besoin de couper nos trouppes par de si petites parties, ni par de si grands intervalles; avec celui de pouvoir les faire soutenir. On sent bien que dès qu'un corps sur seize, ou même seulement sur dix de hauteur se met en confusion, c'est une foule qui rétombe en aveugle sur tout ce qui se trouve dérrière elle.

elle. Supposé que le prémier et le second rang des fuyards apperçoivent le corps qui s'avance sur eux pour les soutenir, et puissent lui faire place; au moins les autres n'en verront rien, et donneront tout au travers. Leur choc le dérangera avant qu'il puisse donner sur l'ennemi; et lorsque celui ci suit de près comme cela ne manque pas dans une mêlée à l'arme blanche; on n'a pas le tems de se rémettre; car l'ordre n'est pas aisément remis dans un corps profond. Mais quand nos bataillons se dérangent, cela ne manque presque jamais de s'opérer à des centaines de pas de l'ennemi. La nuée des fuyards est large mais sans profondeur; tous peuvent appercevoir ce qui s'avance pour leur soutien; lui faire place, et s'écouler par les intervalles que chacun voit; et qui, sans être ni si grands ni si nombreux que ceux des Romains, le sont toujours assez, pour que des corps minces et où chacun voit son chemin, puisse y passer; et pour qu'il ne faille pas faire un grand tour pour y arriver. D'ailleurs on éxerce les trouppes à ce mouvement, de laisser passer une prémière ligne qui se rétire, à travers une autre qui s'avance.

La prémière se partage en sections, qui par un à droite passent à travers des intervalles de trois files, qui se rangent pour leur laisser le passage libre, et qui se rémettent aussitôt que tout |a passé, ce qui ne cause pas le moindre rétard. On ne me dira pas, peut être, que cela ne se fait pas sur le

 champ

champ de bataille, comme sur la place d'éxercice, sans m'en faire trop accroire, je puis assurer, qu'on ne me dirait par là rien de bien nouveau. Mais si on voulait régarder comme inutile, tout ce qui ne s'éxécute pas sur le champ de bataille, aussi régulièrement, que sur la place d'éxercice, il faudrait rénoncer à toutes les évolutious. On doit régarder comme un point certain, que rien ne se fait en campagne, comme à l'éxercice en tems de paix. Le mouvement le moins réguliérement fait, dans cette dernière situation, éxige toujours une tension dans le corps et l'esprit du Soldat, qu'il ne peut soutenir pendant le tems et dans les circonstances sujettes à donner des distractions, où il est obligé de manoeuvrer, le jour d'un combat. On n'éxige là que du silence pour entendre les ordres, et autant d'attention et de justesse qu'il faut pour éviter la confusion. C'est aux Officiers à suppléer au reste. Mais cela n'empêche pas que les trouppes les mieux rompues aux éxercices en temps de paix ne soyent toujours celles qui éxécutent avec le plus d'ordre et sans confusion tout ce qu'il faut faire devant l'ennemi. Lorsqu'il s'agira donc pour de pareilles trouppes de passer au travers d'un bataillon qui s'avance pour prendre leur place, ou de laisser passer un bataillon qui se rétire; cela ne se fera pas comme à la place de parade, chaque peloton passant par sa trouée à distances égales, de sorte qu'au mot; *halte*, *front*; le bataillon soit tout prêt à se réformer par un quart

de

de converſion de tous les pelotons. Mais cela pourra toujours ſe faire ſans déranger le bataillon qui s'avance. Les trouées ſe formeront où elles pourront, il y paſſera ce qui ſe trouvera à portée; cinq files par l'une, dix par une autre, cinquante par une troiſième: mais ce ſeront toujours trois files qui feront place et qui réboucheront le trou auſſitôt que tout aura paſſé. Voilà comment il faut ſe répréſenter la choſe; et alors on verra que ce mouvement n'eſt pas imaginaire, et qu'il prouve que l'ordre mince admet le paſſage des fuyards au travers de ceux qui s'avancent ſur auſſi peu de profondeur pour les ſoutenir et leur donner les moyens de ſe rallier derrière eux, ſans déranger l'ordre de ceux ci.

J'ai poſé, que la nature de nos armes et les conſéquences qui en découlent étaient telles, qu'un mauvais ſuccès, ſoit du côté de l'aſſaillant, ſoit de celui qui défend un poſte, n'entraîne plus, comme autre fois la perte d'une armée; c'eſt à dire, que nous ſommes en état même après une bataille perdue de faire une rétraite; tandis que chez les Anciens le vaincu était toujours mis dans une déroute totale, et toute ſon armée détruite.

Cette différence vient manifeſtement de nos armes. Chez les Anciens il n'y avait pas de combat ſans mêlée. Les fuyards avaient le vainqueur à leurs talons. Point de moyen de gagner quelque

avance pour ſe rallier, pour ſe rémettre. Nous ne nous engageons presque jamais ſi avant. La force de nos armes de jet eſt telle, qu'elle met les trouppes en désordre à une aſſez grande diſtance. Mais auſſi, ou bien ce désordre eſt aſſez tôt réparé; ou lors même qu'il ne peut pas ſe réparer, il y a aſſez loin de l'ennemi aux fuyards, pour empêcher celui ci de les talonner de ſi près, et pour laiſſer aux autres le tems de gagner l'avance néceſſaire, pour lui échapper.

Les Anciens dès qu'ils étaient battus, ne pouvaient presque jamais ſe rallier, qu'avec une difficulté extrême, à moins que des trouppes fraîches de ſeconde ligne ou de réſerve, n'avançaſſent pour ſoutenir les efforts de l'ennemi, et leur fournir ainſi les moyens de ſe rémettre. Pour nous, dèsque nous pouvons placer quelques uns des fuyards même dans un lieu, d'où ils puiſſent faire feu ſur l'ennemi, à couvert de quelque obſtacle qui les empêche d'être forcés auſſitôt; le vainqueur eſt arrêté dans ſa pourſuite, et les fuyards ont le tems de gagner les devants et de ſe mettre en ſureté. Et il n'eſt pas poſſible de trouver une contrée en Europe, où l'on ne rencontre à chaque pas un bois, un ravin, un ruiſſeau, des hayes, une maiſon, ou quelque choſe de ſemblable, pour y poſter un détachement, dont le feu donnant en flanc ſur la colonne de ceux qui pourſuivent, les arrête par là tout court. On voit bien, que ſans la portée de nos armes, un

poſte

poste pareil ne pourrait pas couvrir une rétraite. Les vainqueurs dans leur poursuite se contenteraient de le masquer, pour l'empêcher de tomber sur le flanc de ceux qui poursuivent; mais on ne saurait masquer comme cela le feu qui sort d'un pareil poste, et qui mettrait infailliblement le désorde parmi tout ce qui passerait à sa portée. Observons pourtant, que je mets ici les choses au pis; en supposant que, forcés à ceder à la supériorité du feu de l'ennemi, tout va à vau-déroute, et que c'est aux fuyards eux mêmes à couvrir leur rétraite par quelque ressource pareille. Je dis, que, même dans ce cas là, la distance de l'ennemi aux fuyards, et les précautions que celui ci est obligé de prendre, pour ne pas tomber lui même dans un trop grand désordre, en les poursuivant, font, que la tête des fuyards est toujours en état de s'emparer d'un poste pareil, qu'elle trouvera partout, pour couvrir la rétraite du reste. Mais il faut songer que le moindre Officier, s'il attaque ou s'il se defend quelque part, ne manquera jamais de faire garnir d'avance, tout ce qui peut servir à couvrir sa rétraite, dèsqu'il s'apperçoit qu'il va être obligé d'en faire une. A plus forte raison un Général n'y manquera-t-il pas dans un combat, où il peut le faire avec des trouppes fraiches, et en assez grand nombre, pour tenir en respect tout ce que l'ennemi pourrait détacher, avec ordre de s'aventurer à la poursuite.

A cela se joint encore, la grande étendue de notre front; qui fait que communément, il n'y a que quelques parties des armées qui s'engagent. Tout le reste s'est tenu souvent pendant tout le tems, hors de la portée de l'ennemi. Ces trouppes font, ou de leur côté, une rétraite presque aussi tranquille, que si elles n'avaient fait que décamper devant l'ennemi; ou bien on les employe à soutenir la rétraite de celles qui ont combattu; à les dégager, à former une arrière garde puissante et capable d'arrêter les Corps détachés pour poursuivre et pour faire des prisonniers.

Car il faut bien observer que la lenteur dans les mouvemens d'une armée, dont nous avons déjà détaillé les causes, opére aussi pour empêcher celle qui a vaincu, de poursuivre en entier, l'ennemi. Chez les Anciens, les Armées se choquaient toujours sur tout leur front: et lors même qu'elles s'entre attaquaient par la ligne oblique, l'aile qui se réfusait au combat, était à peine aussi éloignée de l'ennemi, que le sont chez nous celles qui combattent. Dans cette proximité; avec un champ de bataille étroit que l'oeil pouvait embrasser, et qui n'offrait nulle chicane de terrain; lorsque toute l'Armée vaincue fesait volte face, toute celle des vainqueurs se mettait sans risque à sa poursuite. Obligés d'ailleurs de choisir un emplacement, où rien n'empêchaït les armées de se joindre sur tout leur

leur front; emplacement, que la petiteſſe de celui ci leur rendait fort aiſé à trouver; un tel champ de bataille n'offrait aucun obſtacle à la pourſuite. Chez nous au contraire le champ de bataille eſt toujours parſemé d'obſtacles qui empêchent les deux armées de ſe joindre ſur tout leur front, à cauſe de ſon étendue énorme. Ces mêmes obſtacles empêchent auſſi toute l'Armée victorieuſe de ſe porter en avant, avec aſſez de viteſſe, pour que le vaincu ne puiſſe pas faire de rétraite; et pour le mettre dans une fuite entière. Elle n'a de parti à prendre, que de détacher des corps de trouppes, pour troubler l'ennemi, dans ſa rétraite; l'empêcher d'emmener ce qui l'embarraſſe dans ſa marche, comme équipages et canons; faire priſonnier ce qui reſte en arrière, ou ce qui ſe trouve en déſordre dans la partie même où l'on a combattu; couper enfin, ſi l'on eſt heureux, quelque corps plus expoſé dans la retraite, ou que l'ennemi eſt obligé de ſacrifier pour ſauver le reſte. Si toute l'Armée voulait ſe mettre en colonnes pour ſuivre celles de l'ennemi, elle ne l'atteindrait pas, et n'oppoſant alors à ſon arrière garde qu'une tête d'avant garde tout au plus égale en front à l'arrière garde de l'armée vaincue, l'une n'aurait aucun avantage, et l'autre n'en couvrirait pas moins la rétraite. Si elle voulait ſe porter en avant en front de bandière, ce mouvement romprait l'armée, et l'expoſerait beaucoup vis à vis d'un ennemi qui, ayant des trouppes encore enſemble, ferait

ferait bien aſſez courageux, pour ſaiſir un moment favorable de charger lui même; ou bien il ſe ferait avec tant de lenteur, que l'ennemi ſerait bien loin, avant qu'on eut fait le prémier quart de lieue. Voilà auſſi ce qui arrive. L'Armée victorieuſe campe ſur le champ de bataille le jour de la victoire, ou ſe porte, tout au plus, à une demie lieue au delà.

On ne m'objectera pas ſans doute qu'il y a eu des actions ſans rétraite, où tout s'eſt mis à fuir à la débandade, et qui ont entrainé la ruine totale d'une Armée. Il y a eu dans tous les tems des Généraux qui ont commis des fautes exceſſives, et qui en ont été punis. Un Général mal habile, qui s'eſt laiſſé battre; ou un plus habile, à qui la tête tourne après une bataille perdue; peuvent tous les deux, ne point faire de rétraite du tout; et alors les trouppes ſe ſauvent comme elles peuvent, et il s'en perd ſans doute beaucoup. Mais cela n'empêche pas, que la nature de nos armes ne ſoit telle, qu'elle nous met en état de faire une rétraite, lors même qu'on a eu le ſort contraire dans les combats; par oppoſition aux Anciens, qui par la nature de leurs armes, ne pouvaient livrer de combat, qui n'entrainât une diſperſion totale de tout ce qui avait combattu. Il fallait ſe rétirer ſans combattre; ou, dèsque le combat avait lieu, la rétraite devenait impoſſible; il fallait vaincre ou fuir; détruire ou être détruit.

C'eſt

C'eſt encore à cela qu'il faut attribuer la quantité d'hommes, que coutait chez eux une bataille. On a voulu juſtifier les Armes à feu, du réproche d'infernalité, que leur ont fait des déclamateurs de toutes les eſpèces; en ſoutenant qu'elles étaient moins meurtrières que les armes de main, dont ſe ſervaient les Anciens; et on a voulu prouver cette opinion par la comparaiſon du nombre des morts, dans les battailles de l'un et de l'autre âge. Cette opinion eſt vraie et fauſſe, ſuivant l'idée qu'on y attache. Si on compare l'effet des deux eſpèces d'armes dans le tems du combat: les nôtres, tant parcequ'elles excluent toutes les armes défenſives, que parcequ'elles déchirent plus violemment le corps humain, ſont incomparablement plus meurtrières. La pointe d'une ſariſſe, celle de l'epée gliſſaient ſur la moindre lamelle de fer ou de cuivre, qu'on lui oppoſait. Un cuir bouilli un peu fort, ſuffit pour faire tomber à plat un coup de taille. Rien de tout cela n'oppoſe la moindre réſiſtance à une balle, encore moins à un boulet. Ainſi l'on peut aſſurer que nos combats coutent la vie à bien plus d'hommes que ceux des Anciens. Mais le combat une fois fini et décidé, le carnage ceſſe chez nous, au lieu que c'était là où il commençait chez les Anciens. Les fuyards pourſuivis l'epée dans les reins par les vainqueurs, tombaient ſans reſſource ſous leurs coups. C'était là où le vainqueur portait des coups aſſurés et mortels, à des hommes

mes qui se précipitaient les uns sur les autres, sans pouvoir se défendre. Celà n'a point lieu chez nous par les raisons que j'ai dites; qui nous mettent en état de faire une retraite après un combat malheureux, et de sauver de très grands débris d'une armée battue. On aura donc raison de dire, que nos armes ont rendu nos batailles moins meurtrières, si on attache à cette expression, l'idée de l'ensemble de tous leurs effets. Mais on aura tort, si on n'a égard qu'à leur action immédiate.

La preuve de ce que j'avance, se trouve dans la grande disproportion qui se trouve toujours dans les batailles des Anciens, entre le nombre des morts des vainqueurs, et celui des vaincus. Quoiqu'on dise du peu de fond qu'on peut faire, sur la véracité des historiens de l'Antiquité; et surtout quant à l'éxactitude des nombres dans leurs Ouvrages, plus sujets que tout le reste aux erreurs de Copiste: on ne saurait, (à moins de pousser le Pyrrhonisme historique au delà de toutes les bornes,) nier que le nombre des morts n'ait été communément incomparablement plus grand du côté des vaincus, que de celui des vainqueurs. Je crois aisément qu'on n'a pas été fort éxact anciennement à faire le dénombrement des trouppes des deux côtés, ni celui des morts. Artaxerxe marchant avec une Armée de 1,200,000 hommes, contre son frère Xerxes qui en conduit une guères moins nombreuse en

Gréce;

Gréce; sont surement des éxagérations, de la part de ceux, qui, frappés de la vue d'une multitude énorme, et obligés de lui donner un nombre, en ont nommé un tel que leur imagination troublée leur dictait. On ne risque sans doute rien à réduire ces Armées au tiers ou au quart des nombres indiqués. Il en est de même des morts en bien des occasions, où leur nombre surpasse toute créance. Vingt mille morts peuvent en paraitre 100000, à celui-qui ne les compte pas. L'éxactitude de notre Service; la façon dont l'art d'écrire et de chiffrer est généralement répandu de nos jours, au point de l'éxiger du moindre corporal; nous garantissent de ces erreurs. Mais si les nombres éxagérés que l'on trouve par ci par là dans les historiens Anciens, ne peuvent être admis; il n'en est pas de même de la proportion entre les morts des deux partis. Les Anciens connaissaient trop bien les loix de l'histoire, et avaient en général trop d'amour de la gloire, pour les enfreindre aussi inpudemment, que les en accusent ceux, qui affectent un Pyrrhonisme historique outré. Dans tous les cas, où l'historien a pu recevoir des notions sur le nombre des morts, je ne défendrai pas l'éxactitude du nombre même, mais bien celle de sa proportion. Ainsi je ne statuerai rien ni sur le nombre des morts ni sur la proportion de ces nombres, dans les batailles d'Osiris ou de Semiramis; parceque les historiens qui en parlent, n'en ont pu avoir la moindre connaissance. Mais lors-

qu'il

qu'il eſt queſtion de la bataille de Marius contre les Cimbres; ou d'autres ſemblables; je ne voudrais pas garantir le nombre des morts à quelques milliers près, parceque le Général Cimbre ne recevait pas le rapport journalier du pied complet de ſes régimens par écrit, et que ce n'eſt pas de là qu'eſt tiré la liſte des morts, comme chez nous, mais d'un dénombrement vague, ou même d'une eſtimation au coup d'oeil. Cependant je ne croirai jamais qu'une vanité patriotique ridicule, ait porté les hiſtoriens Romains à augmenter ſans meſure le nombre des morts du parti ennemi, et à diminuer de même celui des leurs. Je ne le croirai pas; tant, parcequ'il n'y a que celui qui ne connait pas les anciens, qui ſoit capable de les ſupçonner d'un crime de faux auſſi ridicule; que parceque je n'apperçois rien d'impoſſible dans la choſe même.

Parcequ'une choſe n'éxiſte plus, ou même qu'elle eſt impoſſible et inconcevable dans le temps préſent, il ne faut pas penſer qu'elle l'ait toujours été, et qu'elle n'ait jamais éxiſté. Cette façon de juger quoique aſſez naturelle, et très commune, n'en convient pas d'avantage à ceux qui ſe piquent d'un eſprit philoſophique. Il eſt vrai que chez nous, le nombre des morts n'eſt ſouvent guères plus grand du côté des vaincus que de celui des vainqueurs; au moins y a-t-il toujours de la proportion, même quand des trouppes ſe battent mal,

contre

contre d'autres qui se battent bien. Chez les Anciens la chose était différente. La raison en est qu'il se tue beaucoup de monde, de nos jours, dans le combat, et peu dans la fuite, et que chez les Anciens il se tuait beaucoup de monde dans la fuite et peu dans le combat. Il y a deux causes de cela. La première celle que je viens de détailler. L'étendue de notre front fait que les armées ne se chargent qu'en peu de points, et d'assez loin pour laisser les moyens de faire une retraite avec quelque reste d'ordre, après un mauvais succès, à quoi la nature de nos armes est encore favorable. La seconde c'est que la culture a percé jusqu'aux dernières classes des hommes; que le commerce des nations a formé un lien entre elles, qui a adouci la férocité naturelle dans les combats. Le Soldat n'est pas fort avide du sang de son ennemi; il n'en veut communément qu'à sa bourse à sa montre &c. qu'il obtient tout aussi bien en le fesant prisonnier, qu'en le tuant. Il faut encore observer, que l'éloignement dans lequel les trouppes combattent, rend leur acharnement les unes contre les autres, bien moins vif, que du tems où les combattans se voyaient le blanc des yeux; et donne beaucoup plus de prise à l'Officier, pour modérer la férocité, qui pourrait animer le Soldat. C'est encore ici un effet de la nature de nos armes. Vingt Soldats avec un Officier cantonnés quelque part, quoiqu'entourés d'ennemis, se rendent par une espèce de capi-

 tula-

tulation; parceque si on les pousse au désespoir pourraient ôter la vie à bien de braves gens av de la perdre. On s'arrête hors de la portée du fusil, et on entre en pourparler avec eux. Chez Anciens, en avançant sur une petite trouppe d'ennemis, en foule et le bouclier haut; on était de leur ôter sans danger tout l'usage de leurs armes et de les tuer sans risque: au lieu que chez nous plus la foule qui marcherait à une petite trouppe serait grande, plus les coups de celle ci seraient dangereux, dans tout l'espace à parcourir. Ce que je dis est vrai; et j'en appelle à tous les Officiers qui ont vu des trouppes se charger à l'arme blanche s'il n'est pas bien plus difficile alors de rétenir la fureur du Soldat, de l'empêcher de tuer tout ce qu'il rencontre, que lorsque les trouppes se sont tenues comme elles font communément, dans la portée ordinaire de la charge avec les armes à feu.

Toutes ces choses dûment considérées, on sentira aisément; que si quelque cause obligeait l'un des deux partis à prendre promptement la fuite chez les Anciens, le nombre des morts devait être fort petit des deux côtés, au moment où le combat finissait, et où la fuite commençait. Mais comme tout concourait à rendre terrible, le carnage qui se fesait des vaincus dans la fuite, sans que le vainqueur y perdit rien; il était très naturel, qu'il n'y eut aucune comparaison entre la perte d'hommes de celui ci et celle des autres. Cent hommes co

tre vingt mille, n'ont alors rien d'incroyable. Une pareille disproportion n'éxiſte jamais chez nous; et voilà ce qui la rend incroyable, à ceux, qui ne conſidérent les objets que légérement. Chez nous les batailles les plus déciſives entrainent tout au plus un grand nombre de priſonniers. Encore un Général habile, s'il n'a pu éviter le malheur d'être battu, trouve dans nos armes des reſſources, pour empêcher que ce malheur ne ſoit ſuivi d'une déroute totale et de la priſe d'une trop grande partie de ſon Armée. Mais ſans nos armes, toute ſon habileté ne lui ſerait d'aucune reſſource ſur ce point.

La Cavallerie n'ayant point changé d'armes a auſſi moins changé de nature que l'Infanterie, ſur ce point ci comme ſur tant d'autres. Ses combats et leurs ſuites, ne différent guéres de ce qu'ils étaient chez les Anciens. L'Arme de la Cavallerie, moins meurtrière que celle de notre Infanterie tue moins de monde. Mais il y a dans un combat de Cavallerie infiniment plus d'hommes frappés, à proportion du nombre des combattans, que dans nos combats d'Infanterie. Je ne puis m'empêcher de faire obſerver à ce ſujet, que les Anciens ne parlent point des bleſſés dans leurs batailles, au lieu que nous en marquons toujours le nombre. Cela vient indubitablement de ce que les bleſſures que font nos armes à feu mettent communément un homme pour longtems et ſouvent même pour toujours, hors de ſervice: au lieu que chez les Anciens peu

de ſemaines ſuffiſaient pour guérir tous les bleſ dont presque aucun n'était perdu.

On peut encore obſerver que le nombre d tués et des bleſſés, dans les combats de Cavaller eſt encore de nos jours, beaucoup plus grand côté des vaincus, que de celui des vainqueurs; proportion de celui des tués et des bleſſés dans l'In fanterie des deux partis parceque la Cavallerie tue et en bleſſe bien plus dans la fuite que dans combat même. Il eſt vrai que cette diſproporti n'eſt pas ſi grande que chez les Anciens. On p en aſſigner pluſieurs raiſons. Il y en a quelq unes de communes à toute Cavallerie, et elles ſaient auſſi que le nombre comparatif des tués et bleſſés dans la Cavallerie ancienne était bien mo dre que dans l'Infanterie. Voici les raiſons. courſe rapide du cheval dérobe infiniment p d'hommes aux coups des adverſaires dans une fu de Cavallerie, que dans une déroute d'Infanter L'homme eſt infiniment plus leſte et plus ingamb que le cheval, pour ſe gliſſer partout après ce qu'il pourſuit, et ſuivre tous les détours dont cel ci s'aviſe, afin de lui échapper. Enfin le coup l'homme à pied eſt infiniment plus ſûr que celui l'homme à cheval, dont il y en a dix qui frappe l'air, et dix autres qui tombent à plat, contre qui bleſſe, ſoit dans le combat ſoit dans la pou ſuite. Il y a d'autres raiſons particulières à no Cavallerie, dont voici les principales. Notre Ca va

valerie n'a presque plus d'armes défensives. Cela doit faire qu'il s'en blesse plus dans le combat même où le nombre des blessés et des tués ne saurait jamais différer considérablement entre les deux partis. Les armes défensives de la Cavallerie et de l'Infanterie chez les Anciens devaient faire, que, tant qu'on combattait de part et d'autre, de vingt, peut être de cent coups portés, et qui touchaient, à peine un ou deux blessaient-ils: au lieu que nos Cavalliers ne se touchent presque pas sans se blesser. Chez les Anciens tant Cavallerie qu' Infanterie, ce qui était frappé l'était donc principalement dans la fuite, où le vainqueur ne fait aucune perte. Ajoutons à cela les progrès de la culture, qui rendent le Soldat infiniment moins âpre au carnage, après la victoire qu'il ne l'était anciennement. Cela rend le nombre de ceux qui sont frappés dans la fuite beaucoup plus petit; on se contente de faire des Prisonniers. Ces deux raisons développent je pense suffisamment pourquoi la disproportion entre les tués et les blessés des deux partis, dans la Cavallerie moderne n'approche pas de cette même disproportion dans les Combats de Cavallerie des Anciens.

Tout cela sert, si je ne me trompe, très bien à prouver nos assertions sur l'article des rétraites après le Combat. On doit ajouter encore, que lorsque la Cavallerie peut se mettre aux trousses de l'Infanterie il se fait bien plus de prisonniers, que quand l'Infanterie qui a chargé, est seule obligée

de pourſuivre l'ennemi qu'elle a débusqué de ſ
terrain. Encore ces priſonniers ſont-ils pour
plupart bleſſés, parceque l'humanité ne perce
mais aſſez profondément dans le coeur de tous
hommes, pour empêcher le Soldat de frapper ſ
adverſaire, lorsqu'il l'a joint jusqu'à la portée
l'arme blanche. *) Par bonheur nos armes et pre
que tous les terrains fourniſſent aſſez de moyens
l'Infanterie, pour tenir la Cavallerie écartée, et
rétirer ainſi devant elle, ſans une trop grande perte
ſans cela nos batailles perdues, entraineraient ſou-
vent des conſéquences beaucoup plus grandes qu'
elles n'en ont communement.

Je ne penſe pas, qu'après ce que je viens de
détailler, on puiſſe alléguer rien de bien conclu
contre la plupart de nos aſſertions. Si le préſent Ou-
vrage ne parait pas inutile; s'il a le bonheur d'ob-
tenir le ſuffrage de Juges éclairés, et qu'on trouve
que j'aye réuſſi à détailler les vrais effets, qu'a eu la
poudre à Canon, ſur les principales parties de la
Guerre de Campagne: je pourrai quelque jour
pouſſer mes récherches plus loin, et montrer quelle
influence d'autres cauſes ont eu, tant ſur le même
objet, que ſur tout notre ſyſtême militaire en général.

*) Je ne veux pour preuve de tout ce que j'ai avancé
ici, que la rélation de la bataille de Roſsbach, que
je prie le Lecteur de lire attentivement à l'occaſion
de ceci.

RENVOI
ou Explication raiſonnée des Planches.

Planche Ière.

Section de la Phalange, nommée Xénagie, ayant fait volte face, en conſervant l'ordre des rangs entre eux des trois manières indiquées dans la planche même.

Les petits cercles pointillés marquent le premier emplacement de la ſection; ceux qui ſont faits au trait, celui, où ſe trouvent tous les Phalangites, après avoir achevé cette évolution. Les rangs étant numerottés on ne ſaurait ſe tomper ſur leur ordre, ni ſur le front des trois ſections.

NB. La Xénagie était une ſection de la phalange, de ſeize files, ſur ſeize rangs, formant par conſéquent un quarré parfait. Elle était de 256 hommes, et feſait la 64ème partie de la grande Phalange, complette, de 16324 h. (V. p. 199.)

Planche IIème.

Fig. 1ère réprésente un bataillon éxécutant la contremarche par pelotons, après avoir fait un à droite. Mais comme cela pourraît géner un peu le peloton des drapeaux; la

Fig. 2. montre un bataillon éxécutant le même mouvement, mais différemment, en ce que

toute l'aile droite ayant fait un à droite, exécut contremarche par la droite; et que l'aile gauc après avoir fait à gauche, contre marche pa même coté, au moyen de quoi le peloton du c tre où font les drapeaux ne se trouve aucunem dérangé. V. p. 204.

Fig. 3. représente les deux divisions du cen d'un bataillon, avec le peloton des drapeaux en deux, fesant volte face, en gardant l'ordre des ra entre eux, au moyen de demi conversions par quar de pelotons. Voici comment ce mouvement pou rait s'éxécuter: Le Chef du bataillon commander Volte face à droite par quarts de pelotons; (cha quart supposé de cinq ou de six files, sans cela ce rait par tiers ou demi pelotons.) A ce comman ment les Officiers sortiraient et diviseraient leurs lotons, et le peloton des drapeaux ferait à dr (Si l'on commandait Volte face à gauche, ce d nier peloton ferait à gauche.) Cela fait; le Ch commanderait: *A droite demi conversion*: mar Les sections des pelotons la feraient chacune, et peloton des drapeaux marcherait autant de pas p son flanc que chaque section aurait de files. L Officiers et les bas Officiers, (marqués ici par un p tit cercle, pour les distinguer) qui se feraient ten hors des rangs pendant le mouvement, rentrerai tout de suite à leur place entre les pelotons, que l vuides restants après le mouvement leur indiqu raient d'abord. Le peloton des drapeaux ferait fro du nouveau côté, sans bouger, et le bataillon a vancerait ensuite trois pas, pour s'aligner en même et avec ce peloton. La Figure représente mouvement, les demi conversions étant éxécut le front renversé; les Officiers rentrés à leurs p

ces, mais le bataillon n'ayant pas encore fait les trois pas en avant pour s'aligner ſur ſon premier emplacement. V. p. 206.

Fig. 4. repréſente le même mouvement éxécuté par des demi converſions à gauche, non pas pour faire volte face, mais pour renverſer l'ordre des rangs. Pour cet effet, les demi converſions faites, on commande demi tour à troîte, et le peloton des drapeaux fait trois pas en avant, pour que tout le bataillon puiſſe s'aligner en ſoi même et ſur lui. V. p. 206.

Planche IIIème.

Fig. 1ère répréſente deux Xénagies d'une Phalange en mouvement pour faire un quart de converſion, pour démontrer l'impoſſibilité qu'elles auraient à l'éxécuter.

Fig. 2. Quatre Xénagies d'une Phalange feſant le même mouvement deux à deux, pour faire voir, qu'elles pourraient l'éxécuter en ſe gênant un peu.

Fig. 3. Deux Xénagies qui s'étant ſerrées avant d'éxécuter le quart de converſion, et n'occupant plus que l'eſpace a. a. ſont en état de faire ce mouvement ſans ſe déranger. Pour ces trois Figg. V. p. 213.

Fig. 4. Manière de faire éxécuter le quart de converſion à un bataillon entier, en uſage de nos jours. V. p. 217.

Fig. 5. Deux Xénagies d'une Phalange, ſe formant ſur leur flanc par le déployement en éventail, homme par homme, pour montrer la manière dont

les anciens ont pu exécuter cette evolutoi
vant se servir des quarts de conversion po
fet. V. p. 219.

Fig. 6. Trois manipules Romains de
mes de front sur 10 de profondeur, se fo
leur flanc par le déployement en tiroir, a
rompu par des quarts de conversions, qu
faire en un besoin sans se serrer, comme
en A. A. A. Ou bien en se serrant avant
cuter, plus ou moins comme en a. a. a.
marqués s'étant serrés au point, où le
trouppes. V. p. 218.

Planche IVème.

Fig. 1ère. Manipule Romain placé d'a
l'alignement AB. et qui a du se porter dan
ment obliquement parallèle CD. montran
dont ce mouvement a pu s'exécuter par la
AC. FG. représente la forme de ce ma
plein mouvement pour se porter en CD,
courir les deux cotés du parallélogramm
CE. V. p. 221.

Fig. 2. Bataillon placé d'abord en E
veut se porter en GH. Il commence pa
mouvement de conversion par pelotons
point nécessaire, pourque tous les peloton
vent perpendiculaires sur FH. et ses
Après avoir marché jusqu'en GH. tous les
se trouvent avec leur aile gauche dans l
a. a. a. de la ligne GH, et se rémettent en
le mouvement de conversion contraire à ce
avaient fait d'abord. V. p. 222.

Planche Vème.

Fig. 1ère. Huit Xénagies d'une Phalange en
he de paragogue ou par le flanc, passant un
qui n'admet que quatre files ou le quart de
ofondeur de la phalange. Deux Xénagies ont
, et sont en halte jusqu'à ce que la troisième
. Celle ci y est occupée: la 1ère section s'est
jointe aux deux Xénagies de la tête: la 2de a passé
se poster à sa place près de la 1ère; la 3ème est
e pont, qu'il faut qu'elle passe entièrement avant
ouvoir marcher à sa place près de la 2de: En-
la 4ème après avoir occupé successivement la
e de la 3ème et de la 2de, vient de se porter à celle
1ère vis à vis du pont, et est sur le point de
cher pour le passer. Dèsque cela sera fait les
Xénagies de la tête marcheront l'espace qu'oc-
e une Xénagie pour laisser à la quatrième celui
l faut pour passer; et les cinq d'en deça de la ri-
s'avanceront d'autant, jusqu'auprès du pont,
s quoi elles feront halte jusqu'à ce que la qua-
ne ait achevé de passer. Et le passage sera une
de petites marches et de petites haltes jusqu'à
ue le tout soit à l'autre bord, ce qui demandera
noins quatre fois et un quart le tems qu'il au-
fallu, pour parcourir toute la longueur de la
ange. NB. De quelque manière que les Grecs
nt éxécuté de pareils passages, ils n'ont pu le faire
d'une manière semblable pour le fond à celle-ci,
igeant le même espace de tems, s'ils ont voulu
ire avec ordre. V. p. 228.

Fig. 2. Huit Xénagies d'une phalange mar-
nt en Epagogue dans un défilé qui en admet une
ront; pour prouver que dans un pareil défilé, la
lange devait s'étendre au double de son front,
et

et rester dans cet état si la tête ne fesait halte au débouché. Comme chaque Xénagie doit occuper la place de l'autre devant le défilé par une marche en paragogue avant de pouvoir y entrer, il y a une distance égale au front entre les Xénagies 1. 2. et 3. Entre celles 3 et 4 il n'y en a qu'une égale au demi front, aussi 4 n'a-t-elle occupé que la moitié de l'emplacement nécessaire pour entrer dans le défilé. V. p. 230.

Fig. 3. Six Xénagies passant un pont qui n'admet que le front d'une demi Xénagie, pour prouver que la colonne devait occuper alors le triple de la longueur du front. V. p. 230.

Fig. 4. A. A. Deux bataillons en Colonnes de huit divisions, passant un pont par demi peloton. Comme il y aurait alors 3 pas de distance entre chaque demi peloton de plus que son front, cela fera sur les deux bataillons cent pas. BB. Deux bataillons s'étant rompu en Colonne par pelotons, et passant un pont de même largeur sans que les distances se trouvent le moins du monde dérangées; tout ce qui ne peut passer, s'attachant par un simple, *à droite* à la queue de ce qui passe et se réformant tout de suite au débouché. NB. Pour se conformer à l'usage on a dessiné les pelotons 1 et 2 du second bataillon, comme si 1. était encore à la place, où il a achevé sa conversion, lorsque 2. le joint, pour commencer la sienne: mais si le pas de conversion est accéléré comme il faut, 1. aura déjà parcouru sa profondeur avant que, 2. arrive à la place où il doit tourner. Cela ne dérangera aucunement les distances, parceque le prémier peloton de toute la Colonne aura gagné tout autant d'espace au commence-

mencement et que les autres ne feront que le régagner chacun à leur tour. P. 233. suiv. et p. 241.

Fig. 5. Bataillon placé en A B et se portant à travers un terrein coupé en C D. Cette figure fait voir combien cette manoeuvre, de s'attacher par un *à droite*, ou, *à gauche*, à ce qui peut passer de front; et de déployer autant que possible dès que le terrain le comporte, facilite la marche à travers toutes sortes de terrains sans en déranger l'ordre, et sans la rallentir; ce qui est impossible avec l'ordre profond, p. 250.

Fig. 6. Cette Figure et les trois de la Planche VI. montrent la manière dont une Colonne en marche, après s'être rompue par pelotons peut prendre une direction oblique, pour se mettre ensuite en bataille dans cette direction par de simples quarts de conversion. Jugeant par l'Ouvrage intitulé: Essai général de Tactique, que cette évolution si utile est peu connue des Tacticiens Français, je crois que quelques détails là dessus ne seront point désagréables, p. 251.

La 6ème *Fig.* dont il est question ici représente deux bataillons, qui s'étant rompu par pelotons pour marcher par la droite dans la direction A B parallele à E F, qui marque l'aile gauche de l'ennemi, veulent tomber promptement sur cette aile gauche en ligne oblique, et se former pour cela dans l'alignement C D. Pour cet effet le pton 8. du 2e bat. fait seul le mouvement de conversion nécessaire pour se trouver perpendiculairement sur la ligne C D. Tous les autres ptons font à gauche et marchant par leur flanc, se portent ainsi, en gardant

dant bien leurs diſtances et autant que faire ſe peut leur hauteur avec leur aile gauche en CD, pour ſe trouver perpendiculairement ſur cette ligne: après quoi il ne s'agit plus que de faire un quart de converſion à gauche pour ſe trouver formé tout de ſuite en CD comme on voulait l'être, p. 251.

Planche VIème.

Fig. 1ère. On y voit deux bataillons rompus en colonne et marchant par leur droite, dans la direction AB; qui ont voulu former la ligne oblique en jettant leur aile droite en arrière au lieu de porter leur gauche en avant, ſur la ligne CD. Le 8ème p^{ton} du 2. bat. fait le mouvement de converſion qu'il faut pour ſe trouver perpendiculairement ſur CD. Les autres font à droite et marchent ainſi qu'il a été dit jusqu'à ce que leur aile gauche ſe trouve en CD, après quoi ils ſe trouvent formés par un quart de converſion à gauche, p. 251.

Fig. 2. Jusqu'ici l'une des ailes a ſervi de pivot pour ce mouvement, mais dans cette figure, c'eſt ſur le centre que deux bat. qui marchent par AB veulent ſe porter dans l'oblique CD. Le p^{ton} 8 du 1er bat^{on} et le p^{ton} 1 du 2ème marchent, en gardant leur front par le pas oblique de façon à avoir l'aile gauche en CD, et à y être perpendiculairement. Les autres p^{tons} du 1er bat^{on} font à gauche; ceux du 2ème bat^{on} à droite et marchent par leur flanc, de la façon ſusdite; et ſe trouvant bien alignés et diſtanciés en CD, ils ſe forment tous par un quart de converſion à gauche, p. 251.

Fig. 3. Deux bat^{ons} marchant, après s'être rompus en colonne à droite par p^{tons}, dans la direction

section AB, veulent ſe former obliquement en CD, ce qui éxige qu'ils ſe portent en même tems en avant. Le p^{ton} 1 du 1er bat^{on} ſe trouvant juſtement dans la ligne CD s'y porte perpendiculairement par un mouvement de converſion, et marche auſſitôt en avant; tous les autres p^{tons} font à droite, et entrent par le flanc dans le même alignement. Dans ce mouvement ils obſervent de gagner toujours du terrain en portant l'aile par le flanc de laquelle ils marchant en avant, et l'autre en arrière. A méſure que chaque p^{ton} ſe trouve avec ſa gauche en CD, l'Officier commande: *Halte: Front:* et ſe porte en avant. Le p^{ton} 1 du 1er bat^{on} s'arrête dès qu'il ſe trouve à l'extremité de la ligne que l'aile droite doit former. A méſure que les autres pelotons arrivent à leur emplacement, ils prennent leurs diſtances et le parfait alignement, et la tête n'ayant que peu de chemin à faire en comparaiſon de la queuë doit marcher plus lentement, p. 251.

Obſervations générales ſur tous ces mouvemens.

1.

Quoique ces Figures n'épuiſent pas toutes les manières de faire ces mouvemens là, elles ſuffiſent parfaitement pour les déterminer. Car dans ces évolutions renverſées, on fait tous les mouvemens marqués au rébours. Lorsqu'il eſt dit ici qu'on fait à droite: on fait à gauche et ainſi du reſte.

2) Rélativement à Fig. 2. Pl. VI. on voit bien que les deux bataillons pourraient prendre tel point de la ligne AB pour pivot du tour qu'ils voudraient faire, et qu'ainſi une Colonne peut ſaiſir le moment qu'elle veut dans ſa marche pour éxécuter ce mouvement.

3) Ce qui peut s'éxécuter ſur ce point avec deux bataillons peut ſe faire de même avec vingt.

4) Ces

4) Ces mouvemens là ne sont pas aisés à éxécuter avec ordre et il y faut beaucoup d'attention de la part de tous les Officiers. Voici les principes, auxquelles il faut s'attacher.

1) Dèsque le moment de l'éxécuter est arrivé, on commande *Halte* à toute la Colonne; on instruit les Officiers des points de vue du nouvel alignement, et quels pelotons ou batail-lons, suivant la grandeur de la Colonne, feront à droite ou quels à gauche. Cela fait on commande: Marche entrez dans le point de vue. Ce qui est fort près du pivot, y entre par la marche oblique; tout le reste par celle du flanc.

2) Les Officiers, s'ils ne se trouvent pas naturellement au flanc par lequel leur peloton doit marcher, doivent s'y porter et le conduire dans l'alignement. Cela fait, ils doivent se porter tout de suite sur l'aile qui se trouve dans la ligne des points de vue, et régarder devant et derrière eux, pour voir s'ils y sont éxactement.

3) Les pelotons devant se trouver perpendiculairement sur l'alignement, c'est à l'Officier à avertir son peloton quelle aile doit se porter en avant ou en arrière en marche.

4) Dèsque le peloton se trouve dans l'alignement l'Officier commande: *Halte*, *Front:* ce qui s'éxécute sans temps, et le peloton jette les yeux et s'aligne vers l'aile où se trouve l'Officier et où il prend sa distance.

5) La marche des ptons, pour se porter dans le nouvel alignement, se fait toujours au pas redoublé. Mais il ne faut pas marcher trop vite, pour que les Soldats ne perdent pas haleine, que les pelotons ne s'ouvrent pas, et qu'il n'y ait en général aucune confusion. Aucun pton ne doit courir hors de la colonne, et ils doivent tous marcher autant que possible à la même hauteur. Dans ces mouvemens il y a trois choses à considérer; à le faire promptement; à garder l'alignement; à conserver les distances. Rélativement au premier point; il sera toujours plus avantageux de faire tourner la colonne sur son Centre toutes les fois qu'on pourra le faire: et il faut aussi, comme on l'a dit faire toujours le tour au pas rédoublé.

Le

Le fecond point demande 1) que les ptons marchent plus lentement à méfure qu'ils font plus proches du pivot. 2) Il faut déterminer le point où les ptons doivent avoir les yeux. Quand la Colonne fe tourne fur le centre, ceux qui auront fait à gauche les porteront à gauche: et ceux qui auront fait à droite auront les yeux à droite. Si la colonne fe jette toute en avant ou toute en arrière, c'eft au chef à déterminer fi l'on doit fe régler fur la tête ou fur la queue: mais le mieux eft toujours de tenir les yeux fur le point de pivot. 3) Il ne faut pas éxiger que les pelotons marchent à hauteur égale parceque cela générait et rallentirait trop le mouvement. Le mieux eft que chaque peloton marche à la hauteur de la 6ème file de fon voifin du coté où il porte la vue.

Pour le 3ème point il faut confidérer qu'on ne peut pas marcher en avant et de côté, et vîte en même tems. Voici les régles les plus fûres à obferver pour allier la promtitude avec l'ordre. 1) Il ne faut pas qu'en fefant le tour, le peloton de la tête fe porte beaucoup en avant; et pas plus qu'il n'eft befoin pour ferrer les pelotons les uns fur les autres. 2) Si malgré cela la tête fe porte en avant, il ne faut pas que les autres pelotons et furtout ceux du pivot s'obftinent à tourner fur leur propre place. Ils doivent fuivre le mouvement de la tête, pour éviter les ouvertures dans la Colonne: et ce font les Officiers de l'Etat major qui en obfervant le mouvement des autres bataillons peuvent le mieux avertir les pelotons du leur, de quel coté ils doivent fe tenir, pour éviter les flottemens et les incertitudes de ceux-ci. 3) Il faut fonger plutôt à éxécuter ce mouvement avec célérité qu'à garder fcrupuleufement les diftances; et il vaut mieux fe ferrer un peu vers la tête, que de s'étendre et de fe féparer vers la queue. Alors la Colonne fera 40 à 50 pas en avant, ce qui fuffira pour donner le tems aux Officiers de réprendre leurs diftances et s'aligner parfaitement. Mais fi on s'obftine à tourner fur la place, on trouvera toujours, en fe formant enfuite par le quart de converfion, des ouvertures et des preffes dans divers endroits de la Colonne. Car c'eft un pur hazard quand les diftances ne fe perdent pas. D'ailleurs quelle néceffité y a-t-il que l'on tourne exactement fur la place? Rarement aura-t-on trouvé le point fi jufte en fefant faire halte à la Co-

lonne pour tourner; qu'il soit nécessaire de tourner sur la place pour se trouver juste dans le flanc de l'ennemi, et que 50 où même 100 pas de plus ou de moins y fassent de la différence. Enfin le succès de cette évolution dépend de sa rapidité bien plus que de cette précision. C'est donc à la première qu'il faut avoir égard et il n'y a d'autre moyen que celui là.

6) Lorsque cette évolution s'éxécute comme dans Pl. VI. Fig. 3. on ne pense pas du tout à garder les distances; et les pelotons se serrent au contraire jusqu'à demi distance, mais ils la réprennent ensuite à mésure qu'ils avancent en suivant la tête.

Planche. VIIème.

Fig. 1ère. Le Quarré des dix mille en action de passer une rivière, sur un pont assez large pour y passer seize de front. C'est un arrangement supposé, suivant lequel ils auraient pu passer en ordre, et qui suffit pour prouver, avec quelle lenteur ils devaient éxécuter ce mouvement. On a dessiné le quarré en entier de l'un et de l'autre côté, pour plus de clarté. Mais on sent bien que sur de grandes craintes à avoir de la part de l'ennemi; ce qui aurait passé ne se serait éloigné de la rivière, qu'à mésure que des sections fraiches se seraient attachés aux flancs du quarré; et ce qui aurait été en deçà s'en serait approché, à mésure que quelque Section se serait détachée pour passer. V. p. 262. On voit bien sans que je le dise, que de cette manière on a pu faire passer les équipages quand et comme on l'a jugé convénable, pour ne point déranger l'ordre de marche des sections.

Fig. 2. Avant de faire voir la différence et les avantages de l'ordre mince, dans cette occasion là, j'ai donné ici le dessein de plusieurs manières dont un bataillon se met en quarré chez nous. Quoique

ce

ce ne ſoit qu'un bataillon, on ſent bien que c'eſt la même choſe; car quatre bataillons peuvent ſe mettre en quarré de la même manière que quatre diviſions. Fondé ſur cette vérité je pourrai toujours comparer les moyens dont toute la Phalange ou telle de ſes parties, ont pu ſe ſervir pour former le quarré, et ceux dont ſe ſert un de nos bataillons. L'Avantage que nous avons ſur ce point n'eſt pas grand. Il conſiſte à être le maitre d'employer pluſieurs méthodes pour cela, au lieu que les Anciens n'en avaient guères qu'une, un peu plus lente peut être que les nôtres en elle même, quoique plus courte, à raiſon du front plus petit à égalité de nombre de combattans; mais très bonne à tous autres égards. Auſſi n'eſt ce pas la démonſtration d'un pareil avantage que j'ai eu en vue: J'ai prétendu éclaircir par là encore mieux mes idées, ſur la différence des deux ordres de bataille, par rapport aux évolutions, et je me flatte que cela pourra y contribuer.

En AA. le p^ton^ 3 fait d'abord demi tour et les p^tons^ 2 et 1. font à gauche. 3 marche en avant, et 2. et 1. par le flanc jusqu'au p^ton^ 4: alors ils ſe forment le front renverſé par un autre à gauche; et commencent enſuite le quart de converſion qui doit les porter ſur le flanc du quarré. Cependant 3 qui a parcouru le front de deux pelotons avant que 2. et 1. ayent fait la moitié de ce quart de converſion, fait une demi converſion à droite qui le porte ſur la queue du bataillon quarré, en tournant les rangs. Comme pendant ce tems là tout s'eſt fait, mais à rebours, ſur l'autre flanc du bataillon, le quarré ſe trouve fermé, tous les premiers rangs en dehors,

et les pelotons 2. et 1. et 7. et 8. n'ont plus qu'
demi tour, pour faire front à l'ennemi.

En BB. Nro. I. tout le Bataillon hors la
division fait à gauche et marche par le flanc
divon 3 faisant la contremarche et se répliant
Dèsque 3 a achevé la contremarche, 3 et 2 font
et par la même chacune du coté opposé: 1 fait
renversé par un nouvel à gauche et 4 fait demi
Alors le bataillon est comme en II. Cela fait,
met en marche et parcourt le front d'une divi
et à mésure que celle ci avance 2 et 4 rempliss
vuide en déployant en éventail, comme on le
en III. En IV. le mouvement est achevé et les
visions du flanc s'enchassent dans les autres.

En CC. tous les pelotons hors 4 et 5. font
mi tour à droite. 3 et 6. se portent en avant
pace de deux pelotons. 1 et 2 font quart de co
version à droite et 7 et 8 à gauche. 2 et 7 march
alors jusqu'à leur emplacement dans le quarré; 1
8 les suivent l'espace du front d'un peloton; ensu
ils se portent par le pas oblique à leur place dans
quarré. Pendant ce tems là 3 et 6 ferment le qu
de leur côté par des demi conversions.

Fig. 3. Représente un bataillon en AA. f
mant un quarré d'une autre manière. Les trois
lotons de la droite, par un, *à droite*, et les trois
la gauche par un à gauche, font la contremarc
chacun en lui même; et se trouvant alors à la qu
l'un de l'autre, ils continuent à marcher par le fl
en suivant la figure du quarré jusqu'à ce que 3 e
se joignent.

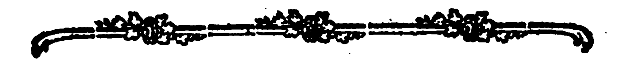
Ce même quarré passe ensuite un défilé, n'admettant qu'un peloton de front, sans se rompre. Tout ce qui ne peut pas passer de front s'attache par un, *à droite*, ou, *à gauche* à ce qui passe, et déploye en éventail aussitôt que le terrain le permet. V. p. 262.

Il n'est pas nécessaire de dire que ce dernier point est impossible à un quarré sur l'ordre profond. Quant à la formation du quarré il n'y a que la manière Fig. 2. BB. qui eût pu convenir aux Grecs. Supposons quatre divisions égales de Phalangites, pour former le quarré, le πλαισιον ισοπλευρον de Xénophon. La 3ème aurait fait la contremarche à la Lacédémonienne pour doubler, ensuite en marchant par le flanc sur la 2de pendant ce doublement, la 4ème division aurait marché par le flanc pour se joindre à la 2de. La 3ème se serait rémis et aurait marché en avant; et les divisions 4 et 1. auraient deployé en éventail après avoir fait demitour; cette espèce de déployement étant très convénable à l'ordonnance, comme on peut le voir Pl. III. Fig. 5.



Imprimé à Dessau,

chez H. Heybruch, Imprimeur privilégié.



Errata.

p. XI. L. 23 *au lieu de:* & ratifier *lifez:* & rectifier.
p. XV. L. 12 *au l. de*: ces individus trouveront *l.* ces individus fe trouveront.
p. 2. L. 16 *au l. de:* & ne pouvait pas *l.* ne pouvait.
p. 11. L. 5 *au l. de:* 100 pf. — 360 pf. *l.* 100 ℔. — 360 ℔.
p. 16. L. 25 *au l. de:* Que dis-je, *l.* Que dis-je?
p. 33. L. 4. *au l. de:* Alors on oura *l.* Alors on aura.
p. 37. L. 24 *au l. de:* Je ne parle ici de l'élégance *l.* Je ne parle ici que de l'élégance.
p. 53. L. 2 *d'en bas au l. de:* en bataille, rangée *l.* en bataille rangée.
p. 76. L. 15 *au l. de:* gagne le deffus, fuppofé deux corps *l.* gagne le deffus. Suppofé deux corps.
p. 85. L. 18 *au l. de:* Et puis bien des coups *l.* & bien des coups.
p. 94. L. 21 *au l. de:* l'ennemi ne charger *l.* l'ennemi recharger.
p. 131. L. 25 *au l. de:* & pour établir ainfi *l.* & pour rétablir ainfi.
p. 147. L. 18 *au l. de:* qui favant tirer, *l.* qui favent tirer,
p. 150. L. 3 *d'en bas au l. de:* à chacun de voir l'ennemi; *l.* permet à chacun de voir l'ennemi;
p. 169. L. 25 *au l. de:* pour le faire; *l.* pour le taire;
p. 172. L. 23 *au l. de:* au plus grand débriment *l.* au plus grand détriment.
p. 174. L. 2 *au l. de:* que nous voulons frapper, *l.* que nous voulons frapper;
p. 176. L. 23 *au l. de:* avaient donné une efpéce *l.* avaient donc une efpéce.

p. 185.

p. 185. L. 13. *au l. de:* ce marche par le flanc *l.* ce qui marche par le flanc.

p. 189. L. 9 *au l. de:* qu'on n'expliquera par ce moyen, *l.* qu'on n'expliquera pas par ce moyen,

p. 213. L. 1 *de la Note au l. de:* ne dément par *l.* ne dément pas.

p. 256. L. 7. *au l. de:* ils marchaient triphalangie, c'eſt à une partie *l.* ils marchaient en triphalangie, c'eſt à dire une partie.

p. 278. L. 12 *au l. de:* & de ſon arrivée. *l.* & ſon arrivée.

p. 280. L. 18 *au l. de:* de 30 à 100 pieds *l.* de 80 à 100 pieds

p. 304. L. 26 *au l. de:* ſur l'ennemi *l.* ſur le Maréchal de Broglio.

p. 312. L. 22 *au l. de:* a défiler devant ſon front; *l.* à défiler, devant ſon front;

p. 314. L. 2 *d'en bas au l. de:* entrepriſes inopinionées *l.* entrepriſes inopinées.

p. 316 L. 13 *au l. de:* de ces trouppes. Et ſi ont veut *l.* de ces trouppes qu'il faut regarder; & ſi on veut.

p. 322. L. 13 *au l. de:* Ils poſent là deſſus *l.* Ils propoſent là deſſus.

p. 327. L. 7 *au l. de:* & quoique le lieu national *l.* & quoique le lien national.

p. 384. L. 9 *au l. de:* autant de parties *l.* autant de partis.

p. 351. L. 8 *au l. de:* parceque l'on ne voit pas *l.* parceque l'on ne veut pas.

p. 370. L. 7. *au l. de:* & de poſtes d'Infanterie *l.* & des poſtes d'Infanterie.

p. 372. L. 21 *au l. de:* dans le recit de guerre *l.* dans le recit de guerres.

p. 390. L. 5 *au l. de:* pour l'obliger *l.* pour les obliger.

p. 402. L. 4 *au l. de:* auſſi importans qu'ordinaires *l.* auſſi importante qu'ordinaire,

p. 417.

p. 417. L. 18 *au l. de:* au moyen d'un port *l.* au moyen d'un pont.

p. 418. L. 22 *au l. de:* tout penible fut-il, *l.* tant pénible fut-il,

p. 433. L. 13 *au l. de:* le désordre de bataille *l.* le désordre dans l'ordre de bataille.

p. 437. L. 5 *au l. de:* leur mouvement rétrogarde; enfuite il faut *l.* leur mouvement retrogarde en fuite; il faut.

p. 450. L. 13 *au l. de:* parcequ'on ne tire *l.* parceqn'on tire.

p. 471. L. 14 *au l. de:* & même en égard *l.* & même eu égard.

p. 477. L. 20 *au l. de:* de nos armées. L'Infanterie *l.* de nos armées, l'Infanterie.

p. 483 L. 22 *au l. de:* & s'en chaffaient *l.* & s'enchaffaient.

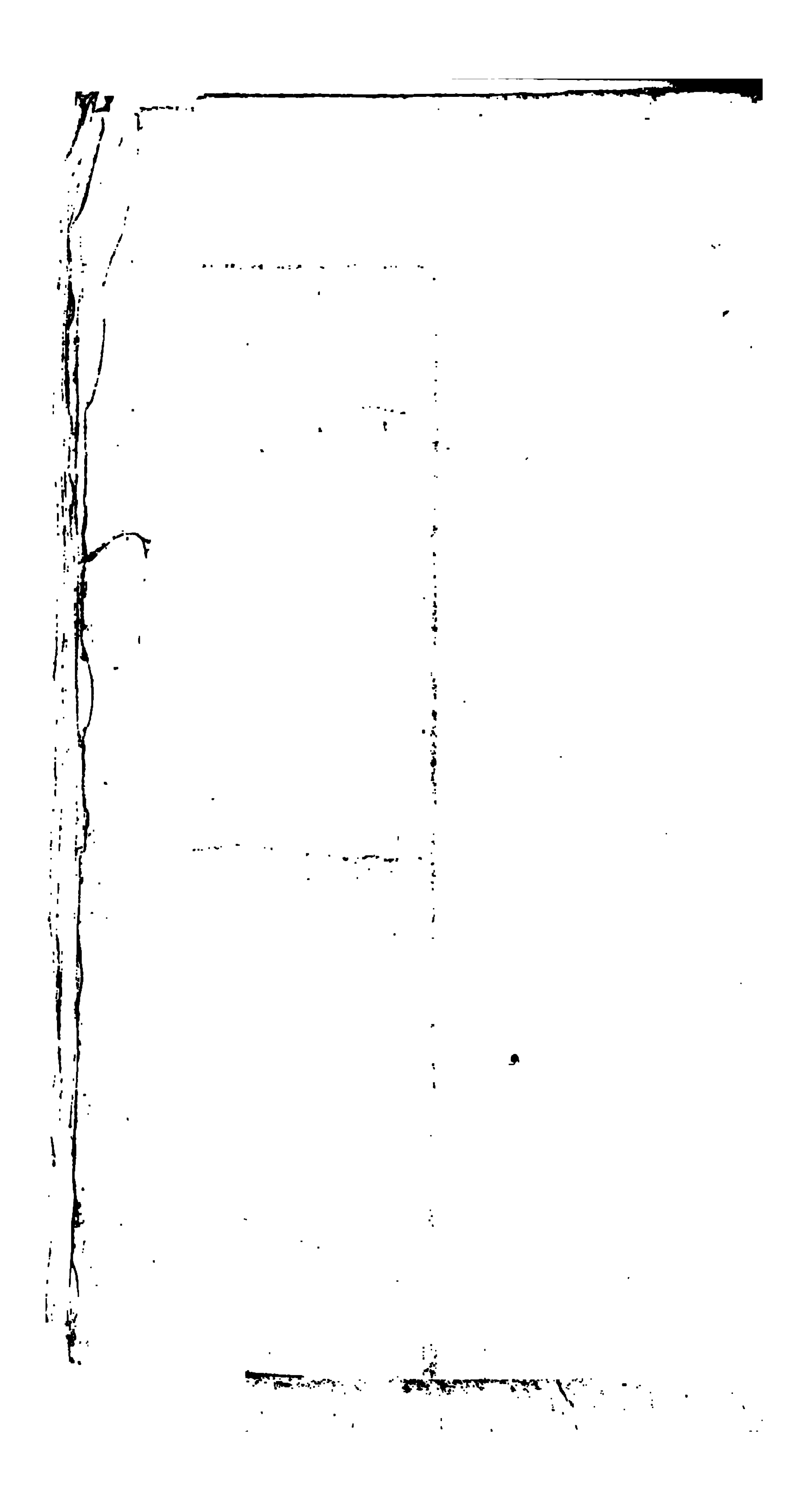
p. 494. L. 2 *d'en bas au l. de:* contre fon frère Xerxes *l.* contre fon frère. Xerxès

p. 495. L. 13 *au l. de:* du moindre corporal; *l.* du moindre caporal;

Nota. On ne s'eft attaché à marquer ici que les erreurs typographiques, qui nuifent au fens des paffages; & on prie le Lecteur de vouloir bicn excufer & corriger les autres, qui n'offrent aucune difficulté.



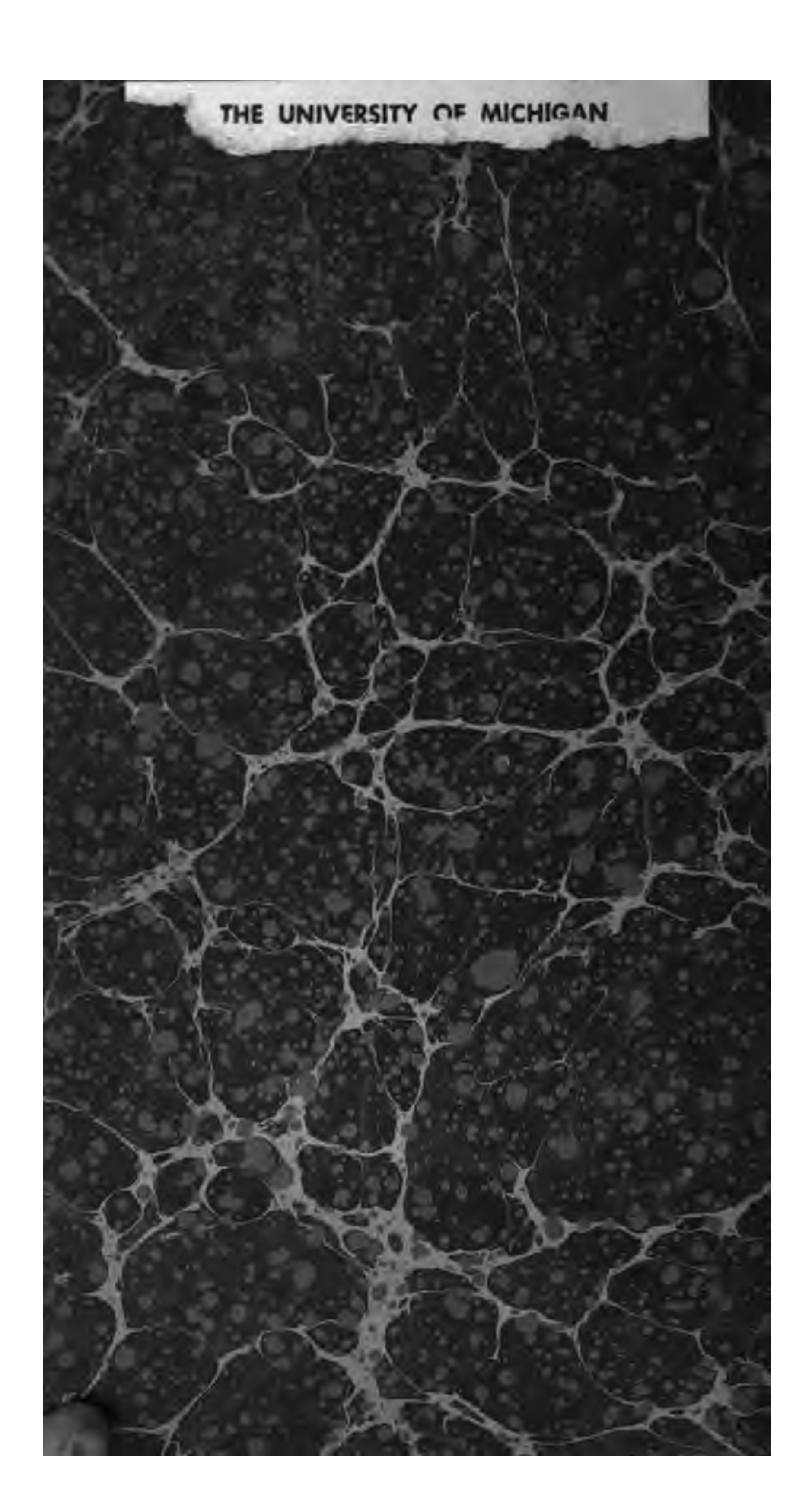
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1





ende

16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN